This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 979,666

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

UN

PORTRAIT RUSSE

DU MÊME AUTEUR:

L'art de correspondre et les maîtres du genre épistolaire au siècle de Louis XIV. 1 Vol. in-8°. Vienne, chez Gerold; Paris, chez Reinwald. 1866.

UN

PORTRAIT RUSSE

L'ŒUVRE ET «LE LIVRE D'UNE FEMME»

DE

Mme BAGRÉEFF-SPÉRANSKI

PAR

VICTOR DURET

LEIPZIG
F. A. BROCKHAUS
—
1867

848
B1480
D95

IMPRIMERIE DE F. A. BROCKHAUS A LEIPZIG

1338444-190

UN

PORTRAIT RUSSE.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Influence des biographies. — Parents de Mlle Élisabeth Troloff Spéranski, née à Saint-Pétersbourg (1790). — Son enfance à Kieff. — Son retour triomphal auprès de son père qui fait son éducation. — Elle le suit dans son internement à Nijnéi-Nowgorod. — Motifs de l'exil injuste de M. Spéranski à Perme. — Elle obtient la grâce de son père, nommé gouverneur de Pensa : état de maison qu'il tient avec sa fille. — Il devient gouverneur général de Sibérie (1818). — La rentrée de Mlle Spéranski à Saint-Pétersbourg. — Une liaison malheureuse. — Sa présentation à la cour. — Son mariage avec M. Bagréeff, gouverneur de Tchernigoff. — Naissance de son fils Michel (1824). — M. Bagréeff, directeur de la banque de Saint-Pétersbourg. — Société de Mme Bagréeff dans cette capitale : Pouchkine, Miekiewicz, Poutourline, Bruloff, Karamsine. — Incurie financière de M. Bagréeff. — La conspiration de 1825 à Saint-Pétersbourg et l'empereur Nicolas. — Un ami de Mme Bagréeff y est compromis et déporté en Sibérie. — Naissance d'une fille de Mme de Bagréeff qui s'occupe d'instruire ses enfants. — Essais littéraires qui se rattachent à sa vie mondaine. — Le chagrin motive sa retraite. — Le tzar intrigué à un bal. — Mme de Bagréeff à Skevenningen sur la mer du Nord. — Achat du bien de Bouromka avec deux mille serfs, dans le gouvernement de Poltawa. — Gestion de ce domaine par M. Bagréeff. — Honneurs du comte Spéranski; ses travaux : entretien de sa fille avec le tzar. — Mort du comte et confiscation de ses papiers. — Disgrâce de Mme Bagréeff à la cour. — Son voyage à Kissingen et à Gastein (1838). — Son séjour à Francfort, son excursion en Angleterre, et ses visites au grand-duc héritier à Darmstadt. — Sa guérison en Autriche. — Son tour de Suisse et sa rentrée à Vienne. — Société littéraire de cette ville : Grillparzer.

La vie d'un personnage est toujours un enseignement pour le vulgaire. Les gens d'esprit comprennent d'intuition une telle existence, sans laisser d'en suivre la trace avec intérêt. Qui de nous n'a lu Plutarque, et qui ne sait que Jean-Jaques Rousseau lui doit les traits nobles de sa plume et peut-être les dignes endroits de sa carrière? Dans le chapitre des influences qui ont déteint sur l'auteur des *Confessions*, sans doute n'ou-

blié-je pas la part de son siècle ni celle de la civilisation engendrée par le christianisme, nonobstant les furieuses dénégations de l'Encyclopédie. Mais la fréquentation du biographe de Chéronée n'a-t-elle pas valu au citoyen de Genève les côtés louables de son caractère, cette probité républicaine, cette indépendance ombrageuse, cette haine de la mollesse et par dessus tout ce respect de la religion frappée alors d'impopularité? Pourtant il démentit maintes fois par sa conduite ses solennelles apologies de la vertu. Misère de l'homme qui se dédouble! L'écrivain exemplaire se séparait du particulier méprisable, renouvelant cet antique divorce de Salluste avec lui-même, rapace proconsul d'Afrique et patricien débauché de Rome, mais historien intègre, stigmatisant le vice et les forfaits.

C'est une joie de trouver chez un écrivain de hautes pensées, la lumière d'une vive intelligence, les inspirations du génie et les mouvements de l'enthousiasme. Mais si une modestie extrême règne au milieu des richesses du talent et des dons de la nature, ce renoncement de l'amour-propre est pour l'écrivain un nouveau triomphe aux yeux du critique impartial; et vous estimez singulièrement Racine de s'être déplu à l'éloge de ses tragédies. Mais encore apprenez-vous un jour que ces écrits éloquents ne sont que l'écho affaibli de bonnes actions, que toutes ces idées sont la formule d'un caractère réel, que ce feu d'une composition n'est que le reflet de convictions ardentes, que ces élévations de l'esprit et du sentiment traduisent le dévoûment et l'abnégation éprouvés; en un mot, que tel monument littéraire n'est que le miroir extérieur d'une âme vivante:

alors s'éveille en vous l'émotion de la beauté morale; vous n'admirez pas seulement, mais vous vénérez un pareil écrivain; vous l'aimez, comme il vous arrive pour Fénelon dont les paroles onctueuses tirent même aujourd'hui une force rare des exemples qu'il a laissés. Le lecteur décidera en quelle mesure ce dernier cas est celui de la femme illustre dont nous esquissons la vie.

Peu d'auteurs, du reste, se sont livrés autant qu'elle dans leurs œuvres; et réserve faite des combinaisons romanesques et fictives, qui pourraient égarer un curieux malavisé, vous pourriez construire une sorte d'autobiographie avec des extraits reliés par le fil des dates et coordonnés d'après l'analogie des situations.

Si nous relevons quelques détails presque insignifiants de la carrière de Madame Bagréeff-Spéranski, c'est qu'ils sont mêlés à la trame de ses propres récits. D'un autre côté, ces ouvrages nous dispensent d'insister sur ces détails, puisque pour en juger en plein, il suffit de recourir à ces ouvrages eux-mêmes.

Madame Élisabeth Troloff-Bagréeff est née le 17 septembre 1799 à Saint-Pétersbourg, soit le 5 d'après le calendrier russe. Elle eut pour père le comte Michel Spéranski qui avait épousé une Anglaise du nom de Stewens. A peine née, elle devint orpheline. Voici comment.

Un jour que madame Spéranski était en promenade, elle fut renversée de voiture; une grosse montre qu'il était de mode de porter au corsage, lui blessa la poitrine. Depuis cette chute, qui cependant n'eut pas de fâcheuse influence sur sa grossesse, elle languit. Après ses couches, son mal empira vite; et la pauvre en-

fant qui avait reçu au baptême le nom d'Élisabeth, âgée de six semaines, perdit sa mère.

Son aïeule, issue d'une famille suisse des Grisons, prit soin d'elle, et vint avec ses enfants, une fille et un garçon, demeurer chez M. Spéranski. L'enfant d'une femme poitrinaire était naturellement chétive; aussi son père ne tarda-t-il pas à l'envoyer dans le midi de la Russie pour la soustraire au climat délétère de Saint-Pétersbourg. De Kieff datent les premiers souvenirs de Mlle Spéranski: mais ils sont bien tristes. Elle vivait avec son aïeule qu'avaient suivie ses deux enfants. C'est dans cet isolement que l'orpheline sentit jusqu'où lui manquait sa mère. Mme Stewens, paraît-il, était méchante. A Kieff la jeune tante commençait à s'attacher à l'enfant, mais elle se maria bientôt, plaçant ailleurs un amour sans partage; et l'orpheline se retrouva seule avec ses pensées, qui, errant dans leur vive fantaisie, lui retraçaient un monde idéal avec des frères et des sœurs qu'elle n'avait pas en réalité. Ce rêve avait toujours un pénible réveil: la grand'mère était là, acariâtre et bourrue. Une vieille bonne anglaise, Bella, consolait et berçait l'enfant de contes féeriques: entre autres, Mme Bagréeff se rappelait la petite histoire de *la Vieille et son corbeau*, publiée plus tard, ainsi que les impressions d'un voyage à Odessa, en 1805, où elle ne retourna qu'en 1844.

Elle avait sept ans lorsque, la croyant de santé forte, son père la rappela auprès de lui. Le voyage de cette enfant fut un triomphe de Kieff à Saint-Pétersbourg: dans toutes les villes intermédiaires, les hommes revêtus de fonctions et de dignités vinrent à sa rencontre; ils lui

avaient préparé une réception réservée aux princes du sang. M. Spéranski voyait alors son crédit d'homme d'État atteindre l'apogée. Si je mentionne avec quelle pompe Mlle Spéranski fut reçue, c'est pour faire ressortir comment plus tard Mme Bagréeff fut traitée par la légation russe à Vienne, quand elle fut tombée en disgrâce. Souvent d'ailleurs elle éprouva les contrastes de l'existence, passant de la vogue à l'oubli, de la fortune à la pauvreté, objet d'adulation ou de haine; mais aucun changement extérieur ne pouvait altérer son caractère, n'étant ni enflée dans la prospérité ni abattue dans la détresse, remerciant Dieu des faveurs de sa bonté et acceptant les revers avec la résignation d'une âme sereine.

Revoir son père fut pour Mlle Spéranski un des plus doux moments de sa vie. Quand elle reparlait de ce jour, elle ne pouvait tarir sur le bonheur qu'elle avait ressenti. En effet son cœur aimant trouvait à s'épancher dans le cœur noble de ce père qui pour elle résumait toute la famille. Ce fut au reste son sort constant de concentrer ou de ramener là ses affections; jeune fille, son père était son confident; épouse mal partagée, son père était son refuge; veuve, vers son père convergeaient ses bons souvenirs qui étaient autant de regrets.

Le séjour de Kieff fut destiné au développement corporel de l'enfant; celui de Saint-Pétersbourg devait servir à la culture intellectuelle et morale de Mlle Spéranski. Son père lui-même l'instruisait: fils d'un pope et lui-même élevé dans le sacerdoce, il s'occupa de l'enseignement religieux de son enfant comme appartenant de droit à son ancien état de séminariste.

Quand son père était à la maison, elle travaillait toujours dans le cabinet de l'homme d'État. Annonçait-on quelqu'un? En hâte elle s'effaçait sous la capote d'un globe artificiel jusqu'au départ du visiteur. C'est dans cette cachette qu'elle surprit bien des secrets politiques qui sont restés gravés dans sa mémoire, mais qu'elle y renfermait obstinément. Ce n'est qu'en son âge avancé qu'elle en fit de rares confidences à une personne sûre et dévouée. Dans l'absence de son père, des maîtres lui donnaient des leçons sous la surveillance de l'aïeule. Aussitôt son père revenu, elle travaillait comme de coutume et ne songeait pas même à jouer, tant elle était avide de chaque parole sortie de cette bouche, tant elle craignait de perdre un geste de ce père adoré.

Cet heureux temps dura jusqu'en 1812. Un matin du mois de mars on remit à l'enfant ces mots écrits au crayon: *Je suis exilé; comme on ne m'a donné qu'une demi-heure pour faire mes préparatifs, je suis allé deux fois à ta porte pour te dire adieu, mais je n'ai pas osé troubler ton sommeil. Je t'ai bénie de loin et je désire que tu me rejoignes, avec ta grand'mère, ton oncle et Bella, à Nijnéi-Nowgorod, aussitôt que tu auras tout arrangé ici d'après les ordres suivants..... Ton père.*

L'enfant qui a joué la veille avec ses poupées doit se lever jeune fille; cette transformation s'opère. Mlle Spéranski est bouleversée par la nouvelle soudaine de cet événement dont elle ignore la cause fatale; mais elle se remet de ce coup, et reçoit avec dignité le chef de police qui lui offre ses services et sa protection; de quoi elle le remercie avec une assurance mêlée de dédain.

Huit jours après, elle commença ce voyage pénible. L'hiver de ces climats sévissait avec rigueur. Connaissant seule le russe, elle se trouva à la tête de la famille. C'est dans ce rude parcours qu'elle puisa les premiers germes d'une maladie nerveuse qui se développa dans la suite. L'inclémence de la saison et l'injustice des hommes exerçaient sa patience. A un mois de là elle pouvait retrouver son père, et tout oublier, fatigues et souffrances, dans la joie de cette réunion.

M. Spéranski continuait à enseigner sa fille. Une année se passa ainsi heureuse autant que le permettaient les circonstances. Pour eux le seul sujet d'affliction était que M. Spéranski fût regardé comme traître à la patrie. Il fut réhabilité plus tard. En attendant, la calomnie acharnée à sa victime, le disait allié secret de la France, et voulait arracher au faible tzar une sentence décisive contre l'exilé réduit à se taire à une telle distance de la capitale et seul contre les lâches ennemis qui avaient le privilége de parler au pied même du trône.

A Nijnéi-Nowgorod, l'accueil et la considération du gouverneur et d'autres gens haut placés, furent un dédommagement à la position du proscrit. Mais M. Spéranski n'ayant pu réaliser des capitaux, se vit bientôt gêné dans ses moyens d'existence, et malgré sa stricte économie, incapable d'entretenir toute une famille. C'est pourquoi il se décida à renvoyer sa fille à Saint-Pétersbourg, quand lui-même par l'effet d'occultes menées dut échanger l'exil de Nijnéi-Nowgorod contre la déportation dans la ville de Perme sur la frontière de la Sibérie... Lisière de cette région désolée où le désert

d'une blancheur monotone est coupé par des marécages, où la brume et l'humidité règnent à la faveur des forêts de bouleaux et de sapins, et traînent après elles un pâle cortége de maladies; où les émanations paludéennes qui minent les poumons et engendrent la fièvre, s'ajoutent tantôt à la froidure intense d'un hiver de neuf mois, tantôt à la chaleur soudaine d'un été rapide mûrissant en hâte les moissons et brusquement chassé par les frimas de ces latitudes.

Cette cité dolente n'est traversée à intervalles que par des processions de pèlerins et des convois de condamnés. Par cette étape, de rares voyageurs, sur les traces de Pallas, vont étudier la nature, les fleuves immenses, la végétation, les animaux, les fossiles, les météores et les peuplades errantes de ces solitudes.

Dans cette sorte d'internement, M. Spéranski préluda à des connaissances qui devaient lui servir sur ce même théâtre si vaste, mais dans un autre temps et dans d'autres conditions plus fortunées. Parmi les connaissances qu'il avait recueillies là et qu'il dut compléter, pas un trait de mœurs et pas une notion de géographie ne lui furent inutiles dans le travail de législation accompli par lui pour la Russie Asiatique.

Mlle Spéranski partit donc de Nijnéi-Nowgorod en compagnie de son aïeule et de son oncle. Elle emportait une supplique adressée par son père à l'empereur et restée sans résultat. M. Spéranski écrivit à Perme un mémoire de justification, et sa fille fut chargée de le faire parvenir à sa destination, c'est-à-dire au tzar. Là M. Spéranski reprenait les trois chefs d'accusation qui lui avaient valu la disgrâce souveraine, et les ré-

futait victorieusement. Comment a-t-il voulu bouleverser l'État par ses opérations financières? Comment a-t il rendu le gouvernement odieux en accablant le peuple d'impôts? Comment a-t-il mal parlé du gouvernement et du chef de ce gouvernement, lui qui a été la cheville ouvrière de l'administration, l'organe et le confident du tzar?

Enfin il est inculpé d'illuminisme, et il lui est facile de se laver de ce grief. Sans doute il s'est occupé en amateur des idées du théosophe Saint-Martin, il les a même expliquées à l'empereur qui le désirait; mais il n'a jamais été affilié à aucune société secrète, surtout à aucun parti quelconque hostile à la Russie. Pour le dire en passant à ceux qui ont écrit la vie du comte Spéranski, ce dernier point ne fut pas la cause déterminante de son exil; mais les boïards arriérés l'exploitèrent comme un crime d'État, et certainement ce fut un des motifs qui entraînèrent le tzar à prononcer sans examen un arrêt inique.

Quand on lit cette pièce qui est dans les archives de Saint-Pétersbourg avec une autre requête du proscrit, on est frappé et comme inquiété sourdement par la réflexion que l'homme ainsi réduit au rôle de suppliant est cet ancien secrétaire de l'empire, le même qui vivait naguère dans l'intimité et la confiance du faible Alexandre. Il ressort de ce document des détails instructifs soit sur l'esprit d'intrigue inhérent à la noblesse réactionnaire de Moscou, foyer constant d'opposition à toutes les réformes et raison majeure de la déchéance de cette ville du rang de capitale; soit sur l'état confus de la législation, des ministères et sur leur mode de

réorganisation; soit sur le désarroi des finances publiques en 1819 et après la guerre de 1812, soutenue contre la France au cœur même du pays incendié.

Mlle Spéranski, aidée de gens dévoués, réussit dans cette mission délicate de sauver son père. Il fut permis au comte de quitter Perme et d'habiter un bien qu'il possédait dans le gouvernement de Nowgorod. De plus, l'Empereur lui accordait une modeste pension.

Les démarches qui préparèrent ce résultat durèrent presque une année. Mlle Spéranski rejoignit de nouveau son père qui continua de lui donner des leçons pendant le temps de son séjour à cette campagne . . . à part un intervalle où M. Spéranski s'occupa avec ardeur de théologie, et dont la fille profita pour étudier l'allemand à l'aide d'une Bible en cette langue et de la tragédie de *Jeanne d'Arc* de Schiller. Elle s'y appliqua avec assez de succès pour qu'à la fin de ce demi-exil elle se pût faire comprendre à son entrée dans une famille allemande.

Dans cette retraite sur les bords du Volga et qui reçut le nom de fantaisie de Wélipoli dans un roman de Mme Bagréeff, intitulé *le Moine du mont Athos*, ils vécurent solitaires, hormis les visites d'un officier de police, et de deux moines d'un couvent voisin, devenus les amis du comte et qui servirent de prototypes à Mme Bagréeff dans les personnages religieux de son livre des *Pèlerins russes*. Les traits mêmes de son père se réfléchirent par échappées dans la figure du père de ce moine Dmitri et avec plénitude dans la figure de ce diacre si touchant dans le récit de *une Nuit au Golgotha*.

Elle regarda toujours ces deux ans passés entre son père, l'étude et ces religieux simples et austères comme les meilleurs de son existence.

Mais au commencement de 1816, M. Spéranski fut nommé gouverneur de la province de Pensa, réparation déjà tardive et fort incomplète. Il s'y établit avec sa fille, et là commença pour elle un tout autre train de vie: dîners, bals, soirées, les plaisirs, les luxes et les contraintes de la société. C'est à ce temps que remonte cette longue et inaltérable amitié entre elle et Mme Soldan (alors Mme Jésupoff), qui avait de l'esprit, du cœur et de la religion, comme le témoignent ses lettres, et qui mourut en 1855 à Paris, ayant offert quelques années auparavant de partager ses revenus avec Mme Bagréeff, alors dans une situation menaçant de devenir précaire.

Des prétendants se présentèrent pour obtenir la main de Mlle Spéranski qui ne s'en souciait et n'était pas assez mûre pour les devoirs de la vie conjugale. A la fin de 1818, nouvelle séparation. M. Spéranski était nommé gouverneur général de la Sibérie avec la charge de lui donner une organisation et des lois et d'en régler l'administration. Dans ce but, et pour accomplir la tâche, il fallait parcourir ce pays immense d'une frontière à l'autre, d'une peuplade à une peuplade, d'un désert à un désert. Sa fille l'aurait entravé dans ses pérégrinations; et comme sa belle-mère était morte, avant son départ il plaça la jeune personne à Saint-Pétersbourg dans la maison d'un médecin et ami défunt dont la veuve avait aussi une fille de l'âge de Mlle Spéranski.

Ce fut un temps agréable: d'un côté Mlle Spé-

ranski était en correspondance suivie avec son père, dont elle conserva trois grands volumes de lettres curieuses; de l'autre elle ne pouvait s'ennuyer dans cette maison, qui était le perpétuel rendez-vous de jeunes gens à la mode et se relayant sans cesse pour inventer des amusements. Là aussi elle eut une inclination malheureuse. Son père, revenu pour voir de près les choses, refusa son consentement au mariage de sa fille avec un officier. L'épisode est dramatique, mais il serait prolixe. Quoi qu'il en soit, aussitôt après cette rupture, Mlle Spéranski tomba dans la mélancolie et invoqua le suicide. Son père, pour l'arracher à cette déplorable disposition, la lança tout à coup et sans l'avoir préparée, dans la société pétersbourgeoise. Il la conduisit à la cour où elle devint demoiselle d'honneur de l'impératrice Élisabeth[1]. Le remède lui fut bon, en tant du moins qu'elle était obligée de s'occuper de représentation. Elle ne tarda pas à être en vogue et à fixer les regards. La princesse Koutcheoubey, dame d'honneur, dont le mari était lié de vieille date avec M. Spéranski, s'attacha comme une seconde mère à Mlle Spéranski qui était intimement reçue dans ses salons. On annonça un jour le gouverneur de Tchernigoff, neveu du prince; on apprit qu'il venait du fond de sa province reculée dans la capitale pour chercher femme, ce qui amusa beaucoup les jeunes demoiselles: et c'est pourtant de la sorte qu'il jeta son dévolu sur Mlle Spéranski, alors sur ses vingt-deux ans.

[1] Les dames d'honneur en Russie portent sur l'épaule comme insigne un ruban bleu où est brodé en diamants le chiffre de l'impératrice.

M. Spéranski annonça à sa fille que M. Bagréeff l'avait demandée en mariage par l'entremise du prince de K***. Elle répondit qu'elle n'avait rien à redire; que, privée de l'époux de son choix, elle accepterait celui qu'agréerait son père. Cependant elle voulut avoir une entrevue avec ce prétendant avant de s'engager; elle lui déclara qu'elle nourrissait encore un autre amour, et que s'il acceptait un cœur mort à ce sentiment désormais, et pouvait se contenter d'une femme fidèle et dévouée, elle lui donnait son consentement. M. Bagréeff parut satisfait.

Toutefois M. Bagréeff devant retourner à son gouvernement, et les noces ne se pouvant célébrer qu'au mois d'août suivant, on garda le secret sur ces fiançailles. Dans cet intervalle d'autres prétendants arrivèrent, parmi lesquels le comte P***, plus tard devenu ministre, qui refusé, n'en resta pas moins l'ami du comte Spéranski et de sa fille; mais dans la suite, quand de jalouses intrigues eurent mis dans la disgrâce cette noble femme, il ne fut pas le dernier à lui jeter la pierre. L'inconstance des amitiés humaines est seule constante.

Dans l'ordre, une fiancée se berce de rêves et d'espoir, et émue de craintes inhérentes même à la passion heureuse, elle a de beaux jours à passer jusqu'au jour désiré de l'union conjugale. Mlle Spéranski ne connut aucun changement pareil; aucun état intérieur ne différencia cette période de sa vie habituelle. Mêmes occupations avec sa même tranquillité d'âme; toujours comme un voile morne tendu sur son existence: une première inclination brisée. De temps à autre elle rece-

vait une lettre de son futur époux, qui décorait sa sécheresse du nom de raison. Enfin Mlle Spéranski devint Mme Bagréeff.

C'était, paraît-il, un homme peu fait pour s'accorder avec cette femme d'élite. Il déguisait son insignifiance sous un vernis de politesse et de manières. Elevé dans l'institut des nobles, il avait pris des formes, mais rien autre, comme le cas est fréquent dans la société russe; sans compter qu'il était égoïste et méfiant. Tant que dura le séjour des noces à Saint-Pétersbourg, Mme Bagréeff conserva ses habitudes chez son père; mais arrivée en province, elle s'aperçut de la profonde nullité de son mari qui était incapable de soutenir une conversation: caractère superficiel, esprit sans portée et plein de lacunes. Par ses attitudes solennelles et son silence majestueux, il se donnait des airs de supériorité: type qu'on rencontre. Il expédiait quelques affaires le matin, dormait l'après-midi et jouait le soir, passant de la sieste au whist, du sopha à la table, ne paraissant pas se douter qu'il avait une compagne, offrant peu de satisfaction à une intelligence curieuse et laissant le vide à un cœur bien placé.

En 1824 elle eut un fils qui reçut le nom de Michel: autant il fut pour elle un sujet de consolation, autant, hélas! il devait lui devenir un sujet de deuil. M. Spéranski rendit visite à sa fille dans l'été de cette même année, et ne l'ayant pas trouvée heureuse, il obtint pour M. Bagréeff le poste de directeur de la banque de Saint-Pétersbourg, et ensuite celui de sénateur.

Là Mme Bagréeff dirigeait la maison de son père comme auparavant et réunissait les notabilités et les

supériorités diverses: hommes d'État, savants, artistes et littérateurs se rangeaient à l'envi autour d'elle; entre autres, le général Poutourline, l'historien Karamsine, le peintre Bruloff, le poète polonais Adam Mickiewicz étaient au nombre des habitués du salon du comte. Elle eut pour ami dévoué le célèbre Pouchkine, blessé à mort dans un duel avec un futur beau-frère soupçonné par lui d'avoir séduit sa femme d'ailleurs fort belle. Ce gentilhomme épousa ensuite la sœur de Mme Pouchkine, voulant prouver ainsi combien la défiance du poète était illusoire. L'auteur fantaisiste d'*Eugène Onéguine*, la terreur des maris et le caprice des épouses, était devenu un homme rangé; mais il était resté fougueux et susceptible sur le point d'honneur.

M. Bagréeff était terne au milieu de cette pléiade. Au moins s'il avait été positif. Mais par une grossière inintelligence, il se laissa voler une grande somme d'argent à la banque dont il était directeur. Sa femme lui sauva son honneur en lui livrant ce qu'elle possédait en valeurs et en bijoux, afin de couvrir le déficit. D'où le mari commençait à s'humaniser et à témoigner des égards à sa femme, quand un frère colonel survenant, jaloux des succès de sa belle-sœur dans ce cercle de gens d'élite, semant l'esprit de discorde, les sépara de nouveau.

Le salon de Mme Bagréeff était un des plus fréquentés de Saint-Pétersbourg, quand éclata l'insurrection de 1825. C'était vers la fin de l'année à l'avénement de Nicolas au trône. Mme Bagréeff sortit en traîneau la matinée; arrivée sur la place de l'Amirauté, couverte de soldats, elle voulait pousser plus loin, croyant que

c'était une parade ou une revue, quand deux amis la rencontrant par hasard, firent rebrousser les chevaux. En rentrant à la maison, elle trouva sur le seuil son père et son mari qui l'interrogèrent sur le motif de son retour. Elle ne put articuler qu'une vague réponse. Bientôt se fit entendre une première décharge à laquelle succédèrent des feux de file et des coups de canon. Le comte Spéranski s'était rendu en hâte sur le théâtre de l'émeute, et bientôt il en rapportait la nouvelle que le tzar en était maître, après avoir achevé de lire sa proclamation à l'armée. Par une fatalité déplorable, plusieurs des conjurés se trouvaient chez Mme Bagréeff, la veille même du jour où la conspiration éclata. Cette circonstance lui valut des tracasseries interminables, et sans doute aussi l'aversion de l'empereur. Et cependant elle l'admira toujours même quand il la persécutait: elle n'oublia jamais l'impression que lui fit cette chevaleresque figure du tzar, impassible au milieu des troupes mutinées, dominant la révolte de son regard et de son attitude, et tournant les esprits, en sorte que ces régiments, factieux il y a un instant, acclament Nicolas leur souverain avec des hourrahs sauvages.

Le temps qui suivit le triomphe du tzar fut une véritable terreur. Un jeune homme de talent, que le comte Spéranski avait amené de la Sibérie et traitait presque en fils, était lui-même entré dans le complot et avait été convaincu du crime de lèse-majesté. Le comte vint trop tard pour soustraire à la sentence des juges le jeune homme qui dut reprendre le chemin de la Sibérie en sortant de la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul. En

vain plus tard Mme Bagréeff sollicita la grâce du coupable qui expiait cruellement son inconsidération. Sa sœur adoptive reçut quinze ans après une lettre de Sibérie. Qu'elle aurait voulu adoucir la destinée de cet ami! Mais elle-même tombée en disgrâce gémissait sur son impuissance et ne pouvait donner que des larmes au sort de ce frère. Elle qui secourait, qui soulageait tout le monde avec bonheur, pouvait-elle oublier cet ami ou y être indifférente? Non, certes, et cependant elle craignait le doute de l'exilé sur ce point! Mais il était difficile pour elle d'entretenir une correspondance en Sibérie. Enfin l'amnistie accordée par Alexandre II à son avénement au trône, délivra les déportés de cette catégorie, et entre autres celui-là, tous condamnés les premières années au séjour sinon au travail des mines, et incorporés ensuite dans les colonies transouraliennes.

C'est en l'année 1826 que naquit sa fille Marie qui tint une si grande place dans sa destinée. Cinq ans plus tard, elle eut un nouveau garçon, qu'elle nourrit elle-même, et qui commençait à marcher quand il mourut. Sa sollicitude maternelle se donna carrière. Elle élevait ses enfants, s'occupait de leur santé et de leur intelligence, du développement de leur corps et de leur esprit. Pour s'aider dans cette tâche, elle fit venir d'Angleterre la nièce de sa vieille bonne Bella, une jeune fille, qu'elle-même voulut instruire et former, afin de donner à ses enfants une institutrice telle qu'elle l'entendait. Sarah B*** — c'est le nom de l'institutrice — profita si bien de ces leçons, qu'en sortant de chez sa maîtresse, elle put entrer comme gouvernante accomplie dans une des plus grandes familles russes.

Mme Bagréeff faisait sa seule étude de l'éducation de ses enfants. C'est pour leur inculquer les idées sur les observations de la vie journalière, qu'elle écrivit en russe un opuscule anonyme[1] dont une partie, traduite par elle-même en allemand, fut publiée à Vienne[2] (1855) sous le titre de *Livre des petits* (Buch der Kleinen): il est terminé par *l'Histoire de la vie d'une poupée*, achetée la veille de Noël; morceau philosophique et touchant. En conclusion, les enfants des riches sont exhortés à être compatissants à leurs petits frères dénués de tout, et, pour centupler leurs plaisirs par une bonne action, à porter leur aumône aux crèches, asile de ces pauvres créatures déshéritées.

Mme Bagréeff n'a fait ces phrases familières du *Livre des petits* qu'après s'être convaincue que la manière dont elle s'exprimait était pour eux la plus intelligible et produisait en eux la lumière sur les notions élémentaires. Ce premier essai eut bientôt plusieurs éditions et l'engagea à tenter un autre genre. Elle mit dans le journal russe *le Contemporain*, une nouvelle qui n'était pas signée, mais qui fut si défigurée par la rédaction, que l'auteur lui-même ne la reconnut pas. Ce désappointement l'empêcha de publier une historiette amusante intitulée: *un Mariage pendant un cotillon*, et qui était une piquante satire de cette danse interminable en vogue alors. Aussi cette première phase de sa vie littéraire fut de courte durée. Elle se contentait des jouissances du foyer domestique, et après

[1] Чтеніе для малолѣтныхъ дѣтей. Saint-Pétersbourg. 1823.
[2] Das Buch der Kleinen. Wien, Prandel und Meyer. 1855.

avoir rempli ses devoirs de mère de famille, se bornait à recueillir des succès de société, elle introduisait dans le monde des jeunes personnes à qui elle servait de chaperon, et ne manquait point de donner des conseils à des femmes inexpérimentées encore. Entre 1827 et 1831 se place la période la plus brillante de sa vie dans le monde. Nous avons dit que son dernier-né lui fut enlevé avant l'âge de deux ans. Elle fut désolée de la perte de cet enfant qui avait sucé son lait et lui avait coûté le plus de soins. C'est là le secret de la tendresse d'une mère. Pendant la maladie de cet être chéri si frêle qu'elle veillait sans cesse, elle ne voyait que les intimes de la maison. Ce deuil amer vint l'arracher au monde et l'incliner à une profonde mélancolie. La musique et le théâtre restaient ses seules et rares distractions. Elle parut quelquefois à des bals masqués de l'opéra. Un soir, à la faveur de son costume fantaisiste et de sa visagère de soie, elle aborda l'empereur Nicolas, le lutina par le feu de son esprit et l'intrigua fortement. Mais elle prit garde de se découvrir au souverain qui ne l'aimait guère quoique en ce moment il écoutât avec charme ces saillies pleines de sel attique.

Malgré sa vie intérieure assez occupée et les devoirs de société, elle trouvait des loisirs pour composer en russe et en anglais, des contes, restés manuscrits, et des morceaux pour le clavecin. Afin de la guérir de sa tristesse, on envoya Mme Bagréeff à des bains de mer, à Skeveningen en 1833. C'était la première fois qu'elle sortait de l'empire. Le spectacle des grandes eaux et la nouveauté des impressions furent un aliment à son enthousiasme, et lui inspirèrent quelques poèmes en

anglais et en russe. Ce n'était là qu'un intermède harmonieux et léger pour se reposer, un répit à des études sérieuses où elle se complaisait depuis ce premier voyage à l'étranger. Elle fit le second en 1836.

En 1831, M. Spéranski acheta *au nom de sa fille* un vaste domaine dans le gouvernement de Poltava en Petite Russie à un prix considérable, duquel il ne put donner que le tiers tout de suite prélevé sur ses propres économies c'était somme nécessaire pour entrer dans la possession immédiate de ce bien de Bouromka: il s'était engagé à payer le reste à différents termes. Et pour le dire entre parenthèse, ce détail seul réfute par lui-même deux anciennes calomnies: celle qui accusait M. Spéranski de n'avoir su que s'enrichir au pouvoir et dans l'État, et celle qui accusait Mme Bagréeff d'avoir dissipé sa fortune.

Trop chargé d'affaires, M. Spéranski, d'accord avec sa fille, remit la gestion de ce domaine à M. Bagréeff qui l'exerça de telle façon qu'au bout de trois ans il n'avait pas encore payé un sou des intérêts de l'argent emprunté à la banque de l'État, et que sa femme faillit être légalement expropriée. Les sommations judiciaires pleuvaient. Avec de la peine on arrêta ces poursuites et l'on conclut un arrangement à l'amiable; mais la dette originelle se trouva augmentée de cet arriéré d'intérêts et des frais de justice.

Dans l'automne de 1838 M. Spéranski étant allé voir le bien de sa fille, et le désordre de cette administration agricole lui ayant sauté aux yeux, il s'en retourna avec le dessein de destituer de son emploi ce gendre incapable; déjà il s'était consulté à cet égard avec sa

fille, mais il tomba malade avant d'avoir pris une résolution. Seule Mme Bagréeff soigna son père avec un dévoûement filial; elle priait Dieu de lui conserver ce trésor. Au nouvel an de 1839, ce père bien-aimé pouvait se lever, mais en quittant le lit il devait garder la chambre. A peine était-il convalescent que l'empereur le chargea du règlement d'un nouveau système monétaire, le retrait du papier-monnaie, la mise en circulation des pièces d'or et d'argent, la suppression d'abus invétérés. Le tzar fit comte M. Spéranski et lui accorda une dotation pécuniaire. M. Spéranski avait reçu quatre ans auparavant une forte rente annuelle (*arenda*) pour six ans, et la croix de Saint-André pour avoir élevé un monument de législation, le *Corps du droit russe* ou *Swod Sakonof*.

Mais le père pressentait qu'il ne jouirait pas longtemps des faveurs impériales, et la fille partageait cette sombre tristesse. Cependant aux premiers jours de janvier, le comte put sortir en voiture. L'empereur l'ayant appris, le pressa d'achever le travail sur le système monétaire. Faible encore, le comte Spéranski s'y mit avec ardeur, et ne s'en trouvant pas plus mal, il décida un jour sa fille à se rendre à un bal où se trouvait aussi le tzar. A peine elle arrivait que l'empereur lui adressa la parole, et, la félicitant du rétablissement de son père, s'entretint une demi-heure avec elle. Ce soir là elle fut l'objet de l'envie de tous; et cette circonstance lui valut pour un temps les respects et les empressements de la troupe des favoris, des flatteurs et des serviles créatures qui la croyaient très-bien en cour. Ce n'était certes pas le cas. Elle venait,

au contraire de blesser l'empereur en insistant sur ce point que son père avait besoin de repos et en conjurant le monarque de lui épargner, à ce père, un travail qui le tuerait. Le comte Spéranski nous sera enlevé par l'accomplissement de votre volonté souveraine. Quand elle considérait ainsi son auguste interlocuteur comme le meurtrier de son père, l'empereur était froissé; mais gardant un air impassible, il fit bonne contenance devant les spectateurs.

Rentrée à la maison, Mme Bagréeff raconta cette scène à son père qui, flatté et touché de cette confiance du souverain, redoubla de zèle, et put livrer ce travail à la première visite que l'empereur fit à ce serviteur dévoué. L'empereur triomphant dit à Mme Bagréeff qu'elle avait été inquiète et alarmée à tort, et qu'il avait eu raison. Mais à peine l'empereur était-il sorti que le comte tombait sans forces sur sa chaise longue. L'excitation passagère de l'homme d'État était suivie d'une prostration complète; quelques heures après, une apoplexie nerveuse terminait cette belle vie (le 11/23 février 1839).

Cette nouvelle frappa tellement l'empereur qu'il fut lui-même menacé d'apoplexie, et qu'on ne put éloigner le danger qu'à force de saignées. Par malheur il ne reporta point sur Mme Bagréeff l'attachement qu'il avait pour le père. Et quand cette femme désolée au fond de l'âme, demanda, suivant la coutume existante, trois grâces, comme pour soulager son affliction, l'empereur ne lui en accorda aucune: ni la transmission du nom de «Spéranski», même sans le titre de comte, à son fils à elle, ni une faveur pour le médecin de la maison,

ni enfin la prolongation pour six ans de la jouissance de la rente accordée à son père. Ce refus lui fut d'autant plus sensible qu'elle y voyait un manque d'égards à la mémoire du défunt.

Bien plus! Le gouvernement s'empara de tous les papiers laissés par le comte Spéranski; et ce n'est qu'après des réclamations qui n'étaient pas toujours calmes, que Mme Bagréeff obtint la restitution d'une partie de ces manuscrits. Ces moments d'irritation, dans sa tenacité à revendiquer légitimement ce précieux héritage, accrurent le nombre de ses ennemis qui la savaient peu en faveur. Le mari lui-même, n'ayant plus rien à espérer de son beau-père, voulut s'emparer de sa fortune, et traita en maître absolu Mme Bagréeff. Pour couper court à ces procédés, elle plaça son fils à l'école des porte-enseignes, et s'éloigna avec sa fille pour demeurer quelque temps à l'étranger. En juillet 1839, elle quittait Saint-Pétersbourg pour se rendre à Kissingen et ensuite à Gastein; elle passait l'hiver à Francfort-sur-Main, et renouvelait, dans l'été de 1840, la cure d'eau de l'année précédente.

Pendant ce temps elle vécut avec une stricte économie; elle se permit seulement un court voyage en Angleterre, afin de lier connaissance avec la famille de sa grand'mère, et quelques excursions à Darmstadt pour saluer le grand-duc, héritier présomptif du trône de Russie. Dans cette ville, elle devint bientôt l'astre du jour. Plusieurs personnes de la suite du prince se rappelaient l'accueil fait à cette femme par l'empereur, au bal que nous avons rappelé. Le comte C***, qui la

traita plus tard à Téplitz presque en mendiante, se mettait à ses pieds.

Pendant son séjour à Francfort, Mme Bagréeff observa les premiers symptômes du caractère difficile de sa fille à peine âgée de treize ans, et remplaça sans fruit miss Sarah par une nièce plus âgée que sa cousine.

La seconde cure que tenta Mme Bagréeff n'ayant pas eu de bons résultats, elle se décida à consulter la Faculté de Vienne, avant de rentrer dans sa patrie. Elle visita le duché pittoresque de Salzbourg et descendit le Danube par le bateau à vapeur jusqu'à la capitale de la monarchie autrichienne. C'est là qu'elle rencontra un docteur qui lui fut attaché jusqu'à la fin de sa vie. Souvent elle suppliait en larmes cet habile et dévoué médecin de la disputer à la mort pour quelques années, afin qu'elle pût achever elle-même l'éducation de sa fille. Après deux mois de soins, elle put faire sa première promenade aux bastions qui formaient alors une verte ceinture à la ville de Vienne et, ombragés d'arbres, dominaient les pelouses des glacis. Jamais âme n'exhala autant de reconnaissance envers Dieu, son père et créateur. Après l'hiver, au mois de mai 1841, elle alla prendre l'air des montagnes, et se rendit en Suisse par la Styrie, l'Illyrie et le nord de l'Italie. Le même docteur fut appelé aux bords du Rhin pour une malade de famille royale; il s'y rendit dans le courant de juin; et ensuite, à la réception d'une lettre désolante, rejoignit Mme Bagréeff à Lucerne. L'air pur et plus oxygéné de la Suisse, les émanations fraîches et balsamiques des Alpes, fortifiaient la malade, et le paysage en même temps animait son imagination: elle composa quelques poèmes ra-

vissants, toujours en anglais, comme si la langue de sa vieille bonne Bella, qui avait bercé son enfance de contes enchantés, était la langue naturelle de la poésie.

De retour à Vienne, après la guérison d'un rhumatisme à Baden près de cette ville, elle ne pouvait sans transition retourner aux horreurs du climat russe. Elle passa l'hiver de 1841/42 à Vienne, s'occupa de l'instruction de sa fille et d'études sérieuses, se proposant de rentrer à Saint-Pétersbourg l'été suivant; son mari la pressait dans ses lettres. Elle donnait des soirées, elle chantait et composait de la musique. Elle y lia connaissance avec le plus célèbre tragique de l'Allemagne actuelle, poète aussi modeste que supérieur, faisant une part plus riche à la langue harmonieuse et au sentiment pur qu'à la charpente et à l'action de ses pièces; esprit voué au culte de l'idéal antique et de l'art moderne, caractère sans reproche et digne des lettres, homme dont l'amitié est un honneur et l'estime un prix; âme sereine et lumineuse jusque dans une vieillesse éprouvée et solitaire, l'auteur de l'*Aïeule* aux émouvantes péripéties, de la trilogie grecque de *Médée*, d'*Ottokar*, le chef-d'œuvre de sa maturité, d'une *Esther* magnifique, chant du cygne qu'il ne laissera pas inachevé, je l'espère, et de cette *Sapho*, composée dans la sève du printemps et de la jeunesse, et que Byron, hôte de Ravenne, admira en s'écriant: «Grillparzer! . . . Diable de nom! . . . Il faudra bien que la postérité l'apprenne! »

C'était un temps paisible pour Mme Bagréeff. Mais sur ces entrefaites l'intendant que son mari avait mis au bien de Bouromka, la pressait de revenir par la Petite Russie avant d'aller à Saint-Pétersbourg. Les serfs étaient

dans la misère par suite de l'absurde direction du mari. Malgré sa faible santé, la persistance de l'hiver et les conseils des amis, elle voulut se rendre dans ses terres, disant qu'il s'agissait du sort de quelques milliers d'hommes à elle confiés par son père, et qu'elle ne pouvait différer de les soulager.

CHAPITRE DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

Voyage de Mme Bagréeff de Vienne à Kieff. — Un intendant germanique. — Détresse et abrutissement des serfs. — Améliorations matérielles. Crèches, ambulances. — Fêtes pour la cessation d'une épidémie. — Misère du servage russe. — Tournée de Mme Bagréeff à Karkoff, aux propriétés de son mari. — Sa rentrée à Saint-Pétersbourg par Moscou (1842). — Sa séparation de biens. — Son retour à Bouromka (1843). — Construction d'un manoir, de bergeries et de dépendances. — Les corps d'ouvriers: ateliers de menuiserie, de serrurerie, de charpenterie; scierie, maçonnerie. — Usine à machines, salpêtrerie, briquetterie, moulin, filature, distillerie. — Visite de son fils Michel. — Moraliser et instruire les paysans avant de les émanciper, principe et conduite de Mme Bagréeff. — Apprentissage des jeunes paysans dans les ateliers. — L'école du village. — Les salles d'asile. — Les ouvroirs. — Les fermes-modèles. — Tenue de l'hôpital. — Améliorations morales: disparition des vices invétérés. — Le tribunal des douze anciens, les verges et la bastonade légale. — Economie rurale. — Le comptoir. — Le servage: le droit du seigneur et le droit de vivre du paysan. — Les corvées. — Les coups sont reçus dans les mœurs. — Responsabilité du maître pour l'impôt et le service militaire. — Greniers publics de prévoyance. — Le Swod ou code russe de Spéranski et l'affranchissement graduel. — Vénalité de l'administration, de la magistrature et des fonctionnaires, dégénérescence du clergé et cupidité des intendants. — Les avilissements de la servitude. — Actes de dévoûment des paysans pour leurs maîtres. — Établissement des communes en France; phase analogue dans cet état de transition de la Russie. — L'émancipation actuelle est nécessaire. — La résistance de la noblesse est intempestive et inutile. — Danger d'une insurrection éventuelle des serfs. — Exemples historiques. — Qualités de la race slave. — Rôle de l'aristocratie. — L'aristocratie russe recrutée dans la race mongole a un vernis de civilisation. — Justice de l'ukase d'émancipation.

Mme Bagréeff se rendit à Kieff par la Galicie autrichienne, la Volhynie et la Podolie, et de là à Bouromka, dans le district de Solotonosche, au gouvernement de Poltava. On retrouve en partie les impressions de ce voyage dans *la Vie de château*, ouvrage posthume, où Mme Bagréeff a décrit les mœurs et les usages de l'Ukraine.

L'intendant n'avait pas menti; mais fourbe et hypocrite, il avait eu soin de dissimuler qu'il était l'auteur d'une partie de ces maux. Mme Bagréeff fit à son arrivée le tour de son domaine. Quel spectacle! Partout c'étaient des gens d'une mine hâve et pitoyable: ils avaient un air de telle lassitude, leurs gestes lents trahissaient tant d'accablement, qu'il y avait là plus que la paresse et l'indolence dont ils étaient accusés. Oui, ils avaient l'apathie du désespoir; renonçant à des efforts qu'ils savaient inutiles, ils n'avaient pas le courage de se plaindre ou de murmurer; baissant la tête et se croisant les bras, ils se couchaient dans le sillon qu'ils avaient creusé, attendant le sommeil de la mort. Cet intendant était natif de l'Allemagne, et avait été élevé en Pologne. Il parlait philantropie comme un livre; mais sans capacité, sans âme, et aussi d'une déplorable incurie, il considérait les paysans comme taillables et corvéables à merci, et les exploitait en conséquence. Vides étaient donc les greniers, établis par ordre du gouvernement et destinés à pourvoir aux besoins communs dans les temps de disette; et c'était le cas parmi cette population qui, pendant plusieurs années de suite, n'avait fait que de mauvaises récoltes. Soit avarice, soit ignorance, cette espèce de planteur américain installé dans la steppe, avait refusé des remèdes aux malades; et la population était décimée par le scorbut et la dyssenterie, pendant que la coqueluche, d'autre part, exerçait ses ravages parmi les enfants. C'était une véritable épidémie née des privations, de la famine et redoublant d'intensité par le fait que rien ne lui avait été opposé à son début. Des riches seuls

en étaient préservés, mais loin de compatir à la détresse générale, ils l'escomptaient, ils en profitaient pour vendre leurs denrées à des prix exorbitants. Les pauvres, dépourvus d'argent ne pouvaient payer ces achats qu'en un travail quelconque exécuté dans un temps laissé libre par les lourdes corvées. Combien de figures mornes, exténuées de fatigues et de soucis, ou encore stupéfiées par l'excès de misère et d'indigence! A chaque pas, des squelettes en haillons imploraient du pain et un répit à leurs excessifs travaux. Quelques-uns, mieux traités, reconnaissaient cette faveur du maître en espionnant leurs pareils. Enfin les déshérités, les opprimés sans merci souffraient en silence et couvaient en eux des projets de représailles.

Comme Mme Bagréeff qui allait secourir ces malheureux traversait les villages, les femmes arrivaient en foule; et au risque de se faire écraser par les roues, quelques-unes jetaient leurs enfants dans la voiture en s'écriant éperdues: «Prenez-les et les nourrissez.» Ce trait suffit à peindre l'extrême détresse des pauvres Ukrainiens, pour qui connaît l'affection passionnée que les mères portent à leurs enfants, et leur crainte de s'en séparer.

Mme Bagréeff recueillit ces enfants, et promit aux mères de les leur rendre, quand les mauvais jours seraient passés. La nécessité de pourvoir aux besoins de ces petits êtres, lui donna l'idée des *crèches* et des *salles d'asile*, institution peu ancienne en Occident et tout à fait inconnue alors en Russie. De retour au manoir après cette première visite, elle disposa sans délai des provisions de blé et de farine pour secourir

les pauvres; bœufs et moutons furent tués afin qu'on en distribuât la viande aux paysans, qui reçurent également des concombres salés, des betteraves et de la choucroute: ces légumes ainsi préparés sont des aliments antiscorbutiques. L'intendant réservait sans doute ces denrées pour le commerce, ou pour lui, se proposant de les consommer en compagnie de ses intimes, au son de la guitare et des chansons, tandis que d'un autre côté, parmi les serfs, c'était un concert de corps de bâton et de cris plaintifs.

L'argent même que Mme Bagréeff avait économisé en voyage, comme celui qu'elle trouva dans la caisse du bien, fut employé à l'achat d'un certain nombre de bœufs, distribués à ceux qui avaient perdu de ces bêtes, en proportion du dommage supporté. L'ancien hôpital, dans un état ruineux, fut réorganisé. Mais le nombre des lits qui s'y trouvaient était insuffisant; en outre, au fléau du scorbut s'étaient joints le typhus et des ophthalmies aiguës. Le médecin, dans l'impossibilité de voir chaque jour un à un plus de deux cents malades dispersés dans trois villages et une centaine de chaumières, avait établi, au milieu de chacun de ces groupes considérables d'habitations, des *ambulances* ou hôpitaux provisoires, dans lesquels il surveillait à la fois l'administration des médicaments et l'équitable répartition des vivres nécessaires à ces gens épuisés de force. La religion ne manquait pas de consoler les mourants à leur chevet.

La charité de Mme Bagréeff et le zèle du médecin arrachèrent de nombreuses proies au fléau. Trois mois s'étaient à peine écoulés que la redoutable maladie dis-

parut, et ceux qui en étaient atteints étaient sûrs de la guérison. C'est ainsi que la reconnaissance et l'espoir germèrent et refleurirent dans ces natures endurcies et désolées. Une messe solennelle fut dite après laquelle on chanta un *Te Deum* d'action de grâces pour cette délivrance. L'église et l'enceinte extérieure de l'église étaient combles: la foule, pâle et languissante encore, était inclinée et recueillie, et priait avec ferveur. Quand à la fin de l'office, Mme Bagréeff s'adressant à eux, leur promit son aide et sa protection désormais en échange de leur obéissance, tous tombèrent à genoux: «Nous te le jurons», s'écrièrent-ils d'une voix unanime, «notre mère et notre ange tutélaire; nous te serons dociles comme tes enfants et tes serviteurs; chassez celui (l'intendant) qui nous tuait corps et âme. Reste parmi nous; sans toi et ce bon *Nemetz* (Germain), nous aurions péri comme des chiens affamés et galeux.»

Ces sacrifices, on le conçoit, firent une brèche aux finances de Mme Bagréeff; il fallut prélever une forte somme sur le fonds de roulement *(fundus instructus)* du bien même, dans l'espérance toutefois que les prochaines récoltes, riches de promesses, couvriraient ces avances.

Eh! bien, par la pensée, figurez-vous des milliers de domaines comme celui-là, mais avec des maîtres bienfaisants de moins; vous voyez l'état précaire et abject des payans russes. Partout des intendants rapaces qui trahissent les meilleures intentions du gouvernement, et qui, par exemple, fournissent de l'orge, de l'avoine ou un méteil inférieur, au lieu de bon seigle, à ces gens de la glèbe qui, dans les années de disette, vont réclamer

à titre de prêt ou de don, au grenier commun, rempli par le fruit de leurs propres sueurs, de quoi se sustenter. Ajoutez la bastonnade traditionnelle dont ne se font pas faute bien des seigneurs envers les serfs, et étonnez-vous que dans des circonstances aussi graves que celles d'à présent, on en arrive à une guerre intestine, j'allais dire civile. La corruption raffinée en haut, la convoitise brutale en bas, l'esprit invétéré de mutinerie dans l'armée, voilà l'état moral de cette société. Le tzar humain qui décrète l'émancipation des serfs vaut mieux que l'aristocratie de son peuple. Ce progrès se fera, mais non sans quelques soubresauts. Il n'y a plus de vieux parti moscovite entiché de prétentions et de priviléges surannés; mais il y a un jeune parti socialiste, léger, ivre d'utopies, impatient d'autorité, et qui peut mettre la Russie à feu . . . et bientôt à sang.

En se rendant à Saint-Pétersbourg, Mme Bagréeff passa par Karkoff, où elle visita le bien de son mari, sur son invitation. Là aussi il y avait de la misère, moins cependant qu'à Bouromka; mais comme elle n'avait pas le droit de donner des ordres, elle se contenta de soulager les plus pauvres serfs par des aumônes. Elle gagna ensuite Moscou, et arriva à Saint-Pétersbourg en août 1842. Mme Bagréeff y trouva son mari qui s'efforça de lui plaire, et elle embrassa son fils, devenu officier de la garde impériale, dans l'effusion d'une tendresse infinie.

Des discussions d'intérêt s'élevèrent sur le domaine de Bouromka entre M. Bagréeff qui ne voulait pas rendre de comptes, et sa femme qui, pour cette raison, crut devoir quitter le toit conjugal, en déclarant que

désormais elle se chargeait de la gestion de ses terres. Son fils Michel appelé en garnison à Zarsko-Sélo, résidence d'été près de Saint-Pétersbourg, servit de prétexte à cette séparation: elle ne voulait pas vivre loin de lui après une telle absence. Sa maison fut ouverte à ses amis et devint comme autrefois le rendez-vous des gens d'élite et de distinction. M. Bagréeff y venait lui-même à son gré et n'était point traité en étranger par sa femme; mais il n'était plus question d'affaires entre eux, depuis que, par la négligence ou l'inconduite de de son mari, elle avait été frustrée d'une somme considérable, de sorte qu'elle ne pouvait ni remplir ses engagements ni rien épargner pour accroître le fonds de roulement, indispensable à l'amélioration du domaine de Bouromka; et afin de faire face à tout, elle fut obligée de vendre un bien qu'elle avait hérité de son père dans le gouvernement de Pensa. C'est ainsi qu'elle passa l'hiver de 1842/43 entre l'amour de son fils, devenu beau jeune homme, et l'éducation de sa fille.

Mais ce train de maison l'ayant entraînée dans des dépenses excessives, et ses revenus modiques étant au-dessous du haut rang qu'elle avait à tenir, sans compter qu'elle devait songer à l'établissement de son fils, et quoiqu'elle s'éloignât de lui avec déchirement de cœur une seconde fois, elle se décida à vivre à la campagne dans une retraite absolue. Vers la mi-février (1843), elle rentra à Bouromka, accompagnée de sa fille. Il fallait y bâtir une maison seigneuriale, construire des bergeries et des étables, et réparer une brasserie délabrée. L'argent retiré de la vente du bien de Pensa qu'elle avait aussi trouvé dilapidé, servit de moitié à couvrir ces dépenses,

et de moitié à amortir une partie de sa dette à la banque. Au lieu d'élever ces constructions par le moyen de manœuvres engagés pour peu de temps, Mme Bagréeff préféra prendre chez elle des maîtres ouvriers, chez chacun desquels elle plaça en apprentissage plusieurs de ses pauvres gens. C'est ainsi que se constituèrent différents ateliers, où se formaient de bons ouvriers dans chaque métier. Quand le jeune Bagréeff vint embrasser sa mère à Bouromka l'hiver de 1844, il y trouva déjà une scierie, un atelier de menuiserie en pleine activité, où l'on confectionnait portes, fenêtres et parquets, avec autant d'art que chez les meilleurs ébénistes d'une grande ville d'Europe. Il en était de même dans l'atelier de serrurerie. Maçons et charpentiers étaient ainsi secondés par leurs compagnons d'une autre branche de l'industrie; mais la plus remarquable innovation était une usine appelée du simple nom de forge, où l'on fabriquait les machines pour une brasserie à l'état de projet. Sans doute ces différents établissements étaient élémentaires en comparaison de ce qui existe dans lés cités civilisées. Bouromka fut encore doté successivement d'une salpêtrerie et de briquetteries considérables. L'économie rurale possédait des moulins à vent et à eau, une filature qui sera mentionnée plus tard; ensuite elle exploitait une distillerie, appendice obligé des grandes et des moyennes propriétés de la Petite Russie. En principe on faisait aussi de l'eau-de-vie de pommes-de-terre, mais on cessa dès que ce tubercule fut atteint d'une maladie mystérieuse. La distillerie était en pleine activité pendant tout l'hiver, tandis que les autres établissements avaient,

suivant le besoin, un personnel plus ou moins nombreux, augmenté ou restreit, et ils chômaient parfois, selon les exigences ou les stagnations du commerce, ou d'après la quantité d'hommes nécessaires pour le labour de la terre. Çà et là les hautes cheminées des usines dominaient, comme des minarets élancés, le vert paysage de la steppe, parfois semblable à la mer houleuse, quand les hautes herbes ondulent sous le vent jusque par delà l'horizon immense; et le mugissement de la vapeur traversait, comme la respiration d'une poitrine monstrueuse, le vaste silence du désert de l'Ukraine.

Le jeune M. Bagréeff voyait avec ravissement se transformer et prospérer ce domaine, qui devait un jour lui appartenir, et dont, hélas! il ne jouit point.

Mme Bagréeff ne se contenta pas d'embellir son domaine et d'en augmenter les revenus: elle se soucia surtout d'améliorer le sort de ses serfs. Elle n'aimait point le servage, institué du reste à la fin du seizième siècle seulement; mais elle en voulait l'abolition graduelle. Moraliser et instruire d'abord les paysans attachés à la glèbe; extirper en eux leurs instincts grossiers, leurs vices, la paresse et l'ivrognerie incorrigibles, les élever peu à peu au sentiment de leur dignité; ce sont bien là en effet les conditions d'affranchissement d'un peuple, avant de songer aux prérogatives politiques. Semez d'emblée la liberté aussi abondante que la neige dans la steppe, l'une comme l'autre sera stérile. Et n'a-t-on pas vu l'incroyable abaissement des paysans, qui, lors de la promulgation de l'ukase d'émancipation, n'y ont rien compris dans leur épaisse cupidité, sinon que la terre devait leur appartenir, tandis qu'eux ap-

partiendraient au seigneur? La possession de soi-même, à leurs yeux, ne vaut pas celle du moindre carré de choux. Ils n'ont pas l'ombre d'idée des avantages civilisateurs de la propriété; ils n'entrevoient pas que la propriété en développant la responsabilité personnelle et le goût de l'ordre, rehausse le niveau d'âme, éveille certains sentiments de famille, solidarité, hérédité; et que, si c'est la pierre d'angle du foyer domestique, c'est aussi la plus solide assise de l'édifice social. Nous reprendrons cette question qui est une actualité européenne et une leçon pour le gouvernement des masses. Mais voici d'abord ce que fit Mme Bagréeff dans sa sphère.

Ceux de ses serfs en apprentissage dans les ateliers et les usines étaient naturellement en carrière, car les ouvriers habiles et les maîtres charrons, charpentiers, maréchaux-ferrants et mille autres, reçoivent de forts salaires en Russie. Ceux-là n'avaient qu'à s'appliquer, qu'à avancer, qu'à s'ingénier et à se perfectionner; et les bâtisses du domaine étant une fois achevées, ils pouvaient travailler à leur compte, se mettre à leurs pièces, utiliser leurs talents pour eux-mêmes, sauf une légère redevance à la propriétaire. Pour le reste de la population serve, elle régla les obligations des paysans envers elle, ordonna que sous aucun prétexte on n'exigeât rien d'eux au-delà du droit, leur céda autant de terrain qu'il leur en fallait pour vivre et même qu'ils en pouvaient cultiver dans leur temps libre; elle aida les tout pauvres et les infirmes, et les mit en mesure de tirer du sol au moins de quoi subsister. L'ordre, l'équité, la justice rigoureuse étaient les principes dont elle

ne se départait jamais pour assurer le bien-être de ses serfs.

Ces arrangements pouvaient suffire à la condition présente des hommes faits; mais ils n'assuraient pas l'avenir qui était dans ses vues. Elle voulait arracher la nouvelle génération à l'espèce d'abrutissement qui pèse sur la population de la Petite Russie, et pour tenter l'entreprise avec des chances de succès il fallait prendre cette génération au berceau et commencer par l'éducation de l'enfance.

De là l'érection de ces asiles où étaient reçus et soignés les enfants, même ceux qui étaient à la mamelle, s'il y avait nécessité. De la sorte ils n'étaient pas laissés seuls dans les maisons où ils avaient couru des dangers pour leur santé ou pour les mœurs. Ensuite ils étaient surveillés, et la propriétaire qui passa tant de journées dans ces salles de charité, cabanes d'enfants comme on les nommait, s'occupait de former le cœur et l'esprit de ces petits êtres[1].

[1] Le malheur est père de la prévoyance. Un enfant dévoré par un cochon, telle fut la cause occasionnelle de l'établissement des salles d'asile. Voici comment.

Deux bambins de cinq et de trois ans étaient restés seuls à la maison: leurs parents étaient aux champs, et en partant leur avaient laissé des tartines au beurre. Ils sortent dans la petite cour qui règne devant la cabane, chacun avec une de ces tartines; le plus jeune frotte la sienne contre ses vêtements, il en ôte le beurre, il pleure; et son frère aîné doit lui aller querir une autre tartine dans la chaumière. Pendant ce temps, un cochon qui rôdait dans la cour flaire l'enfant, lui lèche son tablier et sa robe, trouve ce linge gras de son goût, lui lèche aussi le pied nu et le mord. L'autre enfant arrive aux cris de son frère, il veut écarter le cochon qui résiste

Parmi les plus grands de ces garçons et de ces fillettes, en trouvait-elle un d'une constitution délicate ou d'une intelligence précoce, elle le réservait à une instruction élémentaire. Quand elle eut une vingtaine de ces garçons aptes à l'étude, elle établit et entretint à ses frais *l'école du village*. Pour les petites filles, elle fonda un ouvroir de filature, dans lequel une maîtresse leur enseignait *l'art de filer* et *l'art de tisser* de fine toile.

Les adolescents qui avaient quitté l'école et n'étaient pas encore de force à travailler aux champs entraient dans des ateliers de tisserands, de fabricants drapiers, et autres, soit pour s'occuper, soit pour se former à ces métiers. On estimait et rétribuait leur travail en décomptant une légère retenue pour leur nourriture et leur habillement. Les garçons robustes trouvaient de la besogne et des directions agronomiques dans différentes *fermes modèles*, organisées par les ordres de Mme Bagréeff.

Elle établit un hôpital où, durant l'épidémie, comme nous l'avons raconté, les malades étaient soignés à ses frais, et où ils le furent après encore quand les jours noirs, comme les Ukrainiens appellent les jours d'adversité, furent passés. C'est un bâtiment simple et de

en grognant, et continue à manger le pied du pauvre petit. Alors le grand crie à son tour, va chercher du secours; mais personne au village, tout le monde est à la moisson. Il ne trouve qu'un écloppé qui arrive lentement: mais c'était trop tard. Le malheureux enfant n'avait plus le bas des jambes; le sang s'épanchait à flots.... Le médecin de l'endroit arriva, c'était encore trop tard. Deux heures et demie après, l'enfant expirait dans les souffrances.

pauvre apparence, sans autre luxe que celui de la propreté, mais il suffit aux besoins des paysans, ayant été institué pour eux. Quelques chambres commodes y ont été ajoutées à l'usage des *gens plus riches*, qui demandaient à y entrer. Le malade paie trois roubles argent (environ 12 francs) par mois; ceux qui sont guéris avant ce terme soldent le mois entier, excepté ceux du domaine de Bouromka, pour lesquels l'administration du bien paie tant par jour, au prorata de la rétribution mensuelle, c'est-à-dire dix kopeks (25 centimes). Comment est-ce à si bon marché? D'abord il y a une compensation de ceux qui coûtent plus par ceux qui restent moins. Ensuite on s'approvisionne en gros de médicaments, et on se les procure argent comptant, ce qui assure et le bas brix et l'escompte; les linges et les appareils nécessaires sont des dons gratuits de la maîtresse de maison; les médicaments minéraux et végétaux étrangers sont manipulés dans la pharmacie de l'hôpital par un élève indigène à tête crépue. D'ailleurs l'emploi en est restreint à cause de leur cherté, sauf toutefois la quinine dont il faut user beaucoup contre les fièvres tierces et qui est le gros de la dépense. La steppe riche en simples fournit les ingrédients des mixtures et des électuaires efficaces. Ainsi ces herbes salutaires et balsamiques guérissent l'homme, autant qu'elles conservent les troupeaux; et, en botanisant, le docteur et son élève récoltent des plantes médicinales.

Les opérations chirurgicales et le pansement des plaies étaient l'apanage et la marotte du docteur qui devait ainsi payer son plaisir où il le trouvait, et qui, suivant la croyance des paysans, leur ôtait les infirmités

pour s'en charger lui-même. « Malheur! malheur », s'écria un d'eux en apprenant un jour que leur médecin souffrait; « ce n'est pas étonnant, il y a assez longtemps qu'il prend nos maladies; malheur! »

Les prêtres reçoivent une subvention pour desservir l'hôpital: ils y prêchent, ils disent les offices ordinaires; de plus, les dimanches et les fêtes, les offices particuliers de l'Église grecque non-unie, dans la salle principale de l'hôpital. Après la messe le prêtre porte de lit en lit la croix à baiser aux malades.

L'Ukrainien est patient dans ses maux. Les convalescents hument l'air libre de la vaste steppe, se réchauffent aux rayons du soleil ou se reposent à l'ombre des arbres, dans le jardin qui entoure l'hôpital. En bas de la terrasse s'étend le lit fangeux d'une rivière; non loin de là, un bois de chênes, rares dans ces contrées, arrête agréablement la vue. Les incurables mêmes espèrent guérir. Plus d'un de ces valétudinaires contemplatifs ou de ces vieillards mourants, enraciné à la terre, jette un regard d'envie vers les vagues et lointains horizons, aspire à l'espace sans bornes: alors il a comme des réminiscences de la vie nomade de ses aïeux, et mêle d'instinct le souvenir d'un passé qu'il n'a connu que par chappées, au pressentiment de sa destinée d'outre-tombe.

Autre résultat d'une sage administration. L'ivrognerie et le vagabondage coutumiers disparurent de Bouromka. Le docteur rencontrait-il un vieillard pris de vin? Il le prenait sur sa voiture, le conduisait comme un malade à l'hôpital, et lui donnait une correction. L'homme touché de ce procédé, de cette indulgence, et

ménagé dans son amour-propre, s'efforçait de ne pas récidiver. Ces gens qui étaient le scandale du district en devinrent le modèle. Les punitions corporelles de plus en plus rares sont infligées par *douze anciens*, qui siégent au comptoir leur bâton blanc à la main; les paysans sont ainsi jugés par leurs pairs, garantie d'impartialité. Dans un laps de temps considérable, on recourut à la force seulement deux fois pour obtenir une juste obéissance: les paysans refusaient de faire la rentrée des foins un dimanche après les pluies de la semaine, quoiqu'on eût employé les moyens de persuasion pour les déterminer, et que le pope lui-même leur eût expliqué que l'œuvre servile est permise ce jour-là en cas de nécessité et n'offense ni Dieu ni le tzar. On administra avec *l'assistance légale* les verges à quelques-uns: «Tenez bon,» leur criaient ceux qui étaient encore spectateurs et s'attendaient à être patients. Quand vint le tour du quatrième, qui, paraît-il était un favori, ils exclamèrent: «Arrêtez! nous irons, nous irons aux champs.»

Les femmes, têtues de leur côté, ne voulaient pas suivre les ordres d'un chef peu aimé dans un ouvroir, mais établi d'autorité. Elles s'exhortaient mutuellement à la résistance, mais la calme menace des verges suivie d'un commencement d'effet sur quelques-unes, qui ne tenaient pas leur langue au chaud et poussaient des cris d'aigle, coupa court à toute velléité ultérieure de révolte, et dès lors toutes filèrent doux.

Les travaux de l'économie rurale s'exécutaient avec lenteur et indolence. On introduisit le mode des *tâches*, toujours plutôt au-dessous qu'au-dessus des forces

des paysans, qui se hâtent de les achever, ayant pour eux le surplus du temps qu'ils dissipaient naguère et qu'ils emploient à gagner quelque argent dans les fabriques. Celles-ci ont toujours besoin de bras.

On fait exécuter rigoureusement les lois de l'empire et les ordonnances du gouvernement — moyen de garantir les droits réciproques des possesseurs et des serfs dans les domaines. — Le comptoir où l'intendant a la haute main, et où ne sont que des employés élevés à l'école du village, possède la gazette de la province, et le *Swod*, recueil des lois dont on explique et commente le texte aux paysans mêmes, chaque fois que l'occasion s'en présente; mesure très-sensée et salutaire, qui, si elle eût été générale, aurait préparé la masse à la crise actuelle pressentie et redoutée depuis longtemps [1].

A la demande du gouvernement russe, un rapport considérable sur les améliorations agricoles, industrielles et morales de Bouromka, fut envoyé à Saint-Pétersbourg, mentionné avec éloge, et imprimé tout au long dans le *Journal du ministère de l'intérieur* (janvier et mars 1847), sauf le point douteux où le docteur expliquait la persistance de l'ancien type slave de l'Ukraine, malgré de perpétuels croissements de races résultant de perpétuelles invasions, par la théorie physiologique qui admet que la femme est le principe des formes chez les enfants et moule pour ainsi dire à sa ressemblance les germes inhérents à la mère et fécondés par le concours de la virilité.

[1] Voir la *Vie de château en Ukraine* de Mme Bagréeff-Spéranski. Bruxelles chez Aug. Schnée. 1860.

Touchons maintenant quelques mots du servage russe, avant l'ukase émancipateur. Réserve faite du domaine de la couronne, les terres appartiennent exclusivement au seigneur ou qui en a hérité depuis un temps immémorial, ou qui les a payées en les achetant avec les payans qui en faisaient partie: tel était le mode de transmission de la propriété ou d'aquisition, sans remonter à l'époque des apanages et des fiefs. Les serfs attachés à la glèbe, suivant l'énergique expression gauloise, doivent en tirer leur subsistance. Les seigneurs doivent concéder au serf une quantité de terrain reconnuë par l'État suffisante pour entretenir lui et sa famille. Ainsi se concilient le droit de propriété d'une part, et de l'autre l'impérieux et imprescriptible droit de vivre, qui est à la tête des droits naturels et constitue la base du droit des gens. En échange et en compensation, le paysan doit à son maître la moitié de son temps, c'est-à-dire trois jours sur six, une semaine sur deux. Le dimanche et les fêtes sont des jours fériés qui lui appartiennent de par la loi de Dieu, en quelque mesure, et la loi de l'empire, excepté les cas urgents où l'Église accorde des dispenses que l'État autorise et ne considère pas comme infractions à l'ordre établi; quand, par exemple, les récoltes sont menacées. Si les paysans ne veulent obéir, dans ces circonstances comme dans d'autres, la contrainte légale est permise pour les y forcer. En outre, au mépris des codes, hommes et femmes sont maltraités et s'y prêtent avec une singulière grâce: l'habitude est une seconde nature. Les paysans sont rossés de père en fils depuis des générations, comme les nobles de père en fils, parallèlement,

les rossent de la bonne manière: rien là que de normal. Il se passe des scènes qui seraient risibles, par moments, si elles n'étaient à la fois navrantes. Il paraît que dans leurs idées les coups sont une preuve touchante de leur affection. Les femmes ne se croient aimées de leurs maris que quand elles en sont battues comme plâtre; et l'on en cite une qui était toujours dolente et en pleurs: «Qu'avez-vous», lui demanda la voisine? «Hélas, je suis bien malheureuse«, répondit-elle; «mon époux me néglige, il ne me frappe jamais.»

Les mauvais traitements sont la règle universelle; il y a du tartare là-dessous et partout. Que d'abus dans un pays immense, dans des districts presque déserts, où le contrôle est si difficile et où, par là, les employés officiels, civils et militaires, ont presque toujours un pouvoir discrétionnaire, et se gardent de ne pas être voleurs et tyrans, en compensation de leurs maigres appointements et de leur sujétion servile à un supérieur.

Le maître doit garantir et payer l'impôt de ses serfs; est responsable des conscriptions militaires, veille à ce que les recrues s'incorporent à temps dans l'armée et soient bien équipées à leurs frais, soldés sous forme d'impôts; entretient les familles des recrutés à moins que les femmes ne veuillent suivre leurs maris, en laissant toutefois au maître les enfants nés avant la conscription, et par là attachés à la glèbe.

Le maître prend aussi à sa charge les militaires qui reviennent en congé illimité, après leur quinze ans de

service obligatoire[1]. Ces hommes déshabitués du travail de la campagne, s'estiment libres, et se refusant à tout contrôle, sont des fainéants robustes: bouches inutiles, bras dangereux. Nous venons de parler au présent puisque toutes ces choses étaient d'hier encore.

Plusieurs règlements de l'État ont adouci le sort des serfs. Ainsi ces greniers publics organisés dans les *communes*, pour parer aux calamités des disettes fréquentes dans un pays où les communications sont difficiles et même souvent ne sont pas ouvertes, de sorte que tel endroit regorge de blé, nage dans l'abondance, tandis qu'à 200 werstes plus loin on meurt de faim. Ensuite, la capitation ou taxe personnelle a été partiellement transformée en impôt foncier. Mais le privilége si considérable, qui était accordé, il y a vingt ans, c'est celui qu'avaient déjà les paysans *d'acquérir*, c'est-à dire de devenir *propriétaires du sol.* Privilége trop grand pour que le paysan en ait profité et compris la portée: il comprend aujourd'hui cela à sa façon.

Le comte Spéranski connaissait parfaitement les différentes classes de la nation; leurs coutumes, leurs aspirations, leurs caractères et aussi les abus régnants: il rédigea le *Swod*, recueil de lois, approprié aux besoins de la Russie. Ce code est capable de conduire le peuple, par degrés insensibles, jusqu'aux limites du progrès réalisable, jusqu'à la liberté fondée dans l'ordre et sur la justice. Assez larges pour comporter les améliorations rationnelles et assez précises pour entraver

[1] Ce service était jadis de 25 ans, outre les 5 ans de réserve.

les iniquités, ces lois garantissent contre l'oppression le paysan qui sait les invoquer à bon droit. L'usure, la fraude, les concussions, l'intimidation, les extorsions ont été communes. Ainsi les avocats et les notaires, comme les procureurs de l'ancienne Savoie, avaient reçu le nom de *crysis*, c'est-à-dire *rats*, parce qu'ils rongeaient et spoliaient les paysans, qui ne pouvaient s'en venger que par un sobriquet anodin. Les hommes de loi s'enrichissaient par des exactions et des fourbes inouïes. C'étaient des coquins sans scrupule et sans remords, pareils à ces juges pleins de vénalité, avides, et dont la robe, si elle était pressée, suerait le sang de la veuve et de l'orphelin.

D'un autre côté, figurez-vous la cupidité des intendants, la brutalité des seigneurs, l'exploitation de l'homme par l'homme, sur un territoire immense, où l'action du pouvoir central est nulle, où les villages sont dispersés à de vastes distances . . . et vous aurez quelques traits de la situation, un abrégé des souffrances séculaires d'un peuple brave et honnête, dans l'élément slave au moins, qui n'eut que le tort de ne pas périr au lieu d'accepter de tels maîtres; et vous aurez aussi le secret des sourdes fermentations qui travaillent la Russie.

Je ne veux pas cependant assombrir à dessein un tableau assez triste de lui-même, et je rapporterai volontiers deux anecdotes qui font lumière sur le sujet et qui sont les raisons les plus concluantes qu'aient trouvées les partisans du servage au point de vue social.

Un paysan dans un bourg disait à un autre: « Tu vois passer cet Allemand» *(Nemetz, muet*, nommé ainsi

probablement à cause de la taciturnité des Germains); «il est fier, il a une place, mais il est bien malheureux.» — «Pourquoi?» lui demanda l'autre. — «Eh! mon Dieu! mais il n'a donc pas de maître, et il est comme un chien qui ne sait à qui se rendre.»

D'abord qu'ils demandent à leurs seigneurs de changer de condition avec eux. Ils sont à plaindre ces gens qui en sont réduits au bonheur d'avoir un maître. Pour moi je suis toujours confondu et navré devant cette force de l'habitude, qui façonne l'homme à la dégradation même, et je repète le mot de notre immortel publiciste Montesquieu: *La servitude avilit l'homme jusqu'à s'en faire aimer.* Le bon La Fontaine déjà n'enviait guère le sort des Moscovites, quand il disait à la barbe de Louis XIV:

> Votre ennemi, c'est votre maître:
> Je vous le dis en bon français.

L'épisode suivant, pour être plus significatif, n'est pas plus concluant en faveur du servage. Un jeune seigneur, ayant perdu une grosse somme au jeu, se vit obligé de vendre un domaine en Russie. Les paysans du village ayant appris cette résolution, envoyèrent vers lui une députation des leurs: «Nous avons entendu dire que tu veux nous vendre; pourquoi? Nous appartenions à ton père, et nous ne voulons pas d'autre maître que toi.» (Le tutoiement est dans la langue). — «J'y suis obligé», répondit le seigneur; «je dois payer et je ne peux.» — «Combien te faut-il», dit le paysan qui portait la parole. — «Soixante mille roubles argent.» — Le paysan se gratta la tête; c'était un peu fort, mais il reprit: «Attends, nous tâcherons de les trouver.» La députa-

tion s'en alla et rapporta le lendemain cette somme au seigneur. Les paysans s'étaient cotisés et avaient donné leurs épargnes pour conserver un bon maître.

Ce trait fait d'autant plus d'honneur à leur générosité qu'ils avaient la faculté, avec une telle somme, de se racheter et de s'affranchir comme beaucoup d'autres, devenus marchands et bourgeois; et il témoigne en même temps de l'esprit de corps qui régnait entre eux et d'un attachement tout à fait désintéressé et patriarcal au seigneur. Sans doute l'exemple est louable autant que rare; mais qu'est-ce à dire en général, sinon que les paysans, n'ayant pas d'autre condition sociale à choisir que le servage, préféraient très naturellement demeurer sous la juridiction d'un seigneur connu, à courir le risque de devenir la propriété ou la chose d'un seigneur inhumain. Mais qu'on déploie à leurs yeux une autre perspective, qu'on leur propose mieux, et vite ils adhèreront. D'après des lois providentielles et constatées par l'histoire, le progrès réel se fera dans le bas peuple qui a été préservé de la corruption par la souffrance, et retrouvera dans la vigueur du corps et de l'âme le prix de sa patience et de son humble vertu; et peut-être il aura son tour de commander, s'il en a le mérite. Qu'on élève, qu'on instruise, qu'on moralise ce peuple; que les prérogatives et les latitudes qu'on lui accorde soient mesurées à l'état de son esprit et de sa conscience; et que tous deux, esprit et conscience, soient imprégnés des notions saines du devoir qui est toujours réciproque à un droit, et l'accompagne indissolublement. L'échelle des sentiments et des idées, le peuple doit la monter de quelques de-

grés pour comprendre sa dignité et sa valeur, et pour ne pas les séparer de l'obéissance politique et de l'ordre commun, sans quoi il procèderait par secousses, et au lieu de se former, de se constituer, il se précipiterait dans l'anarchie qui est un retour infaillible à un pire despotisme.

Principalement sous Louis XI en France s'établirent les communes, qui, entre parenthèse, ont pour l'heure un rôle effacé; les corporations de métiers, les franchises de la bourgeoisie s'organisaient. Les fiefs rachetés par le roi entraient comme partie intégrante dans le domaine de la couronne; les serfs qui n'étaient plus sous la dépendance immédiate des barons et des comtes sentaient leurs colliers s'élargir, et jouissaient des pâles primeurs de la liberté, comme d'un crépuscule qui console du soleil absent. Admirable travail d'unité qui n'aurait pas dû aboutir à la centralisation administrative; bien que nous approuvions la centralisation militaire pour la prépondérance civilisatrice de cette nation. Les communes avec les prérogatives municipales sont le berceau naturel de la liberté politique.

La Russie reproduit cette phase du moyen âge expirant, avec la renaissance littéraire de moins. C'est encore la féodalité germanique moins ses combinaisons civiles, militaires et religieuses, d'ailleurs toutes machiavéliques qui consolidaient l'édifice de l'oppression, citadelle bâtie contre l'humanité et qu'on voudrait éterniser. Ebranlez cet édifice par la base; s'il ne croule, à coup sûr il ne pourra s'élever davantage; ce sera la confusion, comme à la tour de Babel dressée contre Dieu.

Ah! le souverain est courageux qui a prononcé l'ukase émancipateur. Quand Nicolas mourant appela le tzaré-

witch pour l'entretenir en secret, il est à croire qu'il lui recommanda cette œuvre d'abolition du servage, comme le premier devoir du monarque et le moyen d'étayer de la sorte, sur la base du peuple, la dynastie des Romanoffs, contrecarrés souvent par les strélitzs séditieux ou violemment traités par cette noblesse parmi laquelle maintes familles briguèrent et envièrent le pouvoir suprême.

L'attribution des terres est la question brûlante en Russie dans la crise actuelle. Le tzar en aurait livré environ le quart en propre aux paysans, en réduisant aussi leurs corvées *(pantchina)* qui seront supprimées au bout de deux ans. Si ces renseignements sont exacts, il faut convenir que de tels règlements ne sont qu'équitables, quand même ils froisseraient les seigneurs ou les léseraient dans leurs rentes. En effet, une simple considération: chaque famille n'aurait-elle pas amassé autant de bien qu'elle en reçoit à présent, si elle avait travaillé pour son compte depuis trois siècles? En dernière analyse, le servage est la puissance concrète du fort sur le faible; la propriété, d'autre part, quand elle n'a pas été le droit du premier occupant, droit toujours limité à ses besoins et point étendu au-delà, la propriété était un droit de conquête dont la légitimité n'est pas facile à établir d'après les notions de la jurisprudence moderne. Arrêtons-nous de peur d'être entraînés à la révision subversive des cadastres, qui ne sont pas de date immémoriale pourtant, et qui n'existent pas en Russie, et puisque d'ailleurs les peuples semblent se pardonner entre eux ce mode d'acquérir. — Nous n'avons pas à parler de la propriété si honorable qui a

sa source dans le travail, la sobriété, l'intelligence individuelle; le capital réel repose sur la vertu, comme le démontrent les vrais économistes. Mais ici les nobles ont tort de se plaindre; qu'ils veuillent se prêter de bonne grâce, à ces cessions et à ces concessions: les Magyares ont dû s'y plier dans la Hongrie, il y a dix ans, aussi bien que le reste de la monarchie autrichienne; et les nobles russes sont trop prudents pour se faire arracher violemment des lambeaux du sol. Le paysan est courbé sur la glèbe, mais s'il se redresse, il sera terrible. Son droit d'insurrection sera aussi bien fondé que leur droit de répression; les épisodes du passé nous peuvent donner un pressentiment de l'avenir, si la destinée de ce peuple devait mal tourner. Plus qu'on ne le pense, il y a un esprit de corps dans ces masses écrasées sous le joug commun du servage. Voici un exemple pris dans le domaine des mœurs privées, où les passions cependant sont moins électriques que dans la sphère politique. Un seigneur avait déshonoré la fille d'un paysan et en avait fait son caprice et son jouet. La châtelaine jalouse fait couper les cheveux à la jeune fille, qui les nouait en tresse pendante derrière, signe de virginité, et lui met la coiffe des mariées: affront sanglant et lâche séduction. Un soir le feu prend à la maison du seigneur; les gens du village accourent; tout est sauvé, respecté et préservé des flammes, hormis la chambre où dormaient les époux qu'on retrouva calcinés. Les auteurs de la vengeance, qui avaient tacitement enrôlé tant de complices, furent soupçonnés mais jamais découverts.

Faut-il remémorer les massacres de la Galicie en

1846? Des paysans tranchèrent le cou à un noble, et jetèrent la tête aux pourceaux devant sa femme et ses enfants. D'autres ont scalpé les seigneurs, versé du soufre dans le crâne et y ont mis le feu. Voilà des horreurs! Mais rappelez-vous comme on traite un paysan coupable d'un minime délit dans un bois: il est tenu par le garde-forestier et un cocher, pendant qu'un troisième frappe à tour de bras, à coups redoublés de verges sur le pauvre hère. — Ces procédés qui lèsent l'humanité laissent de mauvais levains dans les cœurs. Le chien et le cheval gardent le souvenir des injures et sont rancuniers. Puisque les nobles ont voulu faire de leurs paysans des brutes, ils ont retrouvé ou ils retrouveront des brutes sauvages. Le châtiment est au bout de leur égoïsme et de leur dureté.

On a dit que l'aristocratie est la tête d'une nation. L'aristocratie a été souvent l'initiatrice des classes inférieures: ainsi chez les Romains et les Grecs. Mais que l'on se rappelle les traditions sévères de la famille, quel était chez eux le respect porté à la femme, à la matrone patricienne, ou à l'épouse du gynécée. Que l'on se rappelle l'éducation libérale donnée aux jeunes gens de bonne extraction, leur amour natif de la patrie, et l'on comprendra que dans ces états anciens basés sur la monstrueuse institution de l'esclavage, considérée cependant comme normale par les meilleurs philosophes, Platon et Aristote, l'on concevra que l'aristocratie ait conduit la première le peuple à un rang supérieur. Tel est aussi le cas, avec des différences profondes, chez les Germains qui ont toujours brillé par les vertus domestiques, et dans la France dont la phy-

sionomie emprunta plus d'un trait à l'Allemagne depuis les invasions du Nord.

Mais ici, veuillez vous souvenir de l'état de barbarie de la haute noblesse russe sous Chatherine II, il n'y a pas si longtemps. Afin de policer ces farouches et grossiers boïards, l'illustre impératrice ordonna la première des réunions, où hommes et femmes seraient mêlés, et dicta des réglements détaillés. Dans un ukase, qui détermine la tenue d'un salon et d'une soirée, on lit: « Chacun est libre de s'asseoir, de marcher, de jouer, suivant qu'il lui plaît, sans que personne doive le gêner ou le blâmer, sous peine de vider un bocal d'eau-de-vie. Aucune dame ne doit se permettre, sous quelque prétexte que ce soit, de s'enivrer, et aucun cavalier n'en doit prendre la licence avant neuf heures du soir. Les dames qui jouent aux gages et autres petits jeux innocents, doivent se comporter avec décence. Le cavalier ne peut forcer aucune dame à le baiser, et personne n'aura le droit de battre une femme devant l'assemblée, sous peine d'en être exclu à l'avenir. » — Il est inutile de dire que les infractions à l'ukase ne manquèrent jamais. Le peuple est ignare et superstitieux; la noblesse est superficielle, parfois intempérante, incrédule, et le fait assez voir en pratique. Le clergé qui doit l'exemple, est ivrogne et débauché. Concluez qu'il n'y a pas encore eu dans la Russie ce travail intérieur qui transforme une nation, et est le passage définitif à un état moral élevé, à la sociabilité, qu'il n'y a encore qu'un vernis de civilisation. Vous êtes tenté de dire après un autre, que cette nation est pourrie avant d'être mûre pour

la civilisation, et après Napoléon: qu'il n'y a qu'à gratter le Russe pour trouver le Tartare.

Le seul fait du servage est un signe de barbarie. Un dernier argument en faveur de cet état social est celui-ci: Le caractère de ce peuple en majorité slave, est tel qu'il ne s'est point révolté contre le servage, par conséquent qu'il ne le trouvait pas intempatif; ensuite, la configuration de ce pays composé de steppes uniformes, immenses, où les habitations sont clairsemées, où l'on ne se coudoie pas entre voisins ni ne redoute des empiétements, ne s'accommode pas d'un système de législation moderne et comporte un tout autre régime que ces États de l'Occident où la population est serrée, se heurte sans cesse et réclame des garanties. — Que le tempérament national et la position géographique entraînent des différences et des modifications dans les codes où sont ténorisés les droits de tous, d'accord; mais que les grands principes doivent varier de l'Oural aux Pyrénées, que la justice fondamentale et éternelle ne soit pas une, mais deux, à Moscou et à Naples, à Varsovie et à Londres, et change de nature en même temps que de frontières, voilà ce qui est inadmissible et blasphématoire; et il n'y a pas d'État aujourd'hui, où ne doivent, comme conditions de son existence et de sa durée, croître, se développer et fleurir, sous le soleil de la civilisation, la dignité humaine, l'équité, l'ordre et la liberté des enfants de Dieu.

CHAPITRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Isolement de Mme Bagréeff en Ukraine. — Elle y traduit les ouvrages de son père. — Visite de son fils (1844), transféré en Petite Russie et mort dans le Caucase. — La chapelle commémorative de ce deuil à Bouromka. — Séjour de Mme Bagréeff à Odessa avec sa fille. — Mort de M. Bagréeff (1845). — Mariage de sa fille. — Voyage à Paris, à Bruxelles, à Genève et en Italie (1846). — Voyage en Orient (1847). — L'Égypte sous Méhémet-Ali. — Les harems des filles du vice-roi. — Esclavage des femmes. — Vie du harem. — Émancipation des femmes par une révolution éventuelle. — L'influence de l'Europe dans le Levant et le percement de l'isthme de Suez. — Intérieur et organisation du harem. Les eunuques. — Difficulté de l'émancipation des musulmanes. — Mariage d'Achmet-Pacha. — Fêtes, concerts, représentation théâtrale. — La mère d'Abbas-Pacha.

Je voudrais tenter une description de la steppe, théâtre de ce servage pétri de misère. Mais cette digression justifiée par les circonstances et qui, à mon regret, n'a pas élucidé à mon gré le problème, est déjà trop étendue, et je dois en revenir au sujet. Mme Bagréeff, dans cette vie intérieure où nous l'avons laissée, s'occupa de l'éducation de sa fille jusqu'à l'hiver de 1844 où le père jugea à propos d'avoir quelques mois cette jeune personne auprès de lui à Saint-Pétersbourg. Sur ces entrefaites, M. Michel Bagréeff changeait de garnison et était transféré en Petite Russie; il pouvait de temps à autre aller voir sa mère, comme il fit en février 1844. Mme Bagréeff remplissait ses heures de solitude par la lecture attentive des manuscrits

théologiques de son père. C'est ainsi que dans les longues soirées de l'hiver, elle avait traduit en allemand les méditations sur un certain nombre des versets de l'Évangile de saint Jean; commentaires souvent divers sur un même texte, et en dehors de la tradition orthodoxe; interprétations souvent très-individuelles qui tiennent plus de deux cents feuillets d'un manuscrit in-folio, et dans lesquelles l'ancien secrétaire de l'empire penche visiblement au symbolisme délétère de la lettre des Écritures sacrées. Cette étude laissa dans l'esprit de Mme Bagréeff des traces profondes, que nous pourrons remarquer plus tard, et imprimèrent des directions particulières à son esprit.

A cette époque la pauvre mère fut attristée par le départ de son fils qui voulait prendre part à une expédition dans le Caucase dont il ne revint plus: elle avait eu le pressentiment que cette séparation serait éternelle. Lamentable malheur! C'était pendant une nuit d'orage: en sortant du quartier de l'état-major, à cause du temps, il ne put retourner dans son cantonnement et accepta, dans un village peu éloigné, l'hospitalité du même homme qui lui fut si fatal. Dans son sommeil il entendit du bruit dans la chambre voisine, se leva et vit deux camarades ivres, dont l'un était son hôte, ayant une rixe; et il s'interposa pour les séparer et protéger le faible contre le fort. «Éloignez-vous», lui dit l'un d'eux en fureur. Une épée frappait en même temps la poitrine du jeune officier; il tombait percé par un frère d'armes. Ainsi s'évanouit, par une fatalité terrible, tant de beauté et d'espérance.

Le docteur de la maison fut chargé de communiquer la

nouvelle de cette catastrophe à la mère. Ému, bouleversé malgré ses efforts pour conserver à son visage une apparence de calme, à peine avait-il prononcé le nom de Michel, que la mère s'écria d'un accent qui déchirait le cœur: «Il est mort!» ... Alors elle pleura toutes ses larmes, et se jetant à genoux, elle pria avec ferveur pour le fils unique qui lui était ravi. Puis elle demanda les détails de cet affreux malheur; elle écouta d'un air tranquille. Le récit terminé, elle joignit les mains en disant: «Oh! père qui êtes au ciel, soyez miséricordieux envers le meurtrier de mon pauvre Michel. Mon fils est bienheureux; il est retourné dans sa patrie et sa plaie n'est douloureuse qu'à ma poitrine! Mais plus douloureuse est encore la plaie de la mère du meurtrier. Père céleste, mon Dieu, donnez à cette femme pitoyable de pouvoir supporter sa peine.» Elle se releva apaisée, seulement à de fréquents intervalles coulaient de douces larmes. Elle acceptait cette immense épreuve avec une admirable résignation à la volonté divine. Elle rappelle ce néfaste événement dans ses *Méditations chrétiennes:* «Il était jeune, il était plein d'avenir cet enfant pacifique ... fils unique, il était la joie et la vie de sa mère.

«Quand sa dépouille fut amenée vers le cimetière où elle devait reposer, elle passa devant la prison où le meurtrier attendait son jugement. Attaché aux barreaux de cette prison, il suivit le char funèbre ... et se jetant la face contre terre, il versa ses premières larmes de repentir ...

«Dans une église de village, en Ukraine, est placée une tablette de marbre blanc. Au-dessus, incrustée dans le mur de cette vieille église, se voit une image

de la sainte Vierge. Une auréole d'or entoure la tête de la mère et de l'enfant; un long voile épais les enveloppe tous deux; leurs visages ont la beauté austère, macérée et impassible des tableaux byzantins. Devant l'image et le marbre règne un autel couvert de velours noir semé de larmes d'argent. Sour l'autel brûle une lampe perpétuelle, symbole d'immortalité et sont posés un vase de miel, symbole des délices futures, et une image du saint patron du défunt. Le marbre porte en lettres d'or la date de sa naissance et celle de sa mort rappelée en peu de mots. L'inscription est terminée par ces paroles: «Vous qui priez pour son âme, priez aussi pour que Dieu fasse miséricorde à celle de son meurtrier.» Un vieux prêtre dit là, les dimanches et les fêtes, les offices pour le repos de l'âme de ce jeune martyr de la paix. Les nombreux habitants de ce village, qui devait lui appartenir un jour, viennent se prosterner devant cet autel, et prient avec d'amers regrets et une sincère ferveur pour que Dieu accorde sa lumière à celui qu'ils avaient déjà nommé de son vivant *le Bon*. Les femmes le pleurent comme leur propre fils, et les jeunes filles ornent son autel des fleurs de ces steppes qui devaient être son héritage. La sainte Vierge Marie élevée au-dessus de ce simple monument, semble le protéger et sourire à la piété du souvenir.»

Loin de cette pierre lugubre où elle aimait à s'agenouiller, loin du tombeau de son enfant dont le nom même était inconnu, dans des pays étrangers, la pauvre mère ne put que pleurer et prier.

Dix jours après avoir connu cette fatale nouvelle, Mlle Bagréeff arrivait de Saint-Pétersbourg auprès de sa

mère. Ce fut une scène émouvante De trois enfants, c'était le seul qui lui restait. Elle voulait concentrer sur sa fille tout son amour, toute sa tendresse, mais elle n'y parvenait pas. Le souvenir de son fils mort la poursuivait sans cesse et partout de visions maladives qui menacèrent de lui enlever la raison. Toutefois, une nature forte, une grande religion, la sollicitude de son entourage, sauvèrent cet esprit ébranlé; elle se remit peu à peu de ce triste état, elle reprit de la quiétude, ces hallucinations devinrent rares, puis cessèrent. Dans cette disposition d'âme, pour se fortifier, elle s'occupa avec plus de zèle et d'activité de ses œuvres de bienfaisance. Moins oppressée par son chagrin, occupée de l'éducation de sa fille, vouée à la charité, Mme Bagréeff consentit à quitter Bouromka pour Odessa, sa fille étant trop jeune pour vivre recluse à la campagne.

Elle arriva à Odessa vers le milieu de l'automne de 1844. Mme Bagréeff en deuil ne fréquentait pas la société. La comtesse T *** chaperonnait sa fille. Mme Bagréeff recevait seulement quelques amis qui faisaient parfois une partie de whist. Ces soirées ne plaisaient guère à Mlle Bagréeff. Aussi sa mère admettait-elle de temps en temps des jeunes gens dans cette réunion d'hommes sérieux; et c'est alors que lui fut présenté le prince Cantacuzène, qui devait devenir son gendre.

Revenue à la campagne, Mme Bagréeff crut ne pouvoir mieux se rétablir que par un emploi rigoureux du temps. Elle distribua les heures de la journée et suivit ponctuellement cet horaire. Par exemple, après le thé, elle se permettait de lire quelques nouveautés littéraires de l'Angleterre; et avant de se coucher elle écrivait quelques

lignes dans un journal intime, si bien caché qu'un hasard seul le découvrit deux ans avant sa mort à la personne qui en reçut le legs.

L'année 1845, une famille vint passer les mois de juin et d'août chez Mme Bagréeff; il se produisit des incidents secondaires. Ce même été, M. Bagréeff devait visiter son bien, et dans le dessein de visiter aussi celui de sa femme, s'annonça d'un ton sarcastique. A cette nouvelle, Mme Bagréeff tombait en léthargie. Que faire dans cette situation anxieuse? Après une consultation intime, il fut entendu que la fille irait le lendemain à la rencontre de son père et l'engagerait à se rendre en droiture chez lui. On communiqua ce plan à Mme Bagréeff, revenue à elle-même; elle y souscrivit sans beaucoup de résistance. Le lendemain, Mlle Bagréeff accompagnait son père, restant chez lui une semaine. Bientôt après il mourut d'un coup d'apoplexie. Quand Mme Bagréeff l'apprit, elle fut désolée, elle se reprocha vivement d'avoir refusé cette main qu'il lui tendait en signe de réconciliation. Elle ne se pardonna jamais ce moment d'aversion. A la nouvelle de la mort de son mari, Mme Bagréeff tint le lit, de sorte que Mlle Bagréeff fut obligée de partir seule pour le bien de son père. Une semaine après sa mère la trouvait complètement installée. Répudiant un premier choix dans le mariage, Mlle Bagréeff déclara agréer pour époux le prince Cantacuzène, second prétendant.

Mme Bagréeff ayant mis en ordre les affaires de son bien, fit vœu de partir pour la Terre Sainte après le mariage de sa fille. Accompagnée de sa fille, elle quitta Bouromka le 8/20 Janvier 1846; et, traversant Vienne,

elle se rendit à Baden, près de là, pour prendre les eaux contre une goutte invétérée. Cette cure de six semaines ayant réussi, elle partit de Vienne le 18 avril pour Paris où elle séjourna deux mois; passa ensuite à Bruxelles, suivit les bords du Rhin, et remontant jusqu'à Bâle, elle traversa la Suisse, s'arrêta jusqu'à la mi-septembre à Genève, visita le nord de l'Italie, et après un ricochet à Florence et à Venise, elle arriva à Trieste où sa fille se maria le 19 novembre 1846.

Les époux firent leur voyage de noce dans l'Italie méridionale, et Mme Bagréeff s'embarqua pour l'Orient d'où elle revint vers la fin de juin 1847.

Mme Bagréeff passa en Égypte avant d'aller en Palestine. Elle reçut au Caire l'accueil le plus flatteur du vice-roi, Méhémet-Ali. Ce petit vieillard aux formes grêles, mais aux yeux étincelants comme ceux du tigre, se fit aimable et retint longtemps la visiteuse étrangère. Comme elle lui parlait de son fils Ibrahim: «Je m'en loue,» dit-il dans ce premier entretien, «il continuera mes œuvres de civilisation. Mais, pour l'heure j'ai enfermé ce cher enfant (qui avait plus de 60 ans alors) dans un appartement du palais, et il n'en sortira pas avant d'avoir vérifié le recensement de l'Égypte qui n'a produit que trois millions d'habitants et qui en doit donner cinq. Ce sont ces deux millions manquants qu'il faut qu'Ibrahim retrouve,» dit Méhémet-Ali en regardant fixement quelqu'un de l'audience, avec un petit rire sec et en frottant ses mains fines et soignées. Le chiffre exact lui importait peu, à lui médiocrement épris de statistique, mais bien la quantité d'impôts qui résulteraient de ce nombre fictif et qui seraient payés

également par le nombre réel . . . C'est ici que les absents n'ont pas tort . . . Mme Bagréeff remonta le Nil jusqu'à la première cataracte, ayant successivement considéré les monuments et les ruines que savent les voyageurs, et dont les fragments forment des musées dans nos capitales. Champollion, Belzoni, ont procédé avec ordre dans leurs scientifiques spoliations. Wilkinson, en protestant contre ce sacrilége de l'art, n'a pu s'empêcher d'être lui-même un profane . . . Dans le temps de notre récit, le professeur berlinois Lepsius avait marqué sa trace, quelques mois auparavant dans les hypogées de Thèbes. Afin de pouvoir emporter une dizaine de cartouches de ces tombes royales, il en avait mutilé mille. Dans une salle si bien conservée qu'on l'aurait dite achevée de la veille, l'immense pilier peint d'hiéroglyphes aux vives couleurs et soutenant la voûte au centre, gisait renversé et couvrait le sol de ses brillants débris; il se rompit au milieu des efforts que l'on tentait pour le déplacer. La masse informe porte sur toutes ses faces, le nom, accompagné d'anathèmes, de l'auteur de cet acte taxé de barbare. Il ne reste qu'une colonne où s'appuie l'édifice qui sans doute croulera sous la pesanteur du roc où il est creusé.

Comme à son retour au Caire, Mme Bagréeff se plaignait au vice-roi de ces dévastations: «Que voulez-vous,» dit Méhémet-Ali, «tout le monde a son coup de marteau; j'ai souvent trouvé que ceux que l'Europe appelle des savants, ont moins de bon sens que ceux que nous appelons des fous. Encore s'ils arrivaient à quelque chose! Mais j'ai pu apprendre que les fouilles dans nos ruines, et les tombes, et les cargaisons de momies ne les ont

guère enrichis. C'est pourquoi je les laisse.» Et comme elle ajouta que les Européens devaient beaucoup à sa munificence, le grand pacha se mit à rire de son petit rire malin: »Oui, oui! répliqua-t-il, je leur donne même plus qu'ils ne peuvent emporter. Voilà trois années que les Anglais tournent autour d'un obélisque, sans parvenir à le remuer, malgré leurs machines. Et pourtant cet obélisque n'est pas devenu plus pesant depuis que les anciens rois l'avaient placé là.»

Le vice-roi avait recommandé la première fois à Mme Bagréeff de ne pas manquer de visiter les harems de ses filles: l'aînée était brouillée avec son père; cette circonstance étrangère amena leur réconciliation; la cadette était sa favorite. Nous omettons à regret des incidents historiques, des peintures de mœurs, de costumes et de paysages. Mais il faut se borner; d'ailleurs le pays des sphinx et des pyramides a été exploré depuis Platon et Pythagore jusqu'aux doctes contemporains, quoiqu'il n'ait pas encore livré la clé de toutes ses énigmes. Mais peut-être le lecteur sera-t-il aise de trouver une description fidèle d'une institution qui a exercé tant d'imaginations en Europe, et a même eu le privilége de fournir à lord Byron un des épisodes de *Don Juan*, et pourra-t-il ainsi comparer le rêve et la réalité, mesurer la distance de l'un à l'autre, et discerner les liens qui rapprochent le fait de l'idéal. — Donc sur la grâcieuse invitation réitérée du vice-roi, Mme Bagréeff visita les harems des filles de Méhémet-Ali. L'aînée, Nasleh Khanoum, prit jour avec elle pour dîner. Le palais de Nasleh Khanoum est situé aux confins de la

ville et domine le fleuve; il est comme toutes les maisons de l'Orient, ceint de murs qui en dérobent l'architecture. Des eunuques attendaient à la porte, c'étaient des Abyssiniens, les uns à peine adolescents...

« A l'entrée de la cour disposée en un parterre de fleurs, qui mène aux appartements de la princesse, deux esclaves blanches richement vêtues, me couvrirent les épaules d'un beau cachemire plié en deux, et non en fichu, comme on les porte chez nous. Deux autres me prirent sous le bras, et à travers une haie d'esclaves toujours, me conduisirent par plusieurs salons jusqu'à une salle magnifique ornée d'arabesques brillantes et rafraîchie par une fontaine retombant dans un bassin d'albâtre oriental. Durant ce trajet, j'étais précédée par une enfant qui balançait un encensoir devant moi. Enfin à la quatrième chambre nous trouvâmes la princesse, appuyée contre une table ronde, au milieu de la salle. Elle vint avec empressement à ma rencontre, me prit les deux mains, me fit asseoir sur un fauteuil européen, se mit sur un autre à côté de moi, et engagea mes compagnes à se placer autour de nous. Après les compliments d'usage, on nous présenta les inévitables *douceurs* dans un vase émaillé enrichi de diamants, et entouré de coupes de cristal de Bohême, contenant de l'eau mêlée de quelques gouttes d'eau de fleur d'orange. Ensuite, un chibouk me fut présenté, il était tout incrusté de diamants, portait des houppes de diamants et un bouquin du plus bel ambre. Nous étions trois à fumer, et les chibouks également riches, étaient chargés toutes les cinq minutes. Vingt-quatre esclaves blanches se tenaient à la porte; elles étaient deux à deux, chaque

paire vêtue de brocarts de différentes couleurs, brochés d'or et d'argent.

Les tarbouchs (espèce de fez ou bonnet, plus bas que ceux des hommes et terminés de même par une houppe en soie bleue) étaient entourés de foulards et ornés de diamants. L'une de ces esclaves remplissait les fonctions de maîtresse des cérémonies et tenait à la main son bâton d'office, dont la pomme d'argent massif formait une sorte de caducée. Elle portait un large pantalon en velours cramoisi et une jaquette ouverte, élégante et brochée d'or. Une autre esclave qui paraissait être la surveillante de toutes, avait à son petit doigt un magnifique solitaire, et dans sa coiffure, peu gracieuse, quelques énormes chatons. La princesse Nasléh elle-même, comme veuve, ne portait aucun bijou, son habit était de velours noir broché de couleur orange. Elle peut avoir cinquante ans, elle est de moyenne taille, assez épaisse, avec des restes d'une grande beauté. Ses yeux sont noirs, vifs, perçants et durs; elle se glorifie de n'être pas *fellahine* (une plébéienne, dirait-on), et affecte de dédaigner les Arabes et de ne parler que le turc. Elle est en deuil de ce Defterdar, son mari, d'exécrable mémoire, et qui exerça tant de cruautés. Las de ces crimes atroces, le propre beau-père de Defterdar lui laissa le choix du lacet ou du poison: il s'arrêta au dernier parti et passa pour avoir eu une mort naturelle. On prétend que sa femme l'a souvent secondé, sinon surpassé dans ses forfaits et ses vengeances, et l'on raconte d'elle beaucoup de traits qu'il faut taire, en considération de sa généreuse hospitalité.

A midi on nous avertit que le dîner était servi. Dans l'avant-salle ou anti-chambre, des esclaves nous attendaient avec des aiguières d'argent et des essuie-mains brodés d'or. Ces aiguières ont un double fond criblé de trous par où l'eau s'écoule à mesure qu'on vous la verse sur les mains. Une esclave tient le vase, une autre verse l'eau, une troisième vous tend le linge. Autant de personnes reçues, autant d'aiguières. Nous entrâmes alors dans une salle à manger splendide, et nous nous accroupîmes autour d'une petite table sur laquelle se trouvait un plateau d'argent chargé de vases en porcelaine, couronné de boutons de rose et de jasmin et couvert de hors-d'œuvre, tels que caviar, poisson salé, *dourtas* ou lait caillé, et certain mélange de concombre, de crême et d'œuf dont je me rappelle encore le goût détestable. Les mets posés sur de petits plateaux en argent étaient rangés les uns après les autres sur les tables, et chacune y trempait ses doigts sans sourciller. Comme c'était mon premier essai de ce genre, je fus bien aise de l'attention qu'on eut de placer devant moi un couvert d'argent à l'européenne. Les soupes étaient mangées avec des cuillères en écaille ou en nacre à manches de corail; elles étaient ornées comme des bijoux.

Le dîner était excellent, et quand j'en exprimai mon étonnement à ma voisine, elle me souffla à l'oreille qu'il avait été préparé par le cuisinier français d'Ibrahim Pacha initié à l'art culinaire arabe, et même le perfectionnant avec le talent propre à sa nation. Je ne pus parvenir à compter le nombre de plats.

C'était une soupe, de la viande comme entrée, un

poisson ou un légume, un rôti et un plat doux. Et cette série fut renouvelée au moins une dizaine de fois. Un mouton rôti tout entier ne put manquer comme de raison, pas plus qu'un petit agneau nourri, dit-on, avec du lait d'amande, et farci de pistaches. Au milieu du dîner, on plaça sur la table un grand vase rempli de *sorbet*, c'est-à-dire une espèce de compote claire, composée de divers fruits; le tout fut terminé par un superbe pilau (*pillaf*), un vrai mont-blanc de riz. Les hors-d'œuvre firent place à des plats de fruits, de bananes, d'excellentes petites oranges nommées chinoises et qui commencent à se naturaliser en Égypte, d'oranges ordinaires, de citrons doux, de dates, de figues, etc. La princesse s'excusa sur la saison de n'avoir pas de plus beau dessert à m'offrir. Elle épluchait les oranges, puis, excès de cordialité, hélas! elle me les mettait par quartiers dans la bouche, après avoir plongé ses doigts teints de henné dans le pilau dont elle me régalait de la même façon. A plusieurs reprises, on changea les serviettes brodées d'or déployées sur nos genoux. Des morceaux de petits pains plats comme des gâteaux servaient à nettoyer les mains des convives, qui usaient de leurs doigts en guise de couteaux et de fourchettes.

Le service était fait par deux esclaves qui par dessus leurs brocarts avaient des tabliers, également en brocart, d'une couleur tranchant sur celle de l'habit garni d'une double frange d'or.

Le *majordome*, c'est-à-dire la surintendante, se tenait de côté avec son bâton d'office, veillait à tout, et faisait, par intervalles, des signes mystérieux auxquels on obéissait promptement. Pour boisson on nous offrit

un petit verre de sirop de violette au milieu du dîner, et un grand verre, à la fin. Je mourais de soif et je demandai un verre d'eau qu'on me servit gâtée par de la fleur d'orange. Après le dîner, qui fut admirablement court et bien servi pour cette quantité de plats, nous nous levâmes de nos coussins en cachemire des Indes, et la cérémonie des ablutions recommença.

Après avoir été encensées de parfums brûlant dans de petits encensoirs en émail orné de diamants, et après avoir été aspergées d'eau de rose, nous fûmes reconduites au salon et reprîmes nos places dans les fauteuils. A propos de ces siéges, je dis à la princesse que j'étais flattée de voir quelques-uns des usages de mon pays pénétrer dans le sien: «Il faut adopter tout ce qui est bon,» me répondit-elle, «et vous voyez,» me dit-elle en montrant son habit, «que nous portons vos étoffes: ce velours vient de France.» — «Je ne désespère pas de voir modifier les lois du harem,» lui dis-je alors, «et les femmes de l'Orient devenir aussi libres que celles de l'Europe.» — «Allah nous en garde,» répliqua-t-elle, «le jour où les portes sacrées du harem seront ouvertes, l'Orient aura cessé d'exister. Non, *Siti*, sœur de mon âme, qu'il n'en soit pas ainsi. Le harem est l'égide de l'Orient. Maudit soit à jamais celui qui violera cet asile sacré!»

Après dîner, même cérémoniel qu'auparavant: chibouk, café, *dolcezze*. Pour varier nos plaisirs, on nous donna le ballet. Une troupe de jolies petites filles vives et gaies, en pantalons larges et en jaquettes chamarrées d'or et d'argent, les cheveux épars et fantastiquement coiffées de plumes de marabout et de nœuds de rubans,

sautaient légèrement et gambadaient en chantant de leurs voix fraîches, et nous jetaient des regards et des sourires charmants de malice et de bonheur. C'étaient des filles achetées toutes jeunes, et la princesse les élevait avec toute sorte de soins et de bontés. Elles apprenaient la musique, la danse, les différents ouvrages de leur sexe, et étaient mariées ensuite avec une riche dot. Les vingt-quatre esclaves blanches qui remplissaient les fonctions d'honneur dans les appartements, avaient été pour la plupart élevées par leur maîtresse. Quelques-unes admirablement belles, et deux des *chiboukcis,* ou gardiennes des pipes, avaient une grâce et un moëlleux exquis dans les mouvements qu'elles faisaient en nous les présentant. C'est en posant le genou droit en terre et en arrondissant le bras droit aussi, afin que l'ambre de la pipe arrive juste à vos lèvres, qu'elles font cette cérémonie: et il faut une dextérité particulière pour la rendre attrayante. Beaucoup de ces esclaves sont des Circassiennes vendues par leurs parents à des marchands turcs. Comme je m'indignais de ce trafic, la princesse me regarda fixement: «Si ce que j'ai entendu dire de vos mœurs est vrai,» me dit-elle, «vos mères de l'Europe ne font guère mieux. Seulement elles vendent leurs filles à des maris, et souvent les plus belles et les plus jeunes échoient aux plus vieux et aux plus laids. Voyez toutes ces esclaves parées et bien entretenues; demandez-leur si elles voudraient retourner à leurs cabanes et à leurs misères. L'une d'elles, la plus belle et la mieux élevée, vient d'être mariée à mon frère Saïd Pacha. Elle est à la tête de son harem; et je pense que, si sa mère pouvait

la voir, elle remercierait le prophète d'avoir eu la bonne idée de la vendre.»

Mais le malheur est que sa mère ne la verra jamais, et que les joies de famille, qui valent bien le bonheur de charger des pipes, restent inconnues jusque-là à ces jeunes filles. Ne pouvant les interroger pour savoir si elles ne sentaient point la pesanteur de leurs chaînes à travers tout cet or, je me bornai à dire à la princesse qu'elle pouvait avoir raison; mais que, dans nos idées, nous serions malheureuses d'avoir à partager le cœur de nos maris avec tant de rivales. — «J'ai encore ouï dire,» répondit-elle, «que malgré les lois civiles et religieuses promulguées afin d'assurer la fidélité des époux en Europe, ils trouvent le moyen de les éluder et que peu de femmes se peuvent vanter de conserver le cœur de leurs époux. Quant à moi, je vous réponds que le Defterdar m'était fidèle.» Et elle prononça ces mots avec un regard si fier et significatif dans sa jalousie que j'en eus la chair de poule. «Croyez-moi, Siti, la femme qui le veut, saura régner au harem comme dans le monde! D'ailleurs, nous ne sommes pas aussi esclaves que nous en avons l'air;» surtout me dis-je à part, quand pour parvenir à l'indépendance et à l'empire, tous les moyens sont bons. Je compris alors pourquoi la ressemblance de Nasléh Khanoun avec son père, Méhémet-Ali, m'avait d'abord frappée, quoique tous les deux aient des traits bien différents.

Notre conversation fut interrompue par la voix glapissante et criarde d'un violon râclé par un artiste que la princesse avait mandé à grands frais de Constantinople, et qui nous écorcha les oreilles de la belle ma-

nière. Ici c'étaient des trilles sans fin, ascendantes et descendantes, entremêlées de notes chevrotantes criées à tue-tête avec des sons nasals et gutturaux que je défie tout organe européen d'imiter. — Une mauvaise pendule à musique fut remontée comme clôture de nos plaisirs; elle me reposa les nerfs auditifs, et mes compagnes m'avertirent que je pouvais partir sans manquer à l'étiquette.

Nasléh Khanoun me reconduit jusqu'à la porte du premier salon, elle m'embrasse sur les deux joues, m'assure que le jour où elle a fait ma connaissance comptera parmi les beaux jours de sa vie, et me demande de garder la précieuse fleur de notre amitié dans le jardin de la mémoire et de l'arroser souvent du souvenir de l'affection qu'elle me porte.

Nous fûmes encensées et aspergées de nouveau. J'entendis la porte du harem se refermer sur moi, et je me félicitai sincèrement de n'y être pas recluse.

Quelques jours plus tard, je reçus une invitation pour me rendre au harem de Zeinab Khanoun, la fille cadette de Méhémet-Ali, mariée à Kiamil Pacha, le monstre favori du pacha d'Égypte. C'est encore un beau harem, mais moins décoré et surtout moins bien tenu que celui de Nasleh Khanoun. Les esclaves blanches sont moins élégantes et moins disciplinées; elles n'en sont probablement que plus heureuses, leur jeune maîtresse ayant l'air de les traiter plutôt en camarades qu'en servantes; leur mise est moins riche et surtout moins soignée, et je n'en ai pas vu une seule de jolie. C'est peut-être, parce que, mariée depuis peu et très-éprise de son mari, la petite Zeinab ne souffre pas

de rivale auprès d'elle. A titre de princesse elle est femme unique et paraît tenir beaucoup à ce privilége. Elle paraît bonne et douce, quoique moins spirituelle et moins agréable que sa sœur. Nonchalante et molle, après m'avoir reçue avec le même cérémoniel que Nasleh, elle s'enfonça dans les coussins de son divan et se blottit dans son mantelet fourré de zibeline, sans plus s'occuper de nous. Auprès d'elle se tenait sa mère, fort belle Circassienne, qui nous souriait entre deux gros bâillements et laissait le soin de nous entretenir à une autre femme du harem du grand pacha, mariée depuis peu à un fonctionnaire. Celle-là fit de son mieux. Malheureusement point d'interprète turc; et mon italien suffisait à peine à alimenter la conversation avec quelque verve. En allant dîner elle me montra la chambre à coucher de Zeinab meublée à l'européenne, avec un lit simulant une tente en damas blanc broché d'argent; une toilette d'argent me parut être là pour la forme. Cette chambre me fit l'effet de n'être jamais habitée. Le dîner fut le même que chez Nasléh, à l'exception regrettable du cuisinier français et des couteaux et des fourchettes que je remplaçai maladroitement par mes doigts. En revanche, ce fut à qui me remettrait dans la bouche des morceaux de mouton, d'agneau, jusqu'à des boulettes de pain trempées dans la sauce.

Ayant fait l'éloge du pain qui en effet était singulièrement bon, la princesse s'offrit à m'en envoyer tous les jours, et elle tint parole: un eunuque m'apportait ma provision quotidienne, et la veille de mon départ, elle eut l'attention de la faire tripler pour le voyage. Après dîner, ayant parlé des fêtes magnifiques de son ma-

riage: «Eh! oui, dit-elle, j'en porte le fardeau jusqu'à présent. Ma tête était tellement chargée de diamants qu'elle n'a cessé de me faire mal depuis lors.» Et sa tête en effet penchait sur son épaule, et ses yeux avaient peine à se relever. Toute l'expression de sa petite personne était celle de la fatigue et de l'accablement.

On m'assura que cette langueur était due à l'absence de son mari, parti pour faire un recensement dans la Haute Égypte. Elle me montra ses diamants qui sont fort beaux, mais mats et lourdement montés. Le collier, le bracelet et le diadème sont de toute magnificence. Je fus frappée à la vue d'une parure d'émeraudes très-grandes et de la plus belle eau; les pierres surtout qui formaient les pendants d'oreille. Le reste était médiocre et de mauvais goût. Elle tenait à me faire valoir un croissant que le sultan lui avait envoyé. Je crois bien que sa tête d'enfant a dû souffrir de l'énorme pesanteur de ces bijoux, car elle avait à peine seize ans alors et a l'air plus jeune et plus frêle que son âge. Ce qu'il y a de mieux en elle, ce sont ses mains qu'elle a héritées de son père. Je le lui dis; elle en parut médiocrement flattée, m'assurant qu'elle ne ressemblait qu'à sa mère.

Son palais est beau, les chambres sont hautes et vastes, les plafonds de la voûte sont peints en arabesques gracieuses, hardies et très-brillantes. Aussi ne sort-elle jamais de sa maison, pas même pour se promener, pas même pour respirer l'air, se contentant de celui qui, par les jalousies de sa chambre, lui arrive tout imprégné des parfums de son jardin, qu'elle ne connaît pas même, et elle semble n'avoir pas le moindre

désir de regarder hors de sa prison. Elle me montra deux petites filles de trois à quatre ans, des Abyssiniennes, qu'elle venait d'acheter, qui ouvraient de grands yeux tristes, et étaient jaunes comme des oranges. Elle les tenait sur ses genoux, les embrassait, leur susurrait à l'oreille des paroles flatteuses et passait sa petite main blanche dans leur chevelure noire et crépue. Les petites étaient graves, peut-être mélancoliques, et se laissaient caresser sans peine comme sans plaisir. — La visite se termina enfin, et je fus charmée de retrouver ma liberté et une certaine activité d'esprit que ces spectacles d'apathie avaient endormie.

L'esclavage des femmes est si bien systematisé en Orient qu'on ne saurait imaginer l'époque où il cessera. Pour les garder sûrement, les musulmans les ont entourées d'entraves habilement calculées, et qui sont devenues des questions de luxe, de position sociale, tout aussi bien que de convenance et de religion. Ainsi plus le rang d'une femme est élevé, plus il lui est difficile de quitter le harem. Son costume même avec ces robes lourdes et traînantes, ces babouches incommodes dans lesquelles sa démarche est aussi gauche que pénible, le nombre indéfini de voiles, de masques et de mantilles flottantes, tout cet apparat exige des heures avant de pouvoir sortir. Et puis, elle a une suite d'eunuques qui l'accompagnent à chaque pas, et sont pour elle autant une garde d'honneur que des vigies de sa vertu. Ces mille embarras donc la retiennent autant et peut-être plus chez elle, que la pudeur musulmane et les habitudes de son éducation.

Il faut ajouter que dans ce harem rien ne manque de

ce qui constitue le bien-être et les agréments de l'existence dans les idées de l'Orient. C'est la retraite favorite des hommes : là se concentrent le luxe et les richesses de chacun, et dans un climat où les trois quarts de l'année se passent à rechercher le frais et le repos, ce harem protégé contre le soleil et ouvert à la brise ne laisse pas d'attirer la mollesse méprisable et une honteuse oisiveté.

Si le harem est nombreux, la maîtresse ou les maîtresses ont pour se distraire la direction de l'intérieur, les émotions de la jalousie, et des soins très-futiles sans doute à notre point de vue, mais très-importants au leur. Elles communiquent avec le dehors par leurs maris, leurs fils, leurs frères et les fils de leurs frères, les seuls hommes qu'il leur soit permis de recevoir, selon les lois du Coran. Elles peuvent recevoir à toute heure des connaissances de leur sexe. Elles peuvent sortir. Elles ont pour réunion générale les bains publics où se colportent les nouvelles et les cancans de la ville. Elles ne seraient pas femmes si elles ne savaient pas prendre une influence quelconque sur leurs maris, et le nombre des maris dominés par leurs femmes n'est pas moindre ici qu'en Europe : il s'agit des femmes légitimes, bien entendu. Pour les esclaves, quoique leur sort soit moins rigoureux qu'on ne se l'imagine, il est différent comme de raison ; et la femme légitime peut les chasser de sa présence, et les vendre s'il lui plaît. Dans le cas où une esclave devient mère, elle a des priviléges qui approchent ceux de l'épouse. Ces mœurs singulières doivent susciter des haines et des jalousies fréquentes : une telle maison serait l'enfer en Europe. Cependant

d'ordinaire tout se passe tranquillement en Orient. J'ai vu moi-même deux femmes d'un même homme non seulement se tolérer, mais se porter une affection réciproque très-sincère; la jeune respectueuse envers la vieille, et la vieille caressante et maternelle pour la jeune. J'ai vu dans un autre harem l'enfant d'une esclave dorloté et gâté par la maîtresse du harem, et la mère traitée avec une affectueuse bienveillance. J'étais étonnée; on m'assura que ce support mutuel n'était point rare, et que l'exemple de Lia et de Rachel conduisant elles-mêmes une esclave dans les bras de leur époux, était assez fréquent pour qu'on ne songeât pas à le remarquer. Après cela, comprenez l'Orient.»

L'auteur que je combattrai, estime qu'en cas de viduité, le harem peut devenir une sorte de couvent séculier; oui, mais dans lequel à coup sûr la dévotion entrera la dernière. Qu'une veuve dirige cet intérieur, qu'elle reçoive les parents, qu'elle élève et dote des filles, c'est très-bien; mais elle n'aura jamais souci du mysticisme, et les femmes de cette catégorie sont trop sensées pour ne pas laisser l'exaltation fanatique et les pieuses jongleries aux mollahs et aux derviches qui sont du métier, et elles sont trop expérimentées pour courir après d'autres béatitudes que celles que le prophète a promises dans le ciel, et qu'elles tâchent, comme avant-goût, d'escompter sur la terre.

Ensuite, l'auteur ne dissimule pas en toute franchise et tout honneur, un léger penchant pour le harem, et se figure avec l'imagination, l'existence paisible et cachée que mènent ces femmes dans de discrets appartements: «Le soir, elles sont assises sous les ombrages, émues

par l'attente de leurs époux, ou elles se promènent dans ces jardins embaumés, argentés par la lune et rafraîchis par des fontaines jaillissantes.» A merveille; mais est-ce là la civilisation, s'il vous plaît? Notre tâche ici-bas n'est guère de dormir, de respirer des parfums, ou de contempler des jets d'eau, la bouche béante. Où est la lutte? où est l'exercice de la volonté libre? où est la poursuite de notre destinée? Où en serait l'Europe, sans les races fortes, sans les caractères énergiques qui ont dompté la nature, et sans les intelligences opiniâtres qui lui ont arraché ses secrets? La femme n'a pas prêté en vain ses efforts à l'homme. Mais si Mme Bagréeff approuve cette demi-claustration dans l'intérêt de la modestie, ce qui est douteux au fond; si c'est pour en conclure que les femmes sont trop, par contre, émancipées dans l'Europe, et qu'elles ont trop de moyens de faire des accrocs au contrat de mariage, je n'ai pas à la contredire.

Comment se produira l'émancipation de la femme et quels résultats aura-t-elle en Orient? Question complexe et insoluble pour l'heure. Croyances, mœurs, instincts, passions, tempéraments, caractères, tout diffère de l'Orient à l'Occident, et il semble que la même civilisation ne puisse les embrasser. A moins de changements préliminaires, d'une transformation complète de ces éléments multiples, on n'ose espérer cette désirable réforme. Peut-être une brusque révolution, en rendant à ces femmes leur liberté et leur dignité, et en les jetant dans le champ ouvert à l'activité personnelle, peut-être une telle révolution à la fois politique, sociale et religieuse en quelque mesure, les mûrirait vite et les pré-

parerait presque sans transition à l'affranchissement; comme ces étés rapides, mais ardents du septentrion, qui font germer et s'épanouir en quelques semaines tout un monde végétal, où les fleurs à peine écloses, sont remplacées par des fruits.

Supposez, il n'en coûte rien, l'Europe maîtresse de l'Égypte, Constantinople appartenant à un souverain de notre continent: dites, ne faudrait-il pas, entre autres changements, disperser les harems, et ces femmes molles et apathiques ne devraient-elles pas s'ingénier pour gagner leur vie commes les *fellahines* méprisées, et s'habituer à porter leur propre responsabilité? Ne lutterait-on pas contre l'action énervante du climat par les moyens possibles en même temps que contre le dogme immobilisateur de la fatalité, et contre des préjugés si indéracinables, tels que le mauvais œil, les maléfices, les incantations? Les ouvriers français ne travaillent-ils pas à l'isthme de Suez, et ne sèment-ils pas des idées européennes parmi les populations africaines qui reconnaîtront la supériorité là où elle est? On doit attribuer des résultats à un pareil frottement, comme à l'expédition d'Égypte sous Bonaparte.

Il y a des problèmes plus difficiles en théorie qu'en pratique, comme ce nœud gordien que personne ne pouvait défaire et qu'Alexandre trancha de son épée, ou comme la diagonale d'un carré, qui ne peut s'exprimer par un nombre rationnel en géometrie, et qui pourtant présente à notre œil et à notre esprit une ligne déterminée et concrète. On peut extirper à la longue les fausses croyances et les erreurs séculaires; on peut vaincre jusqu'à un certain point par le régime

et l'énergie intérieure, ainsi que par des améliorations physiques, les influences délétères de la température; en un mot, armé d'une volonté ferme, un peuple se peut modifier jusque dans ses entrailles; de fainéant, superstitieux, fanatique, intempérant et dissolu, devenir actif, éclairé, tolérant, sobre et honnête, principalement et presque infailliblement, quand ce peuple sera pénétré de ces beaux principes chrétiens, générateurs de la civilisation et des vertus privées et sociales.

Pour en finir, touchons maintenant deux mots de la constitution du harem. Dès qu'un homme est en âge de se marier, ses parents et ses amis lui cherchent une femme. Le hasard seul décide du bonheur de ces unions, comme la convention seule y préside. Après avoir payé sa dot, — car c'est l'homme qui achète sa femme, — et accompli mille cérémonies, l'époux installe chez lui dans son harem sa compagne munie d'un trousseau, et de bijoux, qui sont des présents de noces. Le harem chez les princes ou les particuliers très-riches, forme un palais ou un corps de logis isolé, et n'est que la plus belle partie de la demeure chez les autres. A moins d'être souverains ou princes du sang, les Turcs ne s'accordent guère plusieurs femmes légitimes, chacune d'elles ayant droit à un établissement séparé! L'épouse *Siti* (madame) ou *Khanoun* (dame souveraine) a des esclaves pour le service intérieur: l'une a le département des pipes, une autre celui du café, celle-ci a la surveillance des repas, celle-là la surveillance des appartements. Plus grande est la fortune de la maison, plus ces emplois se multiplient; ce sont les fonctions d'honneur. Les Abyssiniennes sont en sous-

ordre et remplissent des fonctions inférieures. Elles remplacent, dans les maisons peu riches, les esclaves blanches qui sont toujours fort chères et se font de jour en jour plus rares et plus inaccessibles; viennent enfin les négresses, qui sont les femmes de peine et font les gros ouvrages chez les grands, et qui, dans les ménages pauvres tiennent lieu de tout le reste. Les Européens résidant en Égypte ne peuvent trouver que dans les esclaves des domestiques sûres; les femmes fellahines libres se prêtent peu au service intérieur et sont reléguées, par l'opinion et les mœurs, au bas de l'échelle de la servitude, au-dessous même des négresses.

Les eunuques ne sont que les gardiens des harems, et servent en même temps de commissionnaires et de personnes de confiance.

Il faut le dire à la honte des chrétiens: le monopole des eunuques appartient au couvent copte du Caire. Les religieux paient une forte redevance au pacha; ils achètent sur les marchés aux enfants des esclaves de toute sorte et les mutilent: six sur dix de ces malheureux meurent à la suite de cet attentat. Les moines vendent le reste très cher. — Ce pays est pétri de contrastes et d'anomalies.

Les eunuques sont réputés pour leur ruse et leur adresse. Ils sont méchants et vindicatifs, détestant les femmes, et n'ayant pour les hommes que la soumission du faible au fort. Ils sont capables d'une fidélité instinctive envers leurs maîtres. On connaît ceux de l'histoire, et leur importance dans les intrigues de palais et jusque dans les affaires de guerre.

Les provisions journalières, achetées par des serviteurs

sont déposées à la porte du harem où nul homme, esclave ou libre, ne peut entrer, sinon les parents, et le médecin dans quelques cas : d'ordinaire, il tâte le pouls à travers la grille. Les esclaves blanches qui appartiennent à la femme sont les concubines du mari. Cette dégradante coutume, à laquelle ne se plierait pas une Européenne abjecte, est là dans les convenances. Ces esclaves n'en sont pas moins soumises à leur maîtresse et respecteuses, même lorsque étant devenues mères, elles partagent ses droits et ses priviléges.

Dans le cas de la maternité servile, le maître, suivant sa fortune, peut donner à sa concubine un établissement à part, subordonné cependant à celui de l'épouse légitime.

L'enfant d'une esclave, surtout si c'est un garçon, prend le pas sur elle. Il est assis sur le divan, tandis que sa mère le sert debout, allume sa pipe et la lui présente à genoux : car, lui, c'est le fils de l'homme libre, et elle reste à jamais rivée à sa condition servile. Cela est dans les mœurs et ne choque personne. Drôle de sens moral chez les Turcs.

Le harem où l'homme passe sa vie depuis sa naissance jusqu'à sa septième année du moins et souvent jusqu'à la quatorzième, n'est-il pas bien plus que le climat la cause de la différence qui sépare l'Orient de l'Occident? Qu'on abatte ces prisons dorées, qu'on délivre ces captives, et alors on lira peut-être dans l'organisation intime et dans l'âme de cette branche de la race sémitique, nomade et pastorale à l'origine, et maintenant si dégénérée dans les hameaux et les villes.

Qu'on fasse l'éducation de la femme mahométane avant de l'émanciper, c'est ce que la prudence humaine commande autant que la loi divine, sans quoi le danger existe.

Les Européennes sont trop libres et généralement ne sont pas assez instruites, ou plutôt pas assez pénétrées des principes du devoir, pour demeurer sages et exemplaires. De là tant de destinées conjugales à plaindre. La servitude de l'Orient fait peu de femmes heureuses; mais en revanche, dans l'état présent, elle en fait moins de malheureuses que la civilisation européenne qui consacre leur indépendance; et cela, faute peut-être de culture intellectuelle et morale; avouons-le, la racine du mal est dans l'absence de foi sérieuse.

«Lors de mon départ, dit Mme Bagréeff, se célébraient des fêtes à l'occasion du mariage de la fille d'Achmet Pacha, ministre de la guerre, avec un parent du vice-roi: elles durent huit jours avant et huit jours après la célébration des noces.

Dans la salle de réception fort belle, nous trouvâmes, assises sur des fauteuils ou étendues sur des divans, les femmes les plus distinguées du Caire: rivières de diamants, nombreuses et belles émeraudes, toilettes somptueuses .... Comme je ne pouvais assister aux cérémonies du mariage, la princesse *Nasléh*, par une faveur spéciale, fit venir la fiancée dans la salle où nous nous trouvions. La fiancée était vêtue d'un large pantalon blanc broché d'or. Elle était tellement surchargée de diamants qu'elle se mouvait avec peine. Des musiciennes la précédaient et des esclaves blanches formant la haie, poussaient le cri: «*Mash Allah!*» avec d'inimitables fioritures de trilles. Deux esclaves blanches soutenaient la fiancée chancelante sous le poids des parures, et l'assirent à la place d'honneur du divan où elle trouva de riches coussins, et sous ses pieds des tapis chamarés d'or.

Elle avait à peine quatorze ans et un air effaré, pitoyable; l'étiquette exigeait qu'elle tînt sans cesse la tête et les yeux baissés. Cependant au moment qu'elle crut les regards détournés d'elle, elle examina notre groupe européen avec des yeux fauves et durs où se peignait une ardente, une sauvage curiosité. Physionomie extraordinaire que celle de cette enfant passionnée et qui tranchait sur celle des femmes placides de son entourage. En Europe on lui aurait prédit une destinée orageuse. Recluse dans le harem, c'est au plus si elle ressentira l'aiguillon de la jalousie et si elle égratignera, de ses ongles teints de henné, quelque esclave rivale.

Faisant une tournée dans le harem très-confortable, meublé de ces divans rembourrés de velours pressé, ou couverts de drap cramoisi brodé à la chinoise en soie et en or, nous trouvâmes la princesse *Zeinab* roulée sur un de ces divans, libre de sa coiffure, et la tête appuyée dans les mains, avec un air de souffrance. Elle m'engagea à m'asseoir auprès d'elle et fit signe qu'elle ne pouvait se débarasser du poids qui obsédait sa tête. Une dame lui dit en arabe: «Vous portez la peine de vos parures, et la fiancée, si l'on a pitié d'elle, pourrait bien souffrir comme vous.» — «Non, non,» dit-elle, en se relevant soudain. «Où voulez-vous qu'elle prenne un tel fardeau de bijoux? Elle n'est pas la fille du vice-roi.» Certainement qu'elle n'eût pas voulu, dans son orgueil, être guérie de sa migraine au prix de se voir effacer en richesse et en honneur.

L'étiquette des harems est minutieuse, est extrême. On se lève pour chacune des princesses, pour l'épouse ou la mère de chaque pacha, et personne, sans exception,

ne s'assied sans que l'une des dames l'y invite. Au dîner présidé par la petite princesse, on ne pouvait se servir avant elle: cessait-elle de manger? une esclave emportait le plat, que les convives y eussent touché ou non, au mécontentement d'une Européenne, ma voisine, raffolant de certaines sucreries que la princesse effleurait du bout des lèvres: «Elle n'a point d'appétit, cette dame Zeinab», dit-elle; «c'est bien sûr, elle s'est bourrée de friandises tout le matin, tandis que nous avons l'estomac à jeûn et creusé par le café noir et la pipe du harem.»

Mettre la main au plat en même temps que le maître ou la maîtresse du festin, est une excessive présomption; de même, on ne peut ni se lever ni bouger de place sans y être autorisé par le maître de la maison.

Après dîner on nous donna la comédie. Les lumières sont rangées par terre devant l'estrade *(leewan)* traditionnelle des appartements orientaux. D'abord ce fut une espèce de farce qui représentait une femme au mal d'enfant; le nouveau-né vagissait dans toutes les règles, et la mère recevait les trilles congratulatives des amies et voisines.

A cette pièce succéda une façon de drame où l'amour jouait le grand rôle et était pris au tragique. On avait ri à la première, on pleurait à la seconde. Dans les entr'actes, de pauvres *Ghawansises* appelées à tort *almées* et *awalines* en Europe, dansaient en frappant de leurs castagnettes, à l'unisson de leurs mouvements souples, et en modulant un chant dont la mélancolie semblait se refléter sur leurs figures douces et rêveuses. Mais on ne les regarda pas même: c'était de mode dans les harems de dédaigner tout ce qui est arabe,

et de bon ton de n'adopter que la langue et les usages turcs.

Pour rafraîchissement, on distribua des sorbets à la violette. Pendant la représentation, plusieurs dames vinrent rendre leurs devoirs aux princesses. Après avoir fait le *salamalec*, ce salut jusqu'à terre, marqué en trois temps par la main droite qui va du genou à la hanche et à la tête, et décrit un arc dont la grandeur est proportionnée à l'importance du personnage, et après avoir récité la formule usitée, elles s'accroupirent sur le divan, et ne desserrèrent plus les dents. Trouvaient-elles leur revanche dans l'intimité, et se dédommageaient-elles de ce mutisme de l'étiquette? Je l'ignore, mais c'est probable.

Je fus frappée de la prestance de la mère d'Abbas Pacha. Elle portait pantalon et robe de mousseline blanche sur taffetas blanc. Un mouchoir blanc entourait son tarbouch rouge, et de simples jonquilles fraîches ornaient ses cheveux. Mine calme et intelligente, port de reine, traits fins, gestes nobles, prévenance affecteuse, tout me frappa en elle. Elle était née pour le trône, et non pour l'obscurité et la monotonie d'un harem. Là pourtant elle avait su prendre le pas, tant sa nature la prédestinait au commandement.

Nous sortîmes: les corridors, les vestibules combles, retentissaient des cris de jubilation du peuple.»

CHAPITRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Mme Bagréeff à Jérusalem. — Scandales de la semaine sainte. — Rivalité des Grecs et des Latins, et leurs rixes dans l'église du Saint-Sépulcre. — L'humanité, sinon la religion est intéressée dans ce point de la question d'Orient. — Mme Bagréeff de nouveau à Bouromka. — Elle quitte définitivement ce domaine (1850). — Interdiction prononcée contre son homme d'affaires. — Difficultés qu'elle éprouve de la part de sa famille et de son pays. — Commencement de sa vie littéraire. — Ses œuvres. — *Les Méditations chrétiennes*, à Vienne (1852). — En Hongrie, *les Pélerins russes à Jérusalem, la Nuit au Golgatha* et *le Moine du mont Athos, la Couronne de Hongrie, Lettres sur Kieff* (1854). — *Un Tzar des Cosaques* (1855). — *Les Exaltés, le Vieillard amoureux, les Tables tournantes*, comédies écrites de 1855 à 1856 à Vienne de rechef. — *Méditation sur les dernières heures de l'empereur Nicolas* (1855). — L'opposition de la noblesse au tzar actuel dans l'émancipation servile. — En Russie le peuple aime le monarque et l'aristocratie lui porte envie. — Billet du prince Gortschakoff.

Mme Bagréeff quitta bientôt la terre des Pharaons pour la Judée. Balancée dans sa litière *(dachtaravane)* portée par deux chameaux, l'un devant, l'autre derrière, elle traversa les sables monotones étendus entre le Caire et Gazah, semés d'euphorbes grisâtres, qui s'harmonisent avec la teinte triste du désert. Les chameaux vont de file l'un après l'autre, le silence règne dans la longue caravane jusqu'à la halte prochaine... On marche ainsi des jours. Enfin apparaît la ville sainte. Jérusalem est le point où convergeaient toutes les aspirations de la pélerine. Salut à Jérusalem! Cependant Mme Bagréeff fut scandalisée du spectacle qui l'attendait et son récit porte l'empreinte d'une profonde amertume. On sait

que l'église du Saint-Sépulcre, élevée par Constantin-le-Grand, écoutant la piété de la princesse Hélène, sa mère, qui avait retrouvé la vraie croix, appartient aux Grecs, aux Latins et aux Arméniens, mais les véritables maîtres sont les Turcs. — Au temps de l'empereur qui fonda cette vaste basilique, la chrétienté ne formait qu'une Église . . . «Hélas! que les temps sont changés depuis cette heureuse époque», s'écrie notre auteur. «Dans ce même temple, dans cette chapelle du Golgatha où s'est accompli le grand et terrible mystère de notre rédemption, plus d'une fois le sang a coulé. Et quel sang! Le sang des chrétiens, versé par des chrétiens pour de misérables questions de préséance! Et à quelle époque, grand Dieu! Le jour anniversaire même du martyre de l'Homme-Dieu et de la commémoration de sa mort.

Quel sujet de moqueries et de mépris ne donnez-vous pas à ces ennemis de notre foi, qui, le Coran à la main, sont obligés de vous garder les uns contre les autres.

Les mahométans qui occupent l'entrée de l'Église du Saint-Sépulcre y assurent l'harmonie entre les trois communautés qui peuvent se heurter pendant la semaine de la passion et les fêtes de la résurrection ..... Cette année-là on en avait appelé à Achmet Pacha de Jérusalem pour maintenir l'ordre et la paix. Il avait fait cerner et remplir l'église de huit cents soldats mahométans qui devaient fouiller tous les entrants, de quelque religion qu'ils fussent, et leur ôter leurs armes.

Je ne puis rendre l'impression que nous éprouvâmes en voyant le vendredi saint, cette milice rangée en haie,

le long du parvis, dans les avenues, sur les degrés du calvaire et jusque dans la chapelle sacrée . . . Je m'enfuis épouvantée . . .»

Ne croyez pas que cette dame russe soit seule de son sentiment. M. Mislin, qui a fait deux fois le voyage d'Orient, la seconde avec le duc de Brabant, et dans des conditions exceptionnelles, pour tout voir et tout observer, ne s'est pas exprimé différemment. Ce prélat raconte ainsi la rixe qui retentit dans les journaux du temps [1].

«Les catholiques ont le droit, entre autres, de faire quelques fonctions religieuses dans le lieu où a été dressée la croix de notre Sauveur, lieu qui est aux Grecs . . . mais ils ne peuvent faire usage d'aucun des ornements qui parent l'autel. Ils y vinrent donc un jour en procession, comme ils avaient l'habitude de le faire; mais ils trouvèrent sur le marche-pied de l'autel un grand tapis rouge, qui recouvrait même le lieu qu'ils venaient vénérer. Les Pères Franciscains prièrent le pope grec qui était présent, d'enlever ce tapis. Le pope répondit qu'il ne le pouvait pas. Deux Franciscains alors prirent le tapis, et se mirent en devoir de le plier pour ne pas retarder la cérémonie; mais en même temps, des hommes apostés tombèrent sur eux à coups de poignards. J'en ai encore vu les marques dans le vêtement du père gardien de Larnaca, qui a été un des principaux acteurs. La chose a été assez sérieuse pour que les Franciscains cherchassent à se défendre: une mêlée s'ensuivit; plusieurs personnes furent mortellement blessées et la procession se retira. On alla porter plainte au pacha; il vint lui-même avec des troupes,

[1] *Les Lieux Saints*, t. II. 284. 285. Paris, Lecoffre. 1858.

ordonna aux religieux catholiques de recommencer leur procession, se plaça près de l'autel, et avec son sabre il enleva le tapis qui avait été replacé par les Grecs... Ce pacha qui a ainsi rendu justice à qui elle était due, est Méhémet Pacha, qui m'a raconté lui-même ce fait... Ce tapis était non-seulement un signe de propriété pour les Grecs, mais d'exclusion pour les catholiques.»

Les voyageurs ont souvent raconté la jonglerie de ce feu nouveau qui descend du ciel le samedi saint. «Voici continue M. Mislin, comment les choses se sont passées sous mes yeux en 1855.

«J'étais sur la galerie, qui communique avec le couvent des Franciscains, sous la première arcade, vis-à-vis du Saint-Sépulcre, et à côté de Kiamil Pacha, gouverneur de Jérusalem. Dans l'église, dans la grande coupole et autour du Saint-Sépulcre, il y avait une foule compacte et tumultueuse de toutes les nations qui sont sous le soleil, des vieillards, des femmes, des enfants au sein de leurs mères. Des soldats turcs, armés de sabres et de fusils, gardaient toutes les avenues, surtout les abords du Saint-Sépulcre. Il n'y avait nulledévotion, nulle recueillement; cette foule n'avait pas le sentiment qu'elle se trouvait dans le Saint Lieu: c'était une foire où l'on sautait, dansait, criait, mangeait, se disputait. Les plus intrépides fendaient la foule pour se placer plus près du Saint-Sépulcre, et frappaient ou renversaient ceux qui leur barraient le chemin; tous tenaient en mains des faisceaux de petites bougies pour les allumer au feu sacré. Des sacristains, et des gens qui avaient sans doute payé chèrement cette faveur, furent placés de chaque côté du Saint-Sépulcre, près des ouvertures pra-

tiquées par les Grecs pour le passage du feu, afin de pouvoir les premiers allumer leurs bougies. L'impatience augmentant dans la foule, les hurlements, la confusion, le scandale augmentèrent. Les soldats frappaient des pieds et des mains, donnant des coups de crosse et de baïonnette ... et ce sont ceux qui se conduisaient avec le plus de décence. Tout à coup un évêque, à barbe blanche comme la neige, précédé de clercs, escorté des soldats qui repoussent la foule, s'avance vers le Saint-Sépulcre, où il entre seul et s'enferme ... Tous se précipitent vers le Saint-Sépulcre; on monte les uns sur les autres; on s'étouffe, on s'écrase, on pousse des cris de rage et de douleur. L'évêque, au bout d'un court instant, tend le bras hors du monument avec un faisceau de bougies allumées, auxquelles chacun veut allumer les siennes le premier; les sacristains et les privilégiés qui y sont parvenus se sauvent comme des furieux, les cheveux épars, pour se réfugier dans le chœur ou la sacristie. L'évêque de même traverse la foule en courant, moitié porté, frappé et lacéré. Le feu se communique partout. Des milliers de cierges éclairent toutes ces figures. Dans la mêlée on met le feu à la barbe, aux cheveux, ou aux habits de ses voisins, tandis que les fanatiques, pour prouver que ce feu ne fait aucun mal, ou pour se purifier par lui, exposent leurs bras à la flamme. Les femmes découvrent leur poitrine et se brûlent le sein; on en voit sur les galeries, qui descendent leurs bougies avec des cordes dans le bas de l'église et lorsqu'elles sont allumées, les remontent précipitamment et font la même opération que les autres.» [1]

[1] *Les Lieux Saints*, t. II. p. 297. 298.

«Et pourtant ce qui se passe les trois nuits qui précèdent le saint jour de Pâques dans cette même église, où tous ces forcenés campent pêle-mêle, est plus odieux encore. Comment ma plume pourra-t-elle relever les abominations que les chrétiens commettent autour du tombeau de Jésus-Christ?» [1]

«Je sais que la profanation du Saint-Sépulcre est une chose de peu d'importance pour la plupart des cabinets... Mais si on ne veut pas en faire une question religieuse, qu'on en fasse au moins une question d'humanité, et ici évidemment tout le monde sera d'accord, la Russie comme la France, la Turquie comme l'Angleterre et l'Autriche. Presque chaque année on étouffe ou l'on assomme de malheureux pèlerins dans l'église du Saint-Sépulcre; *en 1834, près de trois cents personnes y ont perdu la vie.*» [2]

Ces autorités ne sont pas suspectes et s'appuient d'arguments irréfragables. Nous avons voulu les citer pour montrer la racine du mal. Maintenant la Russie et la France doivent réparer à frais communs, disait-on, la coupole délabrée du Saint-Sépulcre. Dieu veuille que ce soit le prélude d'une unanimité efficace qui rétablira au moins les convenances et le calme du respect dans ce lieu vénérable! Vingt-quatre heures d'entente cordiale entre les puissances de l'Europe suffiraient pour arracher le Saint-Sépulcre à la garde des cimeterres musulmans, si les diplomates avaient la force de ne pas mêler la politique à la religion.

[1] *L. c.*, t. II., p. 299.
[2] *L. c.*, t. II., p. 300.

C'est ainsi que des âmes pieuses, qui, des lointaines contrées, viennent chercher des consolations au tombeau du Christ, rencontrent le spectacle affligeant d'une frénésie sans nom, qui est la honte de la chrétienté et l'arme dont les Turcs flegmatiques se servent pour nous ridiculiser, si nous nous avisons de nous moquer des derviches qui tournent, hurlent et se livrent à toutes les contorsions.

Mais quittons l'Orient pour revenir en Russie. Pendant l'absence de Mme Bagréeff, son intendant avait outrepassé ses pouvoirs, grevé la fortune de dettes par la construction d'une fabrique de sucre. C'était le sixième intendant que Mme Bagréeff faisait en sept ans. Les intendants sont le fléau de la Russie, de la Galicie et même de la Hongrie. Le médecin de la maison se crut obligé de prendre en main l'administration du domaine de Bouromka.

Pour faire face aux exigences de ses créanciers, Mme Bagréeff engagea un de ses petits villages.

Alors le gendre de Mme Bagréeff accusa l'intendant de dilapidation; était-ce pour lui arracher la gestion et déposséder sa propre belle-mère? On l'ignore. Une explication aigre s'ensuivit; elle dégénéra en paroles extrêmement acerbes: le Grec, dépendant des empereurs de Constantinople et aspirant à l'hospodarat de Valachie, provoqua en duel l'Allemand rigide, et finit par s'excuser. Quoi qu'il en fût, ces contrariétés tragi-comiques étaient le prélude de cruelles vicissitudes pour Mme Bagréeff.

On put goûter quelque répit. L'on travailla activement à relever la situation, à ramener les choses à

l'ancien ordre, de telle façon qu'en l'automne de 1849, le domaine était dans un état de prospérité qu'il n'eut jamais. A la vérité, il était grevé d'une nouvelle hypothèque de vingt-cinq mille roubles argent; mais la moitié de cette somme avait servi à augmenter le mobilier, et le manoir n'avait rien à envier aux autres demeures seigneuriales.

Quand la princesse C*** vit que tout allait si bien et que les revenus augmentaient d'année en année, elle en voulut tirer avantage; elle insista pour que la mère allât se soigner à l'étranger et lui cédât l'administration du domaine. Mme Bagréeff était en effet devenue très-maladive par suite de tous ces tracas, mais elle ne voulut d'abord rien entendre des propositions de sa fille. A la fin, sur le conseil et la représentation de l'amitié, elle s'arrêta à ce parti; et bientôt, dans le courant de juillet 1850, elle quitta la Russie pour n'y plus revenir. Mme Bagréeff mit à cet arrangement la réserve expresse qu'elle aurait le droit d'engager le second petit village pour la même somme que le premier, afin d'avoir sa vie assurée, au cas où sa fille ne lui paierait pas intégralement les rentes convenues et qui étaient portées à la moitié des revenus du bien, pendant les dernières années de sa propre gestion.

Mme Bagréeff n'était pas établie depuis six mois à Vienne qu'elle reçut des plaintes de ses paysans; ses œuvres de bienfaisance n'étaient point continuées; d'un autre côté, sa fille se plaignait de ne pas retirer assez de revenus. Mme Bagréeff se décidait donc à retourner en Russie, quand sa fille contrariée par cette résolution la supplia de n'en rien faire, et montra qu'elle ne voulait qu'amoindrir

les rentes à payer à sa mère: tel était le but de ses doléances. — Pour comble de désagrément le médecin-économe ne pouvait rentrer en Russie, le prince ayant obtenu moyennant certains rapports transmis à l'empereur par M. Damien K***, alors bien en cour, qu'une pareille interdiction fut prononcée contre cet homme qui avait toujours respecté, enseigné et fait observer les lois de ce pays à ceux qui connurent sa juridiction.

Mme Bagréeff fit maintes démarches pour faire lever cet ordre impérial, et sollicita une enquête, mais en vain. Dans l'été de 1852, elle se rendit de Vienne à Téplitz, où se trouvait alors le comte O***, très en faveur auprès de l'empereur; elle voulait l'intéresser dans l'affaire de cette interdiction; mais comme nous l'avons vu, il ne daigna pas même de la recevoir.

C'était par là, du même coup, défendre à Mme Bagréeff de revoir ses foyers. Elle ne voulait pas, on le savait, reprendre la direction du domaine sans la personne qui était son bras droit. Elle se résignait plutôt à une diminution de revenus.

Toutefois, pour plus de sécurité, le prince son gendre, essaya une autre combinaison. Il dénigra sa belle-mère auprès de l'empereur, il la taxa de démence, assurant qu'elle voulait vendre son domaine, qui, selon lui, était héréditaire, afin de s'expatrier; et il suppliait le souverain d'empêcher cela. — Un ukase ordonna le retour immédiat de Mme Bagréeff en Russie. Étant malade alors, elle ne put obéir, et sur les attestations des médecins, elle obtint un délai de quelques semaines.

Pourtant, on ne la laissait pas tranquille. Un ordre, émané du ministre de la justice, le comte P**, obligeait

Mme Bagréeff à signer une déclaration par laquelle elle s'engageait à ne pas faire de dettes. Singulière tyrannie et mesure bizarre contre une personne qui par son économie et son intelligence avait presque doublé ses revenus. Elle refusa net. De ce moment la légation russe à Vienne ne cessa de lui susciter des embarras et des contrariétés. Fatiguée de ces vexations perpétuelles, Mme Bagréeff fit une suprême tentative : en date du 6 janvier 1853, elle écrivit à l'empereur en lui donnant *l'Exposé de sa vraie situation.* Elle demandait en même temps l'autorisation de rester à Vienne, et terminait sa supplique en invoquant la justice de l'empereur, et en lui rappelant avec une grande dignité, que les monarques et les sujets doivent répondre un jour à Dieu et sont égaux devant lui.

L'empereur qui avait été prompt à juger, reconnut qu'il avait été trompé, et déjà le 21 janvier il faisait, dans une réponse, plein droit aux réclamations de Mme Bagréeff, à la condition cependant qu'elle ne vendrait pas le bien qui lui restait. De quoi elle s'inquiéta peu, puisque telle n'avait jamais été son intention.

Elle se crut quitte des persécutions; elle était dans l'erreur. A cette époque les étrangers à Vienne étaient obligés par la loi de se munir d'un permis de séjour valable pour un an. Ce terme écoulé, ils devaient le renouveler en se réclamant de leur ambassade respective qui mettait son visa à leur demande écrite.

Lorsqu'en février 1854, Mme Bagréeff envoya revendiquer cet appui à la légation russe, le ministre baron de M** se refusa à l'accorder, alléguant qu'elle n'avait pas signé la déclaration exigée d'elle par le ministre de

la justice; or on se le rappelle, l'empereur avait dispensé Mme Bagréeff de cette formalité humiliante; mais soit par oubli, soit par méchanceté, la légation russe n'en avait pas été informée. Il fallut une terrible discussion, il fallut faire tapage pour obtenir de la chancellerie le visa nécessaire. Ce procédé du baron touchait à la brutalité, car, à ce moment Mme Bagréeff était alitée et très-souffrante; mais ce ministre fut peu après remplacé par le prince Gortschakoff, homme affable et supérieur, plein d'égards pour cette femme d'élite. Il connaissait en détail les affaires de Mme Bagréeff et la traita avec une grande distinction.

Elle régla d'autre part la question des revenus avec sa fille, de manière que depuis ce temps jusqu'à la fin de sa vie, elle tint une position sociale très-sortable. Et quand un hobereau, M. B**, formé à l'école du baron de M**, succéda au prince Gortschakoff, il put dédaigner cette dame, mais il ne put lui nuire. Seulement à la mort de Mme Bagréeff, il essaya de prendre sa revanche de son impuissance passée, en chicanant sur la succession littéraire de Mme Bagréeff, l'homme qu'elle avait, par testament, institué son exécuteur sur ce point, et en faisant sur lui des rapports mensongers à la fille de la défunte.

Mais n'anticipons pas sur ce triste récit, et disons que, grâce à ces persécutions mêmes, Mme Bagréeff devint auteur. Sur des conseils amis, dans ce temps de rude épreuve où la faiblesse de sa santé n'avait d'égal que l'abattement de son âme, elle écrivit les *Méditations chrétiennes* (1852/53).[1]

[1] *Méditations chrétiennes*. Vienne, chez L. W. Seidel, 1853.

Ces méditations abordaient, entre autres sujets, les béatitudes évangéliques au nombre desquelles comptent «la justice et les persécutions souffertes». Elle retrancha ces deux dernières méditations où elle représentait le tzar comme injuste et où elle même se posait en victime; car au moment de l'impression, sa grâce lui arrivait de Saint-Pétersbourg.

Ce petit livre allait paraître quand se commit un attentat contre la vie de l'empereur d'Autriche, âgé alors de vingt-trois ans. Elle y ajouta quelques pages pleines de ferveur et de charité, une prière où se lisent ces lignes:

«Seigneur, enchaînez cet ennemi des âmes! ce meurtrier éternel qui, dans sa sombre fureur, aiguise le poignard du régicide et le dirige aveuglément contre ceux que vous avez oints de vos saintes huiles, du signe de votre force; contre ces hommes d'abnégation et de sacrifice — et la royauté est-elle autre chose aujourd'hui? — contre ces vaillants qui déposent sur l'autel du devoir la fraîche couronne de leur jeunesse, acceptant en échange avec dévoûment et ardeur le bandeau d'épines dont il vous plaît de ceindre leurs fronts — l'épée flamboyante que vous daignez confier à leurs mains pour faire la justice! Seigneur, Dieu des combats, étendez votre bouclier impénétrable sur ces sentinelles couronnées que vous avez placées aux avant-postes de votre armée, et qui entendent sans cesse siffler les balles invisibles de vos ennemis! Dieu doux et compatissant, rassurez les cœurs des mères, des épouses et des enfants qui dans l'isolement de leurs palais, tremblent nuit et jour pour la vie de ces êtres chers! . . . Seigneur, ayez pitié de ces populations, votre héritage!»

On sait que François Joseph Ier échappa au coup comme par miracle. Un ouvrier tailleur, armé d'un couteau, le frappa à la nuque, mais le couteau rencontra le col militaire au brocart d'or, et s'arrêta dans le tissu métallique. En souvenir de cette délivrance, un frère de l'empereur fit un appel à la générosité de tous les sujets fidèles pour la construction d'une belle église gothique, qui, dite *l'église du Vœu* ou *de Saint-Sauveur* (die Votiv-Kirche), s'élève maintenant sur les glacis, non loin du faubourg de Rossau, entre l'Alservorstadt et la porte des Écossais, maintenant démolie. Dans ces méditations, Mme Bagréeff habituée par son père à l'interprétation symbolique des Écritures, laisse glisser sa raison sous les faits surnaturels comme un levier qui les ébranle à son insu peut-être. Elle ne conteste pas les récits sacrés; mais n'est-ce pas les miner, par exemple, que d'articuler l'opinion que Moïse se serait servi d'une éruption du Sinaï pour promulger le décalogue et établir dans le vulgaire la croyance à l'origine divine de la loi?

Aussitôt après les *Méditations*, Mme Bagréeff tentait un autre genre. *Une Nuit au Golgotha* s'achevait presque en même temps: nouvelle touchante, où le cœur déborde à chaque page, et où est bien dessiné le côté religieux du caractère russe, et qui fut accueillie en 1852 dans la *Revue des deux Mondes* sous le titre de *Xénia Damianowna*. Les lecteurs de cette revue se la rappellent, ce qui nous dispense d'une analyse. La sobriété habituelle du style français obligea la rédaction de ce recueil d'écourter le récit, d'émonder la phrase touffue, de serrer la forme devenue plus concise, sans qu'à la vérité la lecture y perde autre chose que de légers

détails auxquels tenait l'auteur, puisqu'il les y restitua dans une édition postérieure.

Dans un séjour que Mme Bagréeff fit en Hongrie, près de Neusohl, dans la campagne d'un ami (1853), elle écrivit l'*Introduction*, si remarquable des *Pèlerins russes à Jérusalem* [1]. Ces pages sont nourries de fortes études d'histoire, de linguistique et d'ethnographie; la maturité du jugement, la sagacité des aperçus y règnent presque sans partage: le tout animé par un vrai patriotisme, mais qui la fâche parfois contre le dédain de l'Occident à l'endroit de la Russie. Mais si la Russie n'est pas à la tête de la civilisation, la France, l'Italie, l'Angleterre ni l'Allemagne n'en peuvent, mais: ont-elles empêché cette branche de la race slave de se développer? et si cette race était si avancée autrefois, si elle avait des lois plus équitables, des mœurs plus douces, un gouvernement plus libre et paternel, et même des communes depuis le dixième siècle, pourquoi ne les a-t-elle pas maintenus? Pourquoi n' a-t-elle su, comme remède aux migrations intérieures, qu'attacher les hommes à la glèbe, et replâtrer ainsi la féodalité franque à son déclin et dérivée d'ailleurs de la conquête? Oui, pourquoi surtout avec ce sens si clairvoyant des masses, s'est-elle laissé frapper de cette plaie du servage, laquelle saigne et brûle aujourd'hui, et menace la sécurité générale par la série des maux soufferts et des vengeances amassées chez les paysans depuis trois cents ans? On peut répondre que c'est la faute du temps et des événements; on peut

[1] *Les Pèlerins russes à Jérusalem.* Bruxelles et Leipzig, chez Schnée, 1854. 2 vol. 2e édition, 1857.

alléguer la domination polonaise dans la Petite Russie, les invasions des Mongols dans les provinces du nord, des Tartares dans le midi, les hordes des Tcherkesses, des Kirghises et des Cosaques alors indomptés, dans ces contrées qui enceignent les rives méridionales du Volga et les rives du Don! Mais il y avait un autre moyen d'attacher les paysans à la glèbe qu'avec le collier des serfs! Il fallait les fixer sur le territoire en leur en donnant des parcelles. Cette propriété du sol, concédée suivant les exigences du droit des gens et de la dignité humaine, aurait exhaussé la moralité, produit les vertus domestiques, les vertus civiles; tandis que pour oublier le poids des chaînes dans les répits que leur laissaient la corvée, la rapacité des intendants ou les verges des maîtres, les paysans se jetaient dans l'ivrognerie abrutissante, mère d'autres vices, principalement de la paresse ou de l'incapacité du travail. L'auteur croyait que le peuple s'était retrempé dans ses épreuves séculaires. Dieu le veuille! Mais il en douterait peut-être s'il avait pu voir ce qui se passe à présent, et se dérouler les scènes du drame social. La Russie n'entrera dans le concert de la civilisation qu'après l'intelligente et sérieuse abolition de l'esclavage; alors elle commençera à compter dans la philosophie de l'histoire. Mais Hégel dont on ne peut pas être le disciple en métaphysique, a eu raison de dire que, être mitoyen entre l'esprit de l'Europe et l'esprit de l'Asie, la race slave a accompli un rôle nul dans le progrès de l'humanité et ne mérite pas, à cet égard, malgré sa prépondérance politique les méditations du penseur[1].

[1] Hegel, *Philosophie der Geschichte*, p. 360.

La vieille Pologne seule, rameau vierge de la greffe tartare, et gonflé d'une sève d'autant plus généreuse qu'il est plus cruellement émondé par le sabre moscovite, sans avoir rien fait pour l'avenir politique et social de l'Europe, a fait beaucoup contre la barbarie envahissante des Turcs, et abrité l'Occident germanique et latin qui a pu s'épanouir: service pour lequel le passé n'a montré que de l'indifférence, et le présent que de l'ingratitude.

C'est dans cette même retraite de la Hongrie, à Garamsegh, au pied des Carpathes, que Mme Bagréeff traça l'esquisse imparfaite de son voyage en Terre-Sainte, et *le Moine du mont Athos*, roman qui avec la nouvelle *une Nuit au Golgotha* et après l'*Introduction*, compose les *Pèlerins russes*. L'auteur donne çà et là de bons traits de la dévotion populaire; mais le livre n'est point, comme le titre induirait à le croire, une étude particulière de ce côté religieux du caractère national. Ces pèlerins partent d'emblée avec le bourdon et le chapelet, trouvent partout le pain et le sel de l'hospitalité, franchissent des distances incroyables, allant du monastère de Solowetsk, en face d'Archangel, dans une île de la mer Blanche où ils ramassent des coquillages au rivage, à Notre-Dame-d'Achtyrka, dans le gouvernement de Karkoff et aux catacombes de Kieff; visitant un jour la porte Sacrée de Moscou, la grande cloche tombée de son Kremlin, et de là s'acheminant vers le couvent fortifié de Troïza, pour entendre le premier carillon de la chrétienté, prier sous le porche de chaque église, et se prosterner en foule, dans la cathédrale, devant la châsse précieuse de l'ermite patriote saint Serge, à droite, de l'incono-

stase resplendissante, ce voile tissu d'or et de pierreries, enluminé d'images et de nimbes, qui sépare du haut en bas le sanctuaire de la nef spacieuse; venant tantôt accomplir des pénitences dans les vastes cloîtres de Saint-Waarlam, à Nowgorod, tantôt vénérer les reliques de saint Mitrofane, qui apprit aux habitants à manger de la terre glaise pendant une disette, ce qui est considéré comme un bienfait et comme un miracle.

C'est ainsi qu'une petite femme sans jambes, après avoir parcouru à sa manière tous ces lieux renommés, résolut de visiter les reliques de saint Nicolas à Bari, dans le royaume de Naples, et de là se rendit à Jérusalem où elle raconta sa curieuse carrière de pèlerine. Plusieurs de ces dévots exaltés sont sujets à des maladies mentales extraordinaires.

Le moine du mont Athos professe l'amour de la nature et de tous les êtres de la création: c'est un des sentiments que Mme Bagréeff a puisé dans son propre cœur et qui s'enracinaient à de larges conceptions. Elle avait une prédilection pour les fauvettes: dans les derniers mois de sa vie elle en reçut une en cadeau. Elle est ravie, elle appelle les gens de sa maison pour partager sa joie et leur fait admirer le joli chant de cet oiseau. Elle avait élevé des canaris qui venaient becqueter sa plume jusque sur sa table, quand elle écrivait; elle causait avec eux, et en était comprise, comme le doux saint François d'Assise. Quand elle mourut, son chien, dans des pleurs lamentables, se laissa périr d'inanition.

De ce temps date *la Couronne de Hongrie*, nouvelle inédite, ébauche brillante et facile. Charlotte, l'héroïne, est une jeune Hongroise qui s'est éprise de l'indépen-

dance de la patrie en 1848, et se trouve enveloppée dans l'histoire de cette couronne de saint Étienne, enlevée par M. Kossuth à l'église de Débretzine (il avait tenté là de déterminer le peuple à la poser sur le front d'un Magyar), et inhumée ensuite dans un marécage, à cette espèce de delta situé entre la Theiss et le Danube, en présence de trois témoins, deux inconnus, et Mme Kossuth en fuite vers la Turquie. Cette couronne fut retrouvée après, circonstance qui sert au dénoûment de la nouvelle de Mme Bagréeff. On sait que l'insurrection fut étouffée par les troupes croates, dalmates, bohêmes et moraves, et par 200,000 soldats russes, envoyés par l'empereur Nicolas au secours de l'empereur d'Autriche, qui, pour être souverain légitime de ce pays, doit, en jurant la constitution huit fois séculaire, être sacré roi en ceignant cette vieille couronne. Les femmes à cette époque s'occupaient ici beaucoup de politique, comme aujourd'hui du reste. Elles portaient, à l'instar des Polonaises, des bracelets, dont l'un était formé de treize perles d'acier, en mémoire et en deuil des treize premières victimes de la révolution; et dont l'autre représentait une chaîne d'acier fermée par un cadenas, emblème de la servitude. — L'intrigue de cet opuscule, qui d'ailleurs sera publié quelque jour, perdrait toute saveur à l'analyse: et puis pour juger sainement des idées qui y sont en jeu et meuvent les personnages, il ne faudrait ni plus ni moins que la tractation préalable de la question hongroise [1]. Je dirai seulement qu'un caractère sympathique bien tracé, est celui d'une vieille nourrice, pleine d'effusions

[1] J'écris ces pages en Hongrie (1862), et je compte revenir à ce curieux sujet.

consolantes et de tendresses pour la malheureuse enfant, cette Charlotte si frêle et maladive.

Dans l'hiver de 1851, Mme Bagréeff ébaucha les *Lettres sur Kieff*, qu'elle devait achever seulement plus tard, sans que la mort lui laissât le temps de publier cette œuvre de patientes recherches.

Au printemps étant à Baden (près de Vienne), elle écrivit en vers allemands une tragédie sous le titre: *un Tzar des Cosaques* (Ein Kosaken-Zar)[1], représenté une seule fois à Gratz en Styrie.

Pour se consoler de son insuccès, pour oublier cet échec, Mme Bagréeff écrivit l'hiver suivant (1855/56), trois petites comédies en prose allemande: *les Exaltés* (Die Ueberspannten), le *Vieillard amoureux* (der verliebte Greis) et *les Tables tournantes* (Tischrücken), qui amusèrent fort le cercle de son salon, et sont restées inédites, bluettes pétillantes de verve.

Mais n'intervertissons pas l'ordre des dates dans cet inventaire et cet examen des oeuvres de Mme Bagréeff. Après le *Tzar des Cosaques* arrive chronologiquement une simple brochure, mais importante: *Méditation sur les dernières heures de l'empereur Nicolas* (Leipzig 1855), dont la mort fut un événement qui ébranla et consterna toute la Russie, et émut en quelque mesure l'Europe agitée alors d'opinions contradictoires et de vœux divers au sujet des vicissitudes et de l'issue de la guerre de Crimée. Le cœur déborde dans cet éloge, dans cette oraison funèbre où l'admiration tourne par moments à l'emphase, mais c'est un cœur contrit et gros de soupirs. Les regrets éclatant comme avec

[1] Imprimé à Prague, chez Haase, 1855.

une force d'émotion et d'attendrissement, s'alimentent du souvenir. Elle a recueilli pieusement le suprême entretien, les paroles suprêmes du tzar expirant comme pour s'édifier elle-même, et si non pour étouffer son chagrin, du moins pour en adoucir l'amertume en la reportant à sa source. Le chagrin qui se plaît en lui-même se soulage parfois ainsi. Oh, mon Dieu, quel deuil lamentable, que de plaintes contenues qui, par bouffées, se font jour à travers les larmes des yeux! Ecoutez: quels mots, quels accents! Ce sont des sanglots qui s'échappent d'une poitrine oppressée par la douleur, presque par le désespoir, si la foi n'était pas présente; ce sont des cris de l'âme; entendez! «Oh Russe, grand Russe! dit-elle avec déchirement, grand Russe dans lequel se réflétait, dans lequel se personnifiait la nation entière! Nous ne savons pas la place que la patrie t'assignera parmi ses souverains; tu nous parais trop grand pour le cadre rétréci de nos idées modernes. Tu es autre même que ton grand ancêtre Pierre le Réformateur! Ta nature aussi élevée, aussi large était plus primitive et plus héroïque que la sienne! C'est aux temps héroïques aussi qu'elle nous semble appartenir, et nous le placerions volontiers entre Oleg le Sage et Wladimir le Grand, près de ce Wladimir le Saint que ton peuple, qui était le sien, nomme encore son soleil. Eh! que t'importent maintenant nos opinions ... à nous, aveugles et impuissants mortels? ... Ne planes-tu pas bien au-dessus de nos vœux et de nos regrets? ... Et cependant ... tu as promis de prier pour ta fidèle Russie ...»

«Seigneur!» — dit à la dernière page cette femme

dont l'hommage a d'autant plus de valeur qu'elle a été persécutée par celui à qui elle le rend; mais elle n'est guidée, entraînée que par son impartialité devant les froides dépouilles de l'illustre défunt, — «Seigneur, Dieu de lumière et de vérité, *vous qui brisez l'esprit des princes et êtes terrible aux rois de la terre*, faites que l'exemple de cette mort sublime et toute chrétienne remue jusqu' aux entrailles les souverains qui règnent sur le monde ... que la mort de ce monarque puissant, pieux et humble, de ce champion de la religion, serve de stimulant et d'exemple à son successeur! ... Faites, Seigneur, que ce premier-né d'un constant amour, que cet enfant que nous avans vu croître en grâce et en vertu à l'ombre du trône paternel, que ce jeune homme mûri par les expériences et les travaux, auxquels dès sa jeunesse il a été associé ... faites, ô Dieu de bonté et de miséricorde, que le continuateur de celui qui était notre lumière, notre gloireet notre joie, faites qu'il de vienne comme son père l'objet spécial de votre providence et de vos faveurs ... Daignez, Seigneur, tenir toujours présent à sa mémoire le lit de mort de ce juste.»

Mme Bagréeff parle, raconte et prie avec effusion. La chambre du tzar était simple; ce lit de mort était un lit de camp. Le jour de sa mort, après s'être confessé et avoir communié en présence de l'impératrice et du grand-duc héritier qu'il entretint seuls en particulier, il appela tous ceux de sa famille qui avaient passé la nuit en pleurs et en oraisons. Le dernier qu'il congédia fut l'aîné de ses petits-enfants: il serra contre son cœur le fils du grand-duc héritier, et lui recommanda d'être obéissant à son père et fidèle à la Russie. «Rappelle-

toi», dit-il d'une voix déjà entrecoupée par l'approche du trépas» que les dernières paroles de ton grand-père ont été: Sois fidèle à la Russie.» — L'impératrice s'écria: ««Oh Dieu! que ne puis-je mourir avec toi.»» — «Tu dois vivre,» répartit l'empereur; «tu dois te conserver pour être le centre de la famille.» Se tournant ensuite vers le grand-duc héritier: «Tu sais,» dit-il, «que dans tous mes efforts je voulais le bien de la Russie. Mon seul désir était de poursuivre cette tâche, ces travaux jusqu'à ce que je fusse parvenu à te laisser l'empire bien organisé au dedans et garanti du danger au dehors. Dans quel temps et dans quelles circonstances, mon Dieu! me faut-il mourir! Telle est la volonté de Dieu! Le fardeau te sera lourd à porter.» —

Regrets assez semblables à ceux du pape Pie VI, captif à Valence, qui se sentant mourir, dit: «Oh! Rome... mon peuple ... et l'Église, ah! l'Église ... voilà ce qui nuit et jour me tourmente ... En quel état vais-je donc les laisser!»

La révolution avait traversé les desseins paternels et améliorateurs du souverain pontife. Le tzar voyait surgir le même monstre à l'horizon de l'avenir, et il entendait, dans ce discours, qu'il avait cherché à resserrer d'un bras ferme et à fortifier les liens de l'autorité ... mais que par un arrêt supérieur, il s'en allait au moment où ces liens forts dont l'autorité use pour gouverner les masses, tendaient à se relâcher, à se rompre.

L'empereur Nicolas sur sa couche d'agonie aurait dit en secret à son fils Alexandre, dans le pressentiment des transformations futures, même prochaines de l'empire: — «Prends garde de ne pas être le Louis XVI de la Russie!»

— mot profond qui montre à quel point Nicolas connaissait ses boïards, et aussi cette bureaucratie indigène et cette population de souche allemande des provinces de la Baltique.

Que voyons-nous à cette heure? Une opposition tenace; mais elle est sourde parce que la volonté impériale s'est déclarée avec une inflexible énergie pour abolir le servage, perfectionner les écoles publiques, instituer l'enseignement primaire, réorganiser la judicature, supprimer le fermage des eaux-de-vie; et d'autre part, le gouvernement a des projets à l'étude pour multiplier les chemins de fer, les moyens de communication, pour relever la valeur de la production agricole qui souffrira quelque temps de la transition actuelle; mais que les paysans paient régulièrement leurs redevances aux seigneurs et que les seigneurs tiennent leurs engagements — l'équilibre se fera par degrés, la sécurité deviendra plus grande pour tous. L'empereur Alexandre II vaincra les obstacles parce qu'il est dans le vrai; d'ailleurs il est secondé dans ses plans de réforme, qui embrasseront même l'armée, par des hommes d'élite placés au-dessus des considérations d'avantage propre, telles que la diminution de leurs rentes, dévoués à l'intérêt commun et y sacrifiant avec grâce la moitié de leurs revenus: ils savent que le passage au mieux général ne se peut réaliser sans peine, sans embarras temporaires, sans une sorte de crise à la fois matérielle et morale; mais peu à peu l'état public reprend son assiette, et le progrès avec ses conquêtes a paru dans une nation.

Mais relevons quelques particularités: à l'inverse de ce qui se voit d'ordinaire dans les monarchies, c'est

le peuple surtout qui en Russie aimait l'empereur Nicolas.

Dès que dans la ville on sut le monarque en danger, on ferma spontanément toutes les boutiques; la foule remplit les églises et, prosternée sur les dalles, priait pour la guérison du tzar et gémissait. La place immense qui règne du sénat au palais fut pendant deux jours encombrée de monde, au point que nulle voiture ne pouvait y circuler. Quand la grand-duchesse Marie, déjà en deuil, voulut monter en carosse pour s'en retourner, le peuple se jeta sur ses pas et baisant sa robe, s'écriait: «Tu as perdu ton père, nous aussi nous avons perdu le nôtre.» — A l'inhumation du souverain, il y eut des scènes de désespoir, renouvelées dans tous les coins de l'empire, dans les capitales de Saint-Pétersbourg, Moscou, Kieff, et dans la steppe solitaire.

L'empereur assistant aux funérailles du comte Protassoff, trouva de bon goût la bière du défunt: «Je voudrais que la mienne fût semblable,» ajouta-t-il en parlant au comte Adelberg qui s'en souvint à propos. On découvrit l'artisan dans le faubourg reculé de Wasili-Ostroff: le peuple ne discontinuait d'affluer, de remplir l'humble atelier pour toucher et baiser les quatre planches qui devaient être la dernière demeure de l'homme que l'Europe contint presque avec peine pendant trente ans.

Que le peuple aimât l'empereur, le trait singulier qui suit le montre assez. Le menuisier qui fit le cercueil du tzar, présenta un compte si bas, que les gens chargés de le payer, lui demandèrent s'il ne s'était pas trompé, n'ayant marqué que le prix strict du bois, et ils voulu-

rent y ajouter une gratification. L'artisan la refusa et répondit: «Ma trop grande pauvreté ne me permet pas de fournir les matériaux pour rien, mais mon travail, laissez-moi l'apporter comme une dernière offrande à notre père et bienfaiteur commun.«

L'empereur était au râle, on récita les prières des agonisants: il les répéta avec une fermeté accentuée.— Il demanda à l'impératrice de réciter l'oraison dominicale à son chevet. Quand elle en fut venue à ces paroles: «*Que votre volonté soit faite,*» il dit d'une voix forte: «*Toujours, toujours, toujours!*»

La volonté de Dieu s'est faite en partie déjà dans ce pays, par ces commencements de cessation de la servitude. Mais pourquoi faut-il que cette lumineuse échappée du soleil de la liberté s'obscurcisse et se brise devant les ombres sanglantes de fratricide? Tant qu'il restera des nations chrétiennes et des consciences humaines, la justice éternelle, qui a laissé son signe à l'âme, criera vengeance par la bouche de cette nation martyre, vouée à toutes les spoliations, à tous les deuils, à la ruine finale; persécutée et proscrite dans sa foi, dans sa langue et jusque dans son histoire, et jetée sur tous les chemins de l'exil, avec l'unique espérance de sa rédemption!

Le prince Gortschakoff, alors chef de l'ambassade russe à Vienne, écrivit à l'auteur, à propos de la *Méditation sur les dernières heures de l'empereur Nicolas:* «On s'arrache votre brochure ....,» il n'avait plus son exemplaire et il en demandait d'autres.

CHAPITRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Suite des œuvres de Mme Bagréeff. — *La Fille du Starower.* — *La Vieille et son corbeau* (1855). — *Xénia ou les deux rêves, les Iles de la Néwa* (1856). — Voyage de Mme Bagréeff à Paris (1856). — Sa correspondance et son amitié avec Mme Soldan. — *Une Famille toungouse* (1856). — *Le premier Romanoff* (1856/57). — *Irène* (1857). — *La Vie de château en Ukraine* et *le Livre d'une femme.* — L'émancipation prétendue de la femme est une révolte de son cœur et de son orgueil, contre l'infirmité de sa nature et contre le devoir. — Le salon et les samedis de Mme Bagréeff à Vienne. — Son amour de ses serviteurs, de la nature et des bêtes. — Sa maladie. — Son adhésion à l'hypothèse de Schubert sur le séjour de l'âme dans le corps jusqu' à ce qu'il soit dissous. — Analogie de cette hypothèse avec le purgatoire russe. — Sa crainte de l'embaumement. — Sa croyance illogique au système châtoyant de la métempsychose et aussi à l'efficacité de la prière pour les morts. — Réfutation de cette erreur doctrinale et son incompatibilité ou sa contradiction avec le dogme chrétien. — Sa mort (1857). — Appréciation générale de son caractère, de son esprit et de sa vie.

Tous ces opuscules de dates rapprochées, *la Fille du Starower*, *la Vieille et son corbeau*, réminiscences du jeune âge de Mme Bagréeff à Kieff (de 1855); — *Xénia ou les deux rêves*, *les Iles de la Néwa* (1856), doivent échapper à une analyse, qui s'allongerait autant que ces récits ou ces descriptions.

Les îles de la Néwa sont décrites d'une manière pittoresque. Sous les dehors riants de la phrase se cachent souvent des réflexions de portée. Que d'or versé à pleines mains pour couvrir des fleurs du Midi et des tropiques ces marais et ces glacières du fleuve: et pourtant une inondation soudaine peut balayer en une heure cette riche parure coûtant des millions, souvent

prélevés sur des sujets qui ne mettront jamais le pied dans ces jardins du luxe, de la mode, de la fantaisie, par un de ces soirs clairs d'été dont le crépuscule se prolonge au travers de la nuit jusqu'à l'aurore. Saint-Pétersbourg avec ses magnificences est un triomphe de l'art sur la nature, de la volonté de l'homme luttant contre le sol et le climat. Dans l'origine, Mme Bagréeff destinait cet ouvrage posthume à la gazette *le Nord*, qui, le refusa, car les Russes commençaient à se répandre en invectives contre le tzar Nicolas qui les avait fait trembler de son vivant, et ils ne voulaient pas même saluer son tombeau.

Au printemps de 1856, Mme Bagréeff fit un voyage à Paris. Elle y retrouva une compatriote distinguée, Mme Swetchine, charitable, morte aussi et bien connue par ses lettres posthumes que M. de Falloux a publiées. Ces deux femmes d'une âme élevée, devaient surtout se comprendre et se ressembler par le côté religieux. La source de cette communauté d'aspirations est peut-être dans notre littérature religieuse dont la France se glorifie. Mme W. Soldan, leur amie à toutes deux, transcrivait dans une lettre à Mme Bagréeff, chagrinée, persécutée, cette page ruisselante d'onction mystique et des douces larmes de la résignation: « Dans l'ancienne loi, Dieu éprouvait ses serviteurs les plus chéris, par de grandes afflictions, comme les saints patriarches Job et Tobie: mais il les relevait de l'opprobre et semblait les combler de biens, de prospérités à proportion des peines qu'ils avaient souffertes. Il n'en est plus de même dans la nouvelle loi, où Jésus-Christ, notre législateur et notre divin modèle, a voulu expirer dans la douleur. Dieu en use maintenant tout de même à l'égard de ses serviteurs

les plus choisis. Il ne les relève point pendant leur vie, faisant son plaisir de les voir expirer dans les croix, les décris, la confusion. Il en use de la sorte pour les rendre conformes à son fils bien-aimé en qui Il se plaît uniquement, de manière que la conversion d'un peuple entier ne pourrait être plus agréable aux yeux du Père éternel, que cette conformité à son fils. Et comme la plus grande gloire que Dieu puisse tirer hors de lui-même, c'est de voir son fils exprimé dans les hommes qu'il a créés pour être ses images; plus cette expression a d'étendue dans toute ses circonstances et plus cette ressemblance est parfaite, plus aussi Dieu a d'amour et de complaisance pour ces âmes-là. Mais personne ne met la conformité où elle doit être. Elle est non dans les peines qu'on se procure, mais dans celles qui sont souffertes — de quelque part qu'elles viennent, dans cette soumission toujours égale aux volontés de Dieu, en quelque manière ou sur quelque sujet qu'elles puissent s'étendre: dans cette démission ou renoncement de tout ce que nous sommes, afin que Dieu soit toutes choses en nous, qu' Il nous conduise selon ses vues et non selon les nôtres qui y sont d'ordinaire fort opposées. Enfin toute la perfection consiste dans cette conformité entière avec Jésus-Christ, non dans les choses qui éclatent et dont les hommes font cas. On ne verra que dans l'éternité quels sont les vrais amis de Dieu. Jésus-Christ seul lui plaît, et rien ne lui plaît que ce qui porte le caractère de J.-C.»

Je ne sais si les théologiens signaleront là des traces de quiétisme, la mortification volontaire y semble sinon proscrite du moins intempestive; mais ne touchons pas

à ces subtilités. Le fond est clair : que l'homme se conforme à J.-C. et se soumette à la volonté divine dans les revers. La consolation peut jaillir de la mise en pratique de ces conseils.

Ainsi à trois siècles de distance, Mme Guyon, l'élève de Fénelon, devait trouver un écho dans le cœur de ces femmes russes, leur servir de guide spirituel et peut-être de trait d'union. Qu'elles disent après cela que la France ne sème pas les germes de la civilisation !

Mme Soldan écrivait à Mme Bagréeff : « Le livre des livres, c'est la Bible. Après, j'ai lu sainte Thérèse que vous connaissez probablement. »

Une autre fois : « Quant à mes lectures, j'aime saint François d'Assise, (l'Histoire de) sainte Élisabeth de Hongrie (par M. de Montalembert), Mme Guyon beaucoup, et la Bible mieux que tout le reste. »

Puis encore, à propos de la citation reproduite ci-devant : « Un cœur ami vous soutiendrait en découvrant le trésor que vous possédez en vous-même, richement dotée par le Créateur, et c'est à cette espèce d'élues que les peines les plus dures sont adjugées en partage. »

Quand la cupidité menaçait Mme Bagréeff malade, de la dépouiller de sa fortune, Mme Soldan, vigilante pour les besoins matériels comme pour les détresses de l'âme, s'empressait de lui répondre : « J'ai à ma disposition encore une trentaine de mille francs de revenu annuel, et je me flatte que vous me connaissez assez pour ne pas douter que j'aille vous soigner, dès que vous me direz : Viens, j'ai besoin de toi. » Mme Soldan était elle-même infirme. Ce trait d'amitié rejette les commentaires.

La fin de la carrière de Mme Bagréeff est grave,

recueillie comme le déclin du jour: elle avait du reste réglé son existence en vue du terme inévitable à toute existence, et se tenait toujours prête à partir.

Dans ce même séjour à Paris, Mme Bagréeff, pressée par un directeur de Revue, d'écrire sur la Sibérie, se mit à l'œuvre, et avec tant de zèle qu'au bout de deux mois elle avait achevé le roman si pittoresque et si curieux, intitulé *une Famille toungouse*, précédé d'une ample introduction où est retracée l'histoire de Yermak: avec une poignée d'exilés, ce chef cosaque opéra la conquête d'un si vaste pays. Dans ce livre, les observations diverses et la science de la préface égalent seules les péripéties dramatiques du récit. Il y a bien des renseignements exacts et singuliers sur le grossier culte du schamanisme, dont les prêtres qui passent pour magiciens, sont des magnétiseurs qui exercent leur pouvoir sur les sujets de ces pauvres tribus errantes. Quelle misère est celle de ces nomades, qui s'abritent dans des cavernes, dorment sous des tentes, dans des huttes de glace, ou se creusent des terriers, comme les *Ostiaks:* calfeutrés de peaux, ils chassent le gibier dans les steppes et sur les étangs; les uns glissant avec leurs patins comme des spectres sous les rayons veloutés de la lune; les autres emportés sur de minces traîneaux attelés de chiens ou de rennes, décimés par le froid, comme les oiseaux tombés raides en fendant l'air. Ces races chétives, dans leur dénûment, disputent parfois aux souris prévoyantes les oignons et les bulbes de plantes qu'elles ont enfouis dans le sol pour l'interminable hiver, si leur faim n'est trompée par un peu de tabac ou par de l'eau-de-vie.

Mme Bagréeff, dans cet excès de travail, puisa le germe

de sa dernière maladie. Aussi dut-elle, sinon se reposer, du moins s'interdire toute occupation qui pût trop tendre son esprit. Pendant l'été aux eaux de Baden, elle se contenta de revoir ses différents manuscrits qu'elle résolut d'éditer sous le titre commun: *Esquisses de mœurs russes.*

Elle passa l'automne chez une amie, Mme la baronne de Frisenhof, dans le comté de Neutra en Hongrie, et rentra à Vienne, apparemment rétablie, sans aucune douleur de tête, malgré la puissante ébauche d'un drame, avec la santé et la fraîcheur d'esprit d'une jeune personne. Elle acheva pendant l'hiver cette tragédie en allemand, *le Premier Romanoff*, quoiqu'elle eût à l'encontre de sa plume la difficulté d'une langue dure et qui, semblable au métal rebelle, ne s'assouplit qu'au feu de l'inspiration et de la poésie.

En guise de délassement et dans ses loisirs, Mme Bagréeff esquissa *Irène* (au commencement de 1857) : un petit roman où une fille impérieuse, jalouse et toute caprice fait la loi à sa mère, la tyrannise et se corrige, transformée par l'amour suivi du mariage. Ce portrait est celui d'une jeune personne sur qui Mme Bagréeff avait concentré son affection. Mais le dénoûment que cette noble femme avait rêvé dans le roman, elle ne l'a jamais vu dans la réalité.

Elle retravailla ses *Lettres sur Kieff* inédites encore et fourmillant de données neuves. Il y a une monographie des Juifs de Volhynie, de Podolie, de Galicie, ces princes circoncis qui à cette heure même touchent à leur avénement dans la société européenne. Mais cette étude et des considérations sur la Pologne sont trop

longues pour entrer dans notre cadre, et formeraient un article à part.

Irène se sent d'une lassitude d'esprit, et *les Souvenirs d'un voyage en Orient*, inédits, trahissent une rédaction précipitée et offrent des vides, des lacunes à combler, mais ils intéressent comme ces sortes de relations si pittoresques, et sont destinés à quelques faveurs de la vogue.

Mme Bagréeff avait traité avec un libraire de Bruxelles (Auguste Schnée), pour la publication de ses ouvrages. De son vivant encore paraissaient le *Starower* et *Xénia*, en un volume; *la Famille toungouse*, quinze jours seulement après sa mort; par les soins de l'héritier des papiers de Mme Bagréeff, *Irène*, *la Vieille et son corbeau*, et *les Iles de la Néwa* paraissaient vers le fin de la même année comme un hommage à la mémoire de l'auteur.

Depuis un certain temps, il s'était agi entre Mme Bagréeff et des écrivains de Paris de remanier ou de refondre l'ouvrage intitulé: *La Vie de château en Ukraine;* mais les pourparlers n'avaient pas abouti, n'avaient obtenu aucune issue définitive, au moment de la mort si regrettable de Mme Bagréeff, qui avait produit tant d'œuvres dans l'espace de cinq années seulement, et leur aurait donné des sœurs viables, elle-même étant dans la vigueur et la maturité de son talent et n'exploitant que des thèmes nouveaux, les mœurs russes, insaisissables à un explorateur étranger ignorant la langue, l'esprit, les croyances de ce peuple slave en majorité. Cet ouvrage posthume parut environ deux ans après la mort de son auteur.

Le Livre d'une femme est dédié par Mme Bagréeff à toutes ses sœurs dans l'humanité; il fut composé à bâtons rompus et à des époques différentes, depuis l'année 1845 jusqu'à sa mort. A l'automne de la vie, l'âme se retourne vers le passé pour s'exhaler en regrets superflus; ou, se repliant sur elle-même et devenant féconde, elle recueille les fruits de l'expérience; fruits souvent amers, qui ont pour précurseurs nos cheveux gris, fleurs blêmes de l'arrière-saison, marguerites [1] de cimetière, comme dit l'homme des Alpes dans sa langue énergique et colorée, et qui, forte nature, mêle un narquois sourire à la pensée de sa fin, comme pour avoir l'air de traiter crânement avec la mort.

Le Livre d'une femme, c'est tantôt un journal intime où éclate la dévotion, tantôt ce sont de simples maximes applicables à la conduite, ou des aphorismes marquant les propriétés de l'objet, des sentences ou des boutades qui plaisent à l'esprit, des observations de mœurs; tantôt ce sont des réflexions sur l'art, sur le beau, sur le vrai, sur le devoir; enfin il y a des méditations touchant la philosophie et la foi, des gloses arides sur les saintes lettres et des prières jaculatoires, s'élançant comme l'eau vive des rochers du désert.

Le Livre d'une femme, c'est le reflet d'une âme claire et limpide, qui dévoile les secrets de sa piété et de sa tendresse maternelle. Mme Bagréeff est là tout entière, avec son esprit curieux et investigateur, avec ses perplexités, avec son enthousiasme, avec sa sympathie pour la nature universelle et tous les êtres de la création, avec ses fixes

[1] C'est le nom vulgaire de la pâquerette en Savoie.

espérances d'outre-tombe au sein des adversités. Quelle sollicitude constante et affectueuse pour sa fille! Comme elle voudrait corriger les défauts et assurer l'avenir de cette enfant! Jamais accents plus vrais ne sortirent plus ardents du cœur. — Oh! quelle lamentation sur la mort de son fils unique: comme cette mère pense à lui sans cesse et partout. Pleurs onctueux et touchants! Elle chérit son fils avec une prédilection sans partage. Elle rêve de lui, des formes variables qu'il prend dans l'autre vie; il était noir d'abord, dans les cauchemars effrayants et les songes d'angoisse de cette mère: elle se réveille, elle est bouleversée, épouvantée de ces nocturnes apparitions, et prie pendant le jour, afin de n'en être pas obsédée; puis peu à peu ce fils, ombre frêle du purgatoire terrestre, — car les fautes s'expient ici-bas après la mort, suivant la croyance de l'Église grecque séparée, à l'instar des mânes antiques errant autour du tombeau, — par degrés, Michel perd de son aspect sinistre, il change, il est devenu un spectre lumineux ... Dans un mois elle est persuadée du salut et du repos de son enfant, ses entrailles sont émues d'une joie indescriptible, et ses paroles débordent en reconnaissance pour le Dieu de reconfort et de pardon.

Une idée considérable de ce livre, c'est la position normale de la femme dans la société chrétienne. Elle donne des conseils à suivre sur le mariage et le choix d'un époux. Mme Bagréeff ne tombe point dans les tristes erreurs de quelques écrivains de son sexe, qui proclament que la femme se suffit à elle-même et n'a pas besoin d'appui.

Les vers du poète réfutent ce sophisme:

Nous avons entendu, dans ces temps qui sont nôtres,
Un cri discord poussé par d'étranges apôtres:
L'émancipation de la femme au complet!
Laquelle, dites-nous, novateurs, s'il vous plaît?
La délivrerez-vous du joug qu'elle s'impose
Dans l'hymen, où sans peur sa dignité repose?
La délivrerez-vous de ses infirmités
Qui de ses jours lui font autant de maux comptés?
Vous allez l'affranchir de son obéissance
A l'époux protecteur qui sur elle a puissance!
Puis, vous allez jeter la force sur ses reins
Comme le bouclier aux guerriers souverains?
Ce n'est plus une fleur qu'un souffle plie et froisse,
Un roseau lamentable au vent, et dans l'angoisse;
Elle n'a plus de crainte ou de gémissement
Aux nuits de l'abandon et de l'enfantement ...
Et pareille à la louve, elle peut mettre au monde
Son fils, dans le ravin, puis courir vagabonde ...
O superbe mensonge! impossible vigueur!
Voici que cette femme est tombée en langueur;
D'un rêve elle frémit, tremble au bruit d'une feuille
Dans le sentier couvert d'ombre et de chèvre-feuille;
Devant une araignée elle est en pâmoison,
Dans un amour déçu s'égare sa raison,
Et l'être qu'un roman grandit et régénère,
Succombe à maint péril qui n'est qu'imaginaire;
Elle est vaine, elle est folle et fragile à côté ...
C'est pourquoi Dieu lui fit un manteau de beauté
Pour voiler ses défauts: sa grâce est son empire,
Et son pouvoir, s'il n'est dans sa faiblesse, expire.
La résignation, la paix et la douceur,
Quand elle doit lutter, vainquent son opresseur! ...

Tel est l'ensemble des œuvres de Mme Bagréeff, dans ses dernières années. Elle avait alors une position à ses souhaits. Dans son séjour à Vienne, elle allait dans le grand monde; elle-même recevait, donnait une soirée chaque semaine, et réunissait, dans son salon, des sa-

vants, des artistes en même temps que les personnes distinguées de l'aristocratie de cette capitale. Vous pouviez y voir un poète de génie auprès d'une princesse, un pianiste célèbre avec quelque fière comtesse, un homme d'État entretenant un acteur, ou quelque prince populaire dissertant avec des médecins renommés, mais de toute autre chose que de sa maladie. C'était une nouveauté dans Vienne où les castes si tranchées sont si exclusives. Dans cette même ville, des maîtresses de maison tentèrent plus tard, mais en vain, d'imiter cet exemple: il ne leur manquait qu'une chose, cet esprit conciliant qui captive tout le monde, se met à la portée des gens les plus divers, de sorte que chacun croit être le plus apprécié, le secret de cette affabilité pour cimenter ces réunions, enfin, l'éclat de la conversation qui imprime de l'entrain aux groupes accidentels d'une société.

Entre les littérateurs, on aurait remarqué Grillparzer, le plus vieux et le meilleur tragique vivant de l'Allemagne, qui marcha d'abord dans la voie du drame fataliste de Zacharie Werner dans *l'Aïeule* (die Ahnfrau), et s'individualisa ensuite dans *Sapho*, dans *Médée, un Serviteur fidèle de son maître*, *les Vagues de l'amour et de la mer* (Héro et Léandre), et dans *Ottokar*, tragédie où il expose l'avénement de la dynastie des Habsbourgs, et qui reste sa maîtresse pièce, comme il a été dit plus haut, jusqu'à ce que nous puissons connaître celles qu'il garde en porte-feuille et réserve au jugement de l'avenir;

Halm, c'est un nom de guerre, prononcez: Münch-Bellinghausen, qui a traité remarquablement le conte

de Boccace, *Griseldis*, en lui ôtant de son ingénuité, et d'autres sujets allemands ou étrangers;

Zedlitz, chanteur de l'amour réaliste; — Baumann qui a des saillies et du naturel, lisez *les Fiançailles derrière le four de cuisine* (Versprechen hinterm Herd); — Bauernfeld, auteur de comédies d'un dialogue piquant, serré, d'une forme heureuse, et parmi lesquelles on distingue: *Bourgeois et romantiques*, *Hélène*, *les Crises*, *le Protocole d'amour*; — Kompert qui a du mérite dans ses nouvelles: *En sortant du Ghetto*, *à la Queue de la charrue*; Mlle Betti Paoli, poétesse lyrique incomparable en Allemagne.

Mme Bagréeff connut aussi Mme Joséphine de Wertheimstein dont les salons continuèrent à être fréquentés par les gens de lettres et des supériorités illustres.

Les circonstances extérieures semblaient aussi servir Mme Bagréeff à l'envi. La mémoire de son père revivait en Russie et en France dans des biographies particulières; récemment aussi, entre parenthèse, dans un ouvrage allemand. L'orientaliste Fallmerayer jugeait les *Pèlerins russes* dans la *Gazette d'Augsbourg*, et parlait d'elle-même avec d'insignes éloges: tout Munich voulut connaître les *Pèlerins russes*. Les nouvelles de *Xénia Damianowna* et *la Fille du Starower*, publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* ainsi que *la Vieille et son corbeau*, étaient traduites en allemand et reproduites dans les gazettes d'Autriche. Ajoutons même un avantage insignifiant, s'il n'avait son prix et sa rareté à Vienne: elle pouvait louer une loge à chacun des deux théâtres de la cour (celui du Château et l'Opéra). Enfin l'empereur Alexandre II acceptait d'elle, à titre de pré-

sent, les manuscrits laissés par le comte Spéranski, et accordait en récompense à la fille de ce grand homme d'État une rente de plusieurs milliers de florins. Un seul souci la tenait encore, c'était l'interdiction notifiée à son intendant de rentrer en Russie; mais elle espérait de la faire lever dans un voyage à Saint-Pétersbourg, qu'elle projetait d'entreprendre au printemps de 1857.

Par malheur, au milieu de ce contentement et de cette prospérité, elle sentait, triste prélude, les douleurs de tête lui revenir avec trop de fréquence et de régularité. On essaya de les conjurer par la distraction, car elles étaient certainement causées en partie par le labeur d'esprit, et l'on tâcha de l'arracher à la composition attachante et pénible du *Premier Romanoff*, par des visites et quelques jeux. Ainsi chaque soir la partie de whist s'organisait. Deux ou trois hommes d'intelligence y prirent tellement goût qu'ils la préféraient à toute autre distraction et qu'ils se sont privés plusieurs années de toucher à une carte, après la mort de Mme Bagréeff, faisant ainsi entrer dans leur deuil cette abstention du divertissement, en mémoire de celle qu'ils avaient perdue.

Mme Bagréeff avait pour les animaux un sentiment profond de sympathie, qui donne la clé de maintes pages du *Moine du mont Athos* et de quelques autres du *Livre d'une femme*. Elle traitait toujours avec mansuétude ou clémence les bêtes, qu'elle considérait comme des créatures de Dieu: elles ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre et demeurent pour lui comme des frères, placés à un échelon inférieur de l'existence. De même aussi et à plus forte raison, elle fut toujours

pleine d'égards avec ses gens de service, leur parlait avec politesse et douceur et était pénétrée de leur dignité, quoique au-dessous d'elle dans la hiérarchie un peu conventionnelle et souvent précaire des conditions sociales. Toutes les saines notions qu'elle avait puisées dans la philosophie, tous les préceptes chrétiens qu'elle avait sucés avec le lait, les obligations et les devoirs que fondent la raison et la conscience formées par l'Évangile, elle s'appliquait à les mettre en pratique, et non point à en faire un vain aliment de son esprit ou de sa curiosité. Ces choses-là s'imposaient à elle avec l'empire de la volonté divine clairement connue à ce sujet.

Les derniers jours de mars 1857, Mme Bagréeff se trouva indisposée, revenant de visiter une amie malade, mais elle y prit peu garde, n'en parlant que pour motiver son manque d'appétit. Dailleurs elle se portait bien: aucune douleur de tête, aucun symptôme précurseur de la maladie. Elle ne s'alarmait pas d'un rien, elle douée d'un courage au-dessus de son sexe; impassible amazone, quand elle montait un cheval fougueux, ou tranquille sur son siége dans une voiture ou un traîneau volant comme l'air à la suite de trois robustes étalons lancés à toutes brides dans la steppe. Elle avait puisé dans ces exercices corporels une certaine fermeté morale, qui la préservait de ces lamentations de mode chez les femmes. Le soir donc, quoique mal en train, elle sortit pour voir une octogénaire (la princesse Kaunitz), et passa auprès d'elle plusieurs heures. Comme elle rentrait sur le tard, son médecin qui revenait aussi de faire une visite, ouvrit brusquement la portière de la voiture; il croyait faire

peur à Mme Bagréeff par cette plaisanterie, mais lui-même fut effrayé! Elle gémissait et ne pouvait bouger, et se plaignait d'intenses douleurs à l'oreille droite où elle avait, disait-elle, entendu comme un coup de canon quelques minutes auparavant — A grand' peine, le médecin, aidé d'un domestique, la transporta dans son appartement; il traita l'inflammation de l'organe auditif, par une application de sangsues et des calmants, ainsi qu'il avait déjà fait deux fois les années précédentes dans la même saison. Le lendemain, la douleur locale aiguë diminuait, mais la tête était prise de plus en plus, et souffrait sourdement. Cependant elle se croyait assez bien pour ne pas contremander un dîner donné à ses amis, ce qu'elle fit pourtant sur les représentations du docteur. En apparence les signes de la maladie ne différaient point de ceux des maladies antérieures analogues, si ce n'est que Mme Bagréeff semblait d'une parfaite quiétude; autrefois, même dans un simple malaise, elle parlait avec calme de sa mort, et faisait des dispositions, ce cas échéant. Elle recommandait qu'on transportât sa dépouille non loin de l'endroit où elle aurait expiré, et qu'on l'ensevelît dans la terre et non dans un caveau muré. Elle aimait tant la nature et cette terre notre mère commune, qu'elle n'en voulait pas même être séparée après la mort par une barrière de pierre. Ce sentiment d'ailleurs s'enracinait à une idée religieuse invincible, quoique peu raisonnée et très-illogique: c'est que l'âme ne peut trouver son repos absolu qu' après la complète dissolution du corps. Tant qu'une partie de ce corps existe agrégée, l'âme s'y peut attacher, errer autour: retarder la décomposition du cadavre, c'était

retenir l'âme captive dans des liens d'argile. De là lui était venue la crainte superstitieuse de l'embaumement. Et pour le dire en son lieu, quoique par avance, le médecin chargé de faire l'autopsie du cadavre de Mme Bagréeff, en avait conservé le cœur, baigné d'esprit de vin, dans une capsule de métal, et l'avait donné à son collègue, M**. Ce dernier fut contrarié de ce présent, quoique ce fût un touchant souvenir, et pour se conformer aux idées et aux volontés de Mme Bagréeff, il le brûla et enterra les cendres sur la tombe de la morte.

Elle avait ainsi adopté l'hypothèse de Schubert dans la *Symbolique du rêve;* elle lui semblait, je ne sais pourquoi, par un inexplicable mirage, conforme à la raison, et pourtant elle obéissait bien plus à l'instinct mystique qu'à un jugement éclairé; c'était un écart du sens religieux très développé chez le peuple russe, mais aussi souvent ce sens religieux dégénère en superstitions, faute de lumière. Il y a comme une lointaine affinité entre cette supposition et ce purgatoire de l'Église russe, qui enseigne que les âmes des morts traînent leurs expiations indéfinies autour des sépulcres et des cimetières, des lieux où elles mouvaient des corps humains. S'il y a moins de terreurs funèbres chez les Slaves, à cause de leur forte nature, il y a plus de visions que chez les Occidentaux. Le climat du reste est sombre, les vents pleurent, les arbres se tordent en criant; et ces voix confuses et lamentables, à travers les blancs spectres des bouleaux, leur ont souvent semblé, comme aux héros d'Ossian, être la voix des trépassés.

Ce point de vue purement spéculatif de Schubert, se rattachait, chez Mme Bagréeff, à la doctrine orientale de

la métempsycose, dont les débris subsistent vivaces chez les peuples émigrés de l'Asie, par exemple, les Cosaques de l'Ukraine et les Bohémiens de la Hongrie. N'est-ce pas singulier que la destinée de ce dogme antique de l'Inde? N'est-ce pas singulier qu'il ait persisté dans le cours des siècles sur un terrain étranger, et surtout qu'il se soit infiltré chez plusieurs à travers et malgré l'effusion des enseignements chrétiens, comme si l'évolution éternelle des choses extérieures était l'explication naturelle des êtres? comme si les transformations observées dans la matière devaient nécessairement s'appliquer aux esprits unis à une portion de matière? comme si la vie individuelle de l'homme était indistinctement mêlée à la circulation de la vie universelle, et comme si l'âme simple en son essence, ne pouvait constituer une personnalité permanente au delà du tombeau, et revêtir ainsi l'immortalité? Quoiqu'elle s'en occupât beaucoup, Mme Bagréeff n'examina pas ces problêmes avec les données lumineuses et irréfutables de la philosophie spiritualiste. Le fait est qu'elle croyait que chacun recommençait après la mort une nouvelle vie, dans une position subalterne sinon dans un rganisme inférieur, ici-bas, ou dans, un organisme supérieur, en un monde plus élevé; et que chacun devait poursuivre cette série de migrations à travers les formes animales ou des formes éthérées et subtiles, suivant ses démérites ou ses mérites, jusqu'à ce qu'il eût expié toute souillure, qu'il fût dégagé de tout élément étranger de mal ou de péché, et pût jouir de la paix et de la lumière perpétuelles. C'est un purgatoire avec des cercles qui montent ou descendent en spirale, qui ne

sont qu'une succession, une hiérarchie d'anges appelés à devenir des esprits purs et bienheureux, ou d'hommes d'une condition inférieure, pour ce qui concerne la croyance propre de Mme Bagréeff, qui rejetait la transmigration des âmes dans les bêtes: ainsi le roi peut devenir sujet, le riche devenir pauvre, l'esclave devenir maître ou l'inverse suivant les exigences de la perfectibilité de chacun.

Il est clair que Mme Bagréeff, illogique déjà dans le détail, n'a point poussé le système hindou à ses dernières déductions: à l'institution surnaturelle des castes, impliquant l'abjection des parias et l'avilissement des esclaves, dans la pratique de la société, rouerie des brahmines du Gange et des prêtres du Nil pour consacrer à jamais le régime monstrueux des priviléges;— au panthéisme, à la divinisation de l'univers et des phénomènes, pour la philosophie de la nature; — et, pour la destination de l'homme, à l'annihilation de l'âme, à l'absorption finale de cette âme dans le *grand tout*, repos équivalent à l'immobilité et au néant; puisque par une heureuse inconséquence qui tenait à des principes invétérés, à l'éducation solide de son enfance, elle professait l'égalité fondamentale des hommes devant le Très-Haut avec la charité envers tous, elle espérait le ciel chrétien avec la persistance du moi et du souvenir, auprès de Dieu; c'est l'union de la volonté de la créature et de la volonté du Créateur,et non point la confusion de substances, l'équation du fini et de l'infini.

Jusqu'à quel point Mme Bagréeff précisa-t-elle dans son esprit cette croyance à la métempsycose? Je l'ignore; mais de cette croyance dérivaient sa pitié et son

indulgence pour les bêtes. Et cette sympathie tenait à un principe à la fois scientifique et religieux: l'apparition des animaux a précédé celle de l'homme sur le globe, comme le règne des plantes attendait le règne des brutes, à des époques reculées d'une myriade de siècles; ensuite dans ces êtres qui ont tant à souffrir, habitent peut-être les âmes de nos parents, de nos amis; et, après notre présente carrière, ils nous serviront peut-être d'enveloppes à nous-mêmes .... Ce dernier doute était concevable.

Les traces de cette doctrine sont très évidentes dans *le Livre d'une femme*, et trahissent en même temps, dans leurs contours indécis, l'inconscience où elle était des suites rationnelles qui en découlent: elle ne se glissa dans sa foi qu'en prenant l'apparence d'une explication des mystères de l'homme: explication superficielle qui voile son inanité sous un faux air de clarté ou de simplicité, absolument comme le sensualisme de Locke et de Condillac, réchauffé il y a quelques mois en France, explique l'origine des idées, en oubliant un point seul mais essentiel, à savoir en vertu de quel principe se transforme la sensation dans la genèse de notre entendement.

Une autre inconséquence, qui prouve l'alliance hétérogène de dogmes contradictoires chez Mme Bagréeff, c'est qu'elle professait la croyance à l'efficacité de la prière pour les morts: or, si l'âme doit parcourir, dans ses migrations expiatoires une série quelconque de corps grossiers ou subtils, d'après sa valeur morale, c'est une loi fixe pour l'homme au moment de la mort: et à quoi bon la prière pour le défunt? L'auteur répondra que

dans chaque nouvelle existence, l'âme peut devenir moins mauvaise et s'améliorer, comme aussi déchoir et s'enlaidir. De nouveau, à quoi bon la prière, si elle n'atteint pas la volonté du mort pour qui l'on prie, et qui vit ailleurs, en disposant de son libre arbitre, pour se relever ou se dégrader; tandis que dans l'enseignement chrétien, l'âme après la mort est incapable de détermination, et sinon immobile, du moins figée dans une passivité relative, par un décret de Dieu? En d'autres termes, hors de cette vie, l'âme ne peut plus mériter ou démériter; elle reçoit, selon ses œuvres, la récompense du paradis ou le châtiment de l'enfer; seulement la miséricorde rédemptrice a ménagé une prison intermédiaire accessible à la supplication humaine touchant la justice divine, le purgatoire, qui ne s'ouvre que du côté du ciel.

En dernière analyse, dans ce système incohérent de Mme Bagréeff, une prière pour les morts revient au même qu'une prière pour les vivants; on admet l'efficace de cette prière, qui touche avec la grâce de Dien, tel homme ou tel autre, en deça ou au delà de la mort. Mais ici nous touchons plus que jamais aux mystères et au surnaturel qui n'est pas de notre compétence. Réversibilité, rétribution future ... des abîmes, où l'esprit se perd.

Pour Mme Bagréeff, que nous avons laissée, elle gardait le silence. Antérieurement, dans un cas pareil, avons-nous dit, elle s'occupait de certaines dispositions. Autrefois aussi, sachant le vide que causerait sa mort dans le cœur d'un ami dévoué, elle tâchait de le préparer à cette perte cruelle, lui donnait des conseils pour la supporter, et lui demandait de prier pour son âme, parce

qu'elle était convaincue de l'efficacité des prières pour les morts; et elle se répandait ainsi en exhortations édifiantes. Pas trace d'une parole semblable cette fois: c'est que la vie était atteinte à son centre, et, cette femme, loin de pouvoir s'échapper en préoccupations de la vie présente, s'absorbait en elle-même et se recueillait tout entière pour l'agonie, le combat suprême, et pour vaquer à cet intérêt spirituel d'un ordre supérieur. La conversation semblait la fatiguer; et, sur son désir, son médecin se retira quelques heures et rentra. De quoi elle le remercia et se prépara au repos.

La nuit fut bonne, excepté que par intervalles, des rêves agités entrecoupaient son sommeil. La respiration était normale, le pouls presque régulier, et le médecin qui veillait à son chevet, n'observait aucun signe inquiétant.

Le jeudi, 2 avril, outre ces douleurs sourdes de la tête, elle en ressentit de violentes à l'occiput. Elle ne se croyait cependant pas en danger, puisqu'elle ne voulait pas même en informer ses connaissances qui se réunissaient habituellement chez elle le samedi: son médecin toutefois prit sur lui de le faire. Vers midi ces douleurs augmentèrent de minute en minute et s'étendaient sans cesse, de sorte qu'il y avait à craindre que l'inflammation ne se propageât aux membranes du cerveau, lesquelles portent en physiologie le nom de méninges.

D'accord avec un collègue, le médecin ordinaire tenta d'y remédier par de puissantes dérivations aux organes sécréteurs, afin de prévenir la formation d'une exsudation au cerveau. De ce moment, Mme Bagréeff souffrit mar-

tyre avec une résignation admirable, remerciant les gens qui la soignaient, autant que ses douleurs lui laissaient de répit. Elle ne pouvait du reste parler d'autre chose. Sans doute aussi, elle se recueillait déjà pour l'heure de sa mort qu'elle pressentait clairement, sans vouloir en rien dire pour n'affliger personne. Vers le milieu de la nuit s'opéra la cruelle métamorphose de cette affection: elle eut des frissons, des visions dans lesquelles lui apparaissaient ses parents et ses amis morts: des prières seules, probablement machinales, interrompirent le cours de ces évocations du délire. Cet état dura toute la nuit, qui fut affreuse; quelques heures de sommeil ou d'assoupissement le suivirent; après quoi elle pouvait répondre avec justesse aux questions qui lui étaient faites, à part qu'elle ne trouvait pas toujours le mot pour exprimer sa pensée: sa mémoire était déjà atteinte.

Le matin du 3 avril, elle reçut les derniers sacrements du prêtre russe que le docteur, suivant sa promesse à la malade, avait mandé. Le pope même qui n'était guère un ami, fut édifié de la ferveur de la moribonde. Peu après, arrivait le premier médecin de l'empereur d'Autriche; mais il ne put qu' approuver le traitement suivi, sans trouver un conseil pour sauver Mme Bagréeff. La journée se passa en souffrances indicibles; si elles faisaient trève, elle en profitait pour remercier et caresser tendrement les personnes qui la soignaient.

Le lendemain avant-midi, elle prit en pleine connaissance une potion médicale; deux heures après, elle ne pouvait plus en boire une nouvelle. Dès ce moment, elle resta immobile, dans un état d'assoupissement profond jusqu'au soir, où après quelques fortes respi-

rations, elle mourut sous les yeux de son entourage familier, au jour et à l'heure où elle avait la coutume de recevoir, et où elle avait encore reçu son monde une semaine auparavant.

La première nouvelle de sa maladie avait répandu une sorte de consternation parmi ses connaissances. Il serait oiseux de mentionner la quantité des personnes distinguées qui avec empressement s'informèrent de la santé de la malade. La légation russe seule dont le chef alors était le baron B***, demeura indifférente à cette alarme, et envoya deux heures avant la mort de Mme Bagréeff un employé pour prendre des informations. Cet employé, voyant que le malheur était imminent, attendit jusqu'à la fin .... pour mettre les scellés sur l'appartement de la défunte qui n'était pas encore froide, sur la demande, disait-il, de la fille de Mme Bagréeff!

Les journaux de Vienne annoncèrent bientôt ce deuil avec l'expression d'unanimes regrets.

Mme Bagréeff était d'un caractère naturellement gai, mais assombri par les circonstances. Elle prenait part aux divertissements, mais sans pouvoir effacer de sa figure les stigmates que la mélancolie y avait laissés. D'une tolérance parfaite, elle n'imposait ses croyances à personne, sans rien en céder pourtant, et quand elle se voyait inhabile à convaincre quelqu'un, elle changeait de sujet: la conversation devenait générale, et par là attrayante et recherchée. Elle était d'une véracité rare chez les femmes. Elle n'était sévère que pour elle-même et indulgente à tous. Un sentiment de bassesse, d'envie fut toujours infininent au-dessous d'elle. Elle recevait les succès comme un don du ciel, les revers comme des

expiations ou comme des accidents, dont elle s'attribuait la cause. Pénétrée d'une pure dévotion, qui parfois se montrait exaltée, elle s'en remettait pour l'accomplissement de ses devoirs au bon plaisir de Dieu: la fin de toutes ses prières, comme on le pourra voir dans plusieurs morceaux du *Livre d'une femme*, est toujours ce cri profond et lugubre du Christ à Gethsémani: «Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne.»

Comme elle avait été une fille modèle, ainsi fut-elle une amie exemplaire. Avait-elle accordé sa sympathie à quelqu'un? c'était pour la vie. Elle le protégeait, elle le défendait envers et contre tous; et à plusieurs reprises, elle ne craignit pas de se mettre dans une fausse situation, avec tant de loyauté et de générosité. Dans une compagnie, elle savait se mettre au niveau des personnes de moyens intellectuels et de capacités très inégales, de sorte qu'après sa mort, chacune de ses anciennes interlocutrices répétait que c'était avec elle en particulier que Mme Bagréeff s'entendait le mieux.

Obliger tout le monde et lui être agréable, était sa plus grande satisfaction. Personne ne lui adressait une demande sans en être vite écouté. Combien de sollicitations n'a-t-elle pas reçues! Des gens d'esprit et de talent venaient-ils à elle? elle ne manquait aucune occasion de mettre en relief leurs qualités et leur mérite.

Mais les pauvres étaient sa constante occupation. Les soulager, les consoler, adoucir leurs besoins, fortifier leur âme, ne jamais les humilier, mais les respecter et les honorer comme des membres souffrants du Christ, telle était sa conduite envers cette classe méprisée. Se contentant de peu pour vivre, elle s'est souvent retranché

le nécessaire pour aider les pauvres. Son homme de confiance avait pour eux une somme à part, mais loin de toujours suffire. Pour elle, il lui en aurait coûté de renvoyer un malheureux les mains vides; et quand on lui représentait qu'elle-même était gênée, et qu'il fallait adresser un mendiant à son aumônier, elle répondait que l'aumônier était déjà assez chargé.

En 1848, comme une épidémie (le choléra) sévissait chez ses paysans de l'Ukraine, il était touchant de la voir au chevet des malades, allant de l'un à l'autre, les soignant et les retournant elle-même dans leurs lits d'agonie, reconfortant les parents des malades par de bonnes paroles, et les engageant ainsi par sa propre abnégation à porter des secours actifs à ces malades. C'était une sœur grise dans un hôpital.

L'histoire de Mme Bagréeff, c'est la constance de la sérénité dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa vive et curieuse intelligence s'alliait à des sentiments élevés qui n'étaient jamais démentis par son zèle et ses écrits. Telle était sa personnalité.

Des contrastes extérieurs ou intimes ont donné du relief à son existence et imprimé un sceau à son âme.

Elle connut les hauts labeurs de la pensée et pratiqua les humbles travaux de la femme charitable, tantôt aux cimes de l'idéal, tantôt au chevet des infirmes.

Passionnée pour toutes les questions européennes, elle les maniait avec une habileté judicieuse, de plein-pied avec son siècle; éprise du progrès de l'humanité perfectible et du code éternel de l'Évangile, désirant de toutes ses forces l'union extérieure et cordiale de la chrétienté, et n'ayant jamais commis que des erreurs sincères.

Elle put vivre dans le luxe des salons et vit de près les misères de la chaumière, habitant tour à tour les capitales et les hameaux: elle éprouva les joies et les chagrins du foyer domestique, l'ivresse ou le désespoir maternel, les faveurs des cours et la persécution souveraine; elle parcourut du nord au midi les vertes steppes de la patrie, et sillonna les déserts de sable de l'Égypte et de la Syrie, méditant tour à tour sur les villes et les peuples modernes, et remuant les ruines des anciens peuples.

Esprit distingué, grande et belle âme, elle aborda la littérature, la politique, la religion, uniquement pour obéir au désir de connaître, de charmer et d'être utile; elle ne refoula aucune de nos aspirations vers le beau, vers le vrai, vers l'amour fraternel de tous.

Comme couronnement de sa carrière, elle régla sa conduite d'après des convictions profondes et des principes invariables d'humanité, de dévoûment actif, d'indulgence et de pardon; laissant des œuvres de durée en ses livres, et à ses amis le respect de sa mémoire et l'exemple de sa vie; en un mot, elle s'est appliquée à bien faire parmi les hommes pour bien mériter de Dieu.

CATALOGUE RAISONNÉ

DES ŒUVRES TANT PUBLIÉES QU'INÉDITES

DE

MADAME BAGRÉEFF-SPÉRANSKI.

Je me suis attaché à l'ordre des dates pour dresser le catalogue suivant des œuvres de Mme Bagréeff-Spéranski. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pu rencontrer toujours la précision chronologique : les documents, qui m'ont servi à ce travail, m'ont cependant été fournis par un homme d'une parfaite véracité et renseigné d'ailleurs à une source authentique. Mais personne ne songe à tout, et de là des points obscurs ou plongés dans la pénombre. S'il s'est glissé des inexactitudes ou s'il reste des lignes indécises dans ces pages, elles ne portent que sur le détail, et ne peuvent altérer l'appréciation de l'ensemble des écrits tant publiés qu'inédits de notre auteur.

Je n'ai pas rédigé une simple liste de ses écrits; j'ai tâché d'en faire l'analyse et un examen critique, et j'en ai donné des extraits qui, par les idées, la couleur locale, le côté pittoresque m'ont paru mériter l'attention ou

offrir quelque agrément. Il m'a fallu sans cesse ajouter des remarques pour éclaircir certains sujets, et noter mes observations pour en compléter d'autres. Mais j'ai presque toujours omis à dessein les noms propres de personnes et de lieux pour abréger, me réservant d'ailleurs de revenir dans des études à part sur les matières effleurées.

Ce catalogue, comparé à ce qui a été dit des productions littéraires de Mme Bagréeff dans la biographie, manque des trois choses ci-dessous:

D'abord une *nouvelle* publiée vers 1829 dans le journal russe le *Contemporain*, mais défigurée par la rédaction. J'ignore le titre particulier et la teneur de cette esquisse qu'on pourrait retrouver en totalité dans les papiers de l'auteur, et en partie dans cette feuille périodique, en remontant à l'époque mentionnée et en consultant la collection de cette année;

Ensuite des *contes anglais et russes*, composés entre 1830 et 1833, et restés inédits. Ce sont des efflorescences romanesques où l'on voit la fraîcheur et la fertilité de l'imagination s'allier à quelque dose d'observation sociale; ces essais sont le prélude de la manière qui prédomine dans les compositions ultérieures de plus d'étendue;

En dernier lieu, des *poésies anglaises* crayonnées çà et là, en voyage, au foyer, sur les bords de la mer, dans la solitude de la montagne ou de la steppe, inspirées la plupart par les émotions intimes, quelques-unes par les circonstances extérieures.

En donnant un coup d'œil à ce catalogue, le lecteur remarquera que les cinq dernières années de la vie de

Mme Bagréeff ont été les plus fécondes pour son œuvre. Il faut déplorer la mort prématurée qui a glacé la main si habile à peindre les mœurs nationales, les aspirations d'un cœur pétri de tendresse et de charité, et à redire les ferveurs et les élans d'une âme envolée vers Dieu.

I. LE LIVRE DES PETITS. 1828.

Écrit publié par l'auteur à Saint-Pétersbourg en 1828 et partiellement à Vienne, chez Prandel et Meyer, 1855.

Cet opuscule de pédagogie fut composé en russe et publié à Saint-Pétersbourg sous le titre propre de: *Cztenie dla malolietniuch dietei.*

C'est une série de phrases appropriées à l'esprit encore si enveloppé des enfants.

Il faut dénouer cet esprit, y jeter de la lumière, dégager par degré des notions claires et justes de ces perceptions vagues, de ces images confuses et mobiles qui flottent dans ces têtes naïves, et résultent des premières impressions du monde extérieur sur des organes tendres. Ces impressions sont transmises au cerveau par les nerfs; et par le cerveau, si inconsistant à cet âge qu'il est presque fluide, elles gagnent je ne sais quel point central de cet organe; de là elles passent mystérieusement dans l'âme, toutes tremblantes et incertaines, pour ainsi dire; elles sont perçues: il s'agit de les fixer et d'en accuser les contours par les rayonnements de l'intelligence.

Tel est le but de l'auteur qui est une mère occupée de ses propres enfants. Ces questions roulent sur les objets familiers, sur des choses qui s'entendent, se voient, se touchent, se perçoivent, se répètent tous les jours dans la maison et autour de la maison. Cette mère s'est assurée qu'en parlant de la sorte, ils avaient le mieux compris;

et cette considération seule l'a guidée dans la rédaction de cet essai honoré de plusieurs éditions consécutives.

Mme de Bagréeff traduisit en allemand, vingt-sept ans plus tard, une partie de cet opuscule et la publia, au profit des Crèches viennoises, sous le titre: *Das Buch der Kleinen. Le Livre des petits* finit par *l'Histoire de la vie d'une poupée* qui a été achetée la veille de Noël, comme elle le raconte en charmant style; et en repassant tout son existence de luxe et de misère, elle exhorte les enfants heureux auprès desquels elle se trouve, à avoir une pitié généreuse pour les enfants pauvres et délaissés, ou recueillis dans des asiles par la charité publique, en mémoire du Dieu-Homme qui naquit dans l'étable de Bèthléem.

C'est ainsi que, dans le culte du souvenir et dans son amour de l'enfance et surtout de l'enfance infortunée, Mme Bagréeff, à la fin de sa vie, se reportait au début de sa carrière maternelle.

II. UN MARIAGE PENDANT UN COTILLON.

Manuscrit inédit. 1829.

La date de cette pochade satirique doit correspondre à la période où l'existence de l'auteur fut le plus livrée au tourbillon de la vie mondaine. La déception que Mme Bagréeff éprouva à la lecture de sa *nouvelle* toute mutilée dans un journal russe, lui ôta le courage de publier la piquante description du cotillon interminable qui était de mode alors dans les bals, et a donné tant de tablature aux professeurs de danse et de maintien.

On conçoit la disposition d'un esprit échauffé par le spectacle perpétuel des soirées, et s'aiguisant, oublieux du reste, à des remarques plaisantes sur ce divertissement de

l'élégante société qui a bien ses folies. Et cependant, s'il est des caractères intacts, natures vraies, sans artifice et sans cachet conventionnel, qui dédaignent une absurdité en vogue et se tiennent à l'écart d'un plaisir qui vous éreinte, et vous vaut parfois à la sortie de la salle, des fluxions de poitrine, vous les appelez sauvages, originaux et toqués. Les gens, qui choisissent une épouse ou un mari dans un tour de polka ou pendant un quadrille, n'auraient donc pas besoin d'ellébore? La censure des épicuriens est plus impitoyable que celle de rigoristes; les premiers ont des brocarts, les autres ont des raisons, et c'est être ridicule et ours que de ne pas être sociable et sensé, à la façon des petits-maîtres et des fashionables. Ne pas se scandaliser ni s'effaroucher de ces vanités, s'en moquer et en profiter, c'est un juste milieu qui paraît l'opinion des sages. Byron, saturé de spleen anglais, a chanté la valse et le carnaval vénitien; Pouchkine, pétri de la légèreté russe, est allé sur ses brisées. Ne penser qu'au présent pour jouir ou à l'avenir pour trembler, à la volupté d'aujourd'hui ou à la mort de demain, ce sont des extrêmes, et la pratique de la vie, c'est de pondérer ces deux tendances en se guidant avec la boussole du devoir.

Il ne faut pas ne point réfléchir aux actes sérieux de l'existence, à moins de vouloir s'égarer et de souffrir de ses témérités; il ne faut pas non plus s'absorber dans une idée fixe, sous peine de se paralyser. On peut ne pas adopter la régle monastique, sans être pour autant de l'école de la mollesse.

Mais partis du salon, nous voilà dans le cloître.

Qui aurait cru que le cotillon nous aurait menés si loin?

III. MÉDITATIONS CHRÉTIENNES. 1852—1853.

Écrit imprimé à Vienne chez L. W. Seidel, 1853.

Ces méditations, qui ont parfois une couleur naturaliste, portent sur la prière, le décalogue, les béatitudes évangeliques au nombre desquelles se trouvent la justice et les persécutions souffertes. Comme nous l'avons vu dans la biographie, Mme Bagréeff eut un motif de retrancher ces deux dernières. Mais elle les réintégra dans un texte retouché, en généralisant des réflexions et des applications trop individuelles pour une seconde édition, préparée l'hiver avant sa mort, et qui attend de voir le jour. Les méditations de Mme Bagréeff, quoique imprimées à Vienne, furent bientôt répandues. M. Poujoulat lui écrivit de Paris avec justesse:

«On m'a remis vos *Méditations chrétiennes!* Il y a dans ce livre de l'élan, du cœur, de l'imagination! Ce parfum des Saintes Écritures, un grand sentiment chrétien et des réflexions pour tous. Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, et je vous félicite aussi sur la forme si française que vous lui avez donnée; l'on oublie que ces pages partent d'une plume russe. Pour mieux vous prouver que j'ai lu vos méditations, je vous chercherai une petite chicane; je vous reprocherai d'avoir, dans votre histoire des deux mères (l'une bonne et pauvre, l'autre mauvaise et opulente), supposé l'absence d'âme maternelle sous le toit du riche, et de vouloir qu'on prie pour l'enfant qui vient de quitter la terre. Ceux que la mort prend au berceau après le baptême, s'envolent vers Dieu, ils prient pour nous et nous n'avons pas à prier pour eux. Je demande comme vous, Madame, que la devise: *Viribus unitis*, devienne celle de toute la chrétienté: l'union des forces morales dans le monde ne peut s'accomplir qu'au sein du catholicisme!»....

Ce morceau intitulé: *Deux âmes d'enfant ou la vertu de la prière*, n'est du reste qu'un *apologue.*

Ce début de Mme Bagréeff révèle des qualités littéraires qui s'épanouiront plus tard; mais l'importance et le mérite réel de cet opuscule gisent dans l'élévation de la pensée, un sentiment religieux caractéristique, et où l'on voit poindre çà et là les germes d'une certaine indépendance de la raison. Ainsi quand elle commente le décalogue, sans nier les récits sacrés, elle avance l'explication que Moïse se serait habilement servi d'une éruption de la montagne pour entourer la promulgation de la loi d'un appareil extraordinaire, qui devait frapper les esprits comme un phénomène surnaturel, comme une intervention directe de Dieu. Elle invoque à l'appui de cette opinion hétérodoxe la géologie qui constaterait l'existence de volcans éteints dans la chaîne de l'Horeb et du Sinaï. Sur quoi j'ignore quel jugement la science moderne a prononcé. Mais à ce compte, le passage de la mer Rouge par les Hébreux se serait opéré au reflux; et l'engloutissement des Égyptiens qui les talonnaient, serait arrivé cinq à six heures après, au moment du flux très-haut à la pleine ou à la nouvelle lune, phénomène ignoré de l'armée de Pharaon. Et l'onde jaillissante du rocher frappé par le prophète, ne serait pas d'une origine plus extraordinaire que celle que les puits artésiens tirent du Sahara; ou que les sources découvertes naguères, dans les sables arides de la Hongrie, par un abbé muni d'une baguette de noisetier? Ce serait le cas de dire que les miracles iraient à-vau-l'eau. Le fléau des sauterelles s'est renouvelé naguère dans l'Algérie. Voilà les conséquences. Tel est l'aboutissant périlleux de la fantaisie individuelle appliquée aux interprétations de la Bible.

IV. LES PÈLERINS RUSSES A JÉRUSALEM.
1853 et 1854.

Ouvrage publié par l'auteur à Bruxelles et Leipzig, chez Schnée, 1854. 2 *vol. in-12. — Seconde édition,* 1857.

Cet ouvrage comprend une savante *introduction* pleine de détails curieux sur le caractère et les mœurs russes (nous avons fait nos réserves sur les opinions qui touchent au servage), ensuite la nouvelle qui se nomme *une Nuit au Golgotha*, et enfin le roman intitulé *le Moine du mont Athos.*

Le Moine du mont Athos occupe le quart du premier volume et remplit le second des *Pèlerins russes.* Ce moine, lui-même pèlerin, rencontré par hasard à Jérusalem par la pèlerine russe, la frappe par ses façons distinguées, un air aristocratique jusque sur l'autel où il dit la messe, et lui rappelle un souvenir d'adolescence, un jeune homme dont l'histoire a été triste et connue! Elle l'examine, c'est lui-même; et alors pour se confirmer dans sa certitude, elle interroge une religieuse qui se montre d'abord revêche à la curiosité de la voyageuse, puis se relâche de sa discrétion et lui remet un manuscrit contenant l'histoire intime de cet infortuné religieux qui, trompé dans le monde par la dissimulation d'une femme aimée, ne trouve de remède à sa déception, de baume à sa blessure, de confort à son âme ulcérée que dans une cellule de cloître et dans l'amour divin. La donnée est assez originale sans l'être absolument: elle est vivifiée par les détails. Elle est dessinée d'après nature, cette excentrique sœur Séraphine, qui est censée la tante de ce moine Demitri, et qui, à la moindre contrariété, a des emportements épouvantables, et se signe pour sceller sa bouche, se jette aux pieds d'un crucifix pour demander pardon à Dieu, ou pour lui offrir, singulière offrande, ses colères elles-mêmes.

Le paysage russe avec ses couleurs sombres, sert de cadre à l'œuvre. Des types, pris dans la nation, fournissent les personnages. Ainsi ces deux moines, dont l'un est si indulgent, si paternel, si ascétique et macéré de jeûnes et de pénitences; dont l'autre est si docte, si pratique, d'un coup d'œil si pénétrant dans les choses du monde et d'un conseil si prudent, le père Hilarion et le père Grégoire sont des figures observées de près par l'auteur dans son séjour de Nowgorod. Le père de Demitri, avec ses inégalités d'humeur et ses retours d'irritation contre ses ennemis, avec cet amour mêlé d'âpreté pour son fils, ses tendances à entrer dans la vie religieuse, ses luttes intérieures pour dépouiller la haine, l'aigreur la moindre amertume envers le prochain, c'est à tort qu'on a cru que ce type devait reproduire quelques traits de l'ancien secrétaire de l'empire, qui par contre serait peint avec fidélité dans ce diacre sublime de la *Nuit au Golgotha*. Enfin cette Véra, qui joue le sentiment pour arriver à la fortune, et qui en réalité n'ambitionne que de se venger par le luxe, de sa pauvreté et de son humiliation passées, en obtenant la main d'un riche gentilhomme, est assez semblable à la coquette *Ursule*, que M. Sue oppose à la cousine *Mathilde*, et n'est pas un personnage imaginaire dans la société européenne. Il y a de l'ampleur dans les développements de cet ouvrage, soit dans les caractères, soit dans les situations, soit dans le style; il y a cet entraînement qu'on trouve à suivre les sentiments et leur expression diverse, mais toujours naturelle, sans recherche d'effet, sans effort dans la phrase; et pareille à des flots coulant de source.

Est-ce que le diacre de la *Nuit au Golgotha* représente Spéranski? L'histoire ne peut se taire quand même la fiction a parlé. Disons de lui, sans prétendre le juger, que Michel Gramatine, fils d'un prêtre de campagne, prit le nom de *Spéranski* au séminaire de Wladimir, sa ville na-

tale, mot latin russifié pour désigner *l'espérance* de sa jeune ambition. Avec la facilité et l'application au travail, deux qualités rarement unies, il avança vite, il occupa à la fois trois chaires au séminaire de Newski, celle de l'éloquence sacrée, des mathématiques et de la physique, et bientôt y joignit la charge de préfet des études. Il devint secrétaire de cet hétéroclite prince de Kourakine qui le poussa aux fonctions de secrétaire d'État en 1801 : il avait vingt-neuf ans. On lui reproche un esprit superficiel, un caractère souple, une âme de peu d'élévation.

Ses plans politiques, antérieurs à 1812 (et la date en augmente le mérite), tendaient, dans leur ensemble, à substituer le régime représentatif au despotisme arbitraire, la monarchie modérée par une constitution fondamentale au chaos de la monarchie absolue, maitresse des biens et des personnes, du territoire et de la population, placée au-dessus de la loi, en dehors de la justice et de la raison. Les paysans sont serfs des nobles, qui, à leur tour, sont esclaves du souverain; les nobles oppriment les serfs qui espèrent dans le souverain, mais rien ne garantit que les abus soient réprimés, que les plaintes soient écoutées; la vérité a tant de chemin à faire pour arriver au pied du trône, quand elle part d'une chaumière et qu'il n'existe pas de forme fixe et autorisée de réclamation! Il voulait établir deux classes, l'aristocratie et le peuple, comme en Angleterre, mais marquer exactement leurs rapports, les rendre moins rudes, et limiter l'étendue du pouvoir exécutif central, pour avoir un État mieux ordonné et plus stable; sans quoi ne donnez pas d'instruction au peuple, si vous ne lui donnez pas de liberté. C'était toujours le régime des priviléges de la noblesse, et l'excès de puissance de la prérogative royale, défauts communs à toutes les chartes de l'Europe, surtout à l'enfance de la civilisation émergeant par degrés de la barbarie, comme l'aurore émerge de l'ombre. Que de discussions, quels immenses

chocs d'idées faut-il pour que la lumière jaillisse sur chaque point et jusque dans les entrailles de toute constitution, témoin les débats parlementaires des Chambres ouvertes en Europe.

La conception de Spéranski était incomplète, obscure, prématurée et laissait presque de côté le capital problème du servage, digne d'être approfondi avec les données fécondes du principe chrétien. Sa parole protégée par le noble Alexandre, n'allait pas au-delà de ces timides accents: «N'éclairez pas les paysans sans les affranchir; ce serait leur rendre plus sensible le poids de leurs chaînes, et les préparer à une révolte dangereuse et générale». Là se bornait son humanité et sa pénétration, quand l'empereur en lui recommandant cette franchise, était en droit d'attendre plus de cœur et plus de génie. Et Spéranski se fût d'autant moins permis de s'exprimer ainsi de son chef, qu'il était issu de la famille d'un popc de village, et que l'état ecclésiastique est dédaigné par la noblesse moscovite surtout chez ceux qui sont parvenus. A tout prendre, ses projets libéraux étaient précoces, comme on s'en aperçoit aujourd'hui même qu'on dissout les assemblées provinciales à Saint-Pétersbourg; et plus vastes qu'appropriés à la nature diverse des choses et au perfectionnement continu des peuples, ils se réduisaient à une réglementation indéfinie, remaniant le sénat, divisant les ministères, instituant leurs rapports mutuels et une filière de bureaux par où les affaires devaient passer, s'appliquant en un mot à l'immense hiérarchie des fonctionnaires, des militaires et des sujets quelconques de l'État, et enlaçant la nation d'un réseau inextricable d'ukases et d'ordonnances souvent contradictoires et hétérogènes. Les tribunaux de la magistrature judiciaire, l'administration des communes dans les villes et les provinces, la circulation des assignats, mis à la mode par la Révolution française, avaient aussi occupé le compilateur du code romain, de la charte de la

Grande Bretagne, du droit civil de Napoléon, amalgamés avec les prescriptions et les coutumes locales. Pourtant il remplaça la capitation par l'impôt foncier.

Les longs travaux de Spéranski furent récompensés par l'exil : le général suédois Armfeld, banni de son pays, fut l'âme de cette intrigue de cour qui lui valut cette disgrâce foudroyante. Il était accusé d'avoir eu le dessein de bouleverser l'empire et de mécontenter toutes les classes; et, pour se justifier, il alléguait de Perme, que le trouble causé dans l'État par ses innovations, venait de ce qu'on n'avait exécuté, selon le désir d'Alexandre, qu'une partie des réformes qui devaient se produire à la fois pour découvrir leur harmonie et leur utilité. Ses intentions civilisatrices furent de la sorte expliquées à rebours; et les boïards trop simples de Moscou virent dans cette catastrophe le châtiment d'une conspiration contre l'État, tant les imaginations inquiètes apercevaient partout les sinistres fantômes des traîtres, dans ces mois qui précédèrent l'entrée des Français à Moscou.

Spéranski avait aussi, sur une voie parallèle, réorganisé l'enseignement ecclésiastique avec plus de symétrie que de convenance, et en vue de la centralisation administrative, son idéal; de manière que le tout était moins conforme aux besoins et au but des séminaires, qu'accommodé à la surveillance officielle des employés laïcs. C'étaient des correspondances de chiffres dans le nombre des années et des matières d'étude, de l'ordre apparent dans une discipline de caserne, et non point de cet ordre fait dans les esprits par leur fond, ordre substantiel résultant de leur nutrition commune de la vérité religieuse et morale, et de leur adhésion unanime et pratique à la science de l'Évangile. L'édifice n'avait que des façades et des vides, au lieu d'être, suivant sa destination, une pépinière abritant dans son enclos la jeunesse dans sa première sève et sa fleur première, jusqu'à ce qu'elle eût assez de force pour être

transplantée dans le monde et y porter des fruits salutaires aux âmes et à la société entière. Bien plus, Spéranski infecta de rationalisme la doctrine par le choix des ouvrages mis entre les mains des élèves et des maîtres: le clergé russe a récemment opéré une réaction à cet égard, en copiant le système des maisons latines de l'Occident; et le gouvernement y a mis des entraves, parce qu'il n'aime guère les moines, qui néanmoins étant seuls célibataires sont les seuls aptes à résider dans les séminaires, où la famille des popes aurait l'inconvénient de distraire les jeunes théologiens de leurs leçons et de leurs retraites.

Spéranski eut aussi le tort d'élever au rang d'évêque protestant le rénégat Fessler qui l'avait initié à l'illuminisme des sociétés secrètes de la Bavière; il s'abaissa jusqu'à flatter le général Araktchéieff, le persécuteur des étrangers à la cour; et il signa, sans craindre l'opprobre, lui jurisconsulte, la sentence de mort ou d'exil des conjurés de 1826, au mépris le plus outrageux des formes de la justice. Le baron Korff, dans la vie en quatre volumes de ce personnage, insère le mot que Cancrine, ministre des finances de Nicolas, dit de Spéranski: « C'est un grand hypocrite ». Il traduisit l'*Imitation* en russe, mais il était religieux à la manière d'un piétiste anglican ou suisse qui ploie la Bible au sens privé. Les épreuves sans doute attendrissent l'homme et le tournent vers Dieu; mais elles ne doivent jamais l'aplatir jusqu'à une pusillanime et lâche complaisance, même envers un potentat!

On sent que Mme Bagréeff n'a pas vu son père avec les yeux de la froide impartialité, encore moins avec ceux de l'envie ou de la haine, surtout dans un roman qui idéalise l'imperfection même. [1])

L'ouvrage des *Pèlerins russes* ayant à peine paru, M.

[1]) Voir pour les détails N. Tourgueneff, dans *la Russie et les Russes*, et A. Gagarin, dans les *Études relig., histor. et littér.*, janvier 1867, N° 49, Paris.

Prosper Mérimée écrivait à Mme Bagréeff: . . . « Si quelque chose pouvait trahir l'origine étrangère de l'auteur, ce serait l'absence de ces phrases, toutes modernes, auxquelles, bon gré, mal gré, les journaux ont habitué tout le monde et qui ont fait de notre langue une espèce de jargon. On s'aperçoit, madame, que vous avez beaucoup lu nos bons auteurs, et que c'est surtout avec eux, que vous avez appris notre langue. Il y a dans vos écrits une teinte de poésie où j'ai cru reconnaître l'imagination du Nord et aussi sa mélancolie. Je serais presque tenté de vous en faire un reproche. La vie est une chose si triste que l'on devrait obliger les gens d'esprit à n'écrire que des choses gaies, pour faire un peu diversion à la nature. Vous avez augmenté mon désir de voir la Russie et d'étudier les mœurs originales de vos compatriotes, avant que la civilisation ne les ait transformées. . . .» (22 avril 1858.)

L'orientaliste Phil. Fallmerayer, écrivit de Munich à l'auteur: «Croyez que par votre création littéraire, dictée par une pieuse douleur et imbue de cette tristesse évangélique qui sanctifie les cœurs, vous avez consolé, fortifié et en même temps instruit un homme sur son déclin.» . . . Le même Fallmerayer, qui est aussi mort depuis, inséra une critique supérieure des *Pèlerins russes* dans la *Gazette d'Augsbourg* et lui écrivait de nouveau au milieu des plus flatteurs et des plus sincères éloges: «Le succès de votre ouvrage à l'étranger, finira par vaincre le mutisme et cette stupide indifférence, que les Russes ont cru devoir jusqu'à présent opposer à votre admirable peinture de la nationalité moscovite. . . . Si les idées que l'Occident s'est formées jusqu'à présent des Russes, subissent, comme je le suppose un complet changement, le mérite de cette heureuse révolution appartiendra, pour la meilleure partie, à l'auteur des *Pèlerins russes à Jérusalem.*» (29 janvier 1857.)

V. SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ORIENT. 1854.

Manuscrit inédit de 72 pages, format in-folio, minute de l'auteur.

Cet ouvrage n'offre qu'une rédaction ébauchée et présente des lacunes qui, dans l'intention de l'auteur, souvent formulée en marge, devaient être remplies par des recherches historiques ultérieures. L'Égypte est le seul pays dont s'occupe Mme Bagréeff qui remonta, avec d'autres voyageurs, jusqu'aux cataractes du Nil, et visita les ruines des villes écroulées ou ensevelies à moitié dans le sable, Memphis, Thèbes, Esneh, Syène, et fut douloureusement frappée par l'aspect des marchés aux esclaves, cette maudite lèpre de l'Orient. Elle décrit la navigation sur le Nil, au chant si gai des rameurs fellahs, et le lointain et mol horizon du couchant.

On dirait que Mme Bagréeff est faite pour ce genre que les Anglais nomment Essays; elle y réussit à merveille. Elle observe excellement les gens, les contrées, les caractères, les goûts; et ces sujets divers sont toujours pour elle la source de réflexions qui intéressent l'art, la philosophie, l'ethnographie, même la philologie, et l'humanité par dessus tout. Elle dessine les types copte, turc et fellah, ces races qui peuplent l'Égypte, et émet des opinions suggérées en partie par Clot-bey, qu'elle vit. Elle a pitié de ces fellahs qui descendaient des Égyptiens opprimés par Thouthmosis et Ramsès, arrière-petits-fils de ces prolétaires, mangeurs d'oignons, qui dressèrent les Pyramides et creusèrent les hypogées. Laboureurs du sol tourmenté par les guerres, ou esclaves à pied de ces mamelouks disparus, eux-mêmes originairement réduits en servitude par les Mongols envahisseurs et achetés à Gengis-khan par les sultans d'Égypte, qui s'en repentirent, ces pauvres fellahs sont fort méprisés des Arabes peu nombreux. Trente mille

Arabes sur sept millions de fellahs, comme il y avait sous Amrou, lieutenant du calife Omar, vers le milieu du VIIe siècle, sont une goutte d'encre dans un tonneau de lait.

Les Coptes, chrétiens, sont aussi de souche égyptienne, et seraient issus de la caste sacerdotale: Champollion le jeune croit leur descendance mêlée du sang des conquérants divers; ce n'est plus le type pur, c'est une population remaniée par le flot des invasions successives. Malgré ces antécédents probables, ils ne s'allient qu'entre eux, évitent tout croisement et par là sont assez dégénérés d'esprit et de corps. Ils n'ont pas la vivacité d'intelligence des fellahs. Il faut compter aussi les Bédouins et les Turcs actuels, qui ont l'intelligence et le prestige pour l'heure. Même chez des étrangers que la fortune à poussés en Égypte, comme des Circassiennes esclaves devenues des maîtresses de harems, la mode est de n'estimer que ce qui est Turc, de dédaigner ce qui n'a pas le cachet turc.

Clot-bey, bien en cour, — on déplore la perte récente de ce médecin français — dit avoir remarqué que les étrangers ne s'acclimatent pas en Égypte. Des 85 enfants de Méhémet-Ali, dit notre auteur, il ne lui en reste que cinq: et encore les deux aînés sont-ils nés en Albanie. La mortalité ne serait pas de dix pour cent par année, mais à peu près de nonante pour cent. Quel fait et quelles conséquences! Si ce fait est constaté, si l'assertion se confirme, on conçoit à quoi se réduit l'influence des étrangers sur les habitants indigènes.

Il y a sur les harems des particularités qu'il ne sied pas de raconter. Par le récit de la visite de cette dame russe aux filles de Méhémet-Ali, le lecteur se sera demandé ce qu'étaient en réalité et ce que sont devenus ces deux personnages. Nasleh Khanoun, par abréviation en Egypte Nasl'oun, était une femme impérieuse, violente, dissolue et cruelle. Son harem était l'enfer organisé. Si elle

avait quelque jalousie, un soupçon sur une esclave, cette esclave était perdue. Elle envoyait le soir ses eunuques choisir les plus beaux jeunes gens dans les rues du Caire, les gardait la nuit et les faisait jeter au Nil le matin. Le Defterdar, son mari, homme sanguinaire, était devenu suspect au vice-roi. Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, invita Defterdar à une promenade sur le Nil. Ils jouaient aux échecs en bateau, quand Ibrahim prétextant une tricherie de son beau-frère, lui jeta un pion à la face. Le Defterdar, atterré, muet, comprit qu'il était condamné d'avance. Il se retira dans une maison de campagne et attendit son sort. On lui laissa le choix entre le lacet et le poison; il préféra ne pas se pendre, et avala une potion assoupissante avec le flegme du fatalisme. Nasleh Khanoun et sa sœur Zeinab sont mortes il y a deux ou trois ans.

Personne ne décrira des scènes d'intérieur: l'abaissement des femmes peut seul se prêter aux caprices dénaturés de leurs maîtres.

Les maîtresses des harems sont mercenaires, et exploitent souvent leurs esclaves à l'insu des maris qui du reste sont blasés dès la première adolescence. Achmet-Ali, dans les derniers temps de sa vie a pu rester deux ans sans mettre le pied dans son harem. Il n'y allait qu'une fois par semaine, par convenance, pour rendre visite à son épouse légitime, qui vit encore, femme d'ailleurs extrêmement instruite et distinguée. Elle gémit sur la servitude et l'objection de ses compagnes. La morale et l'honneur n'ont pas de noms en Arabe. Pourquoi? Parce qu'ils n'existent pas.

La clôture du harem est sévère. Dans les cas de maladie, le médecin reste à la porte; et sa femme, si elle est admise dans l'intérieur, va auprès de la malade et revient en raconter l'état au médecin, qui attend dehors. Quelquefois, il peut tâter le pouls à la malade, à travers les grilles du harem. C'est rarement qu'il entre! Les

femmes se ratrappent à huis clos de ces contraintes de l'étiquette.

Les Orientaux sont passionnés pour les senteurs: leur pharmacie a en propre des parfums spéciaux et des pomades épilatoires. Dans les pays chauds, l'épilage est une mesure de salubrité, comme l'abstention de vin et de liqueurs fortes. Les musulmans boivent cependant de la bière, quoique spiritueuse, parce qu'elle n'est pas défendue dans le Coran. Dans le Levant, les femmes n'ont point de conversation; ce sont des meubles, on les achète plus ou moins cher selon leur degré d'utilité, comme les Européens dotent leurs filles en proportion de ce qu'elles coûteront à leurs maris.

Le couvent copte du Caire renferme la grotte qui servit de refuge à la sainte famille dans la fuite en Égypte. La laure, qui perpétue la tradition de la Thébaïde, est adjacente à l'église bâtie au-dessus de la grotte. Cette église est divisée en plusieurs compartiments: le premier, à partir de l'entrée, est destiné aux catéchumènes; dans le second se tiennent les pénitents; le troisième attribué aux fidèles, renferme des tribunes latérales grillées qui sont la place des femmes, et une chaire pour le prédicateur; le quatrième réservé au clergé, et orné du maître-autel, se termine par le chœur hexagone. Tous les compartiments sont séparés les uns des autres par une boiserie à jour: le compartiment des prêtres est fermé par une grille d'ivoire admirablement sculptée. Le prêtre qui accueillit les voyageurs, récita des versets de l'Évangile en copte et en arabe; le copte a des sons moins gutturaux, et déplaît moins à l'oreille, encore qu'il ne soit pas harmonieux. La beauté de la voix est aussi une conquête de la civilisation.

On descend de l'église à la grotte par un escalier de quelques marches. L'endroit où, selon la tradition, la mère de Dieu déroba son fils aux yeux de ses persécuteurs, est

une petite niche si étroite qu'une fellahine seule pourrait s'y tenir accroupie avec son enfant sur les genoux. La grotte formant une sorte de chapelle souterraine, paraît taillée dans le roc.

Les marqueteries d'ivoire sont belles dans la grotte; mais il y en a de plus belles dans d'autres églises qui sont enrichies de reliques. L'une de ces églises possède le chef de Sainte Barbe, qui eut le cou tranché par son père idolâtre: son corps reposerait à Kieff où il aurait été transféré je ne sais comment de Venise qui affirmait avoir ce dépôt encore au XVIIe siècle. Cette mort eut lieu à Nicomédie en Asie Mineure, ou à Héliopolis, dont les ruines sont assez distantes du Caire. L'histoire a bien de la peine à éclaircir ce qui se rapporte à la patronne des cannoniers et des mineurs.

Les Coptes tirent leur nom de *Copto*, la métropole disparue de la vieille Thébaïde, semée de laures, suite de cellules éparses qui finirent par se grouper et constituer les monastères.

Le Copte s'affirme de pur sang; c'est le *sang bleu*, quoique les invasions successives aient dû y déteindre et le mêler quelque peu. Sa couleur tire plus sur le jaune que celle des Arabes; ses yeux sont plus grands et ont l'expression encore plus profonde et plus mélancolique que celle des fellahs, comme si la contemplation des solitudes religieuses dilatait plus le regard que l'esprit des immenses déserts. La face du Copte paraît plus large et le front plus fuyant que chez les derniers, qui furent voués à la glèbe.

Les Coptes sont circoncis; et leurs prêtres, eutychéens pour la plupart, croyant que la nature humaine de Jésus-Christ avait été absorbée par la nature divine comme une goutte d'eau par la mer. Les eunuques, monopolisés par les couvents coptes situés sur la route du Caire à la mer Rouge, sont d'autant plus chers qu'ils sont

plus mutilés. Un eunuque parfait est hors de prix. Les moines, qui exercent sur des enfants la castration, les enterrent à demi la plus grande partie des trois jours qui suivent cet attentat.

La ville de Syout, grand marché aux esclaves, à un monastère qui livre au commerce quatre cents eunuques en moyenne par année, et se trouve le principal théâtre de cette opération odieuse et meurtrière. Aussi les religieux en sont-ils plus gras que leurs frères qui habitent en aval sur la montagne des Oiseaux, et sont réduits à se jeter à la nage dans le Nil pour demander l'aumône aux passagers des embarcations du fleuve.

Le grand eunuque, on l'ignore, est le second personnage d'un palais: il vient après le pacha, et jouit de la plus grande influence parmi les gens de la cour. Ce personnage a beaucoup de crédit, et il favorise quiconque lui plaît et lui remet le *bakchich*, c'est-à-dire une gratification.

Il y a des types, qui appartiennent à des civilisations demi-barbares. Le portrait d'un marchand du Caire, riche à millions, n'est pas à oublier. Basili, c'est ainsi qu'il se nommait, était un de ces ivrognes dangereux comme on en trouve en Russie. Il ne cessait de boire une semaine entière: soûl comme un éléphant qui arrache les arbres avec sa trompe et lance en l'air ses agresseurs, pendant ces huit jours d'ivresse furieuse et d'exaspération, Basili bouleversait et assommait tout dans sa maison. Vouloir l'arrêter c'était le pousser au paroxysme de ses colères extravagantes. Il périt de mort violente par l'ordre du vice-roi.

Les Ghawansies sont rabaissées à la dernière ignominie pour avoir le droit de vivre, et sont abîmées dans la dégradation. Danses lascives, pantomimes obscènes, voilà l'existence de ces malheureuses et pitoyables créatures, qui n'ont jamais eu le sens de la pudeur, mot ignoré dans leur langage, et ne conservent que les instincts de la bestialité. Une femme infidèle, chassée d'un harem, et qui

avait évité d'être cousue dans un sac et jetée au Nil, pour avoir été la maîtresse d'un pacha, dirigeait un établissement de ces pauvres Ghawansies, qui s'efforçaient d'attirer chez elles les bateliers et les passagers du fleuve, par ces provocations grossières, ces frétillements de reins et ces pas cadences qu'accompagne le tambourin. On a confondu à tort les Ghawansies avec les almées et les bayadères, ces femmes mercenaires exploitées aussi par des matrones et même par des prêtres de l'Inde, qui bénéficient de leur conduite licencieuse. Ces danses effrontées s'exécutent du reste par des couples des deux sexes sur les places publiques du Caire avec un appareil de rare indécence. Les matelots qui débarquent, se gênent encore moins en plein jour dans les rues d'Alexandrie. Quel Hercule fera passer la rivière dans l'écurie d'Augias?

Malgré les contrastes profonds qui existent entre l'Orient et l'Europe civilisée, j'ai dit qu'une révolution dans les mœurs musulmanes serait possible et s'opèrerait plus vîte qu'on ne croit sous l'influence d'événements extraordinaires. En lisant après coup les incomparables *Mémoires* de Napoléon, je trouve, dans les dictées à Gourgaud, ce passage significatif, concernant les usages de l'Égypte :

« Les femmes ont leurs priviléges. Il est des choses que les maris ne sauraient leur refuser sans être des barbares, des monstres, sans soulever tout le monde contre eux ; tel est, par exemple, le droit d'aller au bain. Ce sont des bains de vapeur où toutes les femmes se réunissent ; c'est là que se trament toutes les intrigues politiques ou autres ; c'est là, que s'arrangent les mariages. Le général Menou ayant épousé une femme de Rosette, la traita à la française. Il lui donnait la main pour entrer dans la salle à manger, la meilleure place à table, les meilleurs morceaux étaient pour elle. Si son mouchoir tombait, il s'empressait de le ramasser. Quand cette femme eut conté ces circon-

stances dans le bain de Rosette, *les autres conçurent une espérance de changement dans les mœurs*, et signèrent une demande au *Sultan Kébir* pour que leurs maris les traîtassent de la même manière.»

Le sultan Kébir, ou grand sultan, était le titre dont les Arabes désignaient Napoléon. Laissons de côté le mouchoir que les codes de la bienséance moderne défendent de ramasser à l'homme poli tenu seulement d'avertir la personne distraite qui le perd; il ressort du fait précédent que la transformation des coutumes est possible, est désirée en Orient, avec un noble cortége de conséquences morales; et qu'en accordant aux femmes complètement dépendantes de leurs maîtres, les avantages et les prérogatives de la civilisation chrétienne, on les disposerait sans peine à en accepter les charges et les devoirs, leur dignité s'élevant en proportion de leurs droits.

Quant au motif que Napoléon attribue à Mahomet dans l'institution de la polygamie, l'extinction de la haine des races et des couleurs par l'union des chefs de la nation avec des esclaves, blanches, noires, cuivrées ou basanées, la religion évangélique aurait bientôt appris à ces peuples qu'ils sont frères; et la seule influence de cette doctrine a produit, à travers des guerres atroces, il est vrai, l'abolition de l'esclavage dans l'Amérique du Nord, et produira partout le même effet. Napoléon ajoutait: « Lorsqu'on voudra dans nos colonies donner la liberté aux noirs et y établir une égalité parfaite, il faudra que le législateur autorise la polygamie et permette d'avoir à la fois une blanche, une noire et une mulâtre.» Mais d'abord, comme Napoléon le remarque pour l'Égypte, « on comprend difficilement la possibilité d'avoir quatre femmes dans un pays où il n'y a pas plus de femmes que d'hommes »; il explique le phénomène en établissant qu'en réalité les onze douzième de la population n'en ont qu'une, parce qu'ils n'en trouvent qu'une. Ce serait aussi le cas outre-mer, à

Saint-Domingue ou à la Jamaïque. Ensuite la solution est ailleurs. La simple doctrine chrétienne, en déclarant tous les hommes enfants de Dieu, n'en fait-elle pas une seule et même famille d'une manière plus intime et durable que des combinaisons politiques de croisement? et cette doctrine n'amène-t-elle pas l'alliance du sang entre les hommes de différentes couleurs; et en limitant les caprices de la fortune et de la corruption, en prescrivant la monogamie, n'est-elle pas conforme à l'équité sociale non moins qu'à la loi naturelle?

A l'époque de l'expédition d'Égypte, dit Napoléon, il s'y trouvait trois races d'hommes: les Mamelouks ou Circassiens, les Ottomans ou janissaires et spahis, et les Arabes, ou naturels du pays. Ces trois races d'hommes n'ont ni les mêmes principes, ni les mêmes mœurs, ni la même langue! Elles n'ont de commun que la religion mahométane.

Les Mamelouks avaient pour chefs des beys, recrutables dans la seule Circassie: chez eux, des vices contre nature étaient des moyens de parvenir.

Les Ottomans descendent des Turcs qui s'établirent en Égypte, au XVIe siècle, lors de la conquête de Sélim.

Les Arabes ont pour chefs les grands scheiks, descendant de ceux des Arabes qui conquirent l'Égypte du temps de Mahomet.

Les fellahs, ayant à cette époque embrassé la foi musulmane, furent confondus avec les Arabes; et les ethnographes actuels penchent à croire les fellahs, non Arabes, comme le dit Napoléon, mais bien les derniers rejetons de cette multitude esclave dans la vieille Égypte.

Les Arabes habitent les déserts sous leur tente voyageuse. Plaines de sable arides, dont la monotonie n'est coupée par intervalle que par des oasis couvertes d'un peu de verdure et d'eau alcaline: les tribus errantes rencontrent parfois une grande quantité d'ossements d'hommes

et d'animaux dont elles font du feu: c'est le reste des caravanes englouties par le simoun!

Napoléon attribue la plus grande instabilité des empires d'Asie en comparaison de ceux d'Europe, au fait que l'Asie est environnée d'immenses déserts d'où sortent tous les trois ou quatre siècles des hordes guerrières irrésistibles, telles que celles des Ottomans, de Tamerlan, de Gengis-Khan.

Quant à l'empire ottoman actuel assis un pied sur l'Europe et l'autre sur l'Asie et l'Afrique, Napoléon motivait la tolérance alors établie et la protection tacite qu'accordait aux chrétiens de l'Arménie, de la Syrie et de l'Asie mineure le divan de Constantinople, par la faible minorité de ces chrétiens et leur état naturel d'opposition contre les gens du pays, de sorte qu'en aucun cas ils ne pourraient se liguer avec ces derniers pour restaurer la nation syriaque ou arabe. « Toutefois ceci ne peut s'appliquer à la Grèce, où les chrétiens sont en nombre supérieur. Les sultans ont fait une grande faute en laissant réunis un nombre si considérable de chrétiens. Tôt ou tard cette faute entraînera la perte des Ottomans. »

Vous l'entendez, la Turquie a eu tort de laisser en Grèce une pareille agglomération de chrétiens; c'est le germe de sa ruine. Ceci est une parole politique, mais ce n'est pas une parole morale. La prédiction de Napoléon se vérifie, son coup d'œil est infaillible; mais la conscience réside plus haut que le génie, et la justice déconcerte la diplomatie. Les Candiotes agissent sans se soucier des avis d'ambassade: puissent-ils s'affranchir pour leur propre compte, sans tomber dans le piége moscovite. Les Turcs sont-ils aussi barbares que les Russes? Là est toute la question pour l'Europe.

Lors de l'expédition d'Égypte, des Russes combattaient dans les rangs turcs et étaient de connivence avec l'Angleterre contre la France: est-ce que les Russes déployaient

ce beau zèle en faveur de la sublime Porte, ou n'était-ce pas pour exclure de l'Orient la France et s'assurer la proie de Constantinople? Et l'Europe se croiserait-elle les bras devant un pareille ambition fort réalisable, car les causes religieuses priment les causes politiques dans les choses de l'Orient, ce qu'on oublie trop?

Voici les lignes qu'écrivait le duc de Raguse; c'était en 1834:

«Après avoir vu en détail tout ce que les ruines d'Alexandria-Troas présentaient de digne d'intérêt, je me rendis à mon bâtiment qui m'attendait sur la côte. J'avais à peu de distance de moi l'île de Ténédos, placée comme un point d'observation en face de l'embouchure de l'Hellespont; et cette autre île de Lemnos, qui semble destinée à devenir le boulevard de l'Occident, le bouclier de l'Europe, et le point d'appui de la puissance maritime qui tiendra un jour en échec les forces de la Russie, au débouché de ces passages: passages dont elle a besoin d'user pour sa prospérité; mais dont la possession absolue et exclusive serait menaçante pour la liberté de l'Europe.»

On sait que Marmont, général en Égypte, maréchal de France, avait assez reçu de politesses en Russie surtout en Crimée, pour être sympathique à cette puissance: là donc il ne fait qu'obéir à l'évidence stratégique qui crève les yeux à un observateur impartial.

Napoléon a étudié admirablement le fleuve dont un Anglais vient de découvrir les sources, et qui reste le plus grand de la terre et le plus merveilleux!

«En Égypte il ne pleut jamais. La terre n'y produit que par l'inondation régulière du Nil. Lorsqu'elle est haute, l'armée est abondante; lorsqu'elle est basse, la récolte est médiocre. . . .

«Le Nil commence à s'élever au solstice de l'été; l'inondation croît jusqu'à l'équinoxe; après quoi elle diminue progressivement. C'est donc entre septembre et mars, que

se font tous les travaux de la campagne. Le pays est alors ravissant; c'est le temps de la floraison et de la moisson . . .

«La surface de la vallée du Nil, mesurant cent cinquante lieues de l'Éléphantine au Caire, avec une largeur moyenne de cinq lieues, équivaut à un cinquième de l'ancienne France; ce qui ne supposerait, dans un état de prospérité, que quatre à cinq millions d'habitants. Cependant les historiens arabes assurent que lors de la conquête par Amrou, l'Égypte avait vingt millions d'habitants et plus de vingt mille villes.

«Chose vraisemblable, parce qu'une bonne administration et une population nombreuse pouvaient étendre beaucoup le bienfait de l'inondation du Nil. Toutes les terres produisent en Egypte. Nous sommes d'ailleurs fondés à penser que le Nil fécondait plusieurs oasis, îles de verdure dans une mer de sable . . .

«Il n'est aucun pays où l'administration ait plus d'influence qu'en Égypte sur l'agriculture et par conséquent sur la population, parce que les irrigations n'y peuvent être que factices ou artificielles.

«Bonne, l'administration admet les meilleurs réglements de police sur la direction des eaux, l'entretien et la construction des canaux d'arrosement. Mauvaise, partiale ou faible, elle favorise des localités ou des propriétés particulières, au détriment de l'intérêt public, ne peut réprimer les dissensions civiles des provinces, quand il s'agit d'ouvrir de grands canaux ou enfin les laisse tous se dégrader; il en résulte que l'inondation est restreinte, et par suite l'étendue des terres cultivables. Sous une bonne administration le Nil gagne sur le désert; sous une mauvaise, le désert gagne sur le Nil . . .

«Depuis deux cents ans, l'Égypte a sans cesse décru. Lors de l'expédition des Français, elle avait encore de deux millions cinq cent mille à deux millions huit cent

mille habitants. Si elle continue à être régie de la même manière, dans cinquante ans elle n'en aura plus que quinze cent mille.

« En construisant un canal pour dériver les eaux du Nil dans la grande Oasis, on acquerrait un vaste royaume. Il est raisonnable d'admettre que du temps de Sésostris et de Ptolémée, l'Égypte ait pu nourrir douze à quinze millions d'habitants, sans le secours de son commerce et par sa seule agriculture.

« De tout temps l'Égypte a servi d'entrepôt pour le commerce de l'Inde. Il se faisait anciennement par la mer Rouge. Les marchandises débarquées à Bérénice étaient d'ordinaire transportées à dos de chameau jusqu'à Thèbes aux cents portes; ou elles remontaient de Cosséir jusqu'à Suez, d'où on les transportait à dos de chameau, jusqu'à Memphis et Péluse. Du temps de Ptolémée, le canal de Suez au Nil fut ouvert. Dès lors, plus de portage pour les marchandises; elles arrivaient par eau à Baboust et Péluse, sur les bords du Nil et de la Méditerrannée.

« Indépendamment du commerce de l'Inde, l'Égypte en a un qui lui est propre. Cinquante années d'une administration française, accroîtraient sa population dans une grande proportion. Elle offrirait à nos manufactures un débouché, qui amènerait un développement dans toute notre industrie; et bientôt nous serions appelés à fournir à tous les besoins des déserts de l'Afrique, de l'Abyssinie, de l'Arabie et d'une grande partie de la Syrie. Ces peuples manquent de tout; et qu'est-ce que Saint-Domingue et toutes nos colonies auprès de tant de vastes régions?

« La France tirerait à son tour de l'Égypte du blé, du riz, du sucre, du natron, et toutes les productions de l'Afrique et de l'Asie.

« Les Français établis en Égypte, il serait impossible aux Anglais de se maintenir dans l'Inde . . .

« En supposant le commerce de ce pays libre, comme il

l'a été jusqu'ici entre les Anglais et les Français, les premiers seraient hors d'état de soutenir la concurrence. La possibilité de la reconstruction du canal de Suez étant un problème résolu, et le travail qu'elle exigerait, étant de peu d'importance, les marchandises arriveraient si rapidement par ce canal et avec une telle économie de capitaux, que les Français pourraient se présenter sur les marchés avec des avantages immenses : le commerce de l'Inde, par l'Océan, en serait infailliblement écrasé. »

Le canal de l'Isthme de Suez s'achève à présent par la persévérance indéfectible de M. Ferdinand Lesseps, encouragée, appuyée par la sympathie de l'Allemagne : la France a depuis longtemps quitté l'Égypte sur qui Napoléon avait posé son regard d'aigle; mais elle a, en revanche, conquis l'Algérie, qui est un autre chemin de l'Orient; et s'appuyant sur la barrière de l'océan Atlantique à l'ouest, et par les côtes méridionales de la Méditerranée ayant un pied sur l'Afrique, la France a sa ligne de conduite toute tracée dans les paroles prophétiques de l'empereur.

Écoutez encore : voici comme il achève ce tableau de la civilisation attendue en Égypte.

« Alexandre s'est plus illustré en fondant Alexandrie et en méditant d'y transporter le siége de son empire, que par les plus éclatantes victoires. Cette ville devait être la capitale du monde. Elle est située entre l'Asie et l'Afrique, à portée des Indes et de l'Europe. Son port est le seul mouillage des cinq cents lieues de côtes, qui s'étendent depuis Tunis ou l'ancienne Carthage, jusqu'à Alexandrette; il est une des anciennes embouchures du Nil. Toutes les escadres de l'univers pourraient y mouiller; et dans le vieux port, elles sont à l'abri des vents et de toute attaque. Des vaisseaux tirant vingt-un pied d'eau y sont entrés sans difficulté. Ceux du tirage de vingt-trois pieds le pourraient; et avec des travaux peu con-

sidérables, on rendrait cette passe facile, même pour les vaisseaux à trois ponts . . .

« La dégradation des canaux du Nil empêche ses eaux d'arriver jusqu'à Alexandrie. Elles n'y viennent plus que du temps de l'inondation, et l'on est obligé d'avoir, pour les conserver, de vastes citernes voûtées dont l'aspect nous frappa. A côté du port de cette ville est la rade d'Aboukir que l'on pourrait rendre sûre pour quelques vaisseaux... »

Et dans une note sur Alexandrie, Napoléon dit encore:

« Elle s'était accrue sous les Ptolémées au point de donner de la jalousie à Rome. Elle était sans contredit la deuxième ville du monde. Sa population s'élevait à plusieurs millions. Au VIIe siècle elle fut prise par Amrou, dans la première année de l'hégire, après un siége de quatorze mois. Les Arabes y perdirent vingt-huit mille hommes, son enceinte était de douze milles de tour; elle contenait quatre mille palais, quatre mille bains, quatre cents théâtres, douze mille boutiques, plus de cinquante mille juifs. L'enceinte fut rasée dans les guerres des Arabes et de l'empire romain. Les Arabes rétablirent une nouvelle enceinte; c'est celle qui existe encore; elle n'a plus que trois milles toises de tour, ce qui suppose encore une grande ville. La cité est maintenant toute sur l'isthme. Le Phare n'est plus une île; sur l'isthme qui le joint au continent, est la ville actuelle. Elle est fermée par une muraille qui barre l'isthme et n'a que six cents toises. Elle a deux bons ports (neuf et vieux) . . .

« La colonne de Pompée frappe l'imagination comme tout ce qui est sublime. Les aiguilles de Cléopâtre sont encore dans le même emplacement. En fouillant dans le tombeau où a été enterré Alexandre, on a trouvé une petite statue de dix à douze pouces, en terre cuite, habillée à la grecque; ses cheveux sont bouclés avec beaucoup d'art et se réunissent sur le chignon; c'est un petit chef-d'œuvre. Il y a à Alexandrie de grandes et belles mosquées,

des couvents de Coptes, quelques maisons à l'européenne, appartenant au consulat. »

Une société d'ingénieurs français et genevois de la plus grande distinction, achèvent la *Distribution d'eau d'Alexandrie*, sont en train d'y créer un port immense avec embranchement au lac Maréotis et d'y exécuter la colossale entreprise des docks, sans compter qu'ils construisent en même temps des machines hydrauliques pour doter d'une eau pure et saine le Caire qui ne s'abreuvait que d'une eau infecte et dangereuse. MM. Cordier et Hugin ont obtenu cette double concession en 1864, du vice-roi Ismaïl pacha; et ils marchent de concert et de front avec M. Lesseps, avec la compagnie qui a établi les chemins de fer d'Alexandrie à Suez et au Caire, pour réaliser dans ce pays, au prix de travaux opiniâtres, les progrès industriels rêvés par le génie de l'Occident et précurseurs infaillibles du progrès moral dont l'Égypte a un si profond besoin. On peut répéter que ce sont les pionniers de la civilisation sur une terre qui fut le berceau de la science et de la philosophie grecque, comme de la législation hébraïque et de la théologie chrétienne, mais est retombée dans l'ignorance et l'abrutissement. A ce propos, qu'est-ce que S. A. Moustapha-Fazil croit faire avec sa constitution élaborée pour la *jeune Turquie?* La culture intellectuelle et morale est le terrain préparatoire des libertés publiques: Pense-t-on introduire du coup les mœurs politiques et les enraciner chez un peuple, comme le jardinier repique dans un carreau des plantins de choux qui reprennent? L'influence politique, commerciale et intellectuelle de la France est ce qui a jusqu'ici le plus profité à l'Égypte.

Alexandrie, vue du port, n'a rien d'imposant. La rue Mahmoudieh est la rue des Européens, du commerce, des magasins; c'est la plus fréquentée . . . La place des Consuls, où flottent chaque dimanche les pavillons de toutes nations, est la plus belle d'Alexandrie, après la place

Sainte Catherine, devant l'église du même nom ; puis vient la place aux Poules, où il y a continuellement marché de toute espèces de choses, et entre autre de ces volatiles que les Égyptiens font de temps immémorial éclore dans des fours! Les autres rues, sales, étroites, n'ont pas de noms. Par la pluie les rues non pavées, sont une véritable mare de boue : tous les Européens portent ces jours d'averse des bottes à l'écuyère et les Arabes pataugent là dedans toujours nu-pieds. Le faubourg arabe, longeant le canal puant de Ramanyek, est couvert de huttes de terre, qui dévalent au jet d'eau d'une pompe à feu; gens et bêtes y habitent pêle-mêle. Ce canal abandonné fut le trait d'union entre Alexandrie et le Caire par la branche du Nil qui débouche à cinq milles au-dessous de Rosette. Mais le vigilant Méhémet-Ali a creusé celui de Mahmoudieh et ramené la fécondité où régnait le désert.

Il y a deux églises catholiques: celle de Sainte Catherine bâtie au lieu où était la prison de cette martyre, patronne des écolières, est la principale et fort belle. Sise au milieu d'un parc, planté de palmiers, d'oliviers et de tous les arbres asiatiques, elle offre l'aspect d'une ville dans une oasis. Une superbe allée longue de cent et quelques mêtres, bordée de platanes, vous conduit au péristyle. J'y ai entendu un vieux capucin à barbe grise prêcher en italien (c'est la langue dominante avec l'arabe), sur la rédemption. Le parc de l'église est fermé par un mur assez élevé, au-dessus duquel on aperçoit les *régimes de dattes* des palmiers. [1]

L'autre église est celle des Sœurs, sise dans la rue du même nom et tout près de la rue Mahmoudieh où je demeure.

[1] On appelle régime de dattes la portée de fruits du palmier, qui forme une espèce de couronne au-dessus des feuilles en éventail. Les bananes sont un fruit délicieux mais très-cher: elles coûtent 3 piastres et demie la pièce, c'est-à-dire plus de 40 centimes.

Près de la célèbre église de Sainte Catherine, très-petite au XVIIe siècle et ouverte alors aux pèlerins par un chrétien qui en avait la clé, se trouvait jadis l'église de Saint Marc, appartenant aux Coptes et possédant le sépulcre de cet évangéliste dont les Vénitiens enlevèrent le corps. La mosquée des mille et une colonnes présente au voyageur les scènes d'ablution les plus singulières. Les musulmans s'y lavent en règle, à l'ébahissement du voyageur.

Il y a cinq ou six théâtres : le plus grand s'appelle *Zisinia* ; viennent ensuite ceux *d'Alfiéri* pour le drame, et de *Rossini* pour l'opéra.

Le dimanche des Rameaux (avril 1865), nous avons pris une voiture, nous avons été à *la colonne de Pompée* que jamais aucune Anglaise n'a escaladée, crois-le bien, à moins d'y avoir fait préalablement placer les engins nécessaires à son ascension, tels que échelles, cordes. Un Égyptien me disait, il y a quelque temps, que douze personnes des plus marquantes d'Alexandrie, avaient fait un dîner sur le chapiteau, tout au sommet. La chose ne me paraît pas impossible, quand je contemple ce monolithe superbe qui a résisté à plus de deux mille ans, et demeure intact.

L'architecte Dinocrate l'érigea par l'ordre d'Alexandre : le fût d'un seul bloc de granit rouge n'a pas moins de 90 pieds de long sur 98 de module. Avec son socle, la colonne a une hauteur totale de 114 pieds. Elle domine la ville et sert de signal aux vaisseaux.

Un canal navigable *le fossé Alexandrin*, traversait ce quartier ; et le mettait en communication avec le port d'Eunoste, en fournissant d'eau les citernes si nombreuses que la plupart des maisons de la ville étaient bâties sur leurs voûtes.

Au pied de la colonne vulgairement dite de Pompée, située sur une légère éminence, se trouve le cimetière

musulman; les pierres tumulaires recouvrent d'ordinaire tout le corps du défunt; ces pierres sont surmontées du côté du couchant, dans la direction de la Mecque, d'un bras terminé en forme de turban, ce qui leur donne un peu l'aspect d'une croix ébranchée.

Pour les aiguilles de Cléopâtre que Napoléon vit toutes deux debout, superbes blocs de granit, chargés d'hiéroglyphes, de 60 pieds de haut sur 7 de large; l'un donné au roi de France par Méhémet-Ali se dresse encore devant les yeux étonnés, et l'autre gît renversé, les Anglais n'ayant pu le transporter.

Le 31 mars dernier (1865) correspondait au 6 *chavonal* qui est le jour où le vice-roi envoie tous les ans du Caire le *tapis sacré* qui recouvre le tombeau du prophète. Beaucoup de vieux musulmans profitent de cette occasion pour faire le pèlerinage de la Mecque. La population arabe était toute en mouvement; on battait d'un affreux tambour, on promenait les étendards verts et noirs, avec des caractères arabes en filets d'or ou d'argent, sans doute quelques versets du Coran. Une vieille Anglaise aux longues dents, riait aux éclats aux bras de son flegmatique mari et en compagnie d'un gentleman . . .

Toutes les fêtes se font avec beaucoup de bruit; celles de la circoncision chez les juifs consistent dans une procession criarde à travers les rues.

Les mariages grecs offrent un défilé non moins pittoresque, ni moins assourdissant: Les époux sont en tête, puis les parents; suivent les porteurs des corbeilles aux cadeaux de noce, et un tas d'insensés criant comme des aveugles qui ici crient l'heure aux mosquées, C'est un de leurs priviléges. Les musulmans prétendent que les aveugles ont la voix plus forte que les autres, ce qui serait du reste d'accord avec le cours d'anatomie comparée de M. Pictet de la Rive, qui explique l'atrophie d'un sens ou d'un membre par l'hypertrophie d'un autre: « remarque

juste d'une intelligence heureuse de mêler le souvenir de l'Académie de Genève et de la terre natale à l'observation des mœurs et des curiosités étrangères.

Napoléon dit que les maux d'yeux ont fort incommodé l'armée française en Égypte, et que plus de la moitié des soldats en ont été atteints . . . Saint Louis de retour de son expédition du Levant ramena beaucoup d'aveugles; et c'est ce qui donna lieu à l'établissement des Quinze-Vingts à Paris.

Ces ophthalmies, attribuées à tort ou à raison aux sels dont le sable et la poussière sont mêlés, ou à l'irritation que produit le défaut de transpiration, pendant des nuits très-fraîches succédant à des jours brûlants, résultent toujours du climat; et c'est à leur suite que tant de personnes perdent la vue ou un œil.

En fait d'argent, il y en a de tous les pays du monde, comme des consuls de toutes les nations: des roupies indiennes, des copeks et des roubles russes, des thalers prussiens, et beaucoup de zwanzigers allemands, les pièces de dix kreutzers et de cinq kreutzers autrichiens, sont la monnaie la plus répandue. Les ducats d'Autriche sont très-estimés. Il va sans dire que les dollars américains, les écus et les louis d'or français circulent. Les sequins de Venise sont rares; les sequins hongrois le sont moins. Les pièces égyptiennes sont assez curieuses. Tant de signes représentatifs de la valeur conventionnelle inséparable d'une certaine valeur intrinsèque, indiquent assez qu'Alexandrie peut redevenir le premier port commercial du monde, puisque c'est un centre où les intérêts des deux mondes peuvent s'unir, s'entrecroiser si naturellement!

Tout fait d'Alexandrie une cité cosmopolite; n'ayant pas sept mille habitants il y a soixante ans, elle s'est relevée par degrés sous la sage et active administration de Méhémet-Ali, imbu des idées de Napoléon Ier sur l'Égypte. Il n'est pas rare de trouver des personnes qui

parlent 10 à 12 langues; Nubar pacha, ministre des affaires étrangères sous Ismaïl (fils d'Ibrahim et neveu de Saïd), parle l'arabe, le turc, le français fort bien, l'anglais, l'italien, l'arménien et d'autres. Les gens du peuple européens, parlent avec une certaine aisance trois langues: mais il faut avouer que l'arabe est difficile pour les Français.

Le *ramadan* a commencé le 26 janvier et il finit le 26 courant (février 1865). C'est le mois du jeûne des musulmans. Ils ne mangent et ne boivent *absolument rien* depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, c'est-à-dire depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à six heures du soir. Le gouvernement fait tirer un coup de canon au fort Napoléon, le matin, comme signal *d'abstinence*, et le soir, pour annoncer la *permission de boire et de manger* toute la nuit. Pendant le ramadan il n'est pas permis aux musulmans de fumer, de voir leurs femmes, de boire le café, pendant le jour. Mais la nuit rien ne leur est défendu. Aussi prennent-ils leur revanche, et se livrent-ils éperdûment à tous les excès, à la faveur des ténèbres; et ces *noctamdules* ne cessent de battre des semelles de mille côtés d'un crépuscule à l'autre, en chantant et en se battant. Des rixes mortelles s'élèvent souvent à propos de vulgaires aventures. Le pistolet et le couteau jouent un grand rôle ici: des détonations m'ont déjà réveillé maintes fois; le lendemain, on dit: «Un tel a été tué; c'est un Grec qui a fait le coup, c'est un Italien, qui a été la victime», et on ne s'en inquiète plus. On coudoie les assassins, les brigands; on n'y fait pas attention. On m'en a montré un (je le rencontre assez fréquemment dans la rue Mahmoudieh), qui en a expédié au moins huit dans la barque de Caron, et qui moyennant soixante mille francs payés au consul anglais, dont il est protégé, en sa qualité de Maltais, sujet de la Grande-Bretagne, a le droit de continuer ses meurtres. Il faut avouer que nous avons d'honnêtes gens pour consuls! Vous n'avez en définitive rien

à craindre de ces gredins-là, si vous restez tranquillement chez vous la nuit et ne vous hasardez dans des endroits suspects. Pour moi à cinq heures je suis retiré; c'est te faire comprendre que je suis chez moi avant que le soleil soit couché.

Il y a beaucoup d'étrangers en ce moment à Alexandrie. Deux mots encore sur le ramadan:

Au coup de canon du soir, la première chose que font les Arabes, quoique exténués de faim, c'est de fumer; ensuite il boivent leur café, deuxième plaisir, après le fumer qui est le plus grand et passe avant tous les autres; puis ils mangent, s'enivrent et le reste. Cette vie si inconséquente, qui énerve et n'a raison d'être que dans le fanatisme religieux, soigneusement entretenu par le gouvernement pour mieux pouvoir les dominer, entraîne beaucoup de morts après le ramadan. Ils tombent comme des mouches, encore qu'ils soient très-robustes. C'est le 15 du mois de ramadan que le sultan fait distribuer aux grands de sa cour par le second officier des eunuques blancs, des fioles d'eau bénite par l'immersion d'un bout du manteau de Mahomet.

Les Arabes sont plus durs que la pierre de leur pays; elle est friable et se broie sous vos pas. Pour eux ils sont toujours nu-pied; n'ont qu'une simple chemise et un drap malpropre par dessus; d'autres se croient richement vêtus lorsqu'il ont pu attraper un sac à farine qu'ils trouent au fond pour y passer la tête, et aux deux côtés pour y entrer les bras. S'ils n'ont pas la marque du bagne sur les épaules, ils ont au moins celle des minotiers. On en voit d'autres qui sont à peine recouverts d'une guenille sale de la hanche au genou, et souvent ivres comme des polaques.

Les femmes de cette classe d'individus misérables et dégradés ne sont guère mieux: toujours nu-pieds, la figure cachée sous leur voile parsemé de pièces d'argent ou d'or

enfilées qui descendent du front au menton, si la rangée n'est pas plus longue. Ce sont tout simplement des pièces de monnaies qu'elles trouent et qu'elles ont gagnées à grand'peine.

Une de ces femmes, un jour de novembre qu'il avait plu, avait une paire de souliers en basane jaune; elle s'arrête devant le magasin de mon ami, se lave les pieds dans la rigole boueuse et y lave ensuite sa chaussure; elle la met dans une espèce de corbillon en brin d'osier qu'elle portait au bras et s'en va nu-pieds pour épargner ses souliers qui à Genève vaudraient bien vingt sols.

Je n'ai jamais vu d'aussi belles toilettes et autant de haillons en Europe. Les Levantins et les Levantines ont un luxe effréné dans leurs habillements que la beauté de leur type ne défrise point. Parmi les types arabes il y a de belles figures; mais la généralité est plutôt laide et puis très-sale. Les uns se laissent obstruer la vue par la chassie; les autres se laissent sucer la paupière par des centaines de mouches, qu'ils se garderaient bien de chasser. C'est pitié à voir. Maintenant, beaucoup sont atteints de l'éléphantiasis, maladie qui leur fait enfler une jambe, quelquefois toutes deux, à un point extraordinaire et qui provient de l'humidité; car toutes les maisons sont humides; et dans les jolies maisons on met des paravents ou de la tapisserie collée sur toile contre les murs; souvent encore, on met de la paille entre le mur et le papier peint. Les Arabes qui couchent par terre avec les animaux domestiques, et d'autres comme les scorpions et les aspics amateurs du soleil, sont essentiellement sujets à cette maladie: les Français disent de ceux qui en souffrent qu'ils ont les jambes dépareillées.

Il est à noter la bizzarerie et le pittoresque des costumes si variés que l'on voit. Les Grecs et les Maltais sont au moins soixante mille, la plupart filous et brigands.

La population de sept cent mille âmes sous Auguste,

empereur du Rome; de dix sept mille au commencement de ce siècle, s'est accrue à vue d'œil et se monte à plus de 170,000 habitants.

La police est faite par les *cawas*, soit agents de police turcs.

J'ai vu plusieurs enterrements grecs: on porte le couvercle de la bière entre deux croix et une espèce de monstrance qui précède. Tout le monde peut donc voir dans le cercueil le défunt plus au moins richement vêtu, suivant ses moyens et l'on cloue le couvercle à la bière, une fois arrivé sur la tombe. J'ai vu aussi des circoncisions, non pas le rite juif, mais je veux dire la promenade qui se fait à cette occasion. C'est un défilé d'enfants de six à sept ans qui passent à cheval dans les rues, précédé d'une musique infernale: elle joue invariablement le même air pour les circoncisions, les cadeaux de mariage et les enterrements. Les parents suivent les enfants, dans des voitures, les femmes du peuple viennent après, en vociférant comme les moissonneuses. Les cadeaux de mariage se font également précédés de la musique; suivent les porteurs des corbeilles où sont déposés les offrandes à l'epousée, puis une cohue de fous qui braillent . . .

Le premier mai, se sont exécutés au *Maky*, dans une plaine déserte située au bord du lac Maréotis, les courses égyptiennes de chevaux. Les jockeys du prince Halim pacha ont remporté les plus beaux prix, avec des chevaux maigres, élancés, effilés, mais aux pieds agiles; la race arabe a eu la victoire sur les plus beaux étalons européens. J'ai eu le plaisir d'aller à l'hippodrome et pu juger du spectacle et du coup d'œil de la grande tribune où primaient toute l'aristocratie noble et l'aristocratie d'argent, soit les banquiers qui jouissent maintenant de l'âge d'or avec les agios. Tu seras peut-être surpris de ce que je vais te dire: c'est que j'y ai vu les plus belles femmes du monde, deux surtout qui ont fait l'admiration générale, la

femme et la fille d'un négociant; mais note que la mère paraît aussi jeune que la fille. Les beaux lions aux gants paille se pressaient autour d'elles et les dévoraient des yeux. Je l'ai déjà dit, je crois le luxe effréné de nos Européennes. Les Italiennes, aimant les couleurs vives et tranchantes, ont des parures à éblouir; les Levantines portent des diadèmes d'or et de pierreries, qui feraient envie à nos reines. Je me creuse le cerveau pour savoir où les maris trouvent autant d'argent pour faire face à tant de folles dépenses, d'autant plus qu'ici les choses de luxe ont dix fois plus de valeur qu'en Europe. J'ai fait cette course en voiture avec des amis: il y avait un demi-pied de poussière sur la route, et le vent la faisait tourbillonner en masse dans les airs: aussi à notre retour à cinq heures du soir, nous ne ressemblions pas mal à des peigneurs de chanvre qui auraient passé la nuit à leur besogne dans une grange du village.

Je ne te donne pas de détails sur les courses que tu connais; quelques paris se sont engagés, mais je ne me suis inquiété ni des gagnants, ni des perdants.

Napoléon a dit: « Les chevaux des déserts qui touchent à l'Égypte sont les plus beaux du monde... Ce qui distingue le cheval arabe est la vitesse, et surtout le moëlleux et la douceur de ses allures, le seul il peut s'arrêter brusquement sur ses jambes de derrière.» ... Les Arabes ont une généalogie de leurs juments et étalons pour s'assurer de perpétuer une race pure.

T'ai-je dit que la monture de Saint-Joseph, le père nourricier de notre Seigneur, depuis sa fuite en Égypte y a passé en proverbe, et que l'usage s'en conserve scrupuleusement parmi les musulmans, car tout le monde ne se gêne pas d'aller à baudet, les femmes ainsi que les hommes, les Européens comme les Égyptiens... Si je visite les Pyramides, je serai obligé aussi d'employer ce moyen de locomotion, car on ne peut y aller autrement...

Napoléon mentionne la quantité immense de ces utiles quadrupèdes en Égypte, grands et de belle race, et les services que huit mille d'entre eux rendirent à son armée. Ils tiennent en quelque sorte lieu de fiacres au Caire: les soldats, moyennant un petit nombre de paras, en avaient un à leur disposition pour toute une journée. Des auteurs affirment que les Turcs mirent à la mode les ânes au Caire afin de garder les chevaux pour eux.

Comme le chameau qui a deux bosses, le dromadaire, qui n'en a qu'une, boit peu et supporte la soif plusieurs jours. Il trouve jusque dans les lieux les plus arides quelque chose pour se nourrir. C'est l'animal du désert, c'est le vaisseau de cette mer sablonneuse et mouvante. Cette faune non moins que cette flore, appropriée à chaque région du globe, n'atteste-t-elle pas la Providence et ne laisse-t-elle pas éclater la vérité des causes finales dans les êtres de la création?

Personne ne nourrit les chiens à Alexandrie; ils rôdent sans cesse. Des maisons en tiennent huit ou neuf, sans se soucier de quoi ils vivent; ils n'en pullulent pas moins.

Tout est excessivement cher à Alexandrie. Je suis descendu à l'hôtel *Abbas* où l'on paie quinze francs par jour, sans le vin qui se compte à part . . . J'ai pris une belle chambre avec canapé, bureau, bon lit, et tapissée (ce qui est rare ici); je la paie soixante francs par mois. La pension revient autour de deux cents francs pour le même laps de temps. Une barbe vous coûte un franc. Les prix des vêtements et autres objets d'industrie ou de commerce sont en proportion, parce que les gens de métier, tels que cordonniers, tailleurs ou ferblantiers, y étant rares, ne s'y font pas concurrence. De même j'ai appris qu'un commis de magasin peut gagner cinq à six mille francs par an au Mexique! Mais dites quel avantage en résulte, s'il est forcé d'acheter tout six fois plus cher qu'en France ou en Autriche? Aussi les rêveurs de fortune attrapent-ils

d'amères déceptions; et les oncles en Amérique servent plus à défrayer les drames des romanciers que leurs neveux réels sur les bords du Danube ou du Rhin.

Dans les restaurants français on dîne comme vous le faites à Lyon ou à Paris: le bœuf et le veau, accommodés de différentes façons, rosbeef ou beefsteak, côtelette, fricandeau aux épinards ou avec des poix en grains, des haricots verts, des pommes de terre nouvelles, des œufs qu'on ne néglige pas, voilà le menu d'un repas, qui est d'autant plus agréable et succulent qu'on peut l'arroser avec du vin de Bordeaux. Les légumes et les primeurs qui délectent une table friande en Europe ne sont point une surprise ici. Comme mets local le pilau de riz n'est que le *risotto* italien, moins ce bon goût de jus de rôti, qui en fait le mérite en Europe. Le *couscousson* dont le principal ingrédient est de la farine de blé, se consomme surtout par les femmes qui veulent prendre de l'embonpoint: j'ai donné commission au drogman de notre administration de m'en procurer. Quant au lait dont j'use à domicile, j'en ai autant que je veux; les chèvres viennent à ma porte, et on les trait en ma présence, de sorte qu'il est tout chaud et pur de fraude. Ce ne sont pas des chèvres de Rosette qui ont les oreilles si longues, qu'outre qu'elles traînent par terre, elles sont encore retroussées de trois doigts; et l'Arabe très-gentil et tout dévoûment, qui me les a trouvées, ne ressemble guère à ces anciens Arabes des environs de cette dernière ville, qui larrons de leur métier, se lissaient le corps d'huile pour échapper des mains prêtes à les saisir.

Au dessert une orange, ou des raisins secs, ou des amandes, ou des abricots. Manger des abricots à cette saison, au mois de mai, direz-vous? . . . Nous mangions les fèves nouvelles en janvier, ce qui n'est pas plus étonnant et n'est que l'effet de ce beau climat, de ce sol sablonneux prodigieusement fertile et infatigable à produire;

ce n'est pas donc par une précocité extraordinaire, c'est la résultante de récoltes continues qui font tomber la maturité de tel fruit donné à telle époque . . . Il n'y a d'exception, je crois, que pour le coton, qui reste de cinq à six mois sur pied et en terre, pour la formation des filaments et la dureté du textile, duvet enfermé dans les graines. J'ai déjà mangé des cerises qui viennent de la Syrie. Le cerisier ne croît pas en Égypte et le châtaignier ne peut même reprendre chez nous.

Quant aux fleurs, elles n'ont pas le mérite d'être si appréciées qu'en Europe, parce qu'il y en a ici toute l'année.

Je vois beaucoup de fleurs, mais je ne verrai pas de moissons: la culture du coton qui avait donné de si beaux bénéfices aux fellahs, leur a fait abandonner presque totalement celle du blé: la France fournit les grains à l'Égypte, à l'inverse de ce qui se passait il y a six ans. L'exportation des céréales est prohibée ici pour cette raison.

Il continue de faire chaud; cependant les soirées sont toujours frileuses, et les brises de mer rafraîchissent la température, mais en Caire, pas un souffle, pas une oscilation dans l'air à remuer un atôme, aussi la chaleur est-elle suffocante: le rayon du soleil est semblable à un coup de chalumeau perpendiculaire à vous griller les cheveux sur le chef, et à vous les métamorphoser en poils roux (mai).

Ton opinion sur ce pays pour les poitrinaires est fausse, comme celle de tant d'autres personnes: car, de l'aveu de tout le monde ici, il n'est pas de pays où il y ait autant de gens enrhumés qu'en Égypte, à cause des grandes différences de température qu'on a dans un même jour. Les nuits sont très-humides, les matinées froides, le gros du jour très-chaud, le crépuscule mortel à cause du brouillard, de la poussière et de la fraîcheur des vents (11 mars). Nous allons entrer dans une période chaude ce qui est l'essentiel pour moi. Je porte toujours deux habits et un cache-nez.

Vers la mi-janvier, le brouillard d'Alexandrie était dissipé par le soleil seulement vers midi. Le ciel était nuageux, il faisait du vent, et la mer était houleuse. Pour les pluies, on les attend jusqu'à la fin de février en général.

Je lisais l'autre jour dans le *Bulletin de l'Institut égyptien* (1862—63), le compte-rendu d'un mémoire du Dr. Schnapp sur le climat de l'Égypte et sa valeur dans les affections de poitrine comme station hivernale. Il y est parfaitement démontré que l'éclosion de cette maladie a lieu même au Caire, mais cependant que l'on combat cette affection par des antiphlogistiques moins forts que ceux qui sont employés dans les régions froides. Hier dimanche, nous avons eu le premier vent chaud du désert; le *Chamsin*[1]) a soufflé toute la journée et l'air était brûlant. Tout le monde souffrait et ouvrait la bouche comme un brochet; moi seul étais bien. La poussière, il va sans dire, incommode tous les gens, sans exception, et il n'y en avait pas peu.

Avant la fondation de l'établissement des eaux, on buvait à Alexandrie de l'eau pourrie, gâtée, infecte; on la payait très-cher et souvent l'on n'en avait pas son saoûl, si la chaleur et les sécheresses dépassaient la moyenne.

Le sable absorbe l'eau qui tombe sans en laisser trace, et cette couche perméable est très-épaisse; sans quoi on ferait des puits et trouverait de l'eau à quelques pieds de profondeur.

Ici, tout près de la mer, on creuse les moindres puits à 120 et 150 pieds, sans trouver une goutte d'eau, il va sans dire; mais ils se remplissent pendant la saison des pluies qui arrosent le Delta nommé ventre de la vache par les Arabes. Ailleurs il n'y a que de fugitives ondées. Le Nil est tout, et divise l'année en cinq saisons: l'inondation,

[1]) *Chamsic*, secte d'adorateurs du feu, dans la vieille Syrie: d'où j'induis que l'orthographe *chamsin* est préferable à *Khamsin*, vent de feu.

la vallée changée en lac avec les éminences des cités et des villages comme îles;

le retrait des eaux qui donne au pays l'aspect de marais noirs immenses;

la semaille, où le laboureur n'a qu'à gratter la terre pour s'assurer des récoltes;

la floraison de toutes ces plantes, de toutes ces fleurs exubérantes de richesse;

enfin la moisson et la cueillette des fruits.

Dès que décembre a paru, la température s'est bien rafraîchie. Il a fait des pluies torrentielles dont vous ne pouvez vous faire une idée. Du 21 au 24 novembre dernier (1864) l'ouragan a été terrible, et il a péri tout près des côtes d'Alexandrie, plusieurs vaisseaux corps et biens. *La Ville de Lyon*, vapeur que j'ai failli prendre à Marseille pour venir ici, a brûlé dans notre port avec un chargement de balles de coton, la veille du jour fixé pour son départ le 14 novembre. C'était un vent à courber les flèches des minarets comme des joncs.

Les épaves et les agrès de ces navires perdus se misent à l'encan. Il fait presque continuellement des vents, ce qui vous oblige, quoiqu'il ne fasse pas froid, à mettre le par-dessus et le cache-nez.

Sur mer, par ces tempêtes sèches, c'est-à-dire sans pluie, pendant lesquelles j'ai vu tomber à la mer plus d'un chapeau et rouler plus d'un homme sur le pont du *Mœris*, j'avais un bras passé en triangle au-dessus d'un banc pour éviter une chute et me retenir: ce magnifique navire était balloté comme une feuille sur les vagues; on eût dit une coquille de noix sur le lac Léman par la bise. On avait mis le *violon*, système de cordages tendus pour ne pas laisser perdre l'équilibre aux assiettes, aux bouteilles, aux verres, et autres objets mobiles. Il y a peu de monde à table; les maux de cœur remplissent assez les estomacs. Les plus solides mangent et s'en trouvent le mieux.

Les fêtes du *beiran* qui terminent le ramadan ou temps de *miséricorde*, se sont remontrées ici avec les trois jours de mascarade que font les Maltais. Que de coutumes bizarres! Ces musulmans habillés tout de rouge, tout de jaune, d'autres accoutrements bariolés aux mille couleurs et aux modes les plus variées, m'ont distrait.

Le premier beïran est leur plus grande fête, correspondant à notre Pâques. Environ soixante-dix jours après tombe le petit ou *couroun beiran*, plus religieux avec moins de réjouissance, sorte de Noël, ou jour de l'an de Mahomet. L'année n'a chez eux que 353 jours; ils gagnent par conséquent un an tous les trente ans sur notre calendrier, et nous ont déjà rattrapé de quarante ans depuis Mahomet: l'an actuel est celui de 1281, parallèle à l'an 1865 de J. C.

Au bout de 33 ans cette fête du beïran, comme le mois de ramadan, a parcouru toutes les saisons de l'année; c'est une des harmonies de l'année lunaire.

Dans ma traversée sur le *Mœris* j'avais pu déjà remarquer la piété fataliste et imperturbable du musulman. L'Arabe pouilleux couche sur le pont du navire, enveloppé dans ses guenilles, faisant assidûment sa prière trois fois par jour, en se tournant chaque fois du côté du soleil, et en faisant par intervalles des *Salamalecs (Dieu vous garde!)* jusqu'à terre. Il ne se laisse émouvoir par rien pendant sa prière; j'en ai vu un qui se laissait marcher sur les pieds par les matelots qu'il gênait et qui lui bossuaient la tête en outre avec des colis ou caisses qu'ils avaient à transporter ailleurs.

L'autre jour à Alexandrie — c'était la fin de mars, — on m'a montré un *saint* du mahométisme; les Européens le taxent de fou, et je suis un peu de leur avis: dans tous les cas, il mérite un coup de pinceau. A midi donc je me dirigeai à pas de loup au restaurant, aiguillonné par la faim; je vis venir à ma rencontre un homme qui attira

mon attention d'abord par sa demi-nudité; une espèce de chlamyde de laine blanc sale sans manches lui recouvrait une partie de l'épaule droite, la gauche restant dégagée, les deux bras restant libres, et ne lui descendait pas jusqu'aux genoux. Si tu te rappelles l'accoutrement de peau que porte un vieux saint Jean-Baptiste qui est gravé dans la *Vie des saints* à la maison, c'est assez cela pour les contours de la draperie. Des cheveux longs, noirs, bouclés, tombant en désordre sur le front et les joues, un teint hâlé, la tête nue par un soleil ardent, hâtant le pas, gesticulant du bras droit, l'œil hagard, indifférent sur les hommes, il a évoqué dans ma mémoire ce prêtre troyen de Virgile:

Laocoon, ardens, summâ decurrit ab arce.

Semblable à ce Laocoon arrivé à la course de la citadelle, au milieu d'un groupe de soldats, et levant les mains:

Tollens ad sidera palmas,

notre saint s'arrête, aussitôt il est entouré de mahométans, il s'écrie: «*Allah, En-nebi!* — Dieu, le grand-prophète!» Il prononce des mots entrecoupés, inachevés. Ses prunelles roulent dans leur orbite, le geste augmente et se multiplie; les pieux spectateurs se contraignent la figure qui exprime la crainte et le respect. Ils sont tout oreilles aux paroles du saint, il s'échauffe, on s'attend à de l'éloquence sacrée, on croit que la religion va se personnifier dans cet enthousiasme; mais tout à coup notre saint se sauve à toutes jambes. J'ai pensé qu'il étouffait et qu'il trouvait l'air trop vicié pour continuer ses exhortations. J'aurais voulu être fort sur l'arabe pour savoir ce qu'il disait à mi-voix. A sa fuite, nos musulmans excusaient leur étonnement en disant qu'il était poussé par l'esprit de Dieu . . .

La croyance à la fatalité laisse vivre dans une certaine indifférence, dans une sorte de quiétude qui est douce dans les maux inguérissables, quoique l'on prétende qu'on

n'arriverait à rien, serait sans but dans la vie, qu'on aurait trop de confiance dans sa bonne étoile, si tous adoptaient cette doctrine. Les musulmans sont fatalistes, et ont l'habitude de répéter, en présence d'un événement extraordinaire: « Ce qui est, est; ce qui sera, doit être . . . »

Par là même, ils sont les plus fanatiques des peuples; et Napoléon remarque, qu'ils n'en sont que plus redoutables à la guerre, qu'ils ont toujours bravé la mort avec une constance et une joie étranges, s'imaginant voir s'ouvrir pour eux, au prix de leurs efforts et de leurs combats, le ciel de Mahomet peuplé de houris.

La langue arabe a vingt-huit lettres qui sont les unes *solaires*, les autres *lunaires*. L'article varie selon que le mot suivant commence par une lettre solaire ou lunaire; mais laissons l'alphabet et la formation du pluriel des substantifs, et les conjugaisons peu compliquées. Il ne s'agit pas de grammaire à présent. La désolation règne ici. En mai (1865), le choléra était à la Mecque et à Médine; la colonne des *rahis* (pèlerins), l'a apporté à Suez; mais pour éviter la contagion au Caire et à Alexandrie, les pèlerins qui doivent s'embarquer à ce dernier port pour se rendre chez eux, ne feront que traverser rapidement la ville et monteront immédiatement à bord, après avoir fait toutefois une quarantaine dans le désert . . .

Ces pèlerins font leur voyage à pied, couchent en plein air, sont mal nourris, manquent de tout pour la propreté . . . La saleté et les privations les rendent malades dans ces régions brûlantes où il serait difficile de trouver de l'eau dans un creux formé par le sabot d'un cheval. Ils sont ensuite en contact avec les musulmans asiatiques qui traînent avec eux la peste des bords du Gange; et ensemble, ils immolent des centaines de vaches sur les collines prochaines de la Mecque, et en laissent les détritus tomber en putréfaction sur le sol.

Le bulletin d'hier 21 marquait 200 personnes victimes du fléau, qui sévit avec assez d'intensité. Les Européens prennent peur, et ont filé au nombre de 22,000 depuis quinze jours à peine, sans compter les Levantins, les Syriens qui se dépêchent aussi de regagner leurs pénates: mais où se réfugieront-ils? Les côtes de la mer, Constantinople sont menacées. Cependant ce sont les Arabes, qui sont les plus maltraités; les Européens ne dépassent pas le douzième dans la liste lamentable.

Tous les bateaux partant de l'Égypte en juin, subissent la quarantaine en arrivant à destination. Aussi la quarantaine de rigueur pour Marseille est de sept jours et l'on donne à manger aux passagers et à l'équipage au bout d'une perche. Il y a eu des cas de choléra sur l'avant dernier bateau parti d'ici, le *Saïd*. C'est encore plus agréable d'être sur terre que d'être sur un bateau où il y a des malades de ce genre; car les autres doivent avoir des transes, et là, pas moyen de se sauver. Tous les bateaux regorgent de monde; on a créé des places supplémentaires impossibles; je pense, si cela continue, qu'on en va faire jusque dans les mâtures; on suspendra des paniers, des corbeilles jusqu'aux antennes et à la barre de perroquet. Ces agglomérations de voyageurs et de peureux peuvent déjà par elles-mêmes engendrer une épidémie. Le vice-roi est allé s'abriter à l'île de Rhodes, et laisse livré à lui-même son peuple, si l'on peut appeler ainsi un tas de sauvages, de filous et de voleurs. Les Français et les Allemands tranchent sur cette masse par la probité, l'intelligence et le courage.

Les Européens n'approuvent guère la conduite du vice-roi en cette circonstance. Il a donné le signal du *sauve-qui-peut*. La panique est au comble. Enfin il n'y a pas à s'en tracasser: se tenir propre, se bien nourrir et ne pas s'épouvanter. Quant à moi, j'ai déjà eu tant d'épreuves, j'ai déjà tant souffert que je suis insensible à toute espèce

de maux et que rien ne m'émeut; hormis les peines et les dangers des autres. J'ai confiance en Dieu, voilà tout.

23 juin. Beaucoup de magasins se ferment, et il est quantité de gens, qui ont la venette si forte qu'ils retiennent leur place sur des bâtiments à voiles, des barques à bois qui restent vingt à trente jours pour aller à Candie. Ce sont surtout les Grecs de la classe ouvrière qui emploient ce moyen de locomotion.

Je sais que la mortalité doit être approximativement de 300 par jour, quoique le journal n'en porte guère que 150 à 200, parce qu'il ne compte pas les Arabes morts en dehors des fortifications; et c'est précisément dans ces villages groupés autour de la ville que l'épidémie fait le plus de ravages. Un village près du chantier de l'administration des eaux, comptant 250 personnes, a été réduit avant-hier à 14 qui se sont empressées d'aller dresser leur tente ailleurs. — Les Arabes sont excessivement malpropres, se nourrissent de légumes et de fruits mal mûrs, boivent de l'eau croupissante, souvent infecte; leurs chaumières de roseaux, de fiente de vache, rarement de pierres, ont six pieds de hauteur et un seul compartiment pour eux et leurs animaux domestiques. Il en résulte une puanteur inouïe; et ils couchent par terre sur une simple natte. L'intendance sanitaire a fait vider le canal Mahmoudieh pour en renouveler l'eau détériorée par la décomposition de toutes sortes de matières organiques, et principalement par celles des bêtes atteintes d'épizootie qui y avaient été jetées, avec des cadavres de chats et de chiens . . .

Je sors à l'instant de prendre un bain soufré, non dans difficultés avec les Arabes, pendant ce temps d'épidémie quel pays! Ce que c'est que la barbarie! O santé, combien tu es précieuse au milieu de ces sauvages intéressés et cupides!

Je n'ai jamais vu une chaleur bengalienne, comme hier 26 juin, et beaucoup de personnes qui habitent l'Égypte

depuis dix ans ne l'ont jamais vus non plus. Le thermomètre marquait 45 degrés centigrades . . . Il est vrai qu'il tombait du feu; à l'ombre même, je croyais être dans un four. Aussi a-t-on une paresse phénoménale, on ne peut battre le coup: l'accablement est excessif, et l'on devient aussi fainéant que les indigènes que les Européens se plaisent tant à critiquer de leur nonchalance. Cette influence climatérique à laquelle on ne peut se soustraire longtemps est un fait. Je le vois par ma propre expérience. On passe volontiers son temps à ne rien faire du tout, pas même à penser.

On dit qu'il est mort sept cents personnes hier du choléra. Ce temps torride et sans vent est favorable à l'épidémie. Aujourd'hui il y a brise de mer et la chaleur est plus supportable. Il faut espérer que la cessation du fléau ne tardera pas . . . »

Telle est Alexandrie dans les traits les plus vifs de sa physionomie; telle fut cette cité dans la dernière et lugubre plaie qui l'a foudroyée et s'est étendue au monde. Ces détails pittoresques, ces observations justes d'un œil clairvoyant dans sa sérénité, sont tirés entre mille autres des lettres d'Eugène Duret; et ces pages sur l'Orient, que j'avais commencées auprès de ce frère alité sous le toit paternel, je les achève avec celles qu'il m'a écrites au fond de l'Allemagne, d'une main qui s'est depuis glacée dans l'Orient même. Les épreuves de la Providence brisèrent sa carrière laborieuse et grandissante: et son existence réduite à une longue agonie fut encore ébranlée et assombrie par la perte de notre vieux oncle Victor, figure chère et vénérée de la maison. Pour Eugène, arrivant à la résignation par la grâce, il conservait une calme pensée au milieu «d'un mal qui le minait à la façon de la goutte d'eau qui creuse le rocher»; et avec un indicible courage, il quitta sa patrie pour aller chercher un ciel plus clément et reconquérir ses forces défaillantes, tant il voulait accomplir sa destinée, tant il était pénétré du sentiment du

devoir et prêt à tous les sacrifices. Dans les luttes entre la langueur et la santé, est-ce que plus d'un ne répète pas comme le guerrier dans une bataille: « Le boulet qui doit m'atteindre n'est pas encore fondu.» C'est le cri de la vitalité de l'âme jusque dans les délabrements du corps. Ayant salué Lyon et le midi de la France, si pleins de réminiscences personnelles, il s'embarqua de Marseille pour l'Égypte, vit en passant la Corse de Bonaparte, la Sardaigne, le volcan de Stromboli, la Sicile et l'île de Candie, ces joyaux de la bleue Méditerranée; puis il toucha l'Afrique où il retrouva presque ses foyers: caractère aimant et aimé, ses connaissances ne tardaient pas à devenir de douces, de généreuses sympathies. Quand l'ancienne vigueur de son tempérament se réveillait par échappées sous de bénignes influences, il croyait guérir et tournait ses aspirations vers les Indes lumineuses, au delà d'un autre océan. Mais la colonne des pèlerins de la Mecque remontant de l'Arabie traînait la peste à sa suite, et jonchait de ses morts les déserts pour inoculer bientôt la contagion aux villes effrayées. D'une attitude ferme au sein de l'épouvante et de la désolation universelles, la colonie française restait sur la brèche, comme le soldat à son poste; lui-même partageant cette mâle assurance, pensait être désormais à l'abri des coups du fléau; et du moins ne succomber qu'à ses souffrances invétérées. Hélas! respirant depuis des semaines le poison invisible, il devait, onze jours après sa dernière lettre, compter parmi les hécatombes humaines réclamées sans trêve par cette calamité inénarrable. Compagnon de mes travaux, rayon de ma jeunesse, vivant souvenir de mes excursions sur les lacs et sur les montagnes de Suisse et de Savoie, auréole de mon avenir, il n'est plus qu'une espérance évanouïe qui laisse des regrets sans fin; il est disparu comme un météore qui traverse le ciel d'une nuit d'été; il a été emporté comme la feuille dans l'ouragan, qui déracine les

forêts; et quand les dernières paroles que j'entendis de ses lèvres auprès de sa couche douloureuse, nous promettaient le revoir dans d'autres conditions, je n'osais songer que nous ne pouvions plus nous assigner de rendez-vous ici-bas, que c'était une séparation, des adieux éternels.

Debout le six juillet de cette fatale année, Eugène frappé à son tour par l'ennemi commun, expirait à l'aurore du lendemain, entre les bras de l'amitié dévouée et gardienne de son heure suprême, loin de sa famille, de sa mère qui le pleure... loin de ses condisciples, de ses frères d'armes et de ses camarades d'enfance tous affligés!

Dans les affres du trépas, gardant son esprit lucide, il dit: « Je ne souffre plus, et je vais mourir »; et serrant une main connue, il se rendormit au murmure des voix qui l'entouraient de consolations!

Sa dépouille mortelle reposant dans le champ bénit voisin de la porte de Rosette, m'attache par des liens étroits à cette terre de Mizraïm qui m'est aussi sacrée dans mes affections et dans mes vœux, que la terre natale où dorment les aïeux!

Ah! puissent ces nobles cœurs, vigilants sur la tombe qui m'est chère et si vaillants dans les angoisses et les deuils multipliés autour d'eux, recevoir, sur ces lointains rivages, l'expression émue de ma tendresse et de ma reconnaissance. —

Il y a beaucoup d'ouvrages et de fort complets sur l'Égypte, entre autres ceux de l'Anglais Wilkinson et de l'Allemand Lepsius; mais, s'ils étaient traduits en français ils ne resteraient pas moins chers; et chacun n'a pas 3500 francs à débourser pour le second de ces livres, par exemple, sorti des presses de Berlin et arc-bouté d'un atlas. J'estime donc que le volume de Mme Bagréeff, achevé par une main intelligente, qui colligerait et élaborerait les matériaux laissés par elle, aurait encore de l'attrait, et montrerait que jamais un sujet n'est épuisé, et qu'il reste

pour le moins à y glaner, quand on y a moissonné. Cette première ébauche pourrait être complétée par les notes d'un journal de ce voyage, en la possession de l'héritier des écrits de Mme Bagréeff; et des cahiers de dessins faits par un peintre qu'elle s'était attaché, serviraient à illustrer les sites des régions parcourues, les monuments et les aspects de la vieille Égypte, les incidents animés et les étapes de la caravane dans le désert de Palestine.

VI. LA COURONNE DE HONGRIE. 1854.

Manuscrit inédit de 60 pages, format in-8°, minute de l'auteur.

C'est dans le château royal de Bude que résidait la *couronne de Saint-Étienne*. Cette couronne qui seule avait le don de conférer la royauté de Hongrie, était de l'or le plus pur, et composée d'une partie provenant de l'empereur Ducas qui en fit présent au souverain de ce pays, Geysa I vers l'an 1076 (couronne ouverte), et d'une autre partie formée des fragments de la couronne que le pape Sylvestre envoya en l'an 1000 à Saint-Étienne (couronne fermée).

Son poids était de 9 marcs et 6 onces. Elle était ornée de 53 saphirs, 50 rubis et 338 perles d'une grosseur inestimable. Elle avait un sanctuaire impénétrable et une garde d'honneur montant à soixante-quatre hommes d'élite. Deux officiers de sa garde particulière, préposés à sa sûreté, se promenaient en long et en large dans son antichambre.

Les fenêtres de son appartement étaient murées, et l'air se renouvelait au moyen de trois ouvertures pratiquées dans la pierre. Les profanes ne pouvaient regarder son tabernacle, qu'à travers ces trous. Quatre dignitaires seulement avaient en dépôt chacun, une clé de la porte fermée à quatre verroux, et percée de quatre serrures

différentes: c'étaient l'archevêque primat, l'archiduc palatin, et les deux grands officiers de la couronne choisis d'ordinaire parmi les plus hauts magnats du royaume.

La précieuse couronne, symbole de la puissance, couverte d'un étui, était placée dans un coffre de fer scellé de cinq sceaux aux armes du roi, du primat, du palatin et des deux grands officiers.

A chaque couronnement, ses gardes du corps, si l'on peut ainsi parler, venaient la quérir à Bude pour la conduire en pompe à Presbourg; puis, après avoir communiqué le rang suprême au roi en le touchant au front, à la reine en la touchant à l'épaule droite, la couronne de Saint-Étienne était ramenée à Bude dans le même cérémonial, pour y attendre l'arrivée d'un nouveau règne. [1]

[1] La couronne de Hongrie a la forme générale d'une calotte surmontée d'une croix grecque mobile et attachée au centre et reposant sur un cercle qui fait le tour du chef et indiquait les bornes du pouvoir, quand l'Europe comprenait la symbolique. Des chaînettes triples, terminées par une glane de cabochons, pendent du bord à droite et à gauche, en guise de courtes jugulaires; une troisième chaînette très-courte, portant au bout un trèfle de pierreries, effleure le milieu du front, quand la couronne est ceinte.

Le champ extérieur de la couronne s'anime de diverses figures de dessin et de géométrie; une double zône massive en relief se croisant au sommet, partage la couronne en quatre sections hémisphériques. Au milieu de la zône qui s'étend du pied de la croix vers le cercle, est émaillé le portrait de Saint-Étienne, assis sur un trône, tenant une charte à la main, et la tête environnée d'un nimbe rond. A droite et à gauche du médaillon demi-circulaire sourent des ornements, en relief, des pignons alternant avec des arcades, les uns et les autres panachés de gemmes brillantes. Le cercle renferme, sur la partie antérieure, trois portraits en miniature de reines armées du sceptre et dans des attitudes différentes; leurs noms sont désignés par des inscriptions en petites lettres romaines.

(Voir l'ouvrage curieux, enrichi de superbes lithochromographies et intitulé: *Die Kleinodien des heiligen römischen*

Voilà ce qu'était cet insigne de l'autorité au delà de la Leitha. Nous avons dit comment il fut ravi par Kossuth en fuite vers la Turquie.

Le couronnement du roi de Hongrie était, d'après la vieille constitution, obligatoire même au souverain qui avait été sacré empereur.

Quelques jours avant le jour destiné à cette solennelle cérémonie, le nouveau roi se rendait à Presbourg. Quelques heures après l'aurore de cette fête nationale le palatin suivi des magnats et des autres membres des états, montait en cavalcade au château, qui est maintenant une grande ruine, même la fameuse salle à fresques, où les seigneurs jurèrent en 1742, fidélité à Marie-Thérèse, en s'écriant d'une voix unanime, et l'épée haute: *Moriamur pro nostro rege.* Au même moment, l'archevêque de Gran, l'antique Strigonie, se dirigeait vers la cathédrale, avec le cortége des évêques.

Bientôt le roi à cheval, escorté des seigneurs, traversait la ville, arrivait devant le portail de l'église, où il était reçu par le primat, les évêques, les prélats revêtus de leurs habits pontificaux.

Là le monarque était investi du costume du roi saint Étienne, et il était conduit à l'autel, où il était sacré par le primat assisté de l'archevêque de Calocza et des autres dignitaires de l'église.

Le roi allait ensuite à son prie-Dieu, et après l'épître

Reiches deutscher Nation nebst den Kroninsignien Böhmens, Ungarns und der Lombardei und ihren formverwandten Parallelen, von Dr. Fr. Bock. Wien, Hof- und Staatsdruckerei.)

Quand on retrouva, il y a une dizaine d'années, la sainte couronne de Hongrie enfouie sous terre, les paysans non seulement magyars, mais roumains et slaves, ne l'approchaient qu'à genoux: preuve de la grossière superstition de ces peuples enfants, mais aussi preuve du respect qui suivait l'emblême de l'autorité essentiellement sacrée: tant la religion chez les peuples slaves, ou en contact avec eux, comme les Hongrois pénétrés de l'influence polonaise, était le fondement mystérieux de l'État.

chantée en mélopée, il était conduit à l'autel, où le primat posait sur sa tête la couronne et sur les épaules le manteau de Saint-Étienne, et lui remettait l'épée du même roi. Alors le nouveau roi se tournait vers le peuple; et avec cette épée il faisait trois croix en l'air, en signe qu'il la tenait de la Trinité divine et la vouerait à la défense de l'Évangile, moyennant le concours de ses loyaux sujets.

De là le nouveau roi était conduit à son trône, où le primat entonnait le *Te Deum* qui était chanté en musique, au bruit des canons de la forteresse et de la cité.

A la fin de la messe, il communiait des mains du primat; puis il s'acheminait en procession à l'église des Cordeliers, où il faisait des chevaliers hongrois. De cette église il allait au Faubourg à celle de la Miséricorde, où il prêtait le serment de maintenir les droits et les libertés du royaume: ce serment était accompagné d'une seconde salve d'artillerie.

Après cet acte auguste, le roi remontait à cheval, franchissait le Faubourg, et gravissait au galop la colline située auprès du Danube, en faisait le tour, au retentissement d'une troisième décharge de l'artillerie entière; et tirant son épée, il fendait l'air en croix de haut en bas et de gauche à droite, en se mouvant successivement vers les quatre points de l'horizon, pour signifier qu'il était armé afin de protéger son domaine contre les ennemis de l'orient, du midi, de l'occident et du septentrion.

Enfin il retournait au château, où il dînait en public avec le primat, l'archevêque de Calocza, les ambassadeurs étrangers, et le palatin de Hongrie, au son des trompettes, des hautbois renforcés par la basse d'une quatrième salve de canon.

Ce roi qui ne possède la couronne, qu'après avoir juré de remplir les devoirs qu'il a reconnus, devant le clergé et la noblesse, les seuls investis de droits et comptés dans

la nation; les évêques à cheval, crosse en main et mitre en tête, dans leurs habits pontificaux; les magnats montés sur des palefrois richement harnachés; le souverain lui-même qui ayant sous son casque le front humide de l'onction du sacre et brandissant le sabre nu, lance son coursier sur une colline en présence de la multitude attentive: toute cette cérémonie déployée à l'air libre, avec son caractère à la fois religieux et politique, est le reste le plus imposant du moyen âge et n'a plus d'analogue en Europe.

C'est bien l'acte solennel d'un peuple nomade et guerrier, qui allait conquérant les peuples trouvés sur son chemin; qui sans scrupule à l'origine fut plus tard touché par le baptême; c'est une pompe féodale et rituelle ensemble, qui a une sorte de grandeur primitive et barbaresque, rehaussée par la mâle énergie du type hongrois, la splendeur asiatique des costumes et des armes. Ce spectacle qui ne s'est pas produit depuis le couronnement de Ferdinand en 1830, se renouvelle l'année 1867 pour l'empereur François Joseph, à Bude-Pest.

Il faut maintenant parler de la fiction dont le titre est en tête de la présente étude. L'héroïne de cette nouvelle magyare est une jeune fille enflammée de l'amour de sa chère Hongrie et qui trempe dans des conspirations contre l'Autriche. C'est une tête éprise d'indépendance et portée à se mêler de politique, comme il y en a beaucoup chez les Magyars. Charlotte, tel est son nom, a été initiée à plusieurs opérations des sociétés secrètes; mais la pauvre enfant, brisée d'émotion, va pour se raffermir les nerfs, aux bains de Sliach, près de Neusohl, dans les Karpathes. Là elle revoit un révolutionnaire, son âme damnée. Cet homme remuant l'a découverte, car il l'aime, il est âpre dans les poursuites de sa passion; il veut l'épouser en lui forçant la main, pour ainsi dire. Elle a beau se débattre et résister, il la domine, parce qu'il peut faire condamner, comme traître

sur une dénonciation calomnieuse, un frère qu'elle a dans l'armée impériale, et qui est censé complice de la disparition de *la couronne de Hongrie*, c'est-à-dire que le meneur, peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à sa fin, accuserait le jeune officier, même innocent, d'être affilié au parti insurrectionnel, et donnerait à ce faux rapport la couleur de la vraisemblance, en exhibant des preuves de la culpabilité de la sœur. A cette idée, Charlotte frémit dans tout son être, et le déloyal prétendant appuie sur le ressort de l'amour fraternel, pour exercer un ascendant infernal sur cette patriote frêle et inexpérimentée. Elle tremble sous sa main comme la tourterelle sous la serre de l'épervier. Elle tente de fuir: malheur! Ce jaloux l'épie sans cesse, il la retrouve à la gare d'un chemin de fer et ne veut plus la quitter des yeux. Mais tout ce plan est déjoué par les événements: la couronne est retrouvée, et au moment béni qu'on reçoit cette nouvelle, la jeune fille meurt à propos, d'un anévrisme au cœur, entre les bras de sa nourrice. Cette bonne et tendre femme qui déborde d'une onctueuse affection, croit, quand le mal éclate et emporte Charlotte, que son ange gardien lui-même est venu la délivrer de l'homme odieux qui la presse.

Neusohl est le lieu le plus dramatique de l'action conçue assez originalement. Cette petite ville a un aspect à la fois hongrois et slovaque, un évêque, une douzaine de mille âmes et un horizon de hautes montagnes recélant des mines.

Les eaux thermales du voisinage sont fort négligées: elles ont sans doute une grande vertu curative; elles sont employées indistinctement et sans discernement pour guérir toutes sortes de maladies dont elles brusquent parfois la terminaison. Les sources sont à peine abritées sous un hangar de planches. Chacun vient se plonger à sa guise dans l'eau, qu'on voit sourdre en bouillonnant, ou jaillir par endroits du rocher. Pour les amateurs de

confortable, ils peuvent avoir la jouissance d'un cuvier, et boire l'eau à couvert dans une baraque de bois. De rares baigneurs sont attirés à Sliach: ces sources précieuses sont à l'abandon, comme il arrive dans un pays demi-sauvage, où les voies de communication sont ordinairement si difficiles. Il y a une quinzaine d'années, il en était encore à peu près ainsi, en Savoie, des eaux chaudes de la Caille (près d'Annecy), perdues dans un ravin énorme, où l'on ne voyait pour les recueillir qu'une tine défoncée: sur ce torrent alpestre large d'environ cinq cents pieds sur autant de profondeur, règne un pont suspendu d'une merveilleuse hardiesse.

Les murs des chaumières slovaques sont formés de troncs d'arbres horizontalement superposés, et ressemblent à la maison du planteur américain. Des pièces de mélèze, grossièrement équarries, sont placées les unes sur les autres, en alternant, de sorte que celle d'un côté appuie respectivement sur celle du côté adjacent, à l'angle, et s'y fixe par des tenons et une mortaise. Dans ces parois ainsi élevées, on coupe avec une scie la porte et les autres ouvertures, telles que les fenêtres. La construction est couronnée d'un pauvre toit de paille, auquel pendent des rangées de panicules énormes de maïs, le *coucouris* traditionnel, dont la tige atteint souvent dix pieds de hauteur; alors les grappes en sont longues comme le bras. Les Slovaques éclairent leurs cabanes en allumant des branches résineuses de sapin, fixées à un coin ou au milieu de la simple demeure, et en les remplaçant par d'autres à mesure qu'elles se consument: ces espèces de torches aux flammes rouges et fumeuses, forment un aspect fantastique, le soir, dans la seule rue d'un hameau solitaire.

De la Slovaquie qui s'étend depuis la rive gauche du Danube à Presbourg jusque dans les gorges agrestes ou sauvages des Karpathes, passons dans la vraie Hongrie, au delà des campagnes de Pest reflétant la civilisation

allemande. Szeghedine, comme Temeswar, offre des maisons entourées de marécages fiévreux, d'où monte une végétation classique de roseaux, qui balancent à la bise leurs panaches bruns, devant les fenêtres rustiques. Quelques hôtels mêmes n'ont pas une position plus salubre. Cette ville de soixante-dix mille âmes aux maisons isolées par des jardins et des cours, aux rues spacieuses, aux places vastes changées en étangs par les pluies, paraît un groupement de quatre à cinq grands villages, et ne reproduit point la physionomie des villes européennes, qui ressemblent à d'immenses cages de pierre où la population est étagée: c'est l'inconvénient contraire.

Les villages d'ailleurs offrent souvent une population de vingt-cinq à quarante mille habitants: colonies agricoles qui, pour le besoin de leur défense, se groupèrent ainsi, du temps des irruptions turques. Ces familles serrées en hiver comme dans une ruche tutélaire, essaiment au loin dans la belle saison, pour vaquer pendant la semaine au travail des champs, où elles dressent des huttes provisoires, et reviennent passer le dimanche au commun séjour: on n'y trouve guère, en été, sauf le jour du repos, que des femmes et des enfants. Maintenant que la sécurité politique est établie, les baraques temporaires tendent constamment à se transformer en demeures fixes; les villages primitifs s'éparpillent, se décentralisent, comme il convient aux intérêts d'une intelligente culture.

Allez plus avant, vous rencontrez la fertile Transylvanie, que les Allemands appellent les Sept-Châteaux-forts, résidences des anciens ducs; et les régiments-frontières, dont l'organisation à la fois militaire et agricole, a été profondément conçue par le prince Eugène de Savoie, en vue des besoins d'un pays inculte, et des intérêts d'une monarchie menacée à l'est et au sud.

Les cinq régiments-frontières, dont trois, sur lesquels un de hussards, se composent de *Szeklers* d'origine hon-

groise, et deux de *Valaques*, sont devenus des régiments de ligne vers 1850, depuis que la Moldavie et la Valaquie ont été des principautés autonomes: les autres régiments frontières organisés d'après ce même système perfectionné, demeurent sur les confins militaires, qui décrivent un demi-cercle de la mer Adriatique à l'Esclavonie.[1]

[1] Le duc de Raguse, en louant la forteresse de Témeswar, située sur une rivière qui sourd sur le versant occidental des monts Brasilisi, séparant la Valaquie de la Transylvanie, déclare inutile cette bonne défense de frontière, «aujourd'hui qu'il n'est plus de puissance turque et que ses débris ne peuvent rien former de redoutable pour la Hongrie. Si jamais les pays limitrophes passaient à la Russie et qu'une collision éclatât entre cette puissance et l'Autriche, ce pays ne serait probablement pas le champ de bataille des deux puissances. C'est sur la frontière de Pologne et sur celle de la Silésie que la lutte principale aurait lieu.»

En corrigeant aujourd'hui les épreuves de ces pages écrites depuis quelques années, je lis dans les gazettes allemandes du 19 mars 1867, que la Russie remplit de troupes la Volhynie et la Podolie, et s'y approvisionne de blé, d'avoine, de foin et de paille; que les régiments de chasseurs sont armés de fusils à aiguille faits sur le modèle prussien et provenant de Belgique; et que le tiers de l'armée en sera pourvu avant la fin de mai prochain.

C'est donc en armements formidables que se résolvent ces notes conciliantes et désintéressées que le cabinet de Saint-Pétersbourg se vantait hier d'avoir adressées aux autres puissances sur la question d'Orient et pour régler d'un commun accord la position des chrétiens dans l'empire turc. Sans doute le gouvernement russe a raison de s'apitoyer sur le sort des victimes du fanatisme dans la Syrie et le Liban; mais que n'empêche-t-il d'abord la barbarie chez lui? Selon une brochure éditée en Autriche, «depuis le mois de janvier 1863, il a été condamné à la déportation en Sibérie (pour travailler dans les mines, comme colons, ou comme simples détenus), 18,682 personnes, dont 164 femmes et 114 prêtres; transporté dans les steppes des monts Ourals 33,780 personnes; incorporé dans l'armée russe, comme simples soldats, en guise de châtiment,

Debretzine, qui redoute les sécheresses (il n'y pleut pas depuis trois ans, cause de l'immense disette de cette année 1863 qui peut conserver le nom d'année de la famine), est entouré de plaines sans bornes, les *poussias*, à peine traversés par les rudes bergers conduisant à la houlette des troupeaux innombrables de moutons: ils ont la dé-

2,416 personnes; enfermé pour un temps dans les prisons, puis transporté en Sibérie pour y subir un exil perpétuel, 31,500 personnes.

En outre, il est mort en prison, pendant l'instruction judiciaire, 620 personnes; 33,800 ont été enterrées d'après les registres russes, sur les champs de bataille; 1,468 ont été pendues ou fusillées, et 7,060 vivent comme fugitifs ou émigrés à l'étranger.

Tous ces chiffres donnent un total de 141,882 personnes victimes à différents degrés, des procédés de la Russie depuis 1863. Et cette liste ne comprend pas les recrues militaires, qui saisissent 2 pour 100 de toute la population mâle de la Pologne russe.» Et penser que la réalité dépasse ces rapports officiels.

La Lithuanie, gouvernée par feu Mourawieff, a ensuite passé entre les mains du général Kaufmann, âpre à l'œuvre de la dépolonisation, et secondé par des fonctionnaires tarés qui attribuèrent aux paysans des pacages au milieu des forêts des nobles, pour nuire à ces derniers, et dont l'un d'eux, nouveau Wenceslas aux petits pieds, a fait récemment fouetter une statue de saint Jean-Népomucène, en haine de la religion latine.

Le messager de Vilna, journal officiel, loin de chercher la fusion des éléments divers de la province, défend tout compromis avec ce qui n'est pas essentiellement russe d'origine, de foi et de langue: à ce compte, si Cancrine, le chancelier Nesselrode, le maréchal Barclay de Tolly et l'ambassadeur Pozzo di Borgo vivaient, ils seraient taxés de suspects. M. Baranof succédant à M. Kaufmann, mandé à Saint-Pétersbourg par la princesse Dagmar, a trouvé en arrivant à Vilna, cinq mille affaires à régler et autant à entamer; et quelles affaires! Les biens appartenant à des personnes exilées ou suspectes, doivent être, avant le 10 décembre 1867, possédés par des gens russes d'origine et de religion. Pourquoi le gouvernement

marche grave et l'air sombre dans leurs feutres bas à larges bords, et dans leurs *boundas*, longs manteaux de peaux de brebis dont le poil est tourné en dedans. Ces pousztas désertes et sans chemin, présentent à l'œil du voyageur des mirages, comme en ont les sables de l'Égypte: on voit tantôt des oasis avec des arbres, tantôt des lacs, des châteaux baignés par les vagues; on s'élance à cheval pour les atteindre, on dévore les distances; mais le spectacle recule sans cesse à l'horizon, comme la lumière qui se réfracte dans l'air plus dense aux régions supérieures que vers la terre échauffée qui le dilate et le rend susceptible de répéter les images fugitives apparues sur le mobile horizon. Les habitants appellent ce phénomène *Délibab* (jouet d'enfant), une illusion pour les amuser; les Allemands y donnent le nom italien de *Fata Morgana;* car la fée Morgane, dans les récits merveilleux, bâtit dans l'étendue des édifices vaporeux qui s'évanouissent, évoque des visions d'abondance qui ne se laissent pas approcher ni saisir, et n'ont pour effet que de caresser l'imagination, et de tromper cruellement l'espoir, quand l'homme, par

n'a-t-il pas institué des banques locales pour intéresser les propriétaires eux-mêmes à cette opération?

Mais les acquéreurs manquent, le pays s'enfonce dans la ruine. Les arbitres de la paix *(posredniki)*, chargés de résoudre les difficultés qui surgissent entre les paysans et leurs anciens seigneurs, sont une plaie honteuse et dévorante et se livrent aux plus arbitraires dilapidations, concussionnaires à leur profit et plus implacables que ces agents de Mouravieff, qui craignant leur chef, s'en tenaient à l'exécution de ses ordres cruels. A l'heure qu'il est, les impôts sont répartis en deux classes: les vieux impôts réclamés de monastères et d'universités qui n'existent plus, et les nouveaux qui ayant pour prétexte l'insurrection étouffée, retombent sur des familles notoirement étrangères à ces troubles, comme les Radzivil établis à Berlin. Le gouvernement russe, en dépouillant les Polonais, veut frapper la vitalité de l'avenir de cette nation. Attendons: l'histoire est une Némésis.

exemple, est accablé de lassitude, en proie au tourment de la soif.

Le Banat est une contrée incomparablement féconde. Si jamais l'agriculture et l'industrie perfectionnées peuvent s'y implanter, nul ne peut calculer les richesses qu'on fera sortir des bras et du sol. Le blé y croît presque de lui-même, cette prodigalité de la nature favorise l'indolence indigène; les mines de houille et de fer de première qualité, n'attendent qu'une population propre à les exploiter, habituée à ce genre de travail, et il faudrait l'y façonner par une éducation spéciale; ou à défaut de pouvoir créer une telle population, transporter en masse dans ce milieu des ouvriers semblables à ceux de Saxe, se livrant à une exploitation lucrative et dont les produits seraient capables de concourir avec les produits anglais qui reviennent à meilleur prix, dans la Moldavie même.

Logosch, ville du Banat, possède des vignobles, où la vendange est si abondante parfois, qu'il n'y a pas de fûts pour la recueillir. Une de ces dernières années, des propriétaires ont laissé la moitié des raisins pendants aux souches, faute de tonneaux pour en loger le nectar; mais les bois manquent, on sèche la fiente des troupeaux pour la brûler: seulement le fumet de la cuisine n'y gagne guère. Il y a des sables mouvants, ou plutôt une poussière noire et délétère à respirer, comme aux déserts d'Ukraine ou d'Arabie, et qui, sous le souffle des vents légers, se soulève dans toute l'étendue des steppes immenses. Le Danube aux temps géologiques, y formait un lac, et y a déposé ses limons en couches si épaisses que le sous-sol atteint jusqu'à cinquante pieds de profondeur, origine de cette prodigieuse fécondité, supérieure à celle déjà si exceptionnelle du bassin silurien de la Bohême.

J'ai écrit en Hongrie l'étude biographique qui ouvre ce volume; et mon plan primitif était de toucher, dans la seconde partie, la question hongroise, puisqu'une œuvre de

l'auteur russe m'en fournissait l'occasion par le fond même du sujet, par les descriptions de sites, de costumes et de mœurs. Je prends au hasard quelques traits dans des poignées de faits.

Parmi les usages, le plus gai et l'un des plus anciens, est la *czardas* (prononcez: chardach); c'est une danse nationale qui se caractérise par des frétillements de hanches et une pantomime expressive des yeux et de la tête; le cavalier de chaque couple pousse par intervalles des cris aigus qui expriment le bonheur de la passion. Les pas mesurés et lents qui les éloignent ou les rapprochent les uns des autres, ou qu'ils exécutent en tournant et se tenant par la taille, ne les fatiguent point, et leur permettent des airs de langueur ou d'admiration; ils ne s'accommodent guère de la rapidité de la danse française, et ne comprennent pas qu'on puisse ainsi s'essouffler et suer par plaisir, pas plus que l'Occidental ne comprend qu'ils puissent deviser suavement dans une langue dure et pourtant sonore. Cette récréation favorite de la czardas n'est pas complète, sans l'accompagnement de la musique bohémienne vive et mélancolique tour à tour, aux modulations étranges. Certainement elle ne peut venir que des Zingaris, rebuts de la caste rebutée des parias, déclassés ou criminels hors de la loi sociale, qui emigrèrent vers l'Afrique et l'Europe, emportant la vague réminiscence de la foi à la métempsycose. Et le virtuose Liszt, dans un livre d'une fantaisie échevelée, a eu raison d'affirmer une telle origine de son art dans son pays; et il a eu le tort de se rétracter plus tard, pour faire honneur à ses compatriotes de l'invention d'une musique nationale qui, en tout cas, serait greffée sur celle des Zingaris.

L'ancienne législation hongroise réglait la manière de posséder pour les nobles. Toutes les propriétés dérivaient de donations, faites à titre de fiefs, et étaient réversibles à la couronne, à l'extinction de la famille qui les

avait reçues. Le palatin et quelques prélats avaient les mêmes prérogatives que le roi sur quelques terres. Mais laissons les détails sur la transmission des propriétés et leurs deux natures correspondant aux *fiefs mâles* et aux *fiefs femelles*, pour aborder sommairement la manière de posséder particulière aux paysans.

Naguère, il fallait être noble pour pouvoir posséder des terres en Hongrie; celles que les paysans cultivaient ne leur appartenaient donc pas.

Seulement en 1834, la diète rendit un décret autorisant les paysans à vendre la jouissance de leurs lots, ce qui leur conservait les terres qu'ils cultivaient et avait l'ombre et quelques avantages du droit de propriété.

Les terres se partageaient en deux catégories: celles que les nobles cultivaient eux-mêmes, et celles qui étaient cultivées par les paysans, et qui étaient divisées en portions ou *sessions*.

L'étendue de chaque portion variable suivant le comitat, ne pouvait être moindre de seize arpents *(Joch)* de terre et de six de prairie, ni supérieure à quarante de terres labourables et à vingt-deux de prairie, de sorte que la plus grande quantité était de soixante-deux et la plus petite de vingt-deux.[1]

Pour une portion, le paysan devait 1° au seigneur la neuvième partie de tous les produits; 2° cinquante-deux journées de travail avec attelage et cent quatre journées de travail d'un homme; 3° un florin pour sa maison; 4° au

[1] L'arpent (mot dérivé *d'arvipendium*, évaluation de champ, en allemand *Joch* ou *Jauchart*, juchart, en latin *jugerum*, ce qu'une paire de bœufs attachés au *joug* peuvent labourer en un jour) est une mesure de surface variable suivant les pays: celui de la Basse-Autriche dont ne peut guère différer celui de la Hongrie, équivaut dans le système métrique français à 0,575745, soit 57 ares et une fraction.

clergé la dîme des récoltes; 5° à l'État l'impôt en argent qu'il percevait.

Le seigneur fournissait aux paysans des bois pour leurs constructions et du bois pour leur chauffage. Quand la propriété conditionnelle d'un paysan était divisée, chaque maison qui s'y bâtissait, payait un florin au seigneur. En avertissant au 25 septembre, le paysan était libre de quitter au 12 mars de l'année suivante, et d'emporter avec lui son mobilier, ses instruments aratoires et son bétail. Le seigneur, autorisé par son tribunal, pouvait renvoyer de son domaine un paysan chargé de tels ou tels griefs, mais sous réserve de le remplacer par un autre paysan, et de ne pas cultiver pour son propre compte les terres abandonnées.

Le paysan pouvait transmettre à un autre paysan sa propriété conditionnelle avec l'assentiment du seigneur qui admettait celui qui le remplaçait, et le seigneur touchait de ce dernier le prix de la maison élevée par le premier.

Cet assentiment n'était pas trop généreux. Le paysan pouvait acquérir de nouvelles portions, en y mettant les cultivateurs nécessaires. Pour l'hérédité, qui était aussi essentiellement précaire, les paysans partageaient, hommes et femmes, également; et les portions étaient divisées jusqu'à la huitième partie, mais non au delà. Si une famille de paysans s'éteint, la portion originairement cédée, revient au seigneur. Si la famille fait lignée, à la mort du père, la moitié des terres retourne au seigneur; et l'autre moitié peut être l'objet d'un testament. Les biens mobiliers sont distribués à parts égales entre les héritiers. Les *sessions* ainsi réglées, furent l'œuvre de Marie-Thérèse, dans la loi de l'Urbarium.

Si féodal que fût ce code, il renfermait néanmoins des dispositions libérales qui le distinguent profondément des coutumes du servage moscovite, par exemple. Le paysan

hongrois pouvait être condamné à la bastonnade, comme le militaire autrichien à la schlague, comme le matelot anglais au fouet nommé chat à neuf queues, comme le soldat russe aux baguettes, toutes barbaries parallèles; mais son sort était encore préférable à celui du paysan russe, qui pouvait être envoyé en Sibérie par son maître. Le paysan hongrois restait propriétaire de son mobilier, il avait la garantie de la loi; le paysan russe pouvait amasser une fortune, tout en s'acquittant de ses obligations envers son maître, et se la voir enlever, sans autre forme de procès, par ce maître: un prince s'empara ainsi d'une quantité de diamants et de pierreries qu'un serf avait recueillis à grand'peine dans des voyages de commerce. Ce fait nous amènerait à l'examen de l'administration de la justice chez les paysans russes et chez les paysans hongrois, justice civile ou criminelle; car en Hongrie aussi, le seigneur seul pouvait ordonner la punition de vingt-cinq coups de bâton ou trois jours de travaux; avec son tribunal il pouvait en ordonner quatre-vingt-dix neuf, ou moins de trois ans de prison; certains seigneurs avaient le droit du glaive, c'est-à-dire de vie et de mort, sur leurs terres; mais il faut se borner à la question de l'émancipation des paysans en Hongrie.

La diète du 1844 avait déjà prononcé en principe l'affranchissement des paysans, moyennant une indemnité payée par eux à leurs seigneurs respectifs. Avant cette date, ces paysans qui demeuraient inertes devant des suggestions subversives, étaient encore à peu près serfs, bâtonnés et exploités comme en Russie et quelquefois pis, le caractère patriarcal du maître était plus rare à trouver sur les rives de la Theiss que sur celles du Volga, et pliaient sous ce joug depuis des siècles. Ils avaient jadis toutes les charges de la société, sans en avoir aucun avantage: la *Bulle d'or* du roi André II, en 1222, charte remarquable mais cependant hors de parallèle avec la grande charte anglaise

de 1232, disait: «Les paysans et les étrangers sont seuls obligés de contribuer aux dépenses publiques (art 19)»; en même temps que «les évêques n'étaient point obligés de donner les dîmes aux chevaux du roi», et que «les troupeaux de cochons du roi ne pouvaient pâturer dans les forêts des nobles (art. 22)».

Les paysans n'avaient pas, avant 1848, en réalité le droit d'acquérir et de posséder en propre un pouce de terre, ni par conséquent d'en disposer d'une manière absolue et définitive. Dans le comitat de Tolna cette liberté, par exception, existait sans régner; deux communes seulement en profitèrent, faisant enregistrer légalement ce droit reconnu par la diète de 1844, selon des informations prises sur les lieux. Survint la révolution de 1848. On voulut réagir contre l'influence des magnats indépendants et d'une bourgeoisie rudimentaire, mais intelligente, qui trouvaient le compte de leur patriotisme et de leur intérêt dans une Hongrie autonome. Cette révolution était-elle un coup de main d'ambitieux ou un mouvement national? En tout cas, les paysans donnèrent peu. Je sais que l'histoire n'a pas tout dit ce qu'elle sait sur le château de Bude pris d'assaut par l'insurrection, qui dressa deux mille échelles contre les murs, et ne put être repoussée par l'artillerie et les forces de la garnison. Les campagnes ne fournirent pas un contingent notable à l'armée hongroise, en dehors des cadres existants alors; d'autre part, il est certain, que les campagnards n'auraient jamais procédé contre leurs maîtres, comme les paysans de Galicie, induits en erreur par les calculs perfides de la raison d'État, procédèrent contre les nobles infortunés. Il est vrai que nul ne peut savoir les levains de haine et de cupidité, qui couvent et fermentent dans les cœurs. [1]

[1] «Les mouvements prématurés que la *Société démocratique* de l'émigration provoqua en 1846 dans les possessions polo-

Quoiqu'il en soit, les décrets de 1848, attribuèrent aux paysans les sessions, c'est-à-dire les lots de terrain

naises de la Russie et de l'Autriche, aboutirent en Poznanie à l'emprisonnement des conjurés et en Galicie au massacre de la noblesse. Un gouvernement provisoire s'étant proclamé à Cracovie (république alors indépendante), décréta pour la Pologne l'égalité des classes, l'abolition des priviléges, l'émancipation des paysans. M. de Metternich prononça ces odieuses paroles: «En Galicie, avec trois jours de saignée, j'achèterais cent ans de tranquillité»... Le cabinet de Vienne, exactement informé, laissait arriver dans cette province les armes, n'arrêtait personne, jusqu'à ce que la levée de boucliers de quelques jeunes gens lui eût donné le prétexte qu'il attendait, pour réaliser son projet satanique.... Le principal organisateur de cette jaquerie officielle fut Breindl, commissaire du cercle de Tarnow; des officiers tels que le colonel Benedek, des galériens tels que Széla, furent ses dignes instruments. On lâcha en Galicie 8000 soldats en congé qui persuadaient aux paysans que l'empereur les avait émancipés, mais que la noblesse empêchait l'exécution de cette grande mesure, et qui leur promettaient la libération du service militaire, l'exemption des impôts et le partage des propriétés... Ignorant cette machination, les jeunes Galiciens, prirent rendez-vous sur la montagne Lisia, dans le district de Tarnow, le jeudi saint, 9 avril 1846, pour tenter une insurrection... Arrêtés par les paysans, prévenus et sourds à leurs explications d'affranchissement, ils furent les uns liés, les autres égorgés sur place... On lança les paysans contre les nobles, en attisant la haine de classe, comme Catherine, un siècle auparavant, avait fait des paysans de l'Ukraine au nom de la religion. Aussitôt commença le massacre des gens sans défense et le pillage des châteaux... Les morts et les blessés étaient portés à Tarnow: pour chaque noble vivant, Breindl payait cinq florins et le double s'il ne vivait plus. Deux mille personnes périrent d'une manière atroce, les unes brûlées vives, les autres assommées à coups de fléau, d'autres hachées en morceaux. Toute la famille Bohusz, par exemple, le père âgé de 87 ans, ses trois fils, un petit-fils âgé de 15 ans, un parent, des cousins, le curé, ensemble vingt-deux personnes, furent tuées par la main ou par les ordres du forçat libéré Széla...» (*Histoire populaire de la Pologne* par Adam Mickiewicz, p. 570,

régularisés sous Marie-Thérèse et qu'ils cultivaient pour leur entretien, en dehors des jours de corvée. J'ai entendu dire en Hongrie, que les paysans qui, en vertu de la dé-

571 et 595. Paris, 1867). Et cette œuvre de Caïns dura les trois jours commémoratifs de la passion du Christ!

Si ce sont là des assertions téméraires, elles méritent une réfutation solide. J'ai dit les griefs des serfs contre les seigneurs, en plaidant la cause des premiers; mais de telles cruautés sont injustifiables. D'ailleurs que gagne un État à une politique semblable? L'Autriche est maintenant découverte du côté du nord et de l'est, malgré le rempart douteux de la Bohême: la Prusse et la Russie, ses sincères ennemies, seraient-elles dans le cas de l'avaler, si la Pologne pouvait se mettre en travers, des confins de l'Ukraine à la province de Posen? L'histoire a de ces justices-là.

Voici une tout autre rencontre où le puissant ministre d'Autriche aurait pu se montrer le défenseur des intérêts les plus sacrés. Les anciennes prescriptions du Talmud, inventées par la rouerie des rabbins, assurent que le pain azyme a plus d'efficace, s'il est pétri avec du sang de chrétien. Une telle superstition donne la clé du meurtre exécrable du père Thomas qui, exerçant la médecine par bienfaisance à Damas, en Asie mineure, fut mandé vers Pâques, dans la juiverie de cette ville, garotté et égorgé à la lettre comme un veau, par une bande de sectaires, dont l'un tenait un bassin pour recueillir le sang ruisselant de la blessure faite au col avec un couteau de boucher. Les membres du pauvre religieux furent hachés et dispersés dans les fanges d'un canal d'égoût. L'autorité turque avait déjà fait arrêter quelques-uns des assassins; mais ils furent relâchés, et eux et leurs complices jouirent de l'impunité achetée à prix d'or... Un voyageur parfaitement informé des circonstances du crime sur les lieux, offrit à M. de Metternich de lui en fournir les preuves. Il tenta de nier, puis il feignit de ne pas entendre et détourna la conversation. J'ai exposé ailleurs dans une étude prête à paraître, les raisons intimes de cet épisode de la *monographie des Juifs*.

Je conçois qu'on désire être sujet anglais pour sa sûreté personnelle et sa protection légale à l'étranger: un pays qui, nulle part sur la terre, n'abandonne la cause du moindre de ses enfants, est une caution pour le droit international.

cision de la diète en 1844, avait déjà payé une partie de leur redevance, n'ont pas été remboursés en 1848, et se sont trouvés sur le même pied que ceux qui commençaient à bénéficier du rescrit royal. Ainsi les *sessions* sont devenues des *cessions*; les paysans en sont maîtres à cette heure, moyennant une redevance qui est le tiers de l'évaluation de ces sessions, et qu'ils ont la faculté d'affranchir en quarante ans, à partir de cette époque, ou tout de suite et en une fois, à leur gré. Pour les deux tiers restants, les propriétaires nobles ont été indemnisés par des obligations de l'État, qui, taxées en principe à quelques centaines de florins, sont dès lors descendues fort bas. Sujet de mécontentement chez plusieurs; mais la mesure était équitable pour cette pauvre masse si longtemps opprimée; d'autre part, cette réparation devait venir d'un gouvernement germanique, puisque ce sont les Allemands qui importèrent leur féodalité en Hongrie!

Comme cette classe mitoyenne entre les paysans et les nobles, la bourgeoisie, n'est pas développée, il s'ensuit le manque d'industrie et de commerce; le bien-être de la civilisation n'est pas généralisé. Une cause de cette stagnation d'affaires dans ce pays fertile, qui par la grande artère du Danube, communique avec l'Orient et l'Occident, c'est l'absence de crédit résultant du défaut de garanties légales pour le créancier. Un débiteur noble ne peut être saisi; un débiteur roturier est encore plus insaisissable. En conséquence, les étrangers ne traitent qu'au comptant, condition onéreuse dans les transactions où une avance de quelques mois est souvent si lucrative, condition d'infériorité pour concourir avec les autres pays où le code contraint au payement d'une dette contractée. Les procès du reste, interminables ou séculaires, à propos d'une convention orale ou écrite, d'une succession plus ou moins considérable, prouvent combien la législation réclame sur d'autres points des réformes urgentes;

l'esprit de chicane s'est communiqué de haut en bas, les paysans imitent volontiers les nobles: toutes choses qui font les affaires des vieux avocats, fort instruits d'ailleurs et rompus aux lettres classiques tout autant qu'aux *Pandectes* de Justinien et au *Corpus juris hungarici*.

L'administration était exercée par les comtes suprêmes et les membres du comitat, qui rendaient leurs comptes à la diétine de ce comitat, assemblée quatre fois l'an, et formée par voie élective. Ces diétines étaient une belle institution primitivement, puisque tout citoyen libre y pouvait venir délibérer et voter; mais elles dégénérèrent en un champ d'intrigues, où les nobles riches agissaient seuls; les autres nobles, au nombre de quelques cent mille, étant misérables se faisaient leurs cochers, leurs valets ou artisans quelconques, et vendaient souvent leur voix pour un verre d'eau-de-vie de prune . . . Les candidats opulents s'attachaient des bandes d'électeurs qui n'entendaient rien aux discours des beaux parleurs contraires à leurs choix, et jouaient du sabre et du bâton pour triompher à la *congrégation*.

L'administration royale s'exerçait, en politique, par le conseil de lieutenance, qui donnait ses ordres aux comtes suprêmes, et à la chambre aulique qui, à son tour, envoyait ses ordres aux receveurs des douanes, au commissaire général du royaume et aux magistrats des villes.

Mais il est des moments où les attributions des fonctionnaires sont tout à fait indécises. Allez à Pest maintenant (c'est en 1866: le ministère responsable est attendu, mais n'est pas encore nommé); demandez, je suppose, l'autorisation de faire une conférence publique; vous vous adressez au capitaine de la ville; il vous renvoie au préfet de police, qui vous engage à porter votre requête au *tavernicus*; celui-ci la livre à la lieutenance; la lieutenance l'examine et la soumet à la signature du tavernicus, qui, alors, accorde ou refuse une telle permission à la ville de Pest; cette per-

mission écrite est transmise au capitaine de la ville; ce dernier la lit à l'auteur de la requête, et après quelques semaines, le tour est fait. C'est un cercle vicieux en pratique et dans toutes les règles. Enfin, pour couronner le tout, vous remarquerez, parmi votre auditoire magyar, des agents de police dont la présence paraît inexplicable, à moins qu'on ne les suppose épris de littérature.

Ainsi l'administration, rouage placé entre le pouvoir exécutif et l'autorité judiciaire et à part de la police, n'existe guère, empiète tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ces éléments, ou sur les trois ensemble, et les attributions n'en sont pas délimitées. Sauf les percepteurs des impôts et les employés du monopole des tabacs, on ne voit pas fonctionner régulièrement l'administration: c'est le contraire en France, où l'on est beaucoup trop administré, où tout est réglementé, où la centralisation parisienne lie les bras aux communes les plus reculées: qu'un village, par exemple, n'ait pas d'eau; pour creuser un puits banal il s'adresse par son maire au sous-préfet de l'arrondissement, qui en refère au préfet du département, qui envoie son rapport au ministre, qui, en le laissant passer par une filière de bureaux, envoie une décision peut-être au bout d'une année, de sorte que gens et bêtes ont eu le temps de mourir de soif!

La position actuelle de la Hongrie, avec son vague dans l'administration, est très-favorable à l'institution de la commune, telle qu'elle existe dans les vieux cantons suisses, telle qu'il faut l'entendre avec le droit de voter son budget, d'accroître ses dépenses pour faire des écoles, des églises, des chemins ruraux et vicinaux, pour s'embellir, se pourvoir d'instruction et des commodités matérielles. La commune, ainsi organisée, est le berceau de la liberté civile et politique; et les législateurs hongrois s'en souviendront, quand il s'agira de créer chez eux les municipalités, pépinières d'hommes honnêtes, intelligents, utiles et patriotes.

L'organisation de la justice civile et criminelle réclamerait une étude à part et fournirait des faits singuliers et des considérations opportunes: il y faudrait tout un livre. Remarquons seulement que les formes légales qui garantissent l'impartialité et la dignité de la justice sont élémentaires. J'ai assisté à l'instruction de la cause d'une femme accusée d'infanticide: cette instruction était conduite par le premier juge assesseur, assisté d'un médecin mandé comme expert, et entouré d'un jury très-original. La malheureuse était debout, pieds nus et tête baissée, dans une salle de mairie; les douze jurés, paysans hongrois de la bourgade, faisaient l'office de témoins à charge, ils étaient assis à une longue table, n'ayant qu'un bras passé dans leur veste bleue à manches à gigot. Le médecin, le juge et un baron allemand fumaient leurs grosses pipes pendant l'interrogatoire; un greffier qui avait laissé une jambe à Novare, en 1849, jubilait chaque fois qu'il avait à inscrire une circonstance aggravante et de nature à faire pendre cette pauvre mère, dont le fruit, au moment de ses couches, avait éprouvé une chute mortelle. Quoiqu'il en fût du fond de la chose, le rapport de cette séance préliminaire devait décider du sort de cette femme, devant le tribunal de district. Je ne puis raconter les pénibles impressions que j'ai ressenties; mais dans un nouveau voyage, j'ai pu apprendre que la criminelle d'Iregh, dans le comitat de Tolna, n'avait été condamnée qu'à peu d'années de prison, pour homicide par imprudence.

L'arbitraire règne parfois dans ces contrées lointaines qui échappent tout à fait à la centralisation monarchique. Je connais une petite ville où j'allais souvent avec un Prussien du Hanovre, dans nos promenades à cheval. Le juge de la localité avait une liaison avec la femme d'un hôtelier, qui, comme on le pense, ne voyait pas cela de bon œil: le juge le fit mettre en prison, sans autre forme de procès, afin de continuer librement ses relations. Cepen-

dant comme le mari était nécessaire au bon train de l'auberge, le juge lui permit d'y venir durant le jour, mais chaque soir il devait rentrer dans sa cage. On ne le croira pas. Le Prussien lui fit cette remarque une fois: «Si je te dénonçais pour un tel acte, ou si je te signalais dans la presse?» — «Je te ferais aussi enfermer tout comme l'hôtelier», répondit le juge avec humeur.

Dans la Transylvanie qui a bien la population la plus bigarrée du globe, Magyars, Zingaris, Tartars, Arméniens, Grecs, Allemands et autres, les Saxons jadis, conformément à leurs vieilles coutumes, punissaient de mort l'adultère, excommuniaient le débauché mis au carcan, ou attaché au pilori avec la tête ceinte d'une couronne de paille, lapidaient les blasphémateurs, brûlaient vifs ou rôtissaient à la broche les particuliers qui avaient ravi des enfants chrétiens, et les avaient vendus comme esclaves à des Turcs ou à des Tartars. Les coutumes changent; depuis Bathori qui les avait confirmées, parut le socinianisme parmi les colons; et cet élément nouveau a été un dissolvant pour les mœurs d'une austérité farouche, puisque maintenant le divorce est constamment et indéfiniment licite. Naguère une femme devient enceinte, en l'absence de son mari, qui n'est pas peu surpris au retour; elle ne supporte pas de reproche, elle se sépare de lui, épouse son séducteur, et déshérite de sa fortune les enfants qu'elle a eus d'un premier lit. Ce fait m'a été certifié par le gouverneur même d'Hermanstadt; et un tel cas semble assez grave et il est assez peu rare, pour que le pouvoir songe à doter d'un code uniforme toutes les provinces de la monarchie.

L'hospitalité hongroise est à bon droit renommée et mérite d'être proverbiale. Partout, dans ce pays vaste comme la France et qui n'a pas le tiers autant d'habitants, vous êtes reçu généreusement; vous pouvez frapper à toutes les portes, aux plus riches ou aux plus pauvres, le jour, la nuit; vous trouvez bon souper, bon gîte et accueil fraternel et

gratuit. Ne faites pas la petite bouche, ne refusez pas de vider une série de rasades avec l'hôte; vous le choqueriez. Les provisions ne manquent ni au grenier ni à la cave, les celliers sont pleins; mais le cœur hongrois est plus grand que toute cette abondance, et il n'en use que pour qu'un autre cœur de compatriote ou d'étranger batte à l'unisson du sien; il se pique par dessus tout de faire honneur à qui s'assied à son foyer. Cette hospitalité est aussi naturelle, simple, grâcieuse que de nécessité réciproque, dans ces régions privées du comfort de la civilisation, et où le voyageur si bien traité aujourd'hui, est demain chargé de traiter et d'héberger, à son tour, une connaissance ou un inconnu.

Mais n'allez pas confondre l'hospitalité hongroise avec les hôtels de Pesth; ce serait une méprise profonde, car c'est un contraste dégoûtant. Plusieurs hôtels de cette capitale sont tenus par des étrangers rompus à ce genre d'exploitation; le premier d'entre tous sans contredit est *l'Hôtel de l'Europe* loué par un certain Français qui a fait ses preuves de domesticité dans toutes les antichambres du continent: il n'est pas d'endroit où l'on tire mieux la carotte; c'est un légume des quatre saisons; et la valetaille est stylée à l'accommoder de toutes façons. Là on n'estime guère que des politiques forts en gueule et à la fourchette, et des boïards russes, qui viennent dépenser en trois jours quelque dix mille florins, une minime fraction de cette fortune, distillée de la sueur et du sang des serfs.

Le paysan hongrois, si longtemps écrasé, paraît à l'aise maintenant. Il a une maison de pisé blanchie à la chaux et couverte de chaume; elle s'ouvre sur une basse-cour, et son entrée est ornée invariablement d'un portique à colonnes plus ou moins nombreuses. Les cochons, les canards, les oies, les dindes, les poules s'ébattent à l'envi, parmi les chars, les charrues et autres instruments aratoires. Le foyer n'est pas à plain-pied avec les carreaux

de brique de la cuisine, mais juché sur une sorte de fourneau en maçonnerie, abrité sous le manteau de la cheminée; à droite et à gauche, les ustentiles du ménage pendent au mur. La cuisine précède la chambre à coucher munie du *poêle* traditionnel qui avait donné son nom patois à cette seconde pièce des cabanes rustiques de l'ancienne Savoie. Les lits sont d'ordinaire juchés sur le poêle; mais les paysans hongrois sont si endurcis, qu'ils dédaignent d'y monter et s'étendent tout uniment sur le plancher.

Cet endurcissement remonte haut et fut général. En été femmes et enfants vont encore aux champs pieds déchaux et même à l'église ornée du clocher bulbeux ou élancé en pointe. Les hommes se contentent souvent d'une chemise par an; elle est préalablement graissée de lard, il est vrai. La bastonnade était systématisée comme pour leur tanner le cuir. Les paysans condamnés étaient attachés à un banc, le visage tourné contre terre; ce banc était porté par quatre pieds cambrés en dehors, pour qu'il ne pût se renverser, et muni en dessus de quatre boucles de fer à charnières pour recevoir les bras et les pieds du délinquant étendu à plat ventre sur la planche oblongue; et les *heiduques*, fantassins de la Hongrie comme les hussards en sont les cavaliers, exécutaient la fustigation. Les heiduques frappaient en deux temps et trois mouvements; et ils se remplaçaient l'un l'autre tous les quatre ou cinq coups, quand ils voulaient appesantir l'application de la trique verte.

Cent coups de bâton équivalaient à la peine de mort, et avaient pour correspectif trois ans de prison: tout seigneur avait le droit d'imposer moins de 100 coups, c'est-à-dire nonante-neuf, ou moins de trois ans de réclusion, c'est-à-dire un jour de moins que ce nombre, sans se soucier de l'année bissextile. Le gibet était fort usité: il n'y a pour s'en convaincre, qu'à parcourir les archives judiciaires dressées en latin.

La rudesse des mœurs subsiste dans la Hongrie escla-

vonne; et il se passe des forfaits inouïs. Voici un exemple de cette brutalité qui n'est point adoucie par la religion, car ces districts reculés ne possèdent souvent qu'une église pour vingt lieues de pays à la ronde. Dans un village, situé sur la ligne d'Eszek à Agram, il n'y a pas longtemps, un garçon de douze ans se leva une nuit pendant que tout le monde dormait dans la maison, et tua sept personnes à coups de hache; il eût été plus loin, si les autres personnes ne se fussent éveillées au bruit. Interrogé devant le juge, si cela était vrai, ce scélérat précoce répondit sans remords: « Certainement, puisque parmi les morts il y avait mon père. »

Celui qui se rendait jadis de Debretzine, par Szolnok et Arad, à Temeswar, voyait en dehors des villes, des gens pendus, sur les bords de la route, à des potences alignées quelquefois au nombre d'une vingtaine; et personne n'y faisait plus d'attention qu'aux épouvantails plantés sur les espaliers des jardins; ces cadavres gigottaient à tous les vents, en proie aux oiseaux, qui n'y laissaient que des lambeaux de chair et des guenilles adhérentes à des squelettes hideux; la barbarie allait jusqu'à priver de sépulture ces victimes d'une mort ignominieuse. Cela est de mémoire d'homme et les témoins ne manqueraient pas, s'il en fallait.

Il est aussi de mémoire d'homme, qu'on pouvait tuer quelqu'un pour vingt-cinq florins; et jadis on se rachetait du meurtre d'un juif avec une quantité de blé suffisante, pour couvrir entièrement un cochon debout, et livrée aux parents de la victime: récit vraisemblable, à voir encore la haine invétérée du Magyar contre l'Israélite, et qui se traduisit récemment (1867) à Debretzine par le cri nocturne: « A bas les juifs», et par une grêle de pierres à l'adresse d'agioteurs sortant d'un café; haine qui tournera mal, si les hommes intelligents de la Hongrie ne s'opposent à d'injustes préjugés et ne préviennent ces excès populaires.

La collecte des impôts sur les paysans s'opérait par les autorités du comitat à un jour et à un lieu désignés d'avance: c'était le cas pour une petite ville, Giulay, située près de Grosswardein. Les paysans apportaient la somme due, qui est proportionnelle au nombre de leurs sessions. Malheur à ceux qui ne s'exécutaient pas. C'est ce qui arriva à un vieux paysan plus que septuagénaire. Il était chauve; les fonctionnaires le firent attacher à une colonne du portique de la maison de commune; debout les bras et les pieds liés, tête nue, sous un soleil ardent. . . . Le témoin oculaire de cette barbarie dit à la femme d'un conseiller aulique dans son salon dont les fenêtres donnaient sur la rue, vis-à-vis de la maison de commune: «Peut-on faire subir un traitement si inhumain à un pauvre vieillard, pour une bagatelle!» Il n'importe, le paysan resta là, jusqu'à ce que sa vieille femme, implorant la pitié des voisins, eût parfait, en courant de maison en maison, la somme d'une cinquantaine de centimes et les eût versés à la caisse.

Le loi qui établissait les paysans inamovibles sur leurs *sessions*, était enfreinte, après avoir été rendue exécutoire, presque aussi souvent qu'elle le fut auparavant. Combien ont été chassés par le maître, de la portion qu'ils avaient cultivée tout en s'acquittant de la corvée, et recevaient une lande aride qu'ils devaient défricher, défoncer, labourer; et cela pour accroître les revenus d'un seigneur sans entrailles.

Le clergé hongrois, superbe et énergique, comme le reste de la nation, est peu instruit, vit bien et se grise volontiers de patriotisme. Quelques-uns de ses membres méconnaissant l'esprit de dévoûment universel de l'Église, ont adressé à la diète de 1866, une pétition pour l'abolition du célibat, à l'instar du clergé ruthène dont les derniers débris tendent à s'abîmer dans l'apostasie, sous l'amorce du rite slavon et le miroitement des promesses moscovites.

Dans beaucoup de comitats, riverains du lac Balaton (le *Bourbeux*), le prêtre de la paroisse va bénir les vignobles à la Saint-Jean; il est à la tête d'une immense procession, qui offre un coup d'œil pittoresque, avec les costumes voyants, la piété primitive et les beaux chants de ces voix mâles de la multitude.

Il reste des superstitions et des préjugés vivaces sur cette terre, comme presque partout. Deux communes voisines ne possédaient qu'une église. C'est la coutume de sonner les cloches quand vient l'orage, et on les sonna dans la commune où se trouve cette église, un jour que, le ciel assombri de nuages, creva en une averse mêlée d'effroyables tonnerres. La tempête passa, et la grêle poussée par le vent impétueux, alla tomber sur la commune voisine, qui, alors intenta un procès à la première, en réparation des dommages éprouvés par suite du mauvais temps. Le procès dure encore, près de Raab.

Les habitants d'une petite ville, située sur une rivière, passent le pont pour aller chercher de la viande meilleure et moins chère; la municipalité s'y oppose, aposte des pandours sur le pont, et force les habitants à se servir chez le boucher communal autorisé. Là le procès ne traîne pas en longueur, et il s'agit d'un objet positif.

Les chicanes confessionelles seraient un événement extraordinaire en Hongrie: cet esprit de tolérance est une nouveauté pour qui a vécu à Genève ou à Nîmes. J'ai vu assis à la même table hospitalière d'un noble, le curé catholique, le ministre luthérien et le prédicant calviniste, devisant le plus gentiment du monde et arrosant un copieux dîner en trinquant à la ronde.

Le Hongrois est tolérant; le catholique l'est plus encore que le protestant, qui parfois l'outrage en lui reprochant sans justesse d'adorer la Vierge; mais tous, catholiques et protestants, sont unis dans le sentiment politique: c'est par là qu'ils se rencontrent et s'entendent. Ils ont été

formés ensemble à la vie sociale à une époque où régnait seul le christianisme morcelé déjà cependant par la secte arienne, et ils sont habitués à la même constitution libérale depuis plus de neuf siècles (en comptant la période où la loi était en vigueur sans avoir été rédigée dans la Bulle d'or), malgré les nombreux abus qu'aucun code n'empêche dans la pratique. Ce qui domine donc chez eux, ce qui est leur lien commun, ce qui est le ciment futur de leur État, c'est l'élément politique, qui, à mon sens, ici comme partout et plus qu'ailleurs, ne plonge pas assez sa racine dans le sol religieux, et y puiserait cependant de la sève et une force durable, en pénétrant les lois et la vie de la substance de l'Évangile. Cette constitution a été vingt fois modifiée, remaniée, augmentée, mais elle a imprégné de sa couleur et de son influence les idées et les mœurs hongroises.

Cette charte hongroise accorde aux prélats hétérodoxes les mêmes priviléges qu'à ceux de l'Église nationale, conséquence du caractère équitable de ce peuple, autant que moyen habile pour éviter des rivalités confessionnelles et ne pas associer indissolublement la religion à la politique. Les Polonais firent le contraire: préférant avoir la conscience nette à transiger avec leurs profondes convictions, ils lièrent l'Église latine au pouvoir sans craindre de se mettre en opposition avec les autres Slaves schismatiques, et placèrent ainsi dans une certaine infériorité le clergé uniate qui avait le rite slavon, et qui, par là même, devait plus tard se laisser courber vers l'apostasie, malheur irréparable.

C'est bien à tort qu'on entend parfois qualifier le calvinisme de religion nationale; c'est une locution qui ne se rencontre que dans la bouche de colons souabais assez arriérés en matière de précision de langage. La masse très-compacte est foncièrement catholique en Hongrie. La religion catholique, la calviniste et la grecque non-unie, ont

été au même titre toutes trois *religions nationales*, en ce sens qu'elles avaient droit d'élire à tour de rôle, dans les cantons mixtes, des députés à la diète. Il se produit parfois des épisodes singuliers résultant de la diversité ou de la conformité des croyances. Un intendant fut arrêté par une bande de brigands, dont le chef était un ancien déserteur; il fut dévalisé en règle, avec un compagnon qui tremblait de tous ses membres: argent, assignats autrichiens, fusils, armes, tout passa dans les mains des voleurs qui étaient en majorité et rendaient inutile la résistance.

L'intendant allait continuer sa route avec son char et son cheval, le seul bien dont ne sussent que faire les scélérats; il se ravisa et pria le chef de lui rendre son permis de port d'armes, morceau de papier sans valeur. Le capitaine des bandits le tira du portefeuille; et ayant vu à la lecture, que l'intendant était calviniste, il lui rendit tous les objets enlevés, en sa qualité de correligionnaire, et l'assura désormais de sa protection et de celle de sa bande. dans la forêt de Kotsola . . . De quoi notre intendant, plus mort que vif, se promit bien de ne pas profiter.

Les comitats protestants des Karpathes offrent en petit un exemple de la séparation de l'Église et de l'État. Les pasteurs calvinistes, payés par leurs ouailles et à la merci de leur générosité, endurent souvent misère. Les curés, non rétribués par le gouvernement, ont des revenus de leurs paroisses, peu en argent, mais beaucoup en nature.

La question hongroise est un sujet intéressant et neuf à coup sûr en Occident, mais elle ne saurait avoir sa place ici. Le côté politique, le côté judiciaire de cette étude, des lois et des coutumes particulières à chacun des quarante-six comitats, le passage des paysans à la propriété foncière, sans compter l'organisation ecclésiastique, les usages, les mœurs, le caractère ouvert et orgueilleux de ce peuple chevaleresque et hospitalier, mêlé de Zingaris ou Tziganes maraudeurs avec leurs charriots couverts, de

Valaques drouineurs, de Slovaques cultivateurs et marchands d'amadou, qui descendent des anciens maîtres du pays, de Croates aux doigts crochus, de Serbes indomptés, d'Allemands industrieux et colons, de Grecs et de Juifs commerçants: tous ces horizons de la vie des Magyars offrent une mine profonde à des observations instructives; mais ces matériaux élaborés auraient des proportions trop larges pour s'encadrer dans ces pages et veulent être réservés pour former un travail à part.

L'État hongrois avait pour fondement la religion. Il s'est toujours considéré comme le missionnaire de la civilisation latine en Orient et le défenseur des chrétiens contre les Turcs, depuis que le pape Sylvestre II décerna, l'an mille, à Saint-Étienne et aux rois ses successeurs, à perpétuité, le titre de *légats apostoliques* et par conséquent le titre de majesté apostolique qui en dérive naturellement; car c'était Rome alors qui réglait les formules de l'étiquette dans le monde diplomatique, et faisait princes ses évêques. Le titre de *roi apostolique*, accordé à Saint-Étienne, fut confirmé au concile de Constance (1414) à la demande de l'empereur Sigismond d'Allemagne, qui chanta l'Évangile en habit de diacre, à la messe de minuit célébrée par le pape Jean XXIII; et Clément XIII renouvela, en faveur de Marie-Thérèse victorieuse dans la guerre de sept ans, ce titre de roi ou de reine apostolique.

L'énorme influence du clergé en Hongrie où le primat jouit encore de prérogatives exceptionnelles, d'une considération extraordinaire parmi ses compatriotes et auprès du roi même, tient à ce que le gouvernement à l'origine était catholique et électif comme en Pologne, comme dans l'Église primitive.

Et l'élection qui présente des faits si singuliers dans ces deux pays, n'a rien d'analogue avec l'élection en Angleterre et en France, opération vulgaire qui consiste à grouper, à combiner pour l'heure, des passions et des intérêts

autour d'un nom; une élection slave — et les Hongrois avaient gardé ces fonds de mœurs orientales, sous le placage de la féodalité germanique, — était considérée comme un acte religieux, comme l'effet d'une grâce spéciale du ciel, les prélats recommandaient à la nation de s'y préparer comme à recevoir un sacrement: il en est encore ainsi pour le pape, où l'on invoque la source des lumières au conclave. Ici, toute propagande électorale était regardée comme contraire à l'œuvre de l'Esprit Saint.

Ces faits singuliers vous demeurent inexplicables, si vous ne vous reportez pas à la croyance du moyen-âge, qui considérait le roi comme l'élu de Dieu, bien plus que de la nation; et c'est ainsi que les votes les plus bruyants et les plus compacts des dignitaires de l'Église et des nobles armés dans les plaines de *Vola* près de Varsovie et *Rakos* près de Pest tombaient parfois devant le *veto* d'un simple gentilhomme, droit regardé comme sacré, puisque cet homme pouvait recevoir une impulsion divine; et c'est ainsi qu'un nom jeté presqu'au hasard, ralliait l'assemblée en désordre, les suffrages dispersés, et semblait une inspiration du Saint-Esprit, un ordre émané d'en haut; c'est ainsi que devint roi de Pologne, Michel Wisniowecki, un Piast obscur, mis en avant par un castellan de Sandomir, et qui avait un concurrent, à l'abdication très-sensée de Jean Casimir (1668) qui voulait, avec le haut clergé, fixer le choix de la diète plenière indocile sur Condé duc de Lorraine, pour le bien de la république . . . Un prince étranger pouvait réaliser l'union et le salut de la patrie divisée, tourmentée de rivalités, et altérée d'indépendance. Mais cette généreuse abdication échoua devant le préjugé national. Et cette superstition impolitique est une des causes profondes qui ont amené par degrés la dissolution de la Pologne. Par ces données sur les croyances, vous entrez dans l'organisation intime de ces deux peuples. En effet, Hongrois et Polonais se ressemblent

pour les mœurs et l'histoire du passé; et s'étant comprises jadis, ayant des destinées parallèles et mêlées, ces nations sont encore faites pour s'entendre et s'unir.

Les Hongrois, nation finnoise, essentiellement militaire à l'origine, les Polonais, la seule nation devenue guerrière entre les Slaves, sont appelés, par leurs positions géographiques d'états limitrophes jadis à l'est, par leur communauté d'intérêts et d'aspirations, à vivre et à lutter ensemble, comme de vieux voisins; c'est là une alliance tout à fait naturelle et qui serait d'un poids immense dans la balance, si l'Autriche avait à se mesurer avec la Russie.

Ladislas V, fils d'Hedwige, fille du roi Louis de Hongrie, porta les deux couronnes de Pologne et de Hongrie, comme pour symboliser l'unité morale de ces deux peuples.

La bulle d'or de 1222, fondement des libertés hongroises, portait que: « chaque fois que le roi ou ses descendants violeraient les priviléges de la nation, les nobles seraient libres de s'opposer les armes à la main à une telle infraction des lois, sans être inculpés du crime de lèse-majesté ». Cet article XXXI de la charte fut aboli en 1687, après la substitution de l'hérédité à l'élection royale.

Quand les Hongrois croyaient leurs droits et priviléges en danger, ils criaient: *Rakos!* ce qui était l'invitation à se rendre à cheval et en armes dans la plaine de ce nom, située près de Pest et qui était le champ d'élection des rois. Le *Rokosz* polonais vient des Hongrois: on en trouve un exemple sous Louis, roi de Hongrie et de Pologne, et plus tard sous Sigismond I, en 1537, alors que les nobles se séparèrent du roi et des grands, et s'unirent pour demander compte de l'administration du pays.

Lorsque le cri de: *Rokosz*, éclate au milieu d'une crise, tout noble, fût-il même au service d'un prince ou d'un autre noble, doit, sous les peines les plus graves, courir rejoindre la réunion de la noblesse. La tradition fait de *rokosz* un épouvantail: c'était ce qui s'appellerait de nos

jours une assemblée populaire, comme elle se pratique en Angleterre. C'était une manifestation tumultueuse, sans caractère législatif, sans attitude militante; le *rokosz* ne décidait rien, tandis que la *confédération* avait une force organique, un but arrêté, une volonté fixe et inébranlable, et se montrait dans une pose menaçante et prête à combattre.

La confédération générale de la noblesse était une ligue formidable qui suspendait les autres magistratures et juridictions dans leur exercice; c'était dans la république la dictature qui allait jusqu'à déclarer le trône vacant, et ordonnait au sénat, aux grandes charges, aux tribunaux et au roi de lui rendre compte de l'administration du royaume. Dans les cas extrêmes, la confédération investie d'une puissance exécutive si étendue marche plus vite et plus vigoureusement que la diète.

Les Polonais seuls ont su tirer des crises mêmes inévitables dans un état libre, par cette forme fédérative, un moyen de raffermir leur constitution, selon la remarque de J. J. Rousseau.

Sous Jean II Casimir retentit pour la première fois à la diète générale de 1652, le *veto* prononcé par un simple gentilhomme qui avait ainsi le droit de suspendre les délibérations de cette assemblée et la marche du gouvernement. C'était un droit usité de toute antiquité dans la commune slave, où la propriété, les droits et les devoirs appartenaient à tous; mais si ce *veto* venait d'un caprice ou d'une passion particulière, on forçait par la bastonnade l'opposant à voter avec la masse.

Ce droit politique qui paraît si inconciliable avec l'existence d'une nation en corps, suppose la persistance des droits primitifs de l'individu dans l'association politique où il est entré de son chef ou par ses aïeux, mais d'où il lui est facultatif de sortir, si le *contrat social* de Rousseau était une réalité en dehors des bandes de condottieri ou

de brigands. Ainsi dans la diète, l'homme peut sacrifier sa liberté personnelle, mais il peut de même la revendiquer.

L'individu n'est pas engagé par ses ancêtres dans la société, il n'y est pas inscrit d'avance; il l'accepte, parce qu'il la trouve éminemment juste, bonne, utile et grande.

En fait, la majorité peut-elle édicter des lois absolues? Il faudrait qu'il se rencontrât la science infuse, la lumière parfaite dans une assemblée, pour que l'individu se vît obligé de se soumettre sans appel aux décrets émanés d'elle.

Et puis, qu'est-ce qui triomphe dans une assemblée quelconque? C'est toujours l'idée, l'opinion, le principe d'un individu doué du talent de l'exposer, la vue d'un homme de génie, adoptée telle quelle, ou modifiée et éclairée par la discussion. L'étincelle jaillit du choc de deux esprits, et l'un et l'autre gagnent et se complètent à ce contact immatériel.

Aussi le clergé, les savants, les sages, les lettrés, les évêques de la Pologne ne cessent-ils de recommander l'abnégation propre aux seigneurs et nobles polonais partant pour la diète, et de s'y préparer comme pour une opération sérieuse, un acte de conscience. Quand la vertu fut devenue rare, quand la valeur morale déclina, l'association dut commencer à se dissoudre.

Sicinski, nonce d'Upita, prononça le premier ce *veto* fatal; il eut une fin maudite, et la diète se dispersa dans la consternation.

Le conclave romain, le jury anglais, consacrent aussi *l'unanimité* dans les décisions, mais avec des restrictions qui écartent les abus possibles de ce grand principe.

Les seigneurs polonais avaient la permission de donner des fêtes à la noblesse pour les élections; et l'on y souffrait l'ivrognerie et le meurtre publics.

Hors de la diète générale, dans les diètes secondaires,

régnait le principe solide de la majorité, en Pologne et dans les diétines hongroises.

La dynastie des Jagellons correspond à la grandeur de la Pologne. La dynastie des Wasas (1586—1648) inaugure la décadence de ce puissant royaume, à l'époque où la Prusse était née à peine.

Jean Zamoïski fonde la démocratie nobiliaire, à la fois imbu des idées romaines et hostile aux anciennes familles de l'aristocratie polonaise et lithuanienne: orateur savant, guerrier, ce nonce de Belz introduisit la confusion; tous ces petits nobles, cosaques, allemands, livoniens, arrivaient à la diète pour l'élection, formaient un étrange pêle-mêle de langues, de mœurs, de costumes, et n'étaient mûs que par *l'idée de patrie; celle de nation* était absente. La diète composée des députés intelligents des provinces, savait qui elle élisait. L'immense assemblée des nobles, en troublant la marche régulière et progressive de la république, était en proie aux intrigues de quelques personnages influents.

Sigismond III Wasa, élevé en prison par sa mère dans la foi catholique, suivit une politique d'accord avec ses croyances, et forma avec Henri IV et le pape, le dernier projet réellement chrétien, d'assurer à l'Europe une paix universelle, fondée sur la justice et le droit. Un des premiers articles de cette confédération des États de la France, de l'empire d'Allemagne, de l'Église, de l'Angleterre et de la Pologne, était de chasser le Turc de l'Europe et de refouler le duché de Moscou vers l'Asie. Cette belle et prudente combinaison fut détruite par l'assassinat de Henri IV.

Cette petite noblesse de la Pologne, comme celle de Hongrie, offrait le spectacle extraordinaire de gentilshommes qui ne croyaient pas déroger à leur titre en remplissant l'office de palefreniers, de cochers, de cuisiniers, et qui pour autant n'étaient pas exclus des dignités: plu-

sieurs d'entre eux, après avoir été valets de chambre d'un grand seigneur ou tambours d'une compagnie, sont parvenus au sénat. Dans leur opinion, les métiers seuls avaient un caractère dégradant.

La noblesse seule pouvait posséder des charges et des biens; tous les paysans étaient serfs fort malmenés des maîtres, logeant dans une hutte faite de boue et de paille, avec des troncs et des branchages qui en soutenaient le toit; les enfants y dormaient, jouaient, mangaient en compagnie des pourceaux; et le chef de la famille misérable n'avait souvent pour table et pour lit que l'auge et le râtelier de ses bœufs.

Comme les auberges manquaient sur les chemins, les gentilshommes en voyage prenaient des provisions, demandaient l'hospitalité à leurs amis, ou s'installaient chez les paysans tenus de les recevoir, et exemptés par là d'une portion équivalente de la taille. Les coutumes hongroises étaient analogues.

Au temps de Sigismond III, Pierre Scarga, orateur sacré et prêtre patriote, appuie par ses prédications, la politique du roi. C'est une sorte de prophète qui a prédit à la lettre, le sort actuel de la Pologne dispersée sur les routes de l'exil et privée de son légitime souverain, et même de sa langue maternelle. Les seigneurs, s'écriait-il, sont puissants, jaloux, rivaux, divisés, aventuriers; ils n'obéissent guère au roi: ils jettent les semences de la perdition future du pays qu'ils aiment moins que des conquêtes douteuses. Les hetmans semblaient retenir l'unité slave prête à se dissoudre.

Ladislas IV, fils du roi précédent, joignit le titre de roi de Suède à ceux de roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie et de Prusse; il y ajouta celui de grand-duc de Moscou.

Jean II Casimir, son frère, lutta contre les Cosaques de l'Ukraine; la bataille de Beresteczko vit la noblesse polonaise et les chevaliers de l'Europe se mesurer trois jours

avec les Tartares et les Cosaques, ces hordes de l'Asie: un choc de trois cent mille cavaliers où les Polonais vainquirent. Mais les Cosaques appelèrent à leur aide les Russes, qui entamèrent la Lithuanie, les Turcs, qui inquiétèrent les frontières du midi. Gustaphe-Adolphe lui-même, descendant comme l'avalanche des monts de Scandinavie, s'empara de la Grande Pologne au nom de la Suède, de sorte qu'en 1655, la Pologne était rayée, pour un moment, de la carte de l'Europe.

Kordecki alors personnifie l'héroïsme polonais. C'était le prieur du couvent de *Jasna-Gora (Clairmont)*, dans le diocèse de Cracovie, homme simple, modeste, enthousiaste, ayant le cœur de Casimir, la foi de Sobieski, la simplicité de Kosciusko. La république et le peuple sont voués et dédiés à la Vierge Marie. Le roi en rentrant dans la patrie établit son quartier général à Czentochowa, dans le couvent susnommé des moines de Saint Paul, et défend cette ville.

On voit, par cet épisode caractéristique, combien même les mœurs militaires reposaient sur la foi à l'intervention du monde invisible dans le monde visible. C'était là le fond moral et politique de la constitution polonaise; et la source inépuisable d'une force d'action et de résistance. Le protestantisme en minant ce mobile, était essentiellement hostile à cette nation catholique.

Quoique sérieusement convertie à l'Évangile, la Hongrie d'un tempérament très-peu mystique, ne fut pas aussi imprégnée de la doctrine du surnaturel que la Pologne, et garda longtemps des vestiges païens jusque sans son culte et ses serments.

Mais l'histoire du royaume de Saint-Étienne et de sa chute, battu en brèche d'un côté par les Turcs et de l'autre côté par l'Autriche; les guerres de succession, principalement celles qui suivirent la mort de Charles-Robert d'Anjou, les compétitions ardentes pour le trône, fourniraient

de nombreux éléments à un parallèle; seulement étant moins religieuse, elle fut plus tolérante, tant l'imperfection et la perfection se touchent. Si la Pologne voulait rester catholique dans son gouvernement, c'est qu'elle était convaincue de la vérité de sa foi. La Hongrie assoupit toutes les dissensions confessionnelles, non pas en séparant l'Église de l'État, mais en accordant les mêmes droits à tous les prélats de n'importe quelle communion chrétienne. Cela était moins orthodoxe, mais plus politique. Le progrès de la civilisation d'ailleurs n'est-il pas de consacrer la liberté de conscience, mais sans vouloir toutefois supporter des principes différents et contradictoires dans les deux domaines de l'État temporel et de l'Église spirituelle, car ils doivent être en harmonie pour réaliser l'idéal d'une société.

« La nation polonaise avait la mission reconnue de combattre la barbarie et le schisme. Aussi nous la voyons sous les Jagellons, pressentir dès les premiers instants, les dangers dont l'invasion des Turcs menaçait la chrétienté et se jeter sur les barbares. Les Polonais y étaient poussés par cet instinct moral qui fait sur le champ deviner à un peuple les ennemis de ses idées religieuses et sociales, lorsqu'il se sert de l'intelligence comme de son instrument. Cet instinct moral s'étant affaibli en Pologne, à la suite des différences religieuses apportées par la Réforme, les Polonais se laissèrent guider plutôt par la tradition des dangers passés que par le sentiment clair des dangers présents. Dès lors nous voyons les rois et les seigneurs de Pologne tenir constamment un œil inquiet sur la Turquie refoulée et renversée, tandis qu'il ne leur était donné ni de comprendre la nature, ni de prévoir l'avenir de deux puissances nouvelles, étayées sur le schisme et le protestantisme, qui s'élevaient près de la frontière nationale, à Moscou et dans le Brandebourg. »[1]

[1] A. Mickiewicz, *Ouv. cit.*, p. 213 et 214.

Cette différence, signalée plus haut, dans la religion intime entre le Polonais et le Hongrois, se traduit par un contraste dans le clergé, sauf ce point que dans les deux pays, le clergé se mêle et s'occupe de la politique et respecte la culture latine. Le sacerdoce polonais est instruit, il s'intéresse à la cause d'une idée ou d'un principe; le sacerdoce hongrois se soucie peu de justice et de devoir, mais beaucoup de son bien-être et de ses priviléges: il manque de la culture philosophique, cette assise puissante de la théologie, depuis les Pères grecs et latins. Notez ce fait: l'archevêque de Gran, qui est primat de droit, a plus de cinq cent mille florins de revenus, comme un évêque anglican: croiriez-vous qu'il existe des contrées, comme l'Esclavonie, où l'on ne trouve pas une église à vingt lieues à la ronde? Les églises manquent moins en Croatie, ne manquent pas en Autriche; mais le sacerdoce, à quelques exceptions près, ne vaut pas mieux; c'est une plaie qui coûtera cher à guérir. L'évêque d'Olmutz a un siége qui lui rapporte un million et demi de francs, et la fortune immense de la famille éteinte du prince Diederichstein a été par testament du dernier descendant mâle, constituée réversible à cet évêché! Du moins, que n'entend-on dire que ces prélats font de grandes œuvres!... Si quelqu'un disait: « Le clergé autrichien, tant séculier que régulier, renferme des esprits éminents et des âmes charitables; mais en somme il n'a que son orgueil d'égal à son ignorance, sa dureté à son matérialisme et sa fainéantise à sa nullité; » on ne pourrait facilement contredire cette affirmation. Que le clergé autrichien prenne exemple sur le clergé français, sur cet épiscopat qui est une merveilleuse floraison germée sur le sol sanglant des révolutions et resplendissante des fruits de la science et de la vertu!

L'esprit de ces institutions concernant la royauté élective et la tenue des assemblées politiques, s'est perdu avec le temps et les mœurs modernes. Il a été reconnu que dans

une monarchie, l'hérédité est une meilleure garantie des droits, de la fortune, de la durée et de l'indépendance d'une nation. Le gouvernement représentatif, en limitant la prérogative royale, en créant le ministère responsable, en balançant la chambre haute et la chambre basse et en équilibrant les droits de l'une par les droits de l'autre, s'est régularisé dans des formes déjà éprouvées et susceptibles de stabilité et de grandeur. Les parlements sont une école de politique et d'éloquence, par le retentissement des débats publics et contradictoires.

La Hongrie a recouvré en 1867 une partie de ses droits revendiqués depuis longtemps. Elle a un ministère responsable, elle vote son budget, sinon encore le chiffre de son contingent pour l'armée de l'empire: sa table des nonces et sa table des magnats sont ouvertes.

Deak Férencz est le chef populaire plein de sens et de fermeté qui a préparé les transactions difficiles avec la cour de Vienne et qui est capable de concilier les aspirations diverses des partis, mais unanimes sur le point de l'amour de la patrie. A un troisième voyage dans cet antique royaume, j'ai pu me convaincre par une observation attentive, que la Hongrie mérite son autonomie. Ses mœurs politiques sont faites. Elle est familiarisée à la pratique constitutionelle; elle se meut à l'aise dans les chambres comme dans les opérations électorales qui trop souvent s'exécutent à coups de bâton et de pierre, comme en Angleterre et dans mainte république, à coups de poing et de bancs bien plus qu'à coups de bulletin.

Elle peut même devenir par son activité et son entrain une initiatrice à la vie constitutionelle pour les Allemands d'Autriche dont le caractère indolent se plie à l'absolutisme, pourvu qu'ils ne soient pas troublés dans leurs aises, et qui, en compensation, versent sur le sol magyar, l'humanité, l'industrie, l'esprit scientifique, qui font la civilisation et les États policés.

J'ai vu à Pest fonctionner la chambre basse, qui compte parmi ses députés tout ce que la Hongrie a de lettrés; et la chambre haute composée des magnats du royaume. J'ai entendu plusieurs discours dans cette langue sonore comme le clapotis des vagues sur un quai de marbre: la faconde est inépuisable; le talent oratoire ne manque certes pas; il y en a trop même, puisque les opinions se croisent et se balancent, souvent d'une façon contraire aux intérêts du pays. L'hésitation dans les esprits de l'auditoire résulte de la ténacité de ces orateurs improvisant, répondant, répliquant, dupliquant à tour de rôle et sans fin. Partout les avocats réussissent à embrouiller les plus simples choses; et par sa culture latine et ses traditions juridiques, la Hongrie a le cachet patrocinant.

Les Magyars sont si portés à unir la politique et la bonne chère qu'ils voient partout une table: la chambre haute, c'est la table des magnats; la chambre basse, c'est la table des représentants; la dernière instance pour la révision des causes, c'est la table septemvirale. Ils vont toujours de l'une à l'autre, et n'en sortent plus si vous y ajoutez les tables des districts. Cette plaisanterie me rappelle que jadis, quand à l'occasion de quelque élection politique ou judiciaire dans les comitats, le seigneur d'une localité invitait chez lui les petits nobles, on pouvait remarquer le franc parler, la vivacité d'allures et de ton de tous ces hommes, la plupart sans richesses, mais pénétré de l'importance de leurs droits de citoyens libres.

Les Esterhazy, de temps immémorial, avaient la haute et basse justice sur leurs terres, et tenaient garnison dans leurs châteaux; et l'on se souvient d'avoir vu les grenadiers monter la garde à la forteresse de Forchenstein campée sur une colline qu'ombragent des châtaigniers aussi prospères que ceux d'Évian; et les prisonniers, les fers aux pieds et en haillons sordides dans les casemates,

tendre à travers les barreaux de l'embrasure, une bourse au bout d'un bâton pour mendier.

Les magnats étaient riches. Nul n'ignore la fortune colossale (à présent sous séquestre, le majorat étant inaliénable, quoique grevé de 25 millions de dettes) du prince Paul Esterhazy qui possédait le onzième du territoire de la Hongrie; sa magnificence excentrique était proverbiale en Europe. Il avait été ambassadeur d'Autriche à Londres, où ayant acheté un cheval pour un million, sur le défi du propriétaire qui le taxait au dessus des moyens du prince, il fit amener la bête le soir, la paya comptant et lui brûla la cervelle! « Mon fils, vous avez bien fait »; telle avait été la réponse de son père, au récit de l'aventure.

Il représenta l'Autriche à Moscou en 1856 au couronnement du tzar actuel; il brilla par son luxe au milieu des splendeurs orientales de cette solennité russe.

Les décorations et son uniforme de hussard ont été dernièrement exposés à Londres et mis à l'enchère: les ordres de la Toison d'or, soit en diamants, soit en émeraudes, de Saint André en brillants, l'ordre anglais du Bain et les autres pierreries du costume militaire, ont produit ensemble quoique déjà dégarnis antérieurement de morceaux de prix, la somme de 37760 livres sterlings, environ 944,000 francs. L'uniforme de hussard était tout semé de perles, de sorte que les pans, le col et le reste en étaient roides: on a compté dix mille perles sur une manche du dolman qui se place sur l'épaule gauche. Le sabre et son fourreau ont été adjugés à 5541 l. st.; le ceinturon à 5344 l. st.; les ornements du colback à 4525 l. st.; l'aigrette et l'agrafe de ce bonnet turc à 707 l. st.

La célèbre galerie de tableaux du même prince occupe maintenant les hautes salles de l'Académie vraiment monumentale de Pest. Il est plus d'un grand seigneur magyar épris des beaux arts et des belles lettres, qui estime et propage les lumières, qui songe à réformer l'instruction

publique; il en est qui connaissent mieux la vie parlementaire de la France et de l'Angleterre que des Français ou des Anglais députés eux-mêmes aux chambres. Les bibliothèques et les collections sont nombreuses et intéressantes chez les Hongrois; ils aiment et parfois encouragent la peinture, la poésie, la sculpture, la science médicale même; et les traits qu'on pourrait citer d'eux feraient envie à nos Mécènes de l'Occident.

Ainsi pendant la dernière insurrection polonaise, un peintre galicien débuta par des scènes nationales qui, reproduites par la photographie, firent sensation et restèrent publiquement exposées à Vienne, jusqu'à ce que l'intervention annoncée de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre s'en fût allée en fumée: alors la police en défendit la vente. Ce jeune homme entrant en carrière et arrêté par la défaite même qui écrasait sa patrie, eut le bonheur de voir acheter l'original de ses neufs tableaux saisissants de vérité et d'inspiration, et de voyager en Italie afin de pouvoir étudier les chefs-d'œuvre des musées et des églises! C'était grâce à une âme hongroise.

En conclusion, je me demande si la restauration du royaume de Hongrie est venue assez tôt. La question hongroise a toujours été fort épineuse. Après 1848, les antipathies de ce pays réprimé par l'Autriche étaient trop fraîches, la répulsion trop violente, pour que le gouvernement de Vienne dût penser à reconstituer dans l'indépendance une nation hostile; et il s'appliqua à désagréger cet ancien royaume, à en détacher une à une les parties annexes, la Croatie, l'Esclavonie, la Transylvanie dont quelques cantons sont occupés par les Roumains en rupture avec les Hongrois, dès que ceux-ci eurent décrété le magyar langue nationale.

Depuis lors les circonstances ont changé, et l'Autriche dont le centre de gravité est réellement transporté à Pest par les derniers événements, aurait besoin d'un royaume

hongrois très-puissant pour résister aux attaques probables de l'est et du sud. Les difficultés se sont maintenant multipliées pour réaliser cette union, pour cimenter l'alliance indéfectible de ces provinces naguères arrachées de leur métropole par le travail de la diplomatie, par la convocation et l'activité des diètes provinciales.

Et pourtant il faudrait une Hongrie forte et fidèle qui fût une barrière insurmontable vers le Levant.

Si un ministre d'État en Autriche proposait à la Russie d'occuper Constantinople, quand la chose d'ailleurs serait permise des autres puissances continentales, ce ministre suivrait la pire des politiques. En effet, il laisserait investir la monarchie à l'est et au sud par la Russie qui entretient des intelligences et exerce une continuelle propagande chez les schismatiques grecs et chez les Slaves de la Turquie et du Danube; et comme l'alliance de la Prusse et de la Russie est une certitude morale, que verrait-on au nord, dans la Bohême et la Moravie?...

VII. LETTRES SUR KIEFF. 1854.

Manuscrit inédit d'environ 250 pages, format in-4°, minute de l'auteur.

Le premier jet de cet ouvrage date de l'hiver 1854. L'auteur le remania et l'étoffa plus tard, dans la belle saison de 1856, aux eaux de Baden, près de Vienne. L'ouvrage achevé et prêt à l'impression, se compose de neuf lettres. Comme toutes les femmes, Mme Bagréeff affectionnait le style épistolaire, et cette prédilection est peut-être la cause de leur supériorité si marquée en ce genre. Ces lettres sont nourries de science et d'observations, qui dénotent un labeur opiniâtre et persévérant. Elles traitent

des Juifs polonais, étude pleine d'actualité à l'heure de l'avénement des israélites dans la société européenne; des catacombes de Kieff, chapitre curieux où les détails sur les reliques gardées dans des châsses de prix, sur les cryptes encombrées de pèlerins agenouillés, s'allient au sentiment religieux le plus saisissant. Vient la description de Kieff et de ses églises aux clochers dorés, des couvents, de son palais en bois, de ses rues non pavées, et de ses alentours: une banlieue étrange, où les ruines se sont entassées sur les ruines, où nichent des Bohémiens dans des cabanes souterraines. L'histoire et la littérature de cette ville sainte des Russes occupent le reste du volume. Les vieilles chroniques abondent en héroïques traits de mœurs, et les chants de cette poésie primitive ont une physionomie originale. Au Ve siècle Kieff tombe au pouvoir des Khasars, qui chassent les Awares, et étant baptisés font de cette ville le berceau du christianisme en Russie. Le chef varègue ou scandinave Rurik avec les Slaves la conquiert et la lègue à ses descendants qui en font le chef-lieu d'un État, puis leur capitale sous le grand-duc Jaroslaw au XIe siècle: ville prise, reprise, ravagée, brûlée, rebâtie, troublée incessamment, tantôt russe, tantôt lithuanienne, tartare un temps et polonaise un autre.

L'Ukraine fut le théâtre de perpétuelles fluctuations de peuples guerroyant, s'entretuant, se chassant les uns les autres. Depuis Rurik, de souche normanique, les femmes slaves formant le fond stable de la population ukranienne, auraient, quoique s'alliant de gré ou de force avec tous les conquérants étrangers, conservé et perpétué le type slave, en vertu de cette théorie physiologique contestable, qui admet que la femme transmet à l'enfant les formes constitutives de son type, et moule pour ainsi dire dans le travail de la gestation, les germes propres fécondés par l'acte générateur.

La race scythe et sarmate qui habitait ces régions dans

l'antiquité, et dont les rameaux se nommaient les Khazars, le Petchénèques, les Polowtses, fut exterminée par la race slave ou absorbée en elle.

Occupé par les Slaves dès l'ère chrétienne, ce sol bouleversé par les hordes de l'Est et les hordes du Nord, qui s'y ruèrent successivement et furent expulsées chacune à son tour, a été pendant des siècles le chemin battu de toutes les invasions barbares, depuis les Goths qui l'incorporèrent à leur empire, les Huns, les Alains, les Bulgares, qui y passèrent terribles, les Khazars, qui y régnèrent deux siècles, jusqu'aux Petchénèques, aux Polowtses et aux Mongols qui se disputèrent la prééminence dans l'Europe orientale.

Les Cosaques de l'Ukraine sont célèbres: d'où viennent-ils? Selon Karamsine, ils sont issus d'une peuplade *rassogue*, c'est-à-dire d'hommes à la lance, d'après le sens du mot, parce qu'ils portaient cette arme, ou des Tcherkesses, habitant entre la mer Noire et la mer Caspienne. Ils furent probablement refoulés par les Mongols, et craignant d'autre part la domination lithuanienne au nord, ils se réfugièrent dans les îles du Dnieper. Les parages du vieux Borysthène étaient alors couverts de forêts protectrices; ils y avaient une forteresse en bois, pépinière de ces guerriers agiles et pillards qui formèrent une armeé et un état avec son hetman. Les Russes opprimés par les Tartares, se réfugièrent chez eux et s'associèrent à leur vie aventureuse. La couche primitive fut recouverte par les alluvions nouvelles; et en fin de compte, ce noyau de population ancienne fut comme enveloppé dans les émigrations slaves plus récentes.

Kieff, passant d'un maître à un maître, tomba entre les mains des Polonais qui sont maltraités dans ce livre comme rivaux des Russes, quoique ces peuples soient tous deux slaves; mais ils sont devenus frères ennemis. Voici comment Mme Bagréeff apprécie la domination polonaise dans la

Petite Russie; ignorant ce qui était l'avenir pour elle et pour nous est le présent, elle est partiale; j'ai dû restreindre ses allégations: comme beaucoup de ses compatriotes, du reste, elle n'aurait eu que l'horreur des bourreaux et de la pitié pour les victimes.

Aucun contemporain n'ignore le lamentable démembrement du royaume de Pologne, dont la Galicie et d'autres pays étaient des parties intégrantes. Ainsi dans l'Occident on appelle volontiers les gouvernements de Rodolie, de Volhynie et même de Kieff, d'anciennes provinces polonaises, en même temps qu'on les plaint d'être tombées sous le sceptre russe. Or, suivant l'auteur, cette partie de l'empire fut éminemment russe dès l'origine; de tout temps, les peuplades slaves qui l'habitaient, avaient été en rapport avec ces peuplades moscovites qui, plus policées et commerçantes, avaient vu la nécessité d'un gouvernement central et choisi la dynastie scandinave de Rurik pour régner sur elles et les défendre. L'incorporation de ces provinces du midi est attribuable autant à l'identité de langue, de mœurs et de culte qu'à la force des armes, et était un fait accompli à l'aurore du Xe siècle; et Wladimir le Grand, achevant la conquête de la Galicie, n'eut partout qu'à bâtir des villes et à organiser l'administration. Pendant que les Mongols ravageaient la Russie, ces provinces restèrent fidèles à leurs souverains; elles servirent de refuge à quelques-uns des grands-ducs, descendants de Rurik, et les aidèrent à conserver leur indépendance et à repousser la Pologne: réunies à la Galicie, ces provinces formèrent ce royaume de Halitsch qui résista près d'un siècle à la Hongrie, aussi bien qu'à la Pologne.

Mais une rivalité mortelle naquit entre ces deux sœurs jumelles, qui pouvaient régner ensemble. La Pologne s'agrandit à la faveur des désastres de la Russie, et faillit lui ravir le sceptre au XVIIe siècle. De là cette haine implacable des Russes contre les Polonais qui la leur ren-

dent largement. La domination polonaise fut peut-être hautaine et dure dans cette Petite Russie, qui se la rappelle avec aversion et qui pourtant n'aime pas non plus la Moscovie. L'Ukraine voudrait être autonome, et ne pouvant rien, s'est endormie dans l'indolence.

L'éducation et la civilisation ajoutent partout des inégalités de condition aux inégalités naturelles d'esprit et de naissance. Nulle part peut-être elles ne sont aussi tranchées qu'en Pologne, et les Normands qui écrasèrent les Saxons en Angleterre au moyen-âge, offrent seuls un exemple analogue. Profonde est la distance qui sépare le noble du paysan, non pas seulement dans la Podolie et la Volhynie où le fait s'explique par le droit des vainqueurs sur les vaincus, mais jusque dans l'intérieur du pays. En Russie, où certes la ligne de séparation est bien marquée entre le serf et le seigneur, ce serf affranchi n'est inférieur à son maître, ni en talent, ni en intelligence; ils ont le même type, les mêmes traits, d'où leur sympathie et leurs relations patriarcales, sauf les bastonnades touchantes dont le propriétaire honore parfois ses paysans. Ces liens naturels ne sont pas détruits par le hasard de la naissance et de la fortune. Dans la Pologne, au contraire, suivant l'auteur, la langue est le seul point de ressemblance entre le noble et son paysan. La figure spirituelle de l'un, sa taille svelte, son esprit mobile, sa bouillante valeur, sa présomption extrême, vertus et vices contrastent avec le visage morne, la lourde corpulence, l'apathie et l'air soumis de l'autre. Et ce peuple inférieur s'est toujours distingué par des qualités solides plutôt que brillantes. Pour moi, j'attribue cette disparate à l'oppression organisée et à l'abrutissement par l'ivrognerie; ce vice est la conséquence du malheur, qui veut s'oublier, et de l'homme servile qui, étant une propriété de son semblable, n'a plus même et n'a pas à avoir le souci de sa dignité, que le maître ravale quand il veut par la force.

Je ne crois pas ces différences originelles, mais acquises; et puis ces considérations sont-elles absolument justes? Le paysan russe ressemble-t-il plus à son seigneur que le paysan polonais au sien? Non, à coup sûr. J'ai vu des laboureurs polonais intelligents et d'une physionomie avenante, comme il est des laboureurs russes très-épais et farouches, et l'on ne saurait dire en quelle mesure. Cette dissemblance tient à une vie, à une éducation ou à des circonstances différentes, et point à une autre origine. Voyez ce que devient le garçon rustique enlevé à la charrue et placé dans la ville; le reconnaissez-vous après quelques années, et ses traits ne sont-ils pas affinés, surtout s'il se livre à une profession libérale? Des conditions et des milieux divers créent souvent des inégalités d'aptitude, des particularités de caractère et le cachet des classes séparées. Il y a des occupations qui éteignent, et il y en a qui avivent l'esprit. Combien de nobles actuels descendent des manants du moyen-âge? Enfin notre civilisation a commencé, et nos pères ont tous été à cette époque des barbares fieffés. Pour seule preuve, regardez les miniatures sanglantes des manuscrits de nos bibliothèques. Et la physionomie des châtelaines et des princesses d'alors est-elle plus distinguée que celle des boutiquières, des servantes d'auberge dans l'Allemagne ou la France d'aujourd'hui?

Adam Mickiewicz dans son cours de littérature slave, suppose que ces classes diversement partagées et douées en Pologne, sont deux branches distinctes d'une même souche. La branche infime ne serait autre que ces Poljanis que Nestor peint comme une peuplade pacifique et policée. L'autre branche serait cette caste guerrière des Ljachs aventureux, qui refoulés jusque vers la Vistule, dans l'époque de ces migrations asiatiques, qui tourmentèrent l'Europe, auraient subjugué le territoire de ces inoffensifs Poljanis réduits en servitude. N'est-ce pas une

erreur? et ces poljanis, n'étaient-ils pas à la suite des Ljachs, comme les Magyars, avec leurs khans et leurs chefs militaires devenus leurs maîtres en s'établissant en Hongrie? Des érudits, s'appuyant sur ces dissemblances caractéristiques, vont jusqu'à prétendre que ces conquérants n'étaient point slaves et n'étaient qu'une horde sarmate. Mais une telle étude ethnographique me semble vide de conclusions certaines et positives, puisqu'il faudrait remonter à l'origine des Sarmates, déterminer quelle est leur race: digression qui, je crois, laisserait dans les esprits la même indécision, et qui se rattache à l'immense problème de la filiation des peuples. La philologie elle-même ne jette que de faibles lueurs sur ce point obscur: ainsi, suivant Schaffarik, autorité compétente dans ces matières, le mot de *Ljachs* était synonyme de *Pann* (noble, expression toujours usitée), et le mot *Szlachta* ou petite noblesse provient de cette même racine *Ljach*.

Cette dérivation trop savante est semblable à celle qu'un étymologiste attribuait au mot latin *equus*, qui par une série de transformations, serait sorti de l'hébreu *alphana*, cheval: sujet d'une épigramme connue.

Les Polonais et les Petits Russiens ont pour ancêtres les Sarmates, établis entre la Vistule et le Borysthène. Suivant Tacite dans les *Germains*, ils étaient fort laids, ils allaient sans cesse errant et pillant, passaient leur vie à cheval et en charriot. Mais ils se mêlèrent aux Vénèdes qui bâtissaient, étaient agiles à la course, portaient des boucliers, et ne laissèrent pas d'imiter leurs déprédations dans les pays correspondant à la Samogitie et la Courlande actuelles. Ces Vénèdes, qui donnèrent leur nom à Venise, à Vienne *(Vindobona)*, au golfe de Dantzick *(sinus Venedicus)*, semant des colonies depuis la mer Adriatique, le long du Danube, jusque vers les côtes de la Baltique, me semblent l'élément plus spécialement slave, bien que les Sarmates le fussent aussi; et c'est plutôt le

mélange de ces deux types originairement assez divers, qui constitue le type slave d'aujourd'hui.

Les Sarmates, d'après les récits des *Histoires*, n'étaient bons que pour la cavalerie; ils couvraient eux et leurs chevaux de cataphractes, cuirasses de plaques de cuir dur, de corne et de métal imbriquées, qui leur donnaient l'aspect de dragons écaillés; ils ne portaient pas de boucliers, et périssaient une fois désarçonnés ou isolés de leurs escadrons débandés. Ne pouvant marcher sur un terrain détrempé ni échapper à la courte épée des Romains; glissant, quand ils voulaient se servir de leurs longues piques et de leurs grands sabres à deux mains, ainsi les Rhoxolans tribus armate entre le Don et le Dniester, furent vaincus sous Othon.

Les Gètes, autre tribu sarmate, étaient, d'après le témoignage oculaire d'Ovide, guerriers, féroces, sauvages, couverts de peaux, et portaient des braies cousues; ils étaient sales, hérissés, ne se coupaient jamais les cheveux ni la barbe; ils étaient cruels, inhumains, fiers sous les armes, insolents; ils portaient le carquois, de leurs arcs ils lançaient des flèches empoisonnées dans du sang de vipère. Ils nourrissaient des troupeaux de vaches et de moutons; leurs bœufs traînaient leurs charriots couverts et passaient en hiver le Danube gelé qui défendait dans la belle saison la Mésie au sud des incursions de ces brigands.

Des Basternes campés dans les îles des embouchures, et sur la rive droite du Danube inférieur, d'autres Gètes nomades, habitaient la Scythie pontique bornée ou sud-ouest par l'Hémus infesté de Besses farouches, et par cette Mésie qui portait sur son littoral l'ancienne ville de Tomes, aujourd'hui Tomiswar, où l'illustre Ovide traîna les sept dernières années de sa vie: des grèves désolées, l'alternative du vent et du brouillard, un horizon toujours nuageux, une mer qui tantôt déchaîne ses vagues, tantôt se fige et happe les poissons vifs à son dôme de cristal

azuré, telle était cette région hyperboréenne, Sibérie de l'empereur Auguste. Dans cette longue nostalgie, au souvenir du soleil, des mers et des visages de l'Italie, le poète exilé soupire sans fin; il se plaint du froid perpétuel, de l'eau saumâtre des marais; la bise y renverse les tours et emporte les toits des maisons. Les barbares s'habillent aussi de peaux et de braies; ils ne montrent que leur face sous des bonnets de fourrure; ils ont des chaussures et des mitaines; à leurs longs cheveux pendent des glaçons qui sonnent quand ils marchent et remuent la tête, et leur barbe blanchit sous les frimas brillants dont elle se couvre; traits encore frappants de vérité pour qui connaît ces parages. Ils ont pour toutes richesses du bétail et des charriots; tantôt ils poussent devant eux des troupes de captifs les mains liées derrière le dos; tantôt ils les transpercent de leurs flèches recourbées. Ils détruisent ce qu'ils ne peuvent emporter dans leur pillage, ils mettent le feu aux chaumières.

Ils ne labourent point la terre, ils ignorent la charrue et les arbres fruitiers; ils n'ont pas de vin, ils boivent du laitage aigri le vin qui provient du midi réservé à l'usage des Romains en garnison, gèle en bouteille au point de garder la forme du vase brisé: la vigne ne fut plantée en Hongrie que sous Probus natif de Syrmie, au troisième siècle . . . Et l'on n'y trouverait pas de quoi écrire. Plus loin, le Danube se jette à la mer Noire par sept bras qui ne sont pas plus larges qu'une rivière où croît le papyrus.

Appliquons ces données à la Hongrie actuelle. Les Jazyges qui ont conservé leur nom jusqu'aujourd'hui, le portaient déjà du temps d'Ovide qui les rappelle dans les *Tristes*, et dans la troisième élégie du premier livre des *Pontiques:*

Aut quid Sauromatæ faciant et Jazyges acres.

Valerius Flaccus les mentionne au premier livre des *Argonautes:*

Neurus et expertes canentis Jazyges œvi.

Et Tacite les déclare une tribu sarmate, dans les *Annales* et les *Histoires*.

Exterminées au XIIIe siècle par Boleslas le Chaste de Pologne et par Lesco VI le Noir, son fils adoptif, ils se retirèrent dans la haute Hongrie et furent appelés en grec Jazyges *Métanastes*, qui habitent *derrière les roseaux*, ou sont abrités par les marais. En hongrois, le mot Jazyges s'écrit *Jászsá* et signifie *archer*, ce qui est d'accord avec ce que nous apprend d'eux Ovide: *Jászág* signifie le pays des Jazyges.

Le district des Jazyges est situé à l'orient de Pest, leur chef-lieu est Jászberény. Ils sont élancés et sveltes comme les Polonais; ils ont la figure ouverte et gaie; ils tranchent par leur port et leur conformation sur le reste de la population magyare. Les yeux bleus et les cheveux blonds sont fréquents parmi eux. Ils aiment l'agriculture, quoiqu'ils ne fussent pas laboureurs à l'origine, et affectionnent les troupeaux. Leurs champs sont délimités avec soin et travaillés avec goût. Leurs villages offrent un tout autre aspect que les villages hongrois. Les Magyars bâtissent leurs maisons en tournant le pignon sur la rue, avec ou sans fenêtres, et le portique s'ouvre sur la cour intérieure; tandis que chez les Jazyges, les maisons à la manière germaine, ont leur façade sur la route. Les Jazyges parlent hongrois, étant dans un milieu magyar depuis des siècles; mais un philologue trouverait dans leur langue bien des expressions et des racines slaves.

Les Sarmates sont slaves ou du moins ont déteint sur cette race; ils étaient belliqueux et la gloire se disait *slava* du nom présent de leur race. Les Grecs les appellent Σαυρομαται, les Latins *Sauromatæ* quelquefois. Est-ce qu'ils avaient les yeux de lézard *Syromèdes*, comme quelques-uns pensent, c'est-à-dire des yeux glanques, teinte qui donne au regard voilé une extrême douceur, regard à la fois méfiant et crédule, rusé et naïf, fin et tendre, regard

qui voit en arrière sans mouvement de tête et trahit une nature mobile et mettant de l'esprit dans le sentiment? Ce trait de l'œil est frappant chez les Russes, chez les Bohêmes; et j'ai rencontré à Heiligenstadt au pied du Kahlemberg, sur les rives du Danube, des adolescents rustiques dont l'œil d'un vert gris et châtoyant évoquait en moi le souvenir de quelque colonie vénède dont ils ignorent qu'ils sont les descendants.

J'ai aussi cherché les fils de ces Huns avec les yeux percés en trous, les joues tailladées symétriquement des pommettes à la bouche; ces cavaliers trapus aux jambes cambrées et nerveuses, inséparables de leurs chevaux et passionnés pour la guerre. Ce type me parut se reproduire dans ces hommes venus de loin à la foire d'Iregh; et j'admirais les évolutions qu'ils exécutaient sur une vaste plaine ravinée, avec leurs étalons attelés à de longs charriots; ils maniaient ces animaux avec une étrange énergie et conduisaient le lourd véhicule avec dextérité à travers les crevasses et les monticules d'une lande aride.

En réfléchissant, j'ai pu me convaincre, que là comme dans les autres comtés, les races se sont fondues et sont toujours en train de se fondre, ce qui n'est au détriment ni de la constitution physique ni des sentiments de la fraternité humaine. Les Magyars d'à présent viennent en majorité des hordes asiatiques qui se glissèrent à travers les défilés des Karpathes à la fin du XIIe siècle, et s'allièrent avec les Allemands pour battre Svatopluk et ruiner l'empire morave.

Pourtant parmi ces barbares pétchénègues ou turcs, finnois, huns, mangeant la viande crue et buvant du lait de jument mêlé de sang, paraissent les Comanes déjà établis dans la Dacie et descendant avec vraisemblance des restes de l'armée d'Attila. Les *Comanes (Kúnság*, en hongrois), de race finnoise, habitant les bords de l'Alt en Moravie, avaient pour roi Cuthène au XIIIe siècle,

quand ils furent chassés par les Tartares et se réfugièrent en Hongrie dans un territoire qui leur fut concédé sur les bords de la Theiss, par Béla, qui lui-même refoulé par les Tartares, rentra bientôt en possession de son pays, déclara les Comanes libres sous un duc, et leur envoya un voïvode pour leur prêcher le christianisme. C'étaient de formidables cavaliers, comme ils le montrèrent au Marchfeld, probablement sur le même terrain devenu célèbre sous le nom de Wagram, en combattant pour Rodolphe de Habsbourg contre Ottokar, roi de Bohême, qui perdit d'un coup le trône et la vie. A chaque couronnement du roi de Hongrie, on portait un drapeau peint d'un lion couronné, armoirie des Comanes. Il en faudrait induire qu'ils étaient un rameau des Huns. D'ailleurs ils eurent la même langue et partant la même origine que les Magyars, puisque jamais les Comanes ne se servirent d'interprètes dans les députations envoyées au roi. Cette hospitalité de Béla prouverait du reste plus leur parenté, que l'humanité magyare qui ne brillait guère à cette époque.

Ces Comanes forment les meilleurs régiments de la cavalerie hongroise et se sont distingués à Kœniggrætz par leurs charges impétueuses. Ils sont courts de taille et trapus, ils ont les yeux petits et enfoncés, les cheveux noirs et rudes, le nez retroussé, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, les dents belles et solides, le menton fort et proéminent. Ils ont les jambes à muscles puissants pour serrer leur monture; ils ont la démarche fière, le pas décidé et accompagné sans cesse du bruit de l'éperon. Leurs femmes sont petites et jolies; elles tournent à l'obésité en vieillissant. Leur genre de vie s'est civilisé, mais en affinant leurs traits et leur peau, il leur a laissé les caractères fondamentaux de la charpente organique; et pour le tempérament, ils conservent l'humeur belliqueuse. Si le goût militaire est le côté saillant de leur constitution morale, on en peut induire physiologiquement qu'ils sont

issus des familles guerrières contemporaines d'Attila; et l'histoire ne contredit pas cette origine, si elle hésite à l'affirmer.

On peut suivre à la trace des doctrines le chemin des migrations et assigner l'origine des peuples. Aussi loin qu'on peut remonter dans les origines des Lithuanes autochtones, on apprend qu'ils avaient la croyance à la métempsycose, le culte des aïeux, des serpents, du feu sacré; et il en faut inférer que c'était une colonie de l'Inde bramanique qui envoya dans l'Égypte et l'Asie mineure des multitudes persécutées pour admettre la supériorité du principe femelle sur le principe mâle; et la transmigration des âmes fut le dogme de mainte philosophie, témoin Pythagore et Platon peut-être. C'est par ce dogme resté à l'état vague au fond de l'esprit des Zingaris, qu'on peut affirmer qu'ils sont issus des parias mis hors la loi, déclassés et proscrits.

Les Lithuanes aborigènes qui ont parlé la plus ancienne langue de l'Europe, ont pu, en traversant la Perse, joindre à leur croyance primitive, l'adoration du feu, qui passa aux vestales romaines.

D'autre part, autant qu'on peut ressaisir les débris de la foi des Slaves établis anciennement le long de la mer Adriatique, du Danube et de la Baltique; on reconnaît qu'ils admettaient deux principes, le bien et le mal, la lumière et les ténèbres; et cette doctrine antique jette une lueur sur le lieu de leur naissance, qu'a dû être le plateau de la Perse où les Guèbres ou Parsis adorent le feu encore, malgré les persécutions musulmanes. *Ved* ou *Vid*, était le *Dieu blanc* ou le Dieu de la lumière chez les Illyriens primitifs; et le nom des livres sacrés *Védas* qui sont les plus anciens monuments sanscrits, se rapporte à la parole quadruple, soit à la lumière formatrice, dans le panthéïsme des brahmes. Les premiers Slaves habitèrent en deça du Gange, où se trouve le fleuve Venda et le mont Vendius de

Ptolémée, de sorte qu'ils se rattacheraient à l'Indus et seraient des colonies d'Indous qui se seraient arrêtées un temps dans la Perse et auraient par le Caucase gagné les côtes septentrionales de la mer Noire: preuve de plus de la grande unité de la race indo-européenne. Un historien moderne ne voit dans la guerre de Xerxès contre la Grèce qu'une expédition des adorateurs d'Ormuzd contre les idolatres. Ormuzd, l'Oromase des Grecs, s'est incarné dans Mithra, et principe de la lumière et de la chaleur, il créa le monde et combat sans cesse Ahrimane, le prince des ténèbres et de la mort! Attila se disait le fléau de Dieu, Gengis-khan se posait en grand justicier de Dieu, et les détails ne manquent pas sur l'usage que ces deux conquérants barbares firent de la religion et de la superstition des hordes, comme mobile de leurs guerres barbares et base de leurs sanglants trophées; et c'est d'ordinaire à la suite d'une prophétie qui leur promettait des terres inconnues que les hordes tartares, soit mongoles, soit ouraliennes, s'élançaient de leurs immenses steppes, guidées par des chefs ou par leurs instincts farouches.

Les Germains adoraient la déesse Hertha (*die Erde*, en saxon *Hearth*), la Terre, mère de Tuiscon, le chef de leur race, d'où *Deutsch*, Teuton. Ce culte grossier des forces de la nature, leur molesse dans la paix, leurs mœurs austères au foyer, le soin des troupeaux, le dédain de l'agriculture et le respect des cultivateurs aux dépens desquels ils vivaient, la passion de la guerre, commune à leurs familles entières, femmes et enfants, décèlent des tribus primitivement nomades, établies entre les chaînes de l'Asie et de l'Himalaya, et tendant par la pointe de leurs avant-gardes, vers le Caucase. Avant de franchir cette dernière chaîne, ils ont touché la Perse, ils ont été en rapport avec elle, la philologie le démontre: cheval se dit en allemand *Pferd*, en persan *Pert*, en sanscrit *Par*, qui dans l'ordre généalogique, renferme, le sens primitif et l'idée mère de

mouvoir ou porter, comme l'attestent le mot latin *veredus*, cheval de poste, le verbe allemand *fahren*, partir en voiture. Et entre parenthèse, sans le cheval et l'âne, dont la destination est de transporter les matériaux, l'homme aurait-il pu bâtir, et pu réaliser la civilisation?

Et si l'on pouvait instituer un âge relatif des migrations, comme en géologie l'âge relatif des montagnes, on pourrait dire que parmi les peuples mentionnés de l'Europe, les Lithuanes ont pris place les premiers, puis, les Slaves; et les Germains seraient survenus dans la suite, comme les Mongols. Les Tartares adoraient une épée, ce qui montre qu'ils n'avaient que la religion de la force, et qu'ils ne comprirent jamais que les avantages matériels de la civilisation, qui vit aussi d'esprit; aussi tous les royaumes qu'ils ont touchés ont péri, sauf la Moscovie qui les a refoulés et s'est approprié leur esprit de destruction, de mensonge et d'obéissance passive au chef. Cette race des régions de Chine et de Sibérie n'a rien de commun avec la race indo-germanique, éclose au foyer des vieilles religions de l'Orient, dont nous avons la clé dans les monuments déchiffrés du sanscrit et dans les monuments palis du bouddhisme.

Les Ibères, qui ont laissé des noms de fleuves et de montagnes à l'Europe et qui en furent les premiers habitants, appartenaient, semble-t-il, à la grande race celtique: puisque *Douro*, fleuve de Portugal, a la même racine que *Doria*, rivière du Piémont, partie de la Gaule Cisalpine. La Galice et les monts cantabres dans la péninsule rappellent la race gaëlique. Maintenant les Basques sont-ils Ibères? Leibnitz le pressentait, G. Humboldt l'affirme, après avoir établi l'indentité des Basques et des Luskes; c'est à quoi aboutissent les recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque *(luskara)*. La numismatique ibérienne confirme ces résultats. Il est en outre reconnu que la grammaire basque n'est point analogue à la grammaire hongroise ni par conséquent aux

langues ouraliennes; c'est une ramification de la race sémitique.

Basque vient de *Vasco*, d'où la Gascogne moderne. Lescar (luska) était une très-ancienne ville occupant peut-être l'emplacement de Béarn d'aujourd'hui. Des données directes sur leurs croyances originaires nous instruiraient mieux: s'ils étaient fils de Noé, comme plusieurs le prétendent, ils auraient une langue antédiluvienne.

Maintenant qu'étaient les Celtes ou Kimris, noyau de ces Cimbres formidables à Catulus, sur les rives du Pô, et répandus dans les forêts des Gaules? Partis des côtes septentrionales de la mer Noire pour se diriger vers l'occident, ils avaient dû venir en Europe de l'Inde par le Caucase, puisqu'ils admettaient la métempsicose, et ils avaient subi l'influence et le contact des Germains, puisqu'ils adoptaient aussi des dieux tudesques révérant la terre, les bois, les eaux, les fontaines: le culte connu des druides se serait mêlé de deux cultes distincts primitivement. On peut inférer qu'ils sont originaires de l'Orient, et que dans les phases successives de leur existence sociale, ils se sont colorés des milieux qu'ils ont traversés. Si les Celtes avaient la croyance fondamentale à un seul Dieu absolu et tout puissant, ils ne seraient pas étrangers à la tradition patriarcale des Hébreux, trait de la race sémitique ou aryenne.

Les hymnes orphiques sont précieux en ce qu'ils montreraient un monothéisme primordial chez les Hellènes ou Pélages venus d'Égypte; de sorte qu'il paraît comme des émanations ou des infiltrations d'une croyance très-simple partagée par tous les peuples, même les plus éloignés les uns des autres qui n'auraient été que des familles voisines à l'aurore de l'histoire.

Voilà quelques-unes des inductions ou les raisonnements qu'on tirerait de la philosophie ou de l'ethnographie pour éclaircir une question d'histoire; et la philosophie ou

la connaissance des croyances ne me paraît pas d'un secours moindre que la linguistique, les inscriptions, les monnaies et les autres monuments d'architecture ou d'écriture pour mettre sur la voie du vrai, pour déterminer la filiation des peuples et débrouiller, sinon dénouer la question si complexe des origines. Les savants attentifs à ce point de vue, y pourraient trouver des lumières inattendues; et le recueil des légendes et des poésies primitives est précieux, du côté même de la reconstruction de l'histoire générale. Si nous connaissions à fond les initiations de l'Égypte, reflétées par les mystères d'Éleusis et dans Platon qui de la Grèce allait étudier à la métropole d'outre-mer, Héliopolis, comme nous savons à présent les antiques philosophies de l'Indostan, nous pourrions préciser les rapports existants jadis entre les Égyptiens et les Hellènes, et entre les Hellènes et les Celtes, par ces infiltrations réciproques de doctrine. Si nous connaissions les horreurs du culte de Carthage dans leur sens mystique, nous pourrions décider si c'était une colonie phénicienne, et si Baal (*prince* en syriaque, *soleil* en phénicien), était le Moloch (*roi* en assyrien). Puisqu'on allumait un grand feu dans la statue de Moloch pour y brûler des enfants, n'en faut-il pas induire que les Carthaginois pensaient honorer ainsi le soleil? Les Juifs mêmes dans leur captivité à Babylone virent le culte étranger de la lumière et des ténèbres, des bons et mauvais esprits, déteindre sur leur foi du désert.

La linguistique établissant les trois groupes d'idiômes sémitiques, indo-germaniques et chinois, est insuffisante pour trancher les problèmes de la migration des peuples; la croyance religieuse lui est un puissant auxiliaire dans ce but.

Et M. Taine quelque part voit l'importance de cette philologie ou ethnographie comparée: la démarcation qui sépare les races germaniques des races latines est une

idée ayant son développement, ses contrastes dans l'art, la littérature et la société, dans la religion et dans les mœurs, dans ces deux principaux groupes des peuples civilisés. Une ligne analogue est tirée entre les races indo-germaniques et les races sémitiques; entre le monde gréco-latin et le monde moderne. Quand les races slaves auront par une civilisation plus haute manifesté leur génie; quand la Chine et l'Égypte mieux explorées auront laissé plus exactement définir leur esprit, on établira d'un côté une barrière semblable entre le monde slave et le monde latin, et de l'autre côté entre le monde égyptien ou chinois et le monde arien ou sémitique. Sauf le fait des hiéroglyphes communs quoique dissemblables chez les uns et chez les autres, coïncidence spontanée, les Égyptiens, qui possédaient apparemment une seconde écriture, étant sans rapports historiques, n'avaient pas d'affinités directes avec les Chinois et parlaient une langue chamitique à racines propres, comme l'attesterait le copte actuel, sans compter que leurs rites procèdent de l'Inde et de la Perse.

En conclusion, l'Orient, berceau de l'humanité, s'est versé sur l'Occident, par intervalles; il a envoyé des essaims d'hommes dans les forêts et les bruyères de l'Europe. C'est de ces lointaines origines que nous descendons. Qu'importe que le latin dérive de l'ancien toscan et du celte, qui eux seraient provenus du grec homérique, parent lui-même avec l'hébreu par l'alphabet, où avec le sanscrit par les conjugaisons? que nous fait ce dédale de l'archéologie? D'autres questions surgissent plus vitales et plus grandioses. A présent, c'est à l'Occident trop plein et civilisé à se décharger sur l'Orient dévasté et barbare, qui n'a plus que les ruines de ses empires et de ses doctrines vénérables. Mais ne permettez pas à la Russie de mettre ses deux pieds, comme un colosse, sur l'une et l'autre rive du Bosphore; elle entraverait la France et anéantira son influence traditionelle en Orient, elle para-

lysera avec quelque raison la prépondérance maritime de l'Angleterre dans la Méditerranée, et pourra agir à la fois vers l'Asie mineure, sur les rives du Danube et de l'Adriatique, et commander peut-être à l'Italie en menaçant le reste. Ces agglomérations géographiques de peuples préludent sous le nom de principe des nationalités à des guerres de race avec des armements formidables. Si dans la question d'Orient la Russie l'emporte, alors il était écrit dans l'histoire que la race slave aurait son tour de régner dans le monde; mais quand elle croira toucher à la monarchie universelle, rêve du despotisme insensé, elle se disloquera en morceaux vivaces qui reprendront une existence indépendante et conforme à leur génie de communauté, à leurs goûts laborieux et à leur humeur douce et sympathique.

En présence de l'unité du genre humain, démontrée par la science et rayonnant des profondeurs de la physiologie et de la linguistique, de l'ethnographie et de l'histoire, qui dans le monde civilisé, ne doit aspirer à la fraternité des peuples et des races?

Puisse cette digression se faire excuser par son opportunité et son intérêt.

Si la noblesse est tombée en Pologne, n'est-ce pas ici comme ailleurs une rude expiation de ses torts que je n'atténue pas? Quand on veut compter sur les peuples, il faut les bien traiter, et l'aristocratie qui est la tête d'un peuple, doit soigner le corps, pour qu'il lui obéisse. C'est pourquoi la chevaleresque Hongrie, impatiente du joug de l'Autriche, s'est tant agitée dans le vide et sans le concours de ses paysans, qui hier encore traînaient la chaîne d'une servitude dix fois séculaire, et demeurent impassibles devant une cause qui n'est pas la leur, car autant leur vaut-il être oprimés par des étrangers que par des compatriotes. C'est le raisonnement de qui n'a à choisir qu'entre deux maux. Le peuple ne s'associe pas à ces aspirations politiques et ne com-

prend pas grand' chose aux constitutions modernes, lui qui n'est pas encore arrivé au clair sentiment de sa dignité propre. Que lui fait l'état monarchique ou représentatif? Il ne voit que l'impôt et juge par là de ses maîtres.

Les États de l'Europe se reprocheront toujours d'avoir permis ou effectué l'inique partage de la Pologne. Suivant notre auteur, qui pourrait élever les mêmes récriminations contre la Russie, on peut s'assurer par un coup d'œil impartial, que la noblesse, turbulente, hautaine, jalouse, ambitieuse a compromis l'existence de la Pologne. Par ses qualités et ses défauts, cette noblesse s'opposait à tout gouvernement régulier et avait introduit et conservé la monarchie élective, moins pour avoir une autorité légitime, que pour fournir une pâture et une issue à des ambitions personnelles. Les plaines de Vola étaient une lice ouverte à d'ardents compétiteurs. Combien ont prétendu au trône? N'y a-t-il pas maintenant cinq à six familles princières aspirant à une couronne, qui est encore dans les problèmes de l'avenir? Un des malheurs de la Pologne, c'est le peu de cohésion des volontés. Il a fallu l'exil pour rapprocher ses fils et resserrer leur union: les torrents de sang répandus à cette heure, ont seuls pu cimenter une solidarité éternelle et sceller à jamais la haine de l'oppresseur.

Outre ces intérêts particuliers de l'amour-propre démesuré, il y a deux causes différentes à indiquer: absence fréquente des vertus domestiques, ce qui était le cas des Huns et des Mongols, qui n'ont pu fonder aucun empire durable; ensuite la dureté du noble envers le paysan. Cela ne se pardonne pas si vite, et l'on a vu des échantillons de ces représailles en 1846: les massacres de la Galicie. La Russie n'est certes pas plus vertueuse, elle a autant de vices. Les dissensions religieuses du XVIe siècle furent aussi une cause d'affaiblissement pour la Pologne, mais par dessus tout le règne parallèle de trois souverains qui concoururent simultanément à l'œuvre inique du par-

tage de ce royaume: Catherine II de Russie, Frédéric II de Prusse et Marie-Thérèse d'Autriche dont la conscience hésitante fléchit devant la résolution satanique des deux autres. Sans quoi la Pologne revenait à résipiscence, et profitant des leçons du passé, se serait unie dans un parti national compact, et relevée de ses chutes pour devenir une nation florissante au lieu d'être une nation décapitée. Que serait la Russie si elle avait été lacérée par les puissances et se fût débattue comme un roitelet contre trois vautours? S'il y a une part de fatalité dans la destinée lamentable de la Pologne, c'est l'improbité déterminée des monarques sanctionnant un énorme crime d'état par leur haut exemple. Il faudra toujours remonter à ce grand forfait de l'histoire pour avoir la clef des agitations contemporaines: c'est le point de départ des secousses qui compromettent et menacent l'équilibre européen. La justice violée crie longtemps avant d'être étouffée: si ses protestations ne sont pas écoutées, tant pis pour le monde. «Tandis que la Russie tranchait au vif dans ses propres chairs, sacrifiait jusqu'aux droits et aux individualités de ses enfants et s'attachait aux pieds le boulet du servage, que la raison et le bon sens du peuple la sauvaient toujours dans les crises de son existence; la Pologne brave, impétueuse, mais dépourvue du contre-poids de la saine raison et du bon sens de son peuple, devait succomber à l'anarchie qui la débordait. Et quand l'empire russe, uni, compact, maître de ses forces et de son territoire, devenait menaçant, la Pologne épuisée par ses luttes intérieures, n'eut à lui opposer, elle le plus puissant corps politique de l'Europe au XVIe siècle, que des lambeaux sanglants que l'héroïsme de Kosciusko ne parvint pas à défendre. Est-il étonnant que la Pologne soit tombée à la première secousse, et n'ait léguée à ses enfants qui partagèrent ses fautes que la terre de l'exil et le pain de l'étranger? Dans cette histoire, les erreurs et les passions humaines ont

une sorte d'aboutissant logique, des suites fatales, des résultats presque nécessaires dans les faits qui s'enchaînent, le triste dénoûment que nous déplorons, pense l'auteur. Les divisions du dedans amènent l'oppression du dehors, qui à son tour par ses excès provoque des réactions armées. Mais toutes les passions intestines de cet infortuné royaume, n'ont-elles pas été attisées et exploitées par la tzarine interlope et dissolue, qui consomma avec deux souverains complices, l'inique partage de laPologne?

Il faut relever un mot de Pouchkine[1]: «La Russie et la Pologne ont un procès de famille qui ne regarde pas l'Occident.»

Pardon, poète; vous êtes partie intéressée, en votre qualité d'historiographe de l'empire; vous n'êtes d'ailleurs pas juge en cette matière, et vous me permettrez de récuser votre compétence.

Ces affaires nous regardent. Il s'agit des intérêts de l'Europe; de la civilisation, de la liberté, de l'humanité menacées, outragées par votre barbarie raffinée, et l'Occident frémit à la pensée de vos invasions cosaques et baskires. Il a donc droit de se mêler de cette querelle séculaire, et de protéger contre vos ambitions et vos cruautés un peuple valeureux, qui a été et qui est le rempart naturel de l'Europe chrétienne contre le despotisme asiatique. C'est plus qu'un droit imprescriptible, c'est un devoir impérieux.

Après l'empereur Napoléon III qui pourrait tout (en 1863), s'il n'était seul de son avis parmi les souverains, le pape qui ne peut rien, a dit à la face de l'Europe éhon-

[1] Dans la pièce: *Aux détracteurs de la Russie*: «Qui vous a soulevés? Les cris de la Pologne! Restez en paix, c'est un démêlé de Slaves entre eux.... C'est une haine de famille; elle vous est absolument étrangère.» *Œuvres choisies* de Pouchkine, traduites par H. Dupont, t. II, p. 205. Saint-Pétersbourg et Paris, 1847.

tée, indifférente à l'extermination d'un peuple brave et loyal. «Les Polonais ont droit à leur nationalité, au respect de leur religion.» On les décatholicise pour les dénationaliser: ces nouveaux termes sont sortis d'un nouveau genre de forfaits. Et depuis quand, et en vertu de quels principes, des sujets catholiques sont-ils plus mauvais ou moins bons que d'autres? ... Est-ce qu'on redoute que le rite latin, émané d'une autorité spirituelle et indépendante, ait trop d'affinités avec la raison et la liberté; et le gouvernement russe veut-il plier toutes les consciences au rite slavon, pour les abâtardir et mieux assurer l'obéissance passive au tzar, qui, étant maître du saint-synode composé de généraux et de fonctionnaires administrant l'Église russe, est de fait le chef visible de cette Église?

Le rite slave, pour des raisons politiques et sociales, devint au IXe siècle, le trait d'union entre les Grecs et les Latins respectivement attachés au leur, un moyen de concilier la civilisation orientale qui laissa quelque chose de son génie à l'Ukraine, et la civilisation romaine qui imprégna l'Occident de son esprit organisateur. Telle était la mission providentielle de Cyrille et de Méthode: rallier les deux empires de Constantinople et de Rome, et éteindre leurs rivalités dans l'immensité de l'unité religieuse agrandie de la conquête d'une nouvelle race. Mais leur œuvre dura peu, minée par diverses influences.

L'unité slave commence à se briser par l'emploi parallèle de l'alphabet latin et de l'alphabet cyrillien, dérivé du grec; le premier usité chez les Polonais, les Bohêmes, les Moraves, les Esclavons, les Illyriens, qui tendent à reproduire l'élément romain; le second, chez les Russes, les Ukrainiens, qui représentent et s'assimilent imparfaitement l'élément grec; les uns s'inspirent du génie politique et régulateur de la ville éternelle, accoutumée à commander, et maintiennent avec un soin jaloux la di-

stinction des puissances; les autres ne peuvent se déshabituer de confondre le temporel et le spirituel; et attachés obstinément à l'alphabet slavon, qui, vêtement d'un rite orthodoxe à l'origine et admis par l'Église comme un pont pour faciliter la conversion des idolâtres du Nord, a servi ensuite de passe-port au schisme grec: tant il y a secrète affinité entre le signe et l'idée, de sorte que cette dissemblance de lettres a fini par un duel à mort entre la Russie et la Pologne.

Ainsi à l'heure qu'il est, dans les campagnes environnantes de Lemberg vous pouvez observer la différence et la rivalité du clergé polonais et du clergé ruthène, tous deux catholiques cependant: le premier, ami de l'instruction, faisant l'école, exerçant la charité; le second, sans lumières, obscurant, exploitant l'ignorance et les superstitions des fidèles; les curés des deux rites, dans les paroisses mixtes, se disputent réciproquement leurs ouailles qui vont à la messe latine ou à la messe slavonne. La Russie entretient avec soin, avec habileté et non sans frais, cette antipathie déraisonnable, et s'en fait un levier pour solliciter la désertion des prêtres ruthènes ainsi gagnés au chisme.

Pour reconstituer l'unité slave, faudrait-il abandonner l'espoir de l'unité religieuse, la plus nécessaire, qui est la génératrice des autres? S'il en fallait faire abstraction, il resterait la seule ressource de la haute et véritable civilisation, partout semée à pleines mains pour faire germer la sympathie et croître la fraternité des différents rameaux de cette race, et former l'unité politique de son avenir. Alors, de conséquence en conséquence, la Russie devrait par la Bohême et la Moravie, passer sur le ventre à l'Autriche, pour relier à sa domination les peuples slaves du Danube. Et si l'histoire passée et l'état présent de la Pologne agonisante peuvent donner quelque pressentiment des futures destinées de cette race partagée en plusieurs

croyances et en plusieurs littératures, soyez-en sûr, ces contrées, qu'arrose le grand fleuve, seront le théâtre d'une guerre civile et d'une guerre religieuse. Et le monde apprendra jusqu'où peut mener, de proche en proche et de siècle en siècle, une différence d'alphabets.

L'Orient, du reste, s'est toujours perdu avec des vétilles indignes de son génie créateur, et la politique n'y fut point étrangère à la religion. L'arianisme en qualifiant Jésus-Christ d'ὁμοιούσιος, *semblable en substance*, au lieu de ὁμούσιος, *consubstantiel* au Père, souleva des tempêtes indéfinies. Un perfide iota divisa l'Église universelle en deux, comme plus tard le schisme de Photius; une chicane de mots et l'orgueil d'un sectaire enfantèrent des maux pareils, allumant les passions des masses entraînées vers le génie hellène ou vers le génie latin, qui devaient rester d'accord. Et sans ces disputes abstraites, qui sait si la question d'Orient existerait aujourd'hui, et si la Grèce eût dû payer par quatre cents ans de servitude barbare son indépendance spirituelle de Rome? . . . Leçon mémorable à tout peuple chrétien dont l'âme obscurcie, mêlant deux pouvoirs distincts, permet à César d'être pape.

Le rite slavon, autorisé par Jean VIII, et médiateur entre le rîte grec et le rîte latin, fut une nécessité sociale, et ne reste à présent qu'un instrument de propagande pour le schisme russe. Les concordats politiques, qui intervinrent également au IXe siècle entre la civilisation d'Orient et celle d'Occident, constituèrent l'empire morave qui était l'unité vivante de la race slave; unité brisée un peu plus tard, d'où est né le mal irrémédiable qui se poursuit encore et qui a transporté en Moscovie le siége de cette unité rêvée. Et l'Église uniate qui était le seul berceau où pût refleurir et d'où pût s'épanouir cette unité slave avec son caractère original, c'est-à-dire religieux, a été d'abord ébréchée par Catherine II, et à peu près anéantie par Nicolas, qui en supprima les couvents par

centaines, en abolit l'ordre des Basiliens, le seul existant, confisqua les biens ecclésiastiques, convertit les religieux par la soif, par les immersions dans l'eau glacée, et les villages par le bâton et la lance; et fit de l'apostasie même un sauf-conduit pour les plus grands crimes. *(Ukase du 2 janvier 1843.)* Les temples du rite uniate passèrent aux chrétiens du rite grec non-uni. Quelques millions de fidèles furent arrachés au giron de l'Église par la grand'mère allemande et par le petit-fils qu'elle avait salué comme un futur héritier digne d'elle. Les dernières palpitations de ce corps à l'agonie se produisent chez les Ruthènes, dont un prévôt désertait hier Magierow, dans la Galicie autrichienne, pour passer à Chelm, diocèse ravagé par le schisme, non sans être accompagné d'un charivari modèle organisé par les Polonais de la bourgade. Ces barrières et ces distinctions religieuses étant effacées, la Russie achèvera l'unité politique, quoiqu'elle n'ait pas encore eu raison des mille sectes qui déchirent son propre sein.

Ainsi le gouvernement tzarien se croit intéressé à extirper les derniers vestiges du catholicisme et de la culture latine dans la Pologne, ignorant qu'où il n'existe plus de vrai christianisme, là il n'existera jamais de vraie liberté; et le génie slave, essentiellement domestique, communal et électif, respectueux envers la conscience intime comme envers la vieillesse expérimentée, aura menti solennellement à son origine, remplacé le droit ou la capacité par la force et la ruse, et vu substituer au pouvoir émané de la masse le pouvoir absolu qui descend sur tous comme l'avalanche.

C'est pourquoi on brûle les parchemins des archives, les manuscrits et les livres des bibliothèques polonaises, dans les châteaux et dans les villes; on pense vouer aux flammes l'histoire et les souvenirs de l'histoire; mais il est tard pour faire l'oubli sur le royaume qui était le pre-

mier de l'Europe au XVIe siècle. C'est pourquoi on proscrit la langue polonaise non-seulement des écoles mais de la bouche des paysans: on exclut cette langue des ouvrages, parce qu'ils sont imprimés avec les caractères latins, qui rappellent une autre civilisation, et l'on n'a pas honte de tyranniser la naïve et simple parole des cabanes; le laboureur, de par un ukase, doit recevoir la science infuse, et comme illuminé par la descente de l'esprit moscovite, il doit articuler à l'instant un dialecte qui lui est étranger.

Un tel miracle est rare, et si la tête des parents ne s'y prête pas, on transporte les familles en masse dans l'intérieur des steppes tartares, pour s'assurer que les enfants parleront russe.

La langue nationale est suspecte; il faut absolument la déraciner, ou exterminer quiconque l'emploie. Et combien ont été livrés au gibet, pour n'être pas coupables d'un autre crime que d'avoir parlé polonais sur un sol polonais? Et combien de fois n'a-t-on pas allié la cruauté raffinée à la grotesque superstition, dans le dernier supplice infligé à des patriotes, à des suspects? Les cordes de chanvre, qui étranglaient les fils en présence de leurs mères, étaient tressées au pied de la potence par les Cosaques. Un vaillant officier des faucheurs fut ainsi condamné à la dernière insurrection, par le général pendeur, et exécuté à Vilna. A la fin de son œuvre de bourreau, un des soldats apporte à son chef un bout de la corde du pendu pour lui faire plaisir et politesse. Et le général de retour chez lui, partage ce cadeau avec son cousin, Tartare russifié, qui était là en visite, et se fit honneur plus tard d'en distribuer des morceaux à sa femme, à ses enfants et au précepteur fixés en Autriche, et persuadés que cela leur porterait bonheur: tant la conscience peut être cautérisée et l'âme endurcie. J'ai vu en frissonnant cette relique du martyr.

A côté de l'horrible vient le ridicule. Est-il vrai que les jupes noires avec des bandes rouges sont interdites par la police aux Varsoviennes, et leur valent le violon et le fouet? N'est-ce pas une témérité qu'elles osent se vêtir comme les autres femmes de l'Europe? Que les diplomates russes intentent donc des procès aux modistes de Vienne ou de Paris, car elles sont sûrement complices d'une manifestation si séditieuse! Le remords et la défiance tyrannisent les tyrans, et suscitent partout à leur vue des monstres menaçants.

Voici qui est plus fort. Ce gouvernement russe vient d'imposer le calendrier julien aux Polonais qui se servent de celui de Grégoire XIII; il prétend aller contre la vérité, contre les lois de la nature, contre la marche d'un astre, établie par trois siècles d'observations et de science; constatée par le génie universel de Newton, reconnue par un Laplace et un Arago! Découverte adoptée par les peuples qui restent à la tête de la civilisation!

Mais vous ne ferez pas mentir le soleil, comme vous faites mentir l'histoire. Allez, autocrates, la vérité sera plus forte que vous. Il se trouvera jusque parmi vos sujets, des âmes qui saisiront la vérité et la recueilleront en elles comme dans un sanctuaire impénétrable et s'y attacheront obstinément, si vous ne vous en souciez pas. Vous avez fait un empire fragile et passager; mais vous n'avez pas fait les âmes avec le désir immortel de connaître, et la passion invincible de croire ce qui est; vous ne pouvez pas les refondre! Ah! vous êtes ambitieux, et tous les moyens sont bons pour s'agrandir; mais que sont vos vastes États sur la terre, quand la terre elle-même avec sa lumière empruntée, est un atôme, n'est rien en comparaison des soleils qui s'échelonnent sans fin dans l'espace, comme les flambeaux du temple de la Divinité? Et vous osez vous dire les représentants de cette Divinité, créatrice de l'univers, et qui a pour attributs la clémence infinie, la sou-

veraineté absolue, l'amour sans bornes et l'intelligence sans fond? Allez, quand vos diplomates auront pesé ces choses, ils vous rendront plus raisonnables et ils deviendront d'autres arbitres de la pauvre multitude humaine, dont le salut a seul du prix devant Dieu. Et ils reconnaîtront qu'en politique la plus haute capacité du génie réside souvent dans la plus humble inspiration de la conscience. *Justitia fundamentum regnorum!*

Le partage de la Pologne fut commencé en 1772; continué en 1782 par la Russie, la Prusse et l'Autriche qui repoussèrent la constitution que ce royaume s'était donnée en 1781, et achevé en 1795 après la lutte héroïque, mais inégale de Kosciusko. La charte polonaise du 3 mai 1791, accordait trop aux priviléges aristocratiques, puisqu'en déclarant les plébéïens aptes à devenir représentants à la diète, officiers à l'armée, fonctionnaires quelconques de l'administration, elle les déclarait gentilshommes par le fait même; c'était un pas incontestable vers l'affranchissement général; cependant rejeter dans la noblesse tout ce que la roture produisait de brillant était un sacrifice à un ancien préjugé. Un autre principe qu'une foule de demi-savants combattent, que des esprits cultivés mais superficiels, trouvent impraticable et absurde, c'était l'union indissoluble de l'Église et de l'État pour fonder l'unité sociale, si conforme au génie slave et au génie du christianisme; principe éminemment plausible, quand il s'agit d'une Église essentiellement spirituelle, et d'un État essentiellement catholique, qui ont identité de croyances avec diversité de hiérarchies; mais principe qui portait ombrage à la Russie décidée à rester grecque.

Cette charte abrogeait la royauté élective pour y substituer une royauté héréditaire et inviolable. Le roi avait le pouvoir exécutif; mais la diète décrétait les lois, l'impôt, la guerre et se composait de la chambre des sénateurs, et de celles des nonces ou députés: ceux-ci répondaient

de leur votes devant les colléges électoraux, qui étaient, à la vérité, ou nobles, ou bourgeois, mais avaient des droits pareils; c'est-à-dire que tous les propriétaires, soit gentilshommes soit roturiers, pouvaient assister et voter à ces colléges. L'existence politique des classes moyennes recevait un fondement d'autant plus large que la même charte restituait aux cités leurs anciennes franchises usurpées, et la liberté à tous les serfs *(kmietses)* du royaume, même à tout esclave étranger, dès qu'il touchait le sol polonais. Les paysans, en vertu de cette charte, pouvaient quitter la ferme où ils se sentaient grevés et acquérir graduellement des terres en payant une indemnité aux possesseurs seigneuriaux: la justice marchait de pair avec le droit. Si la négligence et la routine séculaire tardèrent trop d'exécuter ces magnifiques décrets et laissèrent le temps à la Russie de protester par les armes, — malheur funeste, puisqu'à la suite de ces guerres de démembrement le paysan, tout en n'étant plus serf, resta exclu de la propriété foncière, — « il n'en est pas moins vrai », dit un auteur d'une compétence spéciale dans ces matières ardues, «que l'état social des basses classes de la Pologne à cette époque était bien supérieur à l'état de ces mêmes classes dans la Prusse, l'Autriche et la Russie. Quoiqu'elles aient prétendu faire acte d'humanité en intervenant, disaient-elles, dans *l'anarchie polonaise*, contre le seigneur pour le serf opprimé, ce sont au contraire ces trois puissances, ces états de proie qui ont empêché la noblesse polonaise d'achever la réforme sociale, qu'elle avait si glorieusement commencée par sa charte du 3 mai, charte qui précéda le serment du Jeu-de-Paume à Paris [1] . . . »

La Pologne une fois dépecée et cessant d'être un corps politique, ne pouvait plus que défendre la liberté personnelle et les droits du citoyen; et c'est dans cette rude tâche, qu'elle signala sa passion de l'indépendance. Na-

[1] *Le Monde slave*, par Robert, t. I, p. 274 et 275.

poléon Ier, en constituant le grand-duché de Varsovie, lui octroya un code français (1807) qui n'avait certes pas besoin de proclamer l'abolition du servage, chose faite alors depuis quinze ans; mais qui en posant l'égalité absolue de tous les habitants du pays devant la loi, effaça les rangs et les priviléges, et par son uniformité donna seulement l'égalité civile, et l'égalité politique, et répandit en Pologne les germes de cette unité morale qui devait grandir dans les orages, jusqu'à des proportions inusitées.

Le rétablissement de la Pologne est une cause jugée par la conscience de l'humanité: Napoléon Ier, Washington, Metternich, les tzars Paul Ier et Alexandre Ier, amis et ennemis ont déclaré cette cause juste; la Russie a rejeté le crime du partage sur la Prusse, la Prusse sur la Russie, et l'Autriche s'en est toujours défendue comme d'un brigandage. Napoléon subordonna la résurrection de la Pologne à des succès lointains qui tournèrent en désastres; Alexandre se contenta de la rêver: mais point de volonté réparatrice, quoique toute puissante. La Prusse, héritière de la duplicité de Frédéric II, ce roi philosophe digne de concevoir cette incalculable iniquité, et d'être l'intime de Voltaire, le flatteur de Catherine II; la Prusse tâcha de s'assimiler les provinces polonaises à elle échues, et refuse à cette heure une université polonaise au duché de Posen en les germanisant; l'Autriche laissa aux siennes leur langue et leur administration; la Russie parut viser dès Pierre III, à l'anéantissement de cette nation initiatrice et qui fut blessée à mort par la chute lamentable de la *Confédération de Bar*, association armées écloses en foule sur les plaines immenses de la Pologne et tenant en échec cinq ans les troupes de la Russie et de la Prusse, entre le Dniéper et la Vistule, et depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire, véritable épopée!

La vieille Pologne sentit le coup dans les entrailles, puisqu'elle appela *diète d'enterrement* celle qui, en avril

1773, délibéra sous les canons russes braqués contre le sénat et les députés, et en face des artilleurs qui, la mèche allumée attendaient les décisions de l'assemblée. Ah! que c'était bien un présage des futures destinées de la patrie.

La conspiration est presque l'état normal d'un peuple qui gémit sous le poids anormal de l'oppression; l'histoire moderne de la Grèce, de l'Italie et de l'Irlande le démontrent; Châteaubriand, dans un discours à la chambre des pairs, avait remarqué que jamais les complots sous l'Empire et la Restauration, n'avaient été si nombreux qu'aux époques où la liberté de la presse était étouffée: quand la voix publique est sous le bâillon, elle se traduit par des actes d'indignation ou de vengeance; que doit-ce être, quand un peuple vivant, avec son cœur, son intelligence, sa foi, est écrasé sous le talon impitoyable de l'absolutisme! De là en Pologne des insurrections formidables, comme celles de 1794, de 1831, de 1863, ces commotions périodiques qui attestent la vitalité de la victime en vain morcelée, sans compter cette chaîne continue d'associations secrètes, dans les universités, dans les campagnes, dans la milice, sous les formes de l'instruction, de la vertu, de la franc-maçonnerie, de l'agronomie mais agissant toutes avec une persévérance admirable sous l'unique mobile de l'amour de la Pologne et n'aboutissant, hélas! qu'à vouer aux cachots, à la Sibérie, aux compagnies disciplinaires de l'Oural et au supplice final une jeunesse ardente et magnanime, à jamais arrachée au foyer de famille et immolée au génie infernal de la domination!

L'insurrection de 1831, paralysée par les promesses endormantes des cabinets européens, ne voulut point pousser à bout ses premiers succès. La bataille de Grochnow, où quarante mille Polonais soutinrent le choc de toute l'armée des Russes, est une des plus mémorables journées de cette lutte gigantesque. La diète qui avait en-

core 14 millions de florins et septante mille hommes, ne sut pas trouver un génie supérieur; et se disputant sur des questions de préséance, au faubourg de Praga, permit au général Krukowiecki, de conclure l'inepte convention, qui livrait la capitale à Paszkiewicz, déjà maître des retranchements. Tandis que le canon broyait et culbutait les palissades de Varsovie, un poète guerrier appuyé sur un caisson, crayonnait ces strophes fatidiques:

« O mon peuple! comme la tête meurtrie du sauveur imprime à tout jamais sur un voile son image sanglante; de même toi, ô mon peuple, tu laisseras dans cette génération la trace sanglante de ton histoire. Cette génération, tu la jetteras à la face de l'Europe comme le voile de Véronique: on y lira ta passion. Et vous, ô peuples de l'Europe, le temps viendra, où chacune de vos pensées s'ouvrira comme un œil, et toutes vos pensées comme autant d'yeux, s'attacheront fascinées à tout jamais sur l'image sanglante de la nation crucifiée. »

Les agents nicolaïens détruisirent l'Église uniate, floraison précieuse de l'Église universelle pour la perdre dans l'Église russe. Le même tzar enrégimenta dans une classe à part qui fournissait le plus fort contingent, la petite noblesse, cette sorte de tiers-état polonais pour frapper la nation au cœur. Le rapt d'une foule d'enfants conduits en Russie sous prétexte de les élever aux frais du trésor public (ordre du prince Paszkiewicz, 24 mars 1832); l'adjudication faite le 13 avril, 6 ans après, pour le transport de Varsovie à Saint-Pétersbourg des fils des nobles (la mise à prix étant de 120 roubles en papier, soit 120 francs par tête), la transplantation, en 1834, de 5000 familles de Podolie dans la Tartarie et le Caucase: voilà quelques actes de cette dépolonisation systématique et acharnée qui ont retenti alors douloureusement dans les tribunes de l'Europe, et qui arrachèrent à un membre de la chambre des communes en Angleterre, cette excla-

mation : « Depuis le règne d'Hérode, de pareilles scènes d'horreur ne sont pas venues souiller le monde ». (Séance du 9 juillet 1833.)

L'abolition des couleurs polonaises, l'introduction de la langue russe dans les actes publics, l'enlèvement et le transport en Russie de la bibliothèque nationale et des collections publiques contenant des objets légués par des particuliers à la condition expresse qu'ils ne sortiront jamais du royaume de Pologne, la suppression des écoles et des autres établissements d'instruction publique, l'extension donnée à la conscription militaire et la rigueur avec laquelle on l'applique, l'introduction d'un grand nombre de Russes dans les emplois publics, voilà quelques-uns des autres faits, que signale Palmerston dans une dépêche du 2 juillet 1832, comme des indices clairs de l'intention du cabinet de Saint-Pétersbourg de faire de la Pologne une province russe. Ajoutez-y l'abolition du statut lithuanien en Russie Blanche par Alexandre Ier, et en Lithuanie par Nicolas : l'introduction de la législation russe entraînait dans le cour de la justice, la suppression de la langue polonaise et de la publicité.[1]

De semblables procédés soulevèrent sans cesse la colère et l'indignation ; la justice révoltée travaillait les âmes qui conspiraient à la délivrance commune et préféraient la fermeté inébranlable et la règle imprescriptible du devoir à toutes les combinaisons géniales, à tous les intérêts du monde au-dessus desquels ces lois éternelles demeurent, selon cet esprit nouveau que l'évêque Soltyk élaborait déjà dans le XVIIIe siècle et qui devait effrayer et peut-être un jour renverser les équilibres factices et les idées d'arrondissement de la diplomatie !

Des sentiments inouïs ont germé dans les consciences sous cette influence secrète. Voyez plutôt !

[1] Voyez *l'Histoire populaire de la Pologne*, par A. Mickiewicz, p. 394 et suivantes.

Konarski, succédant à d'autres patriotes disparus en masse dans les tourmentes du régime russe, le fondateur de la *Société du peuple polonais*, est fusillé en 1839, à Vilna, en présence de la cité qui se met à genoux tout entière, hommes, femmes, enfants, vieillards, juifs et chrétiens! Cette attitude de la douleur est si puissante, que les soldats russes pleurent et s'arrêtent; les officiers russes sanglotent, la musique militaire malgré les ordres reçus, n'a pas la force de jouer.

Le 25 février 1861, jour anniversaire de la bataille de Grochow, le peuple varsovien désarmé entonne dans les rues l'hymne *Boze cos Polske* sous le canon russe; il est mitraillé, il est chargé par les troupes de pied et par les escadrons! Inutile fureur! Des centaines de mille voix demandant à Dieu la patrie et la liberté, n'ayant que la prière et le pardon à la bouche, font trembler les bourreaux à la pensée de cette immense communion du sacrifice, en l'honneur de la Pologne!

Les soldats hésitent au meurtre d'une foule agenouillée! La nation prend le deuil, tous les cœurs sont un; les chrétiens entrent dans les synagogues et les juifs remplissent les églises.

Le premier massacre de Varsovie avait immolé dix hommes. Les ouvriers des métiers durs se dirent: «Dix martyrs, ce n'est pas assez pour que le monde y regarde! Tirons au sort à qui mourra pour la patrie.» Le matin du jour solennel, ils communient pour infuser dans leur poitrine le sang du Christ martyr; et ils sont au premier rang de cette masse de vingt mille hommes, ils touchent les soldats, ces artisans généreux, pour le second massacre qui accompagne le service funèbre célébré le 27 février en l'honneur des premières victimes! . . .

Les vieux soldats faits au feu, en qualité de témoins oculaires, affirment que jamais les troupes les plus solides n'auraient conservé cet héroïque sang froid, ce mépris

inouï de la mort, comme ce peuple désarmé qui soutient impassible les charges répétées de la cavalerie et les feux de bataillon renouvelés quinze fois!

Et pendant que cette multitude meurt sublime, regardez deux pas plus loin: des milliers de femmes entourent une image de la Vierge et exhalent des cantiques, sans se laisser intimider ou disperser par les fantassins qui les frappent à coups de crosse et ne peuvent interrompre sur leurs lèvres les oraisons et les hymnes prolongés jusque dans la nuit de ce jour extraordinaire.

Le massacre accompli, les officiers russes traversent la foule sans être maudits. Le peuple apporte du pain aux patrouilles exténuées qui battent la ville. Un cavalier laisse tomber son sabre qu'une femme ramasse pour le lui rendre. Un jeune homme lance une pierre contre la troupe, et ses camarades l'entourent et le retiennent. L'exaspération qui le lendemain s'empare d'une partie du peuple, les bouchers en tête, est calmée par des prêtres, qui leur barrent le chemin et les forcent à rentrer chez eux.

Une nation chrétienne a trouvé pour la première fois la véritable manière de résister! Telle est la manière de combattre pour la justice. Voilà un spectacle que le monde n'avait pas vu depuis les martyrs! C'est un éclair révélateur dans les ténèbres politiques. Un peuple chrétien a dans le sang une sève surnaturelle qui le rend inexterminable, les principes d'une résurrection future et infaillible! Les nations sont voulues de Dieu, et étant guérissables, chaque patrie est sacrée; et en détruire une, c'est mutiler le genre humain.[1]

Ce fécond exemple d'une abnégation pacifique montre l'avenir social du christianisme, et donne le pressentiment des fruits qu'il portera pour le salut universel! Sans aller

[1]) Voy. A. Gratry, *la Paix.*

dans l'inconnu, admirez l'ascendant immédiat, irrésistible d'un pareil exemple de dévoûment et d'immolation propre!

A cette vue, les sbires déjà se débandent, ils se sentent faiblir à œuvre, et doutent que le crime soit un devoir. Des officiers russes, à l'aspect des cadavres, brisent leurs épées. Un colonel se brûle la cervelle au moment de transmettre l'ordre de massacrer des gens désarmés. Un autre est fusillé pour avoir refusé d'assassiner. Des soldats se battent entre eux, au sujet des meurtres de femmes et d'enfants, qu'ils se reprochent avec horreur, dans cette lâche boucherie! Les généraux déclarent leur honneur entaché au service d'un tel régime! —

Qu'est-ce que prouvent ces faits? Ils prouvent le réveil de la conscience même endurcie, et qui a pu être un instant narcotisée par l'odeur du sang et du carnage; ils attestent la fraternité de la race ou la parenté des âmes. Les journaux de toutes les couleurs et de tous les partis en Occident, n'ont eu qu'une voix pour flétrir ces excès de la sauvagerie et pour s'unir aux protestations, de quelque part qu'elles soient venues: il ne s'agissait plus de la cause d'un peuple, c'était la cause de l'humanité.

La Pologne est descendue dans le profond creuset de l'épreuve où s'élabore la force spirituelle, où se trempent les armes invincibles de la patience et de la résignation; et d'où l'esprit de sacrifice s'élancera triomphant de l'oppresseur et de l'obstacle! Cette grâce supérieure d'une nation assure l'épanouissement de son unité morale impérissable!

Le recrutement insolite qui arracha dans une nuit de janvier 1863 les jeunes gens à leurs foyers et à leurs travaux pour les incorporer, sans droit ni raison, dans les régiments lointains, combla la mesure d'avanie et fit déborder cette coupe d'amertume, dont la Pologne était abreuvée jusqu'à la lie! Qui redira tant d'héroïsme dépensé en pure perte; les souffrances des insurgés cou-

chant sur la dure, dans les bois et les marais, après les plus rudes rencontres, et toutes les angoisses qu'ils ressentaient pour leurs familles pillées, dispersées, recluses, égorgées? Qui redira les cruautés subies par leurs prisonniers et leurs blessés attachés à des arbres par les Cosaques qui amassaient autour d'eux des broussailles et des branches vertes, et y mettaient le feu? L'histoire recueillera les souvenirs de cette guerre de partisans épars dans tous les palatinats et les districts de la Pologne sanglante, et cette histoire sera un martyrologe.

Comme l'Irlande traquée, affamée par l'Angleterre et dispersée au-delà de l'Océan, se retrouve dans son exil transatlantique, dans ses tourbières et ses montagnes; ainsi la Pologne démembrée, écartelée sera toujours vivace et rapprochera ses tronçons épars sur les continents et dans les déserts.

La Pologne n'a plus qu'un patrimoine de souffrances. Assise ou errante sur tous les chemins de l'exil, elle crie aux passants comme la Jérusalem de Jérémie encore vivante: «Est-il une douleur pareille à ma douleur?» Et le monde ne s'ébranle pas, et assiste non pas impassible, mais saisi d'une pitié stérile au spectacle de cet immense supplice! La lutte palpitante d'un morne intérêt dure une année; des pleurs mouillent les yeux étrangers, une poignante sympathie gagne les cœurs, mais tout se réduit à des vœux!... Le silence se fait dans les camps et sur les tombes! L'oubli croît dans la multitude comme l'herbe au cimetière. Le train du monde recommence. La vapeur emporte les peuples, épris de commerce et de plaisir! Ils ont été un moment attentifs aux péripéties des combats; mais les oreilles se lassent. Et les entrailles de l'humanité ne sont pas émues, ou ne le sont qu'une minute, tant elle a le seul souci de vivre! Et cependant est-elle sûre de la tranquillité? sera-t-elle longtemps sans inquiétude? A peine avait-on scellé la pierre du sépulcre sur la malheureuse

Pologne, qu'une puissance autrefois sa vassale, élevait démesurément son ambition et s'établissait le centre de l'Allemagne, avec l'assentiment tacite de la Russie? Et ces rumeurs lointaines qui nous arrivent des bords de la Néva et des rivages du Bosphore, ne sont-elles pas les précurseurs d'une mêlée générale, de l'écroulement de quelque empire? Tant les questions qui touchent au droit et à la justice, s'engrènent fatalement les unes dans les autres, et par des ressorts invisibles entraînent comme dans un tourbillon tous les peuples dans une lice sans bornes?

Quel problème que le martyre d'une nation! Est-ce la rançon expiatoire des autres nations endormies dans le luxe et la mollesse? Et chacune est-elle solidaire des crimes des autres, quand elle ne saurait être responsable des crimes qu'elle n'a pas faits, ou de ceux qu'elle a déjà lavés dans un déluge de larmes et de sang? En effet, hors l'institution du servage, commune à tous les peuples de l'Europe, la Pologne a-t-elle des fautes monstrueuses sur la conscience? et ses torts ne sont-ils pas la jalousie et la cupidité de ses voisins? Le sang, dépensé ailleurs dans les voluptés ignobles se verse à torrents dans la Pologne pour la cause de la liberté dans la justice, de la foi dans la religion, de l'harmonie du droit et du devoir? Oh! si c'est là une solution plausible, quelle mission rude vous est échue, ô Pologne, quelle croix à porter, quel calvaire à gravir; mais aussi quelle mission rédemptrice, quel soutien pour la civilisation chancelante dans l'ivresse du matérialisme, attirée à la barbarie par le fumet du bien-être et par l'odeur de la poudre conquérante? quelle leçon pour les âmes abâtardies, que tous ces hommes, qui se dévouent à la mère patrie, de près, de loin, sans cesse, sans regret, dans la joie austère du renoncement absolu. Ils ne comptent pour rien leur vie perdue pour la foi de leur berceau et pour leur terre natale; ils l'aiment tant cette mère patrie, qu'ils méprisent la mort. *Amor fortior*

morte. Quand ailleurs les femmes se bercent dans les aises du confortable, ne songent qu'à changer les splendeurs de leurs toilettes et à varier les délicatesses raffinées du luxe; quand elles se déguisent au profit des pauvres, patinent sur un lac pour les indigents d'une capitale, ou dansent pour entretenir les insurgés crêtois, considérez l'attitude digne et ferme, la mâle énergie et la valeur morale de ces Polonaises dont plus d'une n'a pas reculé devant les balles moscovites? Il faut être dans des dispositions recueillies pour voir clair dans les âmes! cette intuition échappe dans la vie ordinaire, qui n'est ni heureuse, ni troublée; la douleur personnelle est une révélation de soi-même et des autres. Pénétré d'un indicible chagrin à la perspective de deux tombes prêtes à s'ouvrir pour le plus âgé et le plus jeune des siens dont le séparait une longue absence, celui qui trace ces réflexions voyageait avec des proscrits polonais traversant la Galicie, l'Autriche et la Bavière, pour trouver un champ d'asile dans la Suisse, et se trouvait confus de son abattement en présence du stoïcisme de ces jeunes gens jetés par le sort des armes à l'étranger et sans ressource, que leur courage! Cette compagnie d'infortunés était en harmonie avec des tristesses moindres, et les soulageait: l'homme est quelquefois si malheureux, qu'il ne se reconforte qu'à la pensée que d'autres le sont plus que lui.

Les Polonaises étaient habillées de noir: elles avaient perdu leurs pères, leurs époux, leurs fiancés, leurs frères, leurs fils, leur patrie! Les pauvres mères! l'une d'elles avait auprès de soi sa fille rongée d'une perplexité navrante; elle la montrait en disant: « Elle s'attend d'un moment à l'autre, à lire la mort de son mari, mon gendre, qui tient encore à la tête d'une bande, contre les troupes russes. » Le lac de Constance illuminé par le premier soleil du printemps, les rives déjà verdoyantes, la sérénité de la nature grandiose formaient un triste contraste avec cet état de leur

esprit. Elles portaient tous ces deuils à la fois; mais refoulant une larme qui leur venait à l'œil, elles ne pleuraient plus! Elles sont fortes d'une résignation invincible; elles ont tout perdu, qu'ont-elles à craindre? Malgré les cruautés d'une destinée injuste et inexorable, dans leur mépris de la mort, elles espèrent contre toute espérance humaine, la résurrection de la Pologne. Et cette trempe de caractère est un gage de cette résurrection, en dépit ou à cause de la fin tragique de tant de héros!

Les souverains comprennent-ils ce qu'endure un peuple livré à une soldatesque farouche qui n'a conservé, ou chez qui la discipline brutale n'a laissé debout aucun des sentiments de famille? Que l'un d'eux perde son fils, moissonné à la fleur de l'âge par la maladie; qu'il mesure ses angoisses, et la profondeur du coup qui le frappe; puis, que dans un examen de conscience il reporte son esprit sur une nation décimée! Eh bien! il vera des milliers de parents plongés dans l'abîme de désolation qu'il connaît. Que les princes répètent le vers du païen Térence, le plus beau vers du monde était le plus resplendissant de vérité:

Homo sum, et nihil humani à me alienum esse puto;

qu'ils se souviennent de ce Marc-Aurèle qui fut la sagesse antique dans la pourpre impériale, et qu'ils se disent: Nous pourrions, nous aussi, asseoir la philosophie chrétienne sur le trône. Et ils s'occuperont de rendre contents leurs sujets, et non d'agrandir leurs États pour multiplier le nombre des opprimés.

Ce ne sont pas là des rêves, des utopies, mais les principes de l'Évangile, ce que saint Paul, qui avait vu les gouvernements à l'œuvre de Jérusalem à Rome, appelle «mystère du Christ ignoré des générations précédentes, révélé à présent». Quel est ce mystère? «Les nations sont cohéritières; elles sont les organes d'un même corps et solidaires dans la promesse du Christ». [1] Voilà du mysticisme,

[1] Ep. aux Eph., c. III, v. 4, 5, 6.

s'écrient les esprits forts; soit: mais qu'est-ce que les esprits forts ont trouvé de plus magnifique? qu'ils nous étalent leurs découvertes. Pour ma part, je remarque seulement que des politiques, comme Henri IV, restauraient l'idée, vulgaire au moyen-âge, de la République chrétienne sous la forme d'alliance des États européens; que Napoléon Ier appelait: «toute guerre européenne une guerre civile» (à ce compte il ne s'en était pas fait faute); et enfin que Napoléon III a renouvelé le grand dessein de Henri IV sous le nom de congrès des puissances! La science économique réclame de son côté cette paix universelle et perpétuelle, en invoquant la vie, le devoir, le salut des peuples; et je ne sache pas que les réformateurs, comme Fourrier ou Saint-Simon, aient conçu, dans leurs élucubrations d'harmonie sociale, un plan aussi simple et plus lumineux que les versets de l'apôtre commentés par l'Évangile entier?

Si personne n'est à même de mieux raisonner d'une situation que celui qui s'y trouve, demandons au Polonais ce qu'il pense du matyre de la mère patrie. Écoutez Krasinski dont la lyre est sacrée:

«Faut-il donc être meurtrier avec les meurtriers, criminel avec les criminels? Faut-il mentir, haïr, tuer, blasphémer? Le monde nous crie: A ce prix, la puissance et la liberté sont à vous, sinon, rien!

«Non, mon âme, non! Pas avec ces armes! Le poids du sacrifice peut seul écraser à son tour le sort qui nous écrase. Dans l'histoire du monde, le sacrifice est un lion invincible; mais le crime, c'est la balayure que le vent emporte!

«O ma patrie, sois plutôt la patience, l'inflexible volonté, le recueillement pour le relever un jour victorieuse; sois l'harmonie, l'éternelle beauté en face des excès brutaux, des discordes hurlantes et des laideurs morales; . . . dans ton combat contre l'enfer de ce monde, sois cette force

tranquille et aimante contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais.

«Les nations sont voulues de Dieu, et sont conçues dans votre grâce, ô Jésus-Christ! A chacune d'elles vous avez d'en haut donné une vocation. En chacune d'elles vit une idée profonde, qui vient de vous, qui est la trame de de leurs destinées.

« Mais parmi les nations, il y en a qui sont élues, pour défendre sur la terre, la cause de la beauté céleste, et pour donner au monde un angélique exemple, en portant pendant de longs jours, leur lourde croix, sur la route inondée de sang; jusqu'à ce que, par une lutte sublime, elles aient donné aux hommes une idée plus divine, ô Seigneur, une charité plus sainte, une plus large fraternité en échange du glaive qu'on a plongé dans leur poitrine. Telle est votre Pologne, ô Jésus-Christ! »

Comme les premiers martyrs servirent à établir le règne de l'Évangile sur les consciences, ainsi les nations martyres doivent servir à établir le règne de l'Évangile sur les nations. Et le même poète a encore là de nobles accents:

« Le Christ est là pour l'éternité. Mais jusqu'à cette heure, ni sa divine parole, ni son divin amour n'ont reçu leur application politique et sociale. Notre mission à nous, Polonais, c'est d'introduire à force de douleurs l'esprit de l'Évangile dans les choses de ce monde; c'est de priver César de ce royaume d'injustice qu'il oppose à celui de son ennemi trois fois saint! » [1]

A cette heure la Pologne est rayée de la carte de l'Europe; elle est devenue une Russie polonaise, au lieu d'être une Pologne russe, après avoir été souveraine de la Russie de Kieff à Moscou, et depuis Vilna jusqu'à Nowgorod. Ses funérailles ont un cortége de désolations.

[1]) Voir pour le développement de ces données supérieures, *la Paix* par A. Gratry; Paris, 1861.

L'exil sibérien, la déportation dans les mines de l'Oural, enfer des vivants; l'incorporation dans les compagnies disciplinaires, la potence, les cachots, la dépopulation des provinces, l'implantation des Cosaques dans les districts dévastés et privés de leurs habitants, la spoliation du clergé, quarante mille uniates forcés en masse au chisme en 1866, le veuvage et la profanation ou l'incendie des églises, le pillage des couvents, la persécution sous les formes les plus vexatoires et les plus pointilleuses, voilà le tableau de la Pologne. Est-ce que les curés des paroisses doivent se faire agents de police, comme les professeurs des universités? C'est le dernier trait pour achever cette peinture.

Et puis, lors même qu'il s'agirait de conserver avec une apparence d'équité un royaume à la Russie, est-ce qu'on fait une guerre de cannibales par le fer et le feu? Est-ce qu'on procède à l'assimilation d'un pays par la dépossession des propriétaires, au profit des campagnards dont on récompense les délations, ou dont on excite la convoitise à l'aide de machinations et de calomnies révoltantes, par l'interdiction de la propriété à tout noble polonais, et des emplois à quiconque n'est pas orthodoxe russe dans la Pologne catholique? Ah! oui, *l'ordre règne à Varsovie*, selon la célèbre parole d'un égoïste, Sébastiani, qui aurait pu relire Tacite: *Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus imperium: atque ubi solitudinem faciunt, pacem apellant.*

Voler, piller, tuer ce qui vit et respire,
Chez les tyrans s'appelle exercer leur empire:
D'un peuple qui frémit fauchant les rangs épais,
Ils font la solitude, et la nomment la paix!

Qu'invoque-t-on une antique rivalité entre ces deux peuples, un préjugé rétrograde, un duel de parents jaloux l'un l'autre de leur prospérité? Mais il y a deux ou trois siècles, l'Europe était encore dans les ténèbres barbares;

les peuples se sont réconciliés, l'Allemand serre la main au Français, et le Français à l'Anglais. Ces atrocités moscovites sont des anachronismes abominables; elles sont décorées du nom de répression! Et la répression achevée, on caricature les libertés municipales en faisant élire pour maires des villages les valets de ce régime inqualifiable.

La presse ne retentit plus des télégrammes de Cracovie et de Varsovie. Les détachements valeureux de l'insurrection sont dispersés et anéantis. La Pologne désarmée est étouffée dans son sang.

Si la Pologne était mise au tombeau sans espoir de résurrection, rappelez-vous que les nations auraient enseveli avec elle leur droit de vivre en consacrant, par un lâche silence et par une inaction impardonnable devant la postérité, l'assassinat d'une sœur; et l'humanité, se croisant les bras dans le déshonneur, prendrait le deuil de la justice divine.

VIII. UN TZAR DES COSAQUES. 1855.

Ein Kosaken-Czar.

Tragédie publiée par Gottlieb Haase fils. Prague, 1855. *Volume grand in-8°, de 92 pages.*

Cette pièce allemande, *Ein Kosaken-Czar*, fut composée au commencement de 1855 et imprimée la même année en Bohême, et roule sur l'histoire de Pougatcheff qui tenta d'usurper la couronne de Russie et fut défait par les troupes de la fameuse Catherine II.

Le fait historique est celui-ci: Catherine II, veuve de Pierre III, mort étranglé, envoie des troupes en Turquie pour subjuguer ce pays, ou du moins pour le rendre tributaire. Sur ces entrefaites les Cosaques refusent de payer

la gabelle et un nouvel impôt frappé par la Russie; et sous la conduite d'un des leurs, nommé Pougatcheff, ils marchent sur Moscou, ils en approchent; et Catherine ne pouvant leur opposer une efficace résistance, se hâte de conclure un traité de paix avec les Turcs et de rappeler son armée de Turquie. Les rebelles sont réduits et châtiés, au récit d'Ustrialoff *(Geschichte Russlands)*.

Maintenant voyons la pièce: l'histoire se passe en 1772. Emilien Pougatcheff, le héros de drame, est déclaré proscrit par Catherine II, parcequ'il foule aux pieds les droits des Cosaques, et justement comme il réfléchit au faux Dmitri l'usurpateur, cette nouvelle tombe en sa connaissance et le trouve tout décidé, car le titre d'hetman ne lui convient ou ne lui suffit pas; aussi est-il prêt à la rébellion, et il n'est à ce moment ni plus ni moins qu'un brigand, qui combat pour la gloire. Son beau-frère Iwan Nediouchine lui apporte un bruit déjà répandu; c'est qu'on le tient, lui Pougatcheff pour feu Pierre III, que les boïards se sont conjurés contre Catherine et veulent proclamer Pougatcheff tzar. Son ambition est gagnée. Ses rêves de jeunesse lui montent à la tête au point qu'il se persuade être le tzar en personne. Les boïards accourent, ils jouent leur rôle concerté d'avance; ils trouvent à Pougatcheff de la ressemblance avec le tzar que l'on croit mort et ils lui en attribuent tous les traits. Pougatcheff laisse faire; il est ravi quand il entend dire: Oui, c'est le tzar. Il se présente aussi comme tel. Il ne souscrit pas les priviléges des boïards, mais ce qu'il leur propose, c'est que les boïards gardent librement l'ancien état de choses; c'est encore temps pour eux d'y revenir. Les boïards le quittent comme tzar, mais déjà avec l'intention secrète de rendre imposture pour imposture; alors les Cosaques portent leur tzar à l'église, et nous nous retrouvons devant Kasan. Il a remporté les premiers succès, on lui rend hommage sur le trône. Cependant l'archimandrite de Ka-

san le maudit, à cause des brigandages de ces païens de Khirghises qui ont pillé le cloître et le temple. Pougatcheff fait punir les coupables et restituer le butin. Il croit mériter ainsi la bénédiction de l'archimandrite, mais loin de la lui donner, le prêtre effeuille un à un les rêves de jeunesse qui ont amené Pougatcheff à se figurer qu'il est en ce moment le tzar et lui crie: *Tu mens*, et il le voue à l'expiation. *Meurs bien*, dit le prêtre en terminant *et puisse ta mort t'absoudre.* Ce même archimandrite, jadis moine, a recueilli dans la neige de la steppe pendant les rigueurs de l'hiver un enfant qui a grandi dans les murs du couvent, qui aimait à fouiller les chroniques, aspirait à un rang elevé, s'est sauvé depuis, afin d'échapper aux réprimandes des humbles religieux.

Devant cette évocation du passé et devant cette menace d'expiation, Pougatcheff ne perd pas contenance. Son expiation doit être sa vie, son zèle pour le bien-être du peuple. Il affranchit ce peuple de l'impôt du sel et de l'eau-de-vie, privilége dont jouissaient les boïards; un droit égal doit exister pour tous. Son acte précédent lui a enlevé le secours des Kirghises, qui l'ont abandonné; son dernier acte le prive de l'appui des boïards. Sa chute commence. La première bataille est perdue. Panin et Souworoff marchent contre lui; l'obéissance et la discipline manquent à ses troupes; aussi les Cosaques du Don et du Dnièper ont-ils déserté, et lui-même est vaincu dans un dernier combat à vie et à mort. A l'approche de l'ennemi, il doit se cacher avec le reste de ses soldats fidèles, et s'étant fait un ennemi de son beau-frère, il est pris dans sa tente par trahison et livré à Souworoff.

Ainsi marche l'action du drame: nous omettons les scènes et l'influence qu'exerce sur Pougatcheff Sophie, son épouse, qui lui porte un amour mêlé d'admiration, charmante figure, mais femme indécise sur la légitimité du pouvoir de Catherine ou de l'hetman cosaque.

Pougatcheff, nous le voyons, manque de fermeté intérieure, de cette résolution qui est inébranlable. L'idée enthousiaste qu'il est réellement le tzar, cette idée, qui a fait tomber ses souvenirs momentanés comme un rayon de lumière sur son séjour du cloître, nous devons la désavouer, parce qu'elle est trop en contradiction avec d'autres réalités; et pour le hardi aventurier, pour le rebelle qui aspire à la glorie, il a de nouveau trop de fanatisme, trop de confiance et pas assez de politique. Par une action il perd un parti, par la suivante il perd l'autre. Ainsi au moment où il monte sur le trône, nous le voyons déjà perdu: pour lui notre intérêt diminue dès cet instant même.

Il aurait peut-être pu sauver en sa faveur une sorte d'intérêt qui est plus esthétique, si l'idée juste qu'il exprime qu'il faut un bon tzar, demeurait la base et l'égide de sa vie; et ici, laissant à part les difficultés historiques du sujet, nous devons plaider avec l'auteur. Il est certainement vrai que l'empereur aurait pris ensuite une toute autre attitude, comme cela était vraisemblablement dans l'intention de l'auteur; mais par le fait, que le libre et indompté fils de la steppe, quand il est prisonnier supplie et fasse supplier, et quand il marche à la mort exhale des plaintes inglorieuses et son repentir, tout ce qu'il avait éveillé d'intérêt en nous n'aboutit à rien, s'évanouit, et jamais d'une pareille situation ne se pourra tirer un effet tel qu'il est exigé d'une œuvre d'art.

D'abord donc, défaut d'intérêt pour le héros, une seconde circonstance fâcheuse est à signaler dans la pièce. L'action est brisée en trop de parties, et ces parties diverses n'ont pas entre elles cette large ordonnance qui permettrait à l'acteur principal de produire un puissant effet.

Que les situations s'engendrent les unes des autres, sortent des entrailles du drame, comme un fruit naturel.

Tel début a tel cortége de conséquences, et les coups de maître consistent à y mettre en germe toute une tragédie. C'est un développement nécessaire des prémisses de l'action.

La liberté intervient sans doute, et peut rompre la trame de la fatalité des passions; mais l'homme se détermine d'après des mobiles ou des motifs, c'est-à-dire d'après des tendances invincibles et inhérentes à sa nature, des penchants, d'après l'entraînement du caractère; ou il se détermine d'après des devoirs qui sont souvent en lutte avec les passions proprement dites: l'élément dramatique alors se renforce dans cette rencontre violente, dans ce choc intérieur qui ébranle tout l'homme, en ce moment orageux de son existence et produit sur les spectateurs la sincère et vive émotion, d'ordinaire la pitié ou la terreur, suivant les règles antiques.

Ainsi quand l'action est fondée sur des raisons, mobiles ou motifs, qu'il y a suite, que les personnages sont fidèles à eux-mêmes dans leur conduite et s'épargnent la contradiction, nous n'avons pas à demander plus à l'auteur: il a atteint la vraisemblance. Le génie peut trouver des ressources et des combinaisons exceptionnelles; mais c'est son affaire à lui seul, par malheur.

Le tzar des Cosaques représenté sur une scène de province à Gratz en Styrie éprouva un échec. Mme Bagréeff avait cédé au désir d'un auteur, qui recherchait un bénéfice. A la lecture, cependant cette tragédie a un grand charme. Il semble qu'on respire à pleines narines l'air de la steppe. Un défaut considérable de la pièce, c'est le choix même du sujet trop moderne. L'événement qui se déroule en 1772, est trop près de nous pour qu'on puisse impunément fausser l'histoire et pour qu'il soit permis d'articuler des affirmations contraires aux faits écrits et à la tradition vivante qui était hier encore de mémoire d'homme. A la messe en Russie, le prêtre continue à anathématiser et à maudire Pougatcheff, à la mémoire des

vivants, en même temps qu'il prie pour le tzar et la famille impériale. Une destinée singulière plane d'ailleurs sur les *Faux prétendants* que les poètes ont si volontiers mis en scène, et rend leur œuvre stérile.

Il nous reste de Schiller un *Démétrius* inachevé et le plan d'un *Warbeck*, et nous possédons presque une littérature de Démétrius et de Warbeck, qui tous jusqu'au *dernier prétendant* de M. Meisner, sont restés sans suite. Frédéric Hebbel est mort récemment à Vienne sur la dernière scène d'un Démétrius. Évoquez *les faux Smerdis*, *les faux Charles le Téméraire*, *les faux Louis XVII*, la liste en sera longue, mais les drames impossibles. A quoi cela tient-il? Cela tient et se relie à l'essence même de la tragédie. La faute dans le sens propre et général du mot, la coulpe en vieux style plus énergique, est le ressort à l'aide duquel la tragédie se meut et exerce son ascendant; le crime aussi ne reste pas sans effet, quand toutefois ce crime résulte de l'entraînement du caractère ou bien se produit sous l'influence de hautes idées qui paraissent le justifier.

Mais l'imposture ourdie en vue d'une ambition étroite et personnelle, l'imposture employée dans un but égoïste et non soutenue par une grande conception, par quelque chose de génial, doit être exclue du champ de la tragédie. Pourquoi? Par la raison que le théâtre ne peut accepter les vanités impuissantes, les velléités d'élévation propre, toutes ces glorioles vulgaires qui nous font aussi paraître le coupable digne de notre intérêt.

Tel est Pougatcheff. Une partie de l'histoire de ce tzar des Cosaques se trouve dans *la Fille du capitaine*, nouvelle de Pouchkine. Mme Bagréeff retira donc de la scène sa pièce imprimée à Prague, seulement pour ses amis et la direction du théâtre de Gratz, et qu'elle n'avait du reste livrée au public et soumis à l'épreuve de la rampe qu'à la prière instante de l'acteur qui, dans ce début final — si

l'on peut accoupler ces mots rendant la circonstance d'une seule représentation, — eut le rôle en relief du faux tzar, sympathique aux spectateurs dans le premier acte, mais devenant de plus en plus indifférent à ces mêmes spectateurs à mesure du déroulement de ce drame, entaché de lacunes et de faiblesse, outre le vice de la conception fondamentale. Mais il y a là certes de la poésie, de l'enthousiasme, beaucoup de nobles sentiments et une veine délicate de tendresse conjugale. A entendre ce héros de l'Ukraine, vous vous sentez frémir d'aise, vos poumons se dilatent dans le paysage spacieux; et dans un retour involontaire vers vous-même, cette exclamation vous échappe: «Je respire l'air de la steppe.» Le mot fut prononcé par une personne d'esprit dans une société d'élite, à la fin de la lecture que fit de cette tragédie le dramaturge *Holtei*, ce grand interprète de Shakspeare.

IX. LES DENIÈRES HEURES DE L'EMPEREUR NICOLAS. 1855.

Brochure in-12, publiée par Schnée. Leipzig, 1855.

Cette brochure parut après l'événement qui facilita la terminaison de la guerre de Crimée. L'auteur évoque la mémoire de Napoléon, pour le mettre en parallèle avec son héros, ou plutôt pour marquer la prétendue infériorité du souverain français et les faiblesses de son génie, pour exalter au contraire les capacités extraordinaires du César russe. Ce commencement est entaché d'emphase. Nous avons signalé les traits saillants de sa mort: il en est un cependant que je rappelle encore. Nicolas demanda au médecin: «Suis-je dangereusement malade?» — «Oui, sire.» — «Et vous osez me le dire», répliqua le tzar.

— « Votre Majesté me l'a ordonné. » — « C'est bien. » On voit les habitudes de l'autocrate jusqu'à l'heure suprême, la mort ne lui demandait pas son consentement pour le frapper.

Ensuite, pour faire ombre au panégyrique, n'oublions pas de dire que l'empereur Nicolas fit fustiger deux fois par jour des religieuses de Minsk, pour leur arracher une apostasie, les attachant au travail des maçons, pour fléchir leur constance; et qu'il persécuta le clergé catholique, au point de ne lui laisser que l'alternative de la destitution avec la misère et de l'exil ou de la honte du parjure avec des avantages temporels. Des prêtres par centaines et des évêques menacés ou séduits, passèrent au schisme avec des ouailles délaissées. Ces fidèles réduits à mourir sans sacrements et sans leurs pasteurs légitimes sont devenus la proie des popes. Si les monarques étaient de droit divin, est-ce ainsi qu'ils useraient de l'autorité? Oui, la société est d'institution divine, puisque l'homme est sociable par essence et y centuple sa force; mais les mauvais gouvernements en sont les plus dangereux ennemis, puisqu'ils provoquent par leurs abus les révolutions qui la bouleversent et souvent la détruisent pour des siècles.

Aussi le pape Grégoire XVI faisant allusion à ce premier martyre de la Pologne, dit-il au souverain du Nord, en le citant au tribunal de Dieu: « Nous sommes vieux tous les deux, bientôt nous rendrons compte de nos actions. » Nul regard d'homme ne pénètre dans les âmes, mais ces paroles ne pesèrent-elles jamais comme un remords sur la conscience de Nicolas? Et qu'est-ce que 1831 enface de 1863? Comme ces assassins qui volent le cadavre qu'ils viennent de faire, les sbires dépouillent cette nation en deuil après l'avoir égorgée.

Voici le billet qu'écrivit à l'auteur le général Gortchakoff, à présent ministre d'État de la Russie et fort connu de la diplomatie européenne: « On s'arrache votre bro-

chure, Madame; j'en ai envoyé hier deux exemplaires à Mme la grande-duchesse Olga. La princesse de Schwarzenberg a tenu à garder le troisième. Je voudrais en envoyer un au maréchal prince de Windischgrætz et ne pas en être privé moi-même.

Mais ne sachant pas si la brochure est en vente, je suis obligé de commettre l'indiscrétion de vous prier de m'en accorder encore quelques exemplaires ou de daigner m'indiquer le libraire où j'en trouverai.

Veuillez agréer mes hommages respectueux.

7 mai. Signé « Gortschakoff. »

X. LA FILLE DU STAROWER. 1855.

Roman publié par la Revue des deux Mondes *en* 1856 *et imprimé en un volume avec Xénia ou les deux rêves, par A. Schnée. Leipzig et Bruxelles*, 1856.

Le *Starower et sa fille* est tout imprégné de l'observation vive des mœurs de ces sectaires de la vieille orthodoxie; c'est une histoire, où coule à flots la bonté indulgente et onctueuse qui était le trait distinctif de la physionomie de l'auteur, et qui habitait dans le fond de son âme. La fille du sectaire, qui est marchand à Saint-Pétersbourg, sur les confins de cette capitale, est séduite par un officier et de lui délaissée, le caprice passé: elle se présente à la maison de son père, mais elle en est repoussée inflexiblement par l'homme austère, jusqu'à ce qu'elle ait accompli l'expiation de sa faute. Ce père qui voit ainsi se défiorer l'espoir de sa vieillesse, aime cependant toujours sa fille; il a une affection contenue dans son cœur brisé; il n'est si rigoureux envers elle que parce que, dans ses croyances intègres, on ne peut manquer

à la vertu, ni forfaire à l'honneur sans contracter une tache, qui doit être effacée, non seulement aux yeux du monde, mais devant Dieu qui juge les péchés.

Le père désolé se retira dans son village de province: là il reçoit son enfant perdue, mais combien elle souffre, la pauvre enfant! La main de son père lui inflige de rudes épreuves, une rude pénitence; il l'écarte de ses yeux, il la contraint à se vêtir comme les filles qui ont failli; à porter les cheveux relevés en chignon, et la coiffe des mariées. Elle subit les traits aigus et envenimés des mauvaises langues, des voisines impitoyables: son refuge unique et son reconfort, c'est sa marraine, une franche dévote presque ascétique, autorisée dans l'endroit, consultée, vénérée et qui habite dans une sorte de cellule adossée à l'église: elle rappelle les recluses du moyen-âge immobiles, priant dans une retraite murée et recevant leur nourriture par une fente de la paroi de pierre. Elle est toute au service de Dieu, des pauvres, des infirmes et associe sa filleule à ses œuvres; elle ne craint pas de l'exposer aux sarcasmes blessants et grossiers des gens. Elle l'exhorte à ce combat intérieur en l'affermissant par l'humilité, et je dirais, en lui donnant pour cuirasse la patience. La marraine en Russie comme en Servie, jouit d'une considération insigne et d'une influence magistrale dans la famille de son compère. C'est qu'elle prend au pied de la lettre les promesses qu'elle fait au nom de sa filleule, les devoirs qu'elle accepte à la cérémonie du baptême: la foi est primitive, robuste et enracinée dans la conscience comme un chêne dans la montagne. Ces devoirs sont autrement sérieux que de faire de petits cadeaux au nouvel an, en récompense d'une lettre de compliments et de bons souhaits. Chose à quoi en est réduit le ministère du parrain dans la civilisation européenne, touchant le sacrement régénérateur.

Pendant que cette délaissée est en train de souffrir,

voici que le choléra, quittant Saint-Pétersbourg et descendant vers le midi, à travers le rempart des forêts de sapins, atteint le village, s'y abat comme un vampire et multiplie la terreur et les deuils.

Le dévouement de la marraine et de la filleule, au chevet des malades et des mourants fait face au fléau; ou si le fléau exerce ses ravages, elles sont à la sépulture des victimes.

Oh! quand l'inexorable choléra a passé, c'est la filleule qui est respectée, aimée et bénie, autant qu'elle avait été méprisée, honnie, insultée, même dans le chemin par les commères qui puisaient de l'eau à la fontaine, et qui maintenant lui doivent leur conservation ou celle des leurs. Puis par un coup du sort, elle perd sa consolation, son égide; sa marraine expire.

Voilà une réhabilitation chrétienne, qui marque la droiture du sens moral; c'est entendre la régénération. Ici, ce n'est pas l'apothéose de la courtisane transformée par un amour vrai, selon des romanciers, après de longs déréglements. Avec ces rédemptions singulières, au nom de quel idéal écrivez-vous? Je vous accorde un cas analogue. Est-ce que ce sera autre chose qu'une exception, et en ferez-vous un type de théâtre! Votre tentative déjà avortée ne peut durer. L'expérience rapide vous a démontré que le sort de ces pièces est de périr par leur nature même. Elles se meuvent dans le faux. Et puis dans *le Starower*, cette vertu humble, résignée, après la déception d'un amour sincère suivi d'une faiblesse coupable qui n'a d'excuse que dans un sentiment réel, enthousiaste, unique, mais non partagé, et dans l'inexpérience de la jeunesse, cette vertu laborieuse, pleine d'efforts et de mérite, a sa récompense dans l'union de l'héroïque fille avec le commis du starower. Cet époux lui était destiné dès son bas âge et lui pardonne en faveur de tant d'abnégation, de peines et de repentir.

Parmi les écrits français de Mme Bagréeff, je considère

la Fille du sectaire, — c'est peut-être le titre qui conviendrait à cette nouvelle, — comme ce qu'elle a de plus achevé en fait de conception et de style. Là ne brille pas seulement une bonne plume, mais des trésors de tendresse se révèlent à chaque page.

XI. LA VIEILLE ET SON CORBEAU. 1855.

Nouvelle publiée à la suite du roman intitulé «Irène» par A. Schnée. Bruxelles et Leipzig, 1857.

La Vieille et son corbeau est un souvenir d'enfance quand l'auteur était avec sa grand'mère à Kieff. Le trait caractéristique de cette nouvelle a une couleur légendaire : c'est un corbeau dressé au vol par la vieille juive Chawrouja qui se dit grand'mère de Vassilissa, accusée d'avoir dérobé des boucles d'oreilles. Le coupable qui met toute la police sur pied et compromet Vassilissa, est cet oiseau choyé par sa maîtresse et qui pénétrant par les cheminées et les fenêtres ouvertes des bijoutiers et des gens riches, vole les colliers, les pierreries et les chaînes d'or, ni plus ni moins qu'une pie scélérate. Mais Chawrouja, la servante, disculpe à propos la jeune fille par une lettre et la soustrait aux rigueurs de la loi. Cette vieille passait pour une sorcière, une magicienne, et répandait une terreur superstitieuse dans le vieux quartier détruit des cabanes souterraines ou *semljanki* : là étaient des huttes misérables qui s'élevaient comme des champignons énormes sur le sol calcaire revêtu d'une mince couche de terre végétale, espèces de caveaux creusés dans la roche friable, sans nulle maçonnerie, sans une planche, ni une poutre, dont l'étroite lucarne et le toit de chaume, bruni par la pluie et le soleil osaient à peine sortir de terre ; une ouverture enfoncée servait de porte. Ce faubourg naguère si

pittoresque, est couvert de maisons alignées; les caves seules conservent quelques vestiges de ces habitations chétives qui se voient encore ailleurs dans des provinces russes; c'est un moyen de se préserver du froid, et les soldats français et anglais de Crimée étaient bien obligés de se loger à peu près de la sorte en troglodytes.

A Kieff comme dans la Galicie, ont les juifs beaucoup d'enfants de tout âge et de tout sexe, marmaille déguenillée qui crie et s'ébat pêle-mêle avec les poules, les oies, les chevreaux et les porcs devant la maison sale. Grâce à cette bénédiction, qui leur est accordée au défaut d'autre bien, il y aura bientôt plus de juifs en Pologne que de Polonais. Vous voyez souvent un vieux usurier ses lunettes sur le nez, assis à la porte, remettre à neuf un habit fripé; se balançant de droite et de gauche, il fredonne à voix basse ce refrain monotone: *Waï! waï! émoï!*

C'est encore la mode, chez les hommes, de porter une petite calotte sur la tête, de dessous laquelle ressortent des touffes de cheveux noirs et frisés qui se nomment *pesicks*; et l'élégance des fashionables israélites consiste à les laisser pendre en spirales lisses le long des joues.

Dans les églises russes, il n'y a pas de bancs: les rangs sociaux sont confondus, sans qu'il y ait cependant un pêle-mêle. Un grand seigneur poussa rudement un paysan qui se tenait devant lui; l'homme du peuple se retourna en disant: « Tiens-toi tranquille, père; tu es mon maître dehors, mais nous sommes égaux ici devant Dieu ».

Il y a des coutumes religieuses qui nous frappent; le baptême, chez eux, ce signe du chrétien, a une importance souveraine et influe sur les relations sociales. *Des frères spirituels* sont deux enfants, dont l'un est le fils du parrain de l'autre. En d'autre termes, les enfants dont vous, père, êtes le parrain, sont les frères spirituels ou les sœurs spirituelles de vos propres enfants. C'est une parenté qui nous est inconnue en Occident; or, là bas, l'Église

défend le mariage dans quelques-uns des degrés de cette parenté.

XII. LES EXALTÉS *(die Uebergespannten).*
XIII. LE VIEILLARD AMOUREUX *(der verliebte Greis).*
XIV. LES TABLES TOURNANTES *(das Tischrücken).*

1855—1856.

Manuscrits inédits de la dimension des pièces d'entr'acte.

Ces trois petites comédies d'un acte chacune, furent composées de 1855 à 1856 par l'auteur qui en fit une distraction pour son compte et pour celui de ses amis; c'étaient des boutades gaies pour se dédommager dans le cercle intime de son salon, de l'insuccès de sa tragédie *un Tzar des Cosaques*, qui affronta le grand jour de la rampe théâtrale et retomba dans l'oubli sans avoir pourtant été sifflée. Le titre est une analyse suffisante de ces pièces qui voudraient être reproduites en entier afin d'être jugées.

XV. XÉNIA OU LES DEUX RÊVES. 1856.

Nouvelle imprimée à la suite du «Starower» par A. Schnée. Leipzig, 1856.

Xénia est une fille ambitieuse qui, dans un temps chevaleresque sacrifie l'amour d'un frêle officier au caprice d'un roi, qui avait vu en songe la belle Russe, comme la jeune fille dans son sommeil avait aussi contemplé Jaroslaw; ils se reconnaissent la première fois qu'ils se rencontrent, à cause de la similitude de la réalité avec le rêve et

de cette coïncidence sympathique de deux rêves. Mais le parjure de Xénia ne lui profite guère; et plus tard quand le monarque est la proie de ses ennemis, elle ne trouve de refuge que dans un couvent fondé par son promis délaissé, qui se venge en élevant les enfants de Xénia et en les lui conservant. Ce couvent fut fondé à l'endroit même où le roi avait fait son rêve, dans la forêt sur les bords du Volga. Xénia a une tante légendaire. Mais ne défraichissons pas davantage cette nouvelle par une sèche analyse.

XVI. LES ILES DE LA NÉWA. 1858.

Écrit posthume, imprimé par A. Schnée. Bruxelles et Leipsig, 1858.

Il s'agit ici des seules îles de la Néwa à Saint-Pétersbourg, bâties en partie sur pilotis. Toutes sont à parcourir, plusieurs à remarquer: nommons en quelques-unes. L'île de Strogonoff tire son nom de cette famille illustre.

«Le comte Paul Strogonoff, propriétaire du majorat de la famille, était un des trois jeunes favoris que l'empereur Alexandre à son avénement au trône honorait de sa confiance et d'une amitié particulière. Les deux autres étaient le prince polonais Adam Czartoryski et le comte Kotchoubey, neveu du prince Besborodko, connu comme un des hommes d'État les plus influents et les plus remarquables du règne de l'impératrice Catherine.

«Sous Alexandre Ier, la réaction contre l'ancien régime avec sa philosophie moqueuse et son immoralité hardie, ces fruits naturels du XVIIIe siècle, avait fait place à *l'anglomanie* pour les toilettes, les romans, les bonnes, les cuisinières, les palefreniers.

«Nous voici avec la cour dans l'île de Kammenoï-Ostroff

ornée d'un beau palais, qu'Alexandre donna à son épouse Élisabeth. Ceux qui avaient connu l'impératrice dans sa jeunesse, disaient qu'elle était plus belle qu'aucune femme ne l'avait jamais été, que sans le vouloir, comme malgré elle et à son insu, elle rendait fous d'amour et de désespoir ceux qui avaient le privilége dangereux de s'approcher de sa personne et de s'entretenir avec elle. Nous nous rappelons encore son doux regard comme un rayon voilé du ciel, sa voix séduisante comme une caresse qui remue le cœur. Pourquoi cependant l'impératrice Élisabeth, princesse de Bade-Bade, ne fut elle pas aimée du fier Alexandre Ier? Elle n'ambitionnait que cette conquête. C'est une figure douce et mystérieuse qui parut l'indifférence durant la carrière glorieuse de son époux et qui fut le dévouement à sa dernière maladie. Le secret de ce dédain du monarque fut peut-être que la princesse ne lui donna pas d'enfants, et éprouva deux fois en vain les douleurs de la maternité. Elle fut accusée de froideur et resta sans influence. Dire comment ces deux êtres, beaux et bons comme l'était le couple impérial, doués de charmes et de qualités rares, faits pour se comprendre, s'éloignèrent l'un de l'autre, lui demeurant impassible, elle se renfermant dans sa supériorité et affectant la dureté du marbre; expliquer ce phénomène moral est difficile. Nous ne pouvons que le constater et dire que nous en avons été le témoin. Nous savons que cette sensibilité ardente et constamment refoulée, a fini par briser le cœur de cette femme méconnue; que l'ombre de sa longue et silencieuse résignation s'est projetée comme un reproche sur les destinées brillantes de son époux. Nous savons que si l'année 1812 la vit énergique dans le revers, l'année 1814 la trouva indifférente dans le succès. Occupée à soulager les malheureux et à remédier aux pertes causées par la guerre, elle ne prit point sa part des triomphes et des enivrements de la victoire. Elle semblait vouloir s'effacer jusqu'à ce

qu'elle eût une grande occasion de se montrer: ce fut au lit de mort de son époux. Là elle revendiqua tous ses droits, seule elle passa les jours et les nuits à le veiller et à le soigner; elle le consola et lui ferma les yeux. Quelques mois après, elle mourut comme elle avait vécu, seule pendant la nuit, dans une maison de poste en route pour Saint-Pétersbourg, sans même avoir auprès d'elle une femme de service pour recueillir son dernier soupir.»

Entrons dans l'île de Tchernaïa-Rechka. Là résidait un ami dont Mme Bagréeff conservait un album de dessins, que la plume capricieuse de Pouchkine traçait dans les soirées. «Arrêtons-nous un instant devant cette maisonnette qui fait le coin et devant laquelle jouent ces jeunes enfants en chemise russe. C'est dans cette demeure que Pouchkine a passé les dernières années de sa vie, non pas ce Pouchkine pauvre et aventureux poète, ce viveur intrépide qui d'un bond passait de la poésie du jeu et de l'orgie à celle de la nature et de l'âme . . . non pas ce Pouchkine qui, le sarcasme sur les lèvres et la larme à l'œil, allait tour à tour de l'ironie amère à la tendresse expressive; lui, l'idole et la personnification de la jeunesse, le désespoir des mères et la terreur des maris.

«C'était un autre Pouchkine, hélas! aussi impétueux et aussi peu fortuné que le premier. Il avait été marié à la plus belle femme de Saint-Pétersbourg, de l'Europe, peut-être; il était décoré du titre d'historiographe, et de plus gentilhomme de l'empereur de toutes les Russies. Père de famille, rongé qu'il était des soucis du présent et des craintes de l'avenir, Pouchkine portait sur ses traits tourmentés l'arrêt fatal d'un sort inévitable.»

Pourquoi fatal? A cause de la fatalité des passions, mais on peut la vaincre. Les hommes partout accusent la fatalité pour excuser leurs torts et alléger leur responsabilité.

Toutes ces îles de la Néwa avec leurs jardins, le palais

de marbre, l'église des tombeaux, soit la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, où reposent Pierre le Grand, la Grande Catherine et Nicolas, sont parfois submergées par l'inondation. La Néwa débordée détruit tous ces parterres, ébranle les édifices, détériore les archives des caves où se noient les rats qui les rongent, et fouille les cimetières, ramenant les cadavres dans leurs propres maisons. Cette rivière se conduisit de la sorte en 1825.

Connaissez-vous les nuits hyperboréennes? Lisez cette page qui les décrit à ravir. On dirait qu'on est sous les orangers des îles d'Hyères, enveloppées d'une atmosphère molle et balsamique plutôt que parmi les bouleaux échevelés des latitudes septentrionales. Cependant la ville est bâtie sur pilotis, et de ce fond marécageux qui porte les soubassements des maisons, s'exhalent en été des vapeurs délétères qui ne laissent pas de contribuer à l'insalubrité générale et de nuire à la santé publique de cette cité, qui sont propres à y naturaliser la fièvre intermittente, même le choléra, et le typhus livide qui par ses ravages ressemble à la peste sibérienne, fléau endémique.

Qu'est-ce que cette rivière de la Néwa, dont Joseph de Maistre fut émerveillé! Quel est le passé de la Finlande et des provinces de la Baltique? Pourquoi Saint-Pétersbourg a-t-il là son emplacement? Un résumé historique à la fin de l'ouvrage nous l'enseigne, mais chacun est libre de ne pas adopter ces solutions.

Il est bien reconnu que Pierre le Grand voulut faire de Saint-Pétersbourg la capitale de l'empire, et de fait il en a été ainsi. Il faut lire la contre-partie de cette description partiale de l'auteur russe dans le poète polonais Mickiewicz, qui nous montre la vaste cité désolée par la froidure éternelle; et l'étiquette transie et calfeutrée en uniformes et en pelisses, suivant l'empereur dans des revues militaires. C'est un singulier alliage du malaise réel et du plaisir de convention.

XVII. UNE FAMILLE TOUNGOUSE. 1856.

Roman imprimé par A. Schnée. Bruxelles et Leipzig, 1857.

L'introduction est un abrégé fort animé et très-attrayant de l'histoire de cette étrange Sibérie qui mérite tout le bien et tout le mal qu'on en a dit. Dans l'Occident il n'y a rien de traditionnel que les froidures et les glaces de ce pays, et la population misérable, criminelle ou innocente, condamnée à l'habiter, les uns pour y être nés, les autres pour y être déportés. A entendre quelques Russes, ce sont des régions fertiles, qu'occupent une race presque indépendante de Cosaques, de colons russes et de tribus nomades payant l'impôt en pelleteries, le *jessak*, région qui présente toutes les espèces variées des fruits de la nature et tous les autres produits industriels. La vérité est que le nord est affreux, et que malgré les aurores boréales, c'est un climat de ténèbres et d'horreurs; les contrées du sud et les rives méridionales du fleuve de l'Amour sont habitables, d'un sol fertile et d'un ciel clément; elles offrent un aspect moins sévère, des plateaux riants ornés de moissons et d'arbres. On conçoit qu'un pays dont l'étendue est égale à notre continent, offre les contrastes les plus tranchés, des spectacles de stérilité et de désolation, ou de fécondité et de prospérité, des hommes chétifs et des hommes vigoureux, suivant les expositions basses ou élevées, le voisinage des mers polaires ou des systèmes de montagnes, et selon les latitudes qui influent directement d'abord et aussi sur les causes précédentes des variations de climat. La physique du globe nous enseigne également que plus on va vers l'est, plus la température est rigoureuse aux mêmes latitudes.

L'auteur, faute de ce point de départ si facile à trouver, n'a pas toujours su pondérer ses appréciations: il commence par préconiser la Sibérie et finit par en signaler les ex-

trêmes rudesses, tant la vérité se fait jour d'elle-même. On grelotte rien qu'à lire la description des hivers de la Sibérie: ils se distinguent par un calme presque constant sans lequel les hommes ne pourraient résister à l'intensité du froid, et qui n'est interrompu à de longs intervalles que par le *bourane*, tourbillon aussi soudain et irrésistible que le simoun des déserts d'Arabie. Les chiens annoncent cet ouragan par des hurlements, et se creusent avec leur museau et leurs pattes des trous dans la neige. Alors le sauvage arrête son traîneau et tourne également dans la neige, un pieu qu'il ne manque jamais de porter avec lui pour pratiquer une ouverture où il se réfugie. Gens et bêtes attendent ainsi la fin de la tourmente qui passe. d'ordinaire en quelques heures, mais dure quelquefois des jours; et dans ce dernier cas, le nomade qui prend la même route, à l'aspect de ce pieu, signal de détresse, dit en passant: «C'est une victime ensevelie par le bourane». Il y a un autre vent presque imperceptible, mais si perçant qu'il brûle la peau, et auquel les chasseurs s'exposent une fois pour être désormais invulnérables aux frimas, comme le petit montagnard des Alpes, court les jambes mi-nues dans la première neige pour ne plus souffrir des engelures et du froid le reste de l'hiver.

La conquête de la Sibérie remonte au XVIe siècle. Vexés par les sultans tartares et mongols, les frères Strogonoff, colons possesseurs de terres immenses en deçà de l'Oural, s'adressèrent à Yermak et à une bande de Cosaques mis hors la loi pour pillage et brigandage. Sous les ordres de leur attaman, ces bandits devinrent soldats du tzar blanc, et au nombre de plus de huit cents, ils marchèrent et s'emparèrent de la Sibérie jusqu'à l'Obi et à son confluent l'Irtych. Le chef-lieu du nouvel empire fut la ville de Sibir ou d'Istir, qui veut dire Orient dans quelques dialectes mongols.

Les Toungouses sont nombreux, cinquante mille à peu près

appartiennent à la Russie. Beaucoup sont soumis à la Chine; d'autres errent tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre empire et payent le tribut de pelleteries aux deux empereurs à la fois. Les Sibériens, fidèles au système des communes libres modelé sur le gouvernement patriarcal de la famille, sont intelligents, moins imitateurs que leurs frères de la Russie d'Europe, qu'ils aiment comme la mère patrie avec son tzar blanc; et l'on a des exemples de vieux Cosaques, qui ont amassé copek par copek de quoi venir à Saint-Pétersbourg pour voir le tzar avant de mourir. On trouve souvent de la porcelaine, des bijoux d'or, du confortable et même du vin de Champagne, baptisé sans doute, dans les chaumines sibériennes.

Les paysages et les mœurs sont décrits avec charme. Les *yourtes* sont les tentes des Kalmouks et des Bouriates; — ces hordes nomades, pour les dresser, fixent un pieu dans la terre ou dans la neige, attachent autour de ce pieu par en haut des nattes de feutre ou de roseau qu'ils recouvent de peaux de rennes. Ces tentes, grandes parfois et plus ou moins fournies d'ustensiles de ménage, selon le degré de culture et de bien-être de la tribu et du propriétaire; le fleuve de l'Irtych et le danger d'habiter près des sauvages qui incendient les forêts où le colon habite, le Kamtchatka avec ses volcans qui vomissent le feu parmi les neiges, le lac Baïkal, dont les bords portent les vestiges d'une civilisation évanouie; et à côté des frimas, les maladies, la fièvre blanche, la petite vérole et la peste sibérienne, tels sont les sujets sur lesquels l'auteur donne des notions exactes dans ce roman semé de traits de mœurs et d'observations d'histoire naturelle. C'est ainsi qu'on fait connaissance avec le sohatoï, cerf d'une taille gigantesque qui combat les ours et renverse les arbres d'un coup de pied. Sa carcasse pèse jusqu'à cent livres, il fournit une chair abondante; c'est un reste des faunes antédiluviennes.

Quelle population étrange que ces pachydermes qui

habitaient en rangs serrés le désert glacial de la Sibérie alors pénétré d'une chaleur ardente par l'effet du feu central ou d'une autre position de la terre en regard du soleil; ces mammouths énormes dont la chair, encore mangeable (suivant Alexandre Dumas), est conservée dans la glace profonde après des milliers d'années, et dont les défenses sont un riche objet de commerce! Dans des cabanes, vous voyez souvent des chaises d'ivoire ou des étagères en dents de mammouth qui remplacent la pierre absente.

Vers l'embouchure d'une rivière, l'éboulement d'un coteau, à la suite d'un dégel extraordinaire, mit à découvert un mammouth enfoui et conservé dans la glace depuis des milliers d'années et dont le squelette est monté au cabinet d'histoire naturelle de Saint-Pétersbourg. Naguères on a rencontré encore un mammouth entier avec ses chairs fraîches et sa peau velue; une commission scientifique s'était organisée, mais quand elle est arrivée, elle n'a plus trouvé que des débris: les habitants avaient dans l'intervalle dépecé l'animal, qu'ils considèrent comme vivant sous terre, à la manière d'une taupe royale gigantesque. Les Chinois croient la même fable pour s'expliquer ce phénomène.

Le fleuve de la Léna et ses affluents fournissent des échantillons précieux à la paléontologie. Le mammouth, cet éléphant primordial, se rencontre jusque dans l'Europe et l'Amérique, associé parfois aux restes du mastodonte, qui était un éléphant à trompe de la taille de l'éléphant actuel.

Dans le nord de la Sibérie et dans l'île de Liakow s'offrent des agglomérations prodigieuses de sable, de glace et de dents d'éléphants. A chaque tempête, la mer jette sur les rivages de cette île, de nouvelles pièces de squelette de mammouth.

La dent d'ivoire fossile pèse de 50 à 200 livres; elle est exportée en Chine depuis cinq cents ans, et en Europe depuis un siècle.

Pendant l'été, les barques de pêcheurs se chargent de cette marchandise à cette île; l'hiver, des convois traînés par des chiens sont chargés de ces défenses de mammouth.

L'île à ossements possède sept carrières. L'ivoire qui en provient se travaille comme l'ivoire ordinaire, fourni par l'éléphant d'Asie et l'hippopotame d'Afrique et transporté à dos de chameaux par les caravanes.

Quelle faune monstrueuse régnait dans cette zône glaciale lors du cataclysme qui l'a engloutie pour nous en conserver les spécimens comme les témoignages d'un monde qui n'est plus!

Les pachydermes étaient plus nombreux aux époques antédiluviennes qu'à présent: pourquoi? parce qu'ils étaient seuls capables d'habiter le globe dans son état informe; et ils avaient la peau épaisse et les pieds à plusieurs sabots, parce qu'ils avaient besoin d'être protégés contre la nature extérieure, la surface terrestre inégale, raboteuse, hérissée de rochers abruptes, coupée de torrents fougueux et de fondrières stagnantes, bouleversée par les cataclysmes et seulement couverte de forêts ou d'arbres rustiques qu'ils pouvaient arracher avec leurs trompes et broyer avec leurs solides mâchoires: certaines espèces pouvaient trouver leur nourriture dans les eaux et dévoraient également des espèces aquatiques grandes et menues. Les tapirs, les éléphants contemporains, les chameaux sobres du désert, nous donnent une idée de ces races perdues: ils croissent et subsistent dans des conditions ingrates.

Le tapir, le buffle, l'hippopotame, habiles à nager, marchent fièrement le long des fleuves; le lourd rhinocéros avec sa corne nasale qui fouille les racines des bambous dans les fanges des marais, peut distendre sa peau imperméable pour ne pas s'enfoncer, et semble inséparable des rives du Gange.

Le tatou actuel a une cuirasse naturelle d'écailles im-

briquées, se creuse un terrier, vit de végétaux, de mollusques et d'insectes dans les forêts de l'Amérique du Sud: animal surtout nocturne qui rôde comme les antédiluviens rôdaient dans la brume et le crépuscule perpétuel causé par la présence des forêts humides, des marécages et des vapeurs produites dans l'air par la chaleur centrale et la chaleur solaire. Qui décrira les perturbations étranges de l'époque glaciaire, où disparut l'ours des cavernes, plantigrade nageur, grimpeur, capable par sa graisse d'une longue abstinence dans les hivers, et d'une humeur sauvage, quand la terre n'offrait que des solitudes?

Les éléphants sont herbivores; c'est pourquoi leurs analogues prédominaient dans ces temps reculés d'une myriade d'années; ils avaient leur subsistance préparée dans le règne végétal seul. Le mastodonte dont la carcasse gît dans le sol d'atterrissement des bords des rivières d'Amérique, avait une trompe et la taille de l'éléphant.

La grande espèce du paléothérion était un tapir de la taille d'un cheval. L'anoplothérion approchait du chameau. Le dinothérion était une sorte de tapir plus gros que les plus forts éléphants. Le mégathérion reproduisait l'image hybride d'un tatou qui aurait une tête de bradype ou paresseux; et ce géant habitait dans le Paraguay et les monts Bleus de la Virginie.

Les dinosaures étaient des reptiles formidables dont le crocodile et le caïman sont des échantillons approximatifs: le plésiosaure, voisin, par la forme d'un lézard démesuré; l'ichthyosaure, vaste amphibie rappelé en miniature par l'iguane d'Amérique et peut-être capable comme lui de changer de couleur, de darder sa langue, de hérisser ses écailles et de rouler de gros yeux flamboyants de colère; le mégalosaure, imitant la taille de la baleine et avide de proies marines, sont des espèces caractérisées par les paléontologues. Le ptérotactyle, avec ses ailes énormes, avec ses pieds puissants, pouvait prendre une course

pantelante sur les régions désertes; il s'harmonisait avec le reste de ces créations insolites, et était dans sa réalité semblable au dragon volant de la légende! Le dinornis était lui-même un oiseau géant; ce fossile aurait, suivant des naturalistes, son congénère encore dans la Nouvelle-Zélande.

Une flore exceptionnelle était appropriée à cette faune massive. Les herbes marécageuses, des futaies luxuriantes, des fougères gigantesques, des graminées colossales correspondaient à ces populations pour nous extraordinaires, mais conformes à l'état du globe jadis, il y a Dieu sait combien de siècles de siècles.

Les yeux si petits de l'éléphant, en comparaison de sa taille énorme, autorisent à induire qu'à l'origine les espèces de mammouths, étaient des espèces semi-nocturnes, ou du moins vivant sans cesse dans l'ombre des forêts ou dans les brouillards émanés des marécages immenses du nord de la Sibérie, qui fut un fond de mer laissé sinon à sec, du moins abandonné par l'océan et peuplé par les faunes disparues. Il est à présumer que ce sol fut tourmenté par les éruptions, effet du feu central, dont les volcans du Kamtschatka seraient les dernières cheminées et qui échauffait jadis tout le nord de l'Asie; comme le Vésuve, l'Etna, le Stromboli, les cratères ardents de Métellin sont les ouvertures par où s'épanchent des jets de ce foyer intérieur qui ébranle les côtes de la Méditerranée et jusqu'aux rivages du lac Majeur.

La débâcle des frimas du pôle, qui a suivi l'époque glaciaire a changé le climat de l'hémisphère septentrional. Mais il y aurait trop à dire sur ce sujet pour commencer d'en parler.

George Cuvier est l'intelligence qui a pénétré de nos jours le plus profondément dans l'œuvre de la création; et ce génie extraordinaire y a vu dans une variété infinie et une prédisposition admirable, chaque être parfait et

viable, selon son ordre, sa destination, sa structure et son espèce; ayant les moyens de vivre, et jeté ou placé dans un milieu qui suffit à ses besoins et qui est approprié à la conformation de ses organes, à son type, aux lois mêmes de sa nature et de son existence.

Voilà l'ouvrage que Cuvier méditait d'écrire, quand la mort a pris sa tête et glacé sa main; voilà l'harmonieuse et immense synthèse que lui seul pouvait formuler dans un langage magistral, sur la création vivante et sur la création disparue, ayant étudié les êtres, les plantes, les animaux, chacun isolément, dans sa longue et laborieuse carrière; étant seul capable de tracer les grandes lignes de cet ensemble magnifique en les rattachant aux moindres détails; seul à même de rapprocher toutes les classes d'êtres, les inférieurs, les insectes, aussi admirables que les supérieurs, le lion et l'homme, couronnement de la création; et tous, paraissant à leur heure, à leur lieu, tous munis des organes propres à l'exercice de leurs fonctions vitales et à leur propagation dans les bornes de leur alimentation mutuelle, les uns se nourrissant des autres; et la vie étant partout le signe de l'intelligence suprême servie par la puissance créatrice. Il pensait que dans cette échelle incommensurable des êtres, tous avaient leur fin! Comment l'homme n'aurait-il pas la sienne; et comment cette fin de l'homme ne serait elle-pas son auteur?

Le monde visible touche sans cesse le monde invisible; Dieu renferme tout, tout le renferme; les lois de l'univers sont la marque de son omniprésence; il revèle tout et tout le revèle! Il éclaire, il vivifie, il gouverne les choses, il leur imprime une individualité complète en les dotant chacune des conditions nécessaires à son existence. Et ce système et cette ordonnance des corps animés et inanimés symbolisent l'enchaînement des idées et des plans impénétrables de l'entendement divin.

Pour la Sibérie, région de vaste silence et de terreur in-

stinctive, elle reçoit depuis bientôt un siècle, les déportés de cette république polonaise qui avait abusé de la parole; et quelle expiation. Pourtant la vie des âmes n'a pas moins d'intensité dans cet exil affreux, chez ceux qui ont connu la civilisation.

Parmi les indigènes, les enfants taciturnes, tristes, qui fuient, les hommes errant dans les steppes, vivant avec la nature, sont désignés par là pour être les schamans futurs.

Les éxilés sont aussi condamnés à creuser leur conscience, à vivre dans leur passé, et sont séquestrés de la société.

Un Polonais raconte ainsi ses impressions: «La nuit y est presque aussi longue que l'hiver; elle est monotone et triste, mais grandiose; et quand elle s'éclaire de l'aurore boréale, rien n'égale sa splendeur. Le ciel, bleu foncé ou presque noir, présente des multitudes d'astres et d'étoiles filantes, et paraît tout en feu, mais ce feu n'échauffe pas; il ne rayonne pas; la lumière de ces météores a je ne sais quoi de mélancolie; on les prendrait pour des regards d'esprits condamnés à contempler éternellement cette terre malheureuse.

«Et cependant les pâles feu de ces astres allument parfois un incendie surnaturel, aussi spacieux que l'horizon sans limites. Comment décrire cette flamme blanche, bleuâtre, tirant sur le noir, transparente, qui n'a rien de céleste, qui ressemble à un éclair et à une ombre et dont la voie lactée donne la vague idée à œil, longtemps plongé dans cette incommensurable nébuleuse!

«Du sein de ces lueurs phosphorescentes, surgissent des colonnes de feu; elles se rencontrent comme les lances des guerriers sur un champ de bataille; elles s'entrechoquent sans se briser: elles sont impénétrables et restent toujours entières comme des corps spirituels.

«La scène change: des formes nouvelles, terribles, majestueuses apparaissent de toutes parts à l'horizon: elles

s'élancent vers le centre du ciel (zénith) avec une rapidité inimaginable; elles se mêlent en répandant des torrents de lumière, qui ressemblent tantôt à de la braise ardente, tantôt à des flots de sang.

«Est-ce un tournoi? est-ce une guerre des esprits? Personne n'expliqua ni la nature ni la signification de l'aurore boréale. Les philosophes émettent des hypothèses, qui lui assignent pour origine l'électricité et pour but de remplacer le jour absent plusieurs mois de suite; les Toungouses croient que la Sibérie est un champ clos où les esprits viennent vider leurs querelles. La nature aurait-elle des visions? cette nature du nord, malheureuse et endormie, fait-elle des rêves qui ressemblent à ceux d'un exilé?

«Au mois de janvier, après une nuit qui a commencé au mois de novembre, on attend le retour du soleil. Vous qui voyez cet astre tous les jours, vous vous inquiétez peu de son lever et de son coucher; vous prononcez avec indifférence ces mots: Demain matin; mais si l'on vous disait qu'il n'y aura pas de demain matin, que vous ne verrez l'aurore qu'après une nuit de plusieurs mois, avec quelle impatience alors vous attendriez l'apparition du soleil? »

Ainsi l'aurore boréale, ce phénomène consolateur des longues ténèbres du septentrion, se manifeste dans de rares circonstances, à nos latitudes tempérées; je me souviens de cette lumière douteuse et bleuâtre qui se déployait sur les collines de la Saône un soir d'été; et j'ai entendu raconter au foyer helvétique, qu'un matin avant l'aube, l'horizon de Genève en fut ébloui; les étoiles semblaient monter et descendre dans l'azur verdâtre du ciel, des faisceaux étranges de lumière allaient du zénith, se réfléchir en colonnes argentées dans le lac limpide; et le témoin de cette scène inusitée, éprouvant un respect voisin d'une crainte superstitieuse, pensait, dans son admiration naïve, qu'il se passait quelque solennité dans le ciel! . . .

Aussi le poète patriote Adam Mickiewicz dans son «Cours de littérature slave», n'hésite-t-il pas à dire que l'orgueil, ce crime capital de la noblesse polonaise qui se croyait supérieure à toute l'humanité, a été frappé d'un coup étrange et effroyable dans les exilés de la Sibérie. Le gentilhomme, qui, à en croire un auteur entiché de son excellence, était l'idéal de la création, y perd son nom et devient un numéro. Cette rude et incomparable expiation a rapproché toutes les classes des Polonais, effacé les divisions des partis, puisque le paysan et le grand seigneur y chassent dans les marécages ou y travaillent côte à côte dans les champs, dans les mines. La proscription commune pesant sur l'empire entier, a même rapproché la nation polonaise de la nation russe, puisque tous ensemble ce sont des *malheureux*, mot qui est synonyme de déporté ou de criminel dans cette terre malheureuse. Par cette communion dans la souffrance, ils ont senti le besoin de la protection de la Providence; et si jamais il sortait de ces déserts des troupes recrutées de ces infortunés finissant par être plus nombreux que leurs gardiens cosaques, cette armée composée des enfants d'une race sacrifiée, imbue d'une conviction inébranlable et d'un sentiment inextingible de solidarité, ne mettrait pas en oubli la religion de ses pères et ne s'écarterait jamais de l'humanité.

Les Polonais ont surtout aimé leur patrie depuis qu'ils l'ont perdue. De même que le clergé et la noblesse de France ont préparé, par leur dissolution et le total oubli de leur devoir, la révolution et ses abominables excès; ainsi le seigneur polonais en introduisant chez lui la mollesse et le luxe étrangers, s'est aliéné le paysan qui a commencé à sentir ses chaînes, sa misère et sa servitude. Tant que le seigneur partageait la dure existence du serf, y chassait en sa compagnie, sur les étangs et dans les forêts, portait les armes, le paysan ne se plaignait pas et puisait la force morale dans l'exemple du maître. Ainsi

en Autriche, le peuple à la vue du clergé et des grands, veut jouir à son tour: source de déceptions, de ruines et de crimes.

C'est là la cause et le secret mobile des bouleversements sociaux à qui l'on cherche des prétextes de droit et de justice: tactique infaillible de tous les meneurs de partis.

Nous devons terminer les extraits sur la famille toungouse par un portrait de la Sibérienne. Elle ne manque pas de charme si elle est ressemblante, et ces réflexions sur la femme slave sont à ajouter au *Livre d'une femme.*

« Si les types de femmes bibliques se rencontrent souvent en Russie, ils sont encore plus fréquents en Sibérie, où l'industrie de la chasse, de la pêche et les longs voyages que nécessite leur commerce, éloignent souvent les hommes de leurs foyers. Et, chose remarquable, cette autorité que les femmes exercent sans contrôle pendant les absences prolongées de leurs maris, n'ôte rien au respect et à la soumission qu'elles leur témoignent à leur retour. Elles discutent et disputent même librement sur toutes choses avec ceux qu'elles appellent leurs maîtres, mais en définitive, elles se rendent sans murmure à leur volonté. Cette obéissance de la femme, cette abnégation complète, sans toutefois lui faire perdre la pérogative d'être l'aide et le conseil de son mari, la confidente sensée de ses projets, la compagne dévouée de ses malheurs et de ses dangers, est un trait caractéristique des mœurs slaves, que les historiens les plus anciens ont relevé. Le contact avec les races asiatiques chez lesquelles la femme est esclave, n'a pu le changer. Aussi, à notre avis du moins, ce trait, mieux que tout autre prouve le bon sens et la générosité d'un peuple qui a su conserver aux femmes leur véritable place dans la société; qui, sans en faire des souveraines comme dans certaines contrées de l'Europe, ou des servantes comme dans certaines autres de l'Asie, a su mi-

tiger par l'affection et la confiance l'autorité légitime du fort sur le faible. »

Ce roman offre des péripéties attachantes. La scène du Toungouse païen baptisé pendant un orage dont les éclairs bleuâtres emplissent l'église et épouvantent l'assistance superstitieuse comme un funeste présage, est une scène d'une touche magistrale, et trahit un esprit familier avec les ressources de l'art. Le digne curé Jossif; le schaman, c'est-à-dire le magicien, qui a dressé l'idole nommée le Shaïtan (corruption de Satan) dans le sein de la forêt, est fait captif, s'évade et traverse le lac sur un glaçon pour la rejoindre, pour se cacher dans la grotte tortueuse creusée au-dessous d'elle, où ce prêtre brûle du soufre et du bitume dont les vapeurs s'exhalent à l'air par les narines du fétiche Tagaract, comme pour terrifier les ennemis du dieu d'argile et les siens propres; Irischa, la jeune fille promise au païen converti Iwan, et mariée au riche voisin Mathwieff, malgré elle, ce sont autant de caractères distinctement dessinés. Mais lisez le volume, vous ne reprendrez pas haleine avant la dernière page. Le schaman est tué. Ainsi est soumise une tribu rebelle à la Russie, ainsi s'éteint une famille Toungouse.

XVIII. LE PREMIER ROMANOFF. 1856—1857.

Der erste Romanoff.

Manuscrit allemand inédit contenant environ 2800 *vers.*

Cette tragédie ébauchée en automne 1856, dans le comté de Neutrah, en Hongrie, fut achevée plus tard et coûta, peut-être, à l'auteur sa santé.

Cette pièce qui reproduit l'avénement de la dynastie des Romanoff au trône de Russie, s'enchevêtre dans des

combinaisons ; elle est bien conçue et d'un grand style. Des caractères divers s'y croisent et sont traités avec supériorité, fidèles à eux-mêmes.

Le contraste des situations et des sentiments, la lutte, tantôt intérieure ou privée, tantôt publique et entre deux peuples, tiennent l'intérêt en haleine, et le dénoûment sort des entrailles du sujet. L'amour ingénu et dévoué d'une jeune fille, de Natalie, touche au sublime, et nous rappelle par certains côtés la *Pauline* de Corneille dans *Polyeucte*.

Ce sujet n'est pas une actualité, puisqu'il s'agit à présent de défaire les rois, et non pas d'en faire. Le vent du jour n'est pas aux rois. Les monarchies absolues ne sont pas à la mode, et les idées surannées ne sont pas en faveur. C'est bien. Nous voulons le progrès, mais veuillons voir qu'à cette heure nous sommes dans le champ propre de l'art et qu'il serait injuste et peu libéral, de ne pas reconnaître le beau et le grand où ils sont, même dans un passé honni, même chez des ennemis ; et si nous posons la démocratie dans l'art, il nous faut la rendre solidaire de la démocratie politique qui jusqu'ici, sauf les Gracques romains et Charlotte Corday la républicaine, ne présente dans ses rangs que des personnalités ternes, des figures plates, des mœurs effacées ; et cette absence de relief, de couleurs, d'éléments individuels très-accentués, rend le drame impossible ; c'est pourquoi les auteurs tragiques se tournent si complaisamment vers l'antiquité, même en la faussant, ou vers le moyen-âge écoulé ; ils trouvent là des classes tranchées, distinctes, le serf, le commerçant, le prêtre, le noble, le comédien, le soldat, l'aventurier, le bandit et le mendiant de profession. Il y a choc des passions, des intérêts, des préjugés, l'étincelle dramatique jaillit sans cesse. Le nivellement moderne qui a supprimé castes, costumes et priviléges, et la raison l'approuve en général sans toutefois gagner l'art à sa cause, — a du même coup rayé les types ; le bourgeois s'égale au seigneur,

et le frac noir du cordonnier ne diffère pas de celui du gentilhomme. Cet avénement du tiers-état, de la roture n'a pas, que je sache, favorisé l'essor de l'art; et au contraire, lui a attaché un boulet aux pieds, pour qu'il traîne ses plaies dans la boue.

Un drame royaliste n'est donc pas du goût de notre temps. Qu'est-ce que notre temps aime alors? Le vaudeville amusant, la farce épaisse, le mélodrame insipide des barrières; ou les scènes du demi-monde et les roueries de la finance sur le grand théâtre. Le public bâille aux classiques. Alors ce théâtre qui doit moraliser, élever l'homme, exalter l'amour de la patrie, passionner l'honneur et le devoir, à quoi en est-il réduit, sinon à nous rabaisser et à fomenter en nous les instincts mauvais?

Je m'excuse de cette digression qui m'a retardé dans l'examen du *Premier Romanoff*. Je donne une analyse détaillée de cette tragédie, parce qu'elle est inédite, et aussi afin de montrer comment l'action s'emboîte, comme toutes les parties s'enchaînent, issues du même noyau.

Après le supplice du faux Dmitri, qui fut déchiré par le peuple, Wasili Iwanowitch élu tzar en 1606, fut détrôné cinq ans plus tard: il mourut. La Russie devint un champ ouvert à la double ambition du Suédois et du Polonais, qui l'un et l'autre voulaient imposer chacun leur roi pour tzar. Enfin Sigismond victorieux put, des bords de la Vistule régner en Russie jusqu'à l'année 1621, sans laisser toutefois d'être en guerre avec les Suédois qui s'avancèrent jusqu'à Nowgorod, et d'être haï de la majorité des boïards et détesté des Russes ainsi que sa nation. D'ailleurs il était troublé par les intrigues continuelles de la veuve du faux Dmitri, une de ses anciennes sujettes pourtant, Marina Mnichek, qui à l'aide de ses favoris Molkanoff et Saroudsky, devenus successivement ses époux légitimes, tenta de s'emparer du pouvoir suprême. Le peuple, las du despotisme polonais, conspira pour secouer le joug étranger, pour chasser les

Suédois et en même temps pour se donner un tzar national, par la voie de la libre élection: à quoi il réussit après de longues luttes, le 13 février 1621. Le choix du peuple tomba sur le jeune Romanoff, qui par sa mère descendait de la vieille race de Rurik.

Le complot qui élève au trône le rejeton de cette dynastie, sept fois séculaire alors, a pour chef Minine, simple boucher. C'est un caractère taillé à l'antique. Il ne respire que la délivrance, la grandeur, la prospérité de sa patrie, il se dévoue au bien commun sans arrière-pensée d'intérêt propre. Ses desseins accomplis, la conspiration menée à bonne fin, Minine se retira dans la vie privée, obscure, et son nom serait à jamais oublié si l'histoire ne nous l'avait conservé. Le prince Pojarski, commandant et chef des troupes nationales, brave et s'inspirant des conseils de Minine, est aussi une grande figure de ces temps.

Voilà en quelques lignes le fait historique. L'époque qui précède l'avénement du premier Romanoff et cet avénement lui-même, fournissent la donnée de cette tragédie où la critique ne doit pas chercher les trois unités d'Aristote. Le changement de lieux, l'espace d'une dizaine de mois qui élargit les 24 heures du théâtre grec, et enfin des actions différentes, marchant côte à côte et concourant au même but, — tel est le système pondéré qu'adopte Mme Bagréeff après les exemples de Shakspeare, de Gœthe, de Schiller, de V. Hugo et de Grillparzer.

Le lieu de la scène est, au premier acte, la maison de Minine et la place de Nijnéi; à l'ouverture de cet acte, la fille de Minine, Natalie, en attendant le retour de son père absent depuis plusieurs semaines, devise avec sa vieille tante d'un jeune homme, dont elles ont soigné les blessures et qui est parti ce même jour. Minine arrive: sa fille lui révèle avec ingénuité la vive impression que le malade guéri a produit sur elle. Le père qui se doute que sa fille est éprise justement du jeune homme qui est le

plus rapproché du trône, lui recommande de l'oublier, comme il le recommandera encore à plusieurs reprises, et s'alarme de la passion naissante de son enfant.

Survient Afanasieff, l'ami de Minine, qui annonce la mort du commandant russe Liapunoff, et la désolation et l'indécision du peuple après cette calamité. Le peuple tremble comme un roseau et implore Dieu de le sauver.

Minine dans sa réponse, donne dès l'abord la mesure de sa valeur propre et montre un caractère grave et taillé à l'antique.

« Si le peuple implore Dieu, il a raison, car Dieu nous a punis à cause de nos péchés. Il n'a pas voulu éteindre la flamme que nous avons allumée dans notre excessif orgueil, avant qu'elle soit étouffée dans sa propre fumée. Où sont les temps où la Russie était grande, forte, et considérée comme le premier pays du monde? où régnaient sans partage l'amour fraternel et la concorde? ces temps où ses ennemis dans la crainte s'inclinaient devant elle? Maintenant la patrie est déchirée en lambeaux; les conquérants du Nord et de l'Ouest se la disputent. Les Polonais dominent à Moscou, la sainte ville des Russes, les Suédois occupent la ville forte de Nowgorod, d'où ils étendent la main pour saisir la couronne de Russie. Enfin des faussaires, des brigands, des hordes de Tartares, des malfaiteurs de tout genre parcourent notre pays et se baignent en triomphe dans le sang russe. »

Minine envoie ensuite son ami Afanasieff rassembler le peuple sur la grande place de Nijnéi, où il se rend lui-même, bientôt suivi à son insu de sa fille et de la vieille tante curieuse.

Le peuple dispute sur le choix d'un tzar, émet plusieurs noms; Afanasieff jette celui de Michel, candidat accepté par les uns et traité d'enfant par d'autres. C'est le tumulte, c'est la confusion jusqu'à ce que Minine paraisse

et calme cette effervescence par un discours digne et sensé, qui ramène la foule à une paisible consultation.

Mais on se tait sur le tzar futur, pour s'occuper du plus pressé, de l'essentiel: la nomination d'un nouveau commandant des troupes. L'ancien fou de Marina interrompt la discussion et annonce la mort de Molkanoff, époux de Marina, et le nouveau mariage de la tzarewna illégitime avec Saroudski. Ce fou qui va de groupe en groupe, jette ça et là un mot, excite les débats et répand partout de l'animation. — Le peuple est encore sous l'émotion de cette nouvelle, quand arrive Pojarski, nommé commandant des troupes. Minine lui est adjoint comme conseiller avec le titre d'*élu du peuple*. Les femmes, bras impuissants, offrent et ramassent leurs bijoux pour créer des ressources à l'armée nationale.

L'entrée d'Afanasieff et successivement celle de Minine et celle de Pojarski mouvementent cette scène au point d'en faire un chef-d'œuvre et de la rapprocher d'une scène analogue dans l'*Egmont* de Gœthe.

Le peuple se retire et s'écoule. Minine renvoie à la maison sa fille et la vieille tante en leur recommandant le fou et choisit avec Pojarski Iaroslaw pour lieu de concentration des troupes.

Minine pour légitimer l'insurrection du peuple contre le gouvernement établi, s'appuie sur ces paroles du patriarche: «Le peuple russe est seul capable de sauver la Russie, par son bon sens, sa foi et son courage.»

En se séparant les deux amis entendent de loin des coups de mousquet, le bruit du tambour, un cliquetis d'armes: le peuple prélude au combat.

Dans le second acte, nous sommes transportés aux environs de Moscou dans le couvent du patriarche Hermogène. Michel dont le père a été reclus dans un couvent en Pologne pour raison d'état, et dont la mère a été contrainte de prononcer ses vœux dans un monastère russe, rend

visite au patriarche qui l'a élevé et lui explique que sa longue absence a été motivée par une blessure qu'il avait reçue en défendant une femme contre des guerriers, sans quoi elle n'aurait pu résister jusqu'à l'arrivée de ses gens qui l'émènent. Dans cette femme le patriarche a reconnu Marina Mnichek et interroge avec anxiété Michel pour savoir s'il a révélé son nom. Michel répond que chacun avait d'autres soucis dans cette mêlée que de questionner; et que, resté seul, il avait été recueilli et soigné par une jeune personne charmante. «Auparavant», dit-il dans le plus suave langage, «nous étions seuls l'un et l'autre. Ce n'est donc pas un miracle que nos âmes se soient rapprochées et unies délicieusement, semblables à ces boutons de fleurs qui à la brise printanière brisent leurs calices pour parfumer l'air et déployer leurs ravissantes couleurs.»

Aussi Michel rassure le patriarche inquiet sur cette aventure et en même temps il a soif d'activité, il est impatient du repos et réclame la liberté de chercher sa propre fortune. Hermogène lui prêche la patience et l'obéissance comme des vertus aussi difficiles que le courage et la bravoure et comme des moyens d'atteindre son but. «Mais quel but?» demande Michel. En réponse, le patriarche lui raconte l'histoire de David jusqu'au moment où, tournant la fronde, il élève la pierre . . . Michel interrompt tout court le patriarche et s'écrie comme dans une illumination intérieure: «Jusqu'à ce qu'il ait tué Goliath» — tout confus encore de n'avoir pas bien saisi le sens de ce récit.

Mais voici venir une députation du roi Sigismond. Le patriarche renvoie Michel, et la reçoit avec dignité et fermeté. Le chef de la députation, le comte Scholkiefski, prétend se présenter de la part du souverain polonais, que le patriarche ne reconnaît pas. Pendant cette alteration on entend du bruit dans les appartements voisins et en même temps on amène prisonnier Michel, qui se récrie et

demande de quel droit il est traité de la sorte. Le capitaine de la garde le présente comme un vagabond en fuite. Michel décline son nom. A peine Scholkiefski a-t-il entendu ce nom Romanoff, qu'il veut charger de fers Michel. Le patriarche veut intercéder pour le jeune homme — mais Scholkiefski entre en fureur, il jette son masque de feinte douceur, il a dévoilé des intrigues et déclare qu'il mettra dans les chaines ce Romanoff prétendant au trône. Le patriarche obtient, que Michel aille au couvent rejoindre sa mère, à condition que le patriarche exhortera le peuple à se soumettre au roi Sigismond. — Michel supplie son instituteur: « N'achetez pas ma jeune vie au prix de la vertu d'un vieillard! » Le patriarche lui ordonne de se taire. — Le comte Scholkiefski peint à Michel le dépérissement, la consomption de l'homme condamné aux cachots. . . . « Plus dure encore la trahison est à l'âme » répond Michel, « et le chef de l'Église ne suivra jamais tes lâches conseils. » Le patriarche lui impose de nouveau le silence. Le comte croit avoir gagné sa cause avec le patriarche et le veut emmener au Kremlin. La situation était délicate, le prêtre ne doit pas mentir, il ne ment pas formellement ici, mais par sa retenue et son ton impératif envers Michel, il donne le change au comte: c'est presque une réticence, ou du moins c'est un jeu double qui frise l'escobarisme.

Le patriarche en partant console Michel par ses paroles: « Que nous sommes tous myopes! L'œil de Dieu seul pénètre à de longues distances! Ce qui nous paraît mauvais est quelquefois bon; et ce qui nous paraît bon est bien souvent un mirage trompeur. Tranquillise-toi, et prend pour modèle le berger de la Bible. »

Des boïards qui voient passer avec le comte le patriarche, qu'ils estiment et vénèrent, s'étonnent; et l'un d'eux dit à voix basse: « Cette vertu aussi chancelle! N'y a-t-il donc plus de vertu au monde? La vie de ce jeune homme

doit être bien précieuse pour qu'on l'achète à un tel prix.'»

Michel seul dans sa prison ne peut faire qu'un monologue. Il n'y manque pas; il en fait même un quelque peu long, où il se juge trop jeune et faible pour mériter la couronne, où il peint le changement qui s'est opéré en lui naguère insouciant et naïf, maintenant tourmenté dès qu'il a su qu'il pouvait aspirer au trône vacant de ses aïeux. Mais la grandeur suprême est pour lui dénuée d'attraits, s'il ne la partage avec Natalie, trésor qui vaut tous les trésors du monde. En se parlant ainsi à lui-même il finit par s'irriter contre sa captivité, mais il demande pardon à Dieu de son emportement, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de le délivrer. Voilà que s'ouvre une porte dérobée de la prison, un moine entre et assure l'évasion de Michel sur l'ordre du patriarche.

Dans ce même acte, le peuple assemblé sur la place du Kremlin, crie contre l'oppression polonaise au sujet de l'enlèvement d'une jeune fille bourgeoise. Les femmes animent la haine des hommes contre la tyrannie en leur reprochant leur indolence, leur apathie: «Vous boirez tous les affronts sans rougir, ni sentir votre sang frémir dans vos artères et vous monter à la tête, et sans que se crispent vos mains de colère.»

Le peuple fait silence à l'arrivée du patriarche Hermogène, qui commence un discours; se perd dans une exorde très-vague. Scholkiefski s'impatiente de sa lenteur, il lui dit qu'il n'en arrivera pas au fait; c'est-à-dire à recommander au peuple russe d'obéir au roi Sigismond. Le patriarche ne veut pas, certes, engager le peuple à supporter le joug; mais pressé de parler plus distinctement et non rassuré sur le sort de Michel, il tâche d'apaiser la masse, quand survient le moine qui lui annonce à voix basse l'évasion de Michel. Le patriarche alors se refuse catégoriquement à tout ce que Scholkiefski a

exigé. — Scholkiefski veut lui imposer silence; le peuple veut que le patriarche parle, et celui-ci prophétise au peuple l'élection d'un tzar national dans l'enceinte même du Kremlin. Sur quoi Scholkiefski le fait mener en prison. Le peuple résiste à cet acte arbitraire; le patriarche engage les fidèles désolés à rester tranquilles, mais à ne pas s'endormir toutefois, jusqu'à l'heure de la délivrance.

Le troisième acte nous transporte de nouveau à Nijnéi dans la maison de Minime, où nous trouvons Natalie absorbée par le souvenir de Michel et l'esprit peuplé de cette image. Le fou révèle à la jeune fille le secret de cet amour — je désirerais pour cette chose délicate un autre personnage que le fou. — Ce personnage ne tarde pas de paraître; c'est Michel lui-même qui, sautant par dessus le mur, promet à Natalie de l'épouser, tandis que le fou s'éloigne et que la tante Prascovie jase avec les voisines. Le vert galant, qui rappelle Henri IV dans ses escapades pour Gabrielle d'Estrées, avant de vite se sauver en escaladant la clotûre, promet à sa fiancée de revenir, mais par la porte et de sortir de même de la maison. Mais cette assurance ne tranquilise pas Natalie, elle objecte qu'ils sont trop jeunes pour se marier; ensuite, qu'elle, obscure bourgeoise, ne peut devenir la femme du futur tzar, qu'elle ne désire pas l'élévation et l'épouserait, fût-il un mendiant. Elle souhaiterait presque qu'il en fût ainsi, afin de fonder solidement sa plus chère espérance.

Ce dialogue est touchant. Ils échangent leurs croix de baptême, suivant l'usage russe, ce qui équivaut au serment le plus sacré et le plus solennel d'amour ou d'amitié. Mais Michel, à regret, se hâte de partir.

La scène est transportée dans le couvent d'Ipatcheff dont Marpha, la mère de Michel, est l'abbesse. Marina, qui a suivi les troupes polonaises, a choisi son logement dans le monastère. Elle est auprès du berceau de son enfant qui dort et se repose au milieu du tumulte guerrier.

Mais cette tendresse maternelle n'étouffe point en elle d'âpres sentiments! Le tigre se réveille, elle s'avoue que son cœur est aussi dur que l'acier qu'on peut rompre mais non plier, et en contemplant son fils: «Quel sera son avenir?» se dit-elle: «aura-t-il un avenir? ou bien ne fera-t-il qu'entraîner sa mère à l'abîme, comme les fleurs de l'upas attirent le voyageur pour le perdre et lui verser la mort avec leur ombre?» Elle regarde fixement les trois bagues qu'elle porte à ses doigts: l'une du faux Démétrius, le moine Otrepieff, l'autre de Molkanoff, et la dernière dont elle attend des consolations ou du moins la délivrance.

Une religieuse arrache à ses réflexions Marina, et lui annonce l'arrivée de la supérieure, qui se plaint de ce que l'enceinte sacrée est violée par les troupes. Par l'entremise d'une de ses femmes, Marina ordonne à ses gens, de camper hors des murs du couvent. — Elle reconnaît la mère de Michel et lui demande des nouvelles de son fils, qui n'est pas dans son armée polonaise et qui doit être parmi ses ennemis.

(Voici un échantillon de cette œuvre; cette scène caractérise l'ambition démesurée de Marina.)

Marpha (répond). Mon fils est trop jeune pour la guerre, trop noble pour la trahison.

Marina. Mais il est ambitieux et prétend au trône.

Marpha. Je prie Dieu jour et nuit de lui ôter de telles pensées.

Marina. Ainsi tâche de gagner ton fils pour la cause du mien.

Marpha. Mais quel est donc le père de ton fils.

Marina. Le tzar Dmitri.

Marpha (avec force). O femme impudente! Honte, ni pudeur, ni remords de conscience ne peuvent refréner ton orgueil. Le moine Otrepieff, le faux Dmitri, lui était fin, et il parlait de son droit avec un semblant de conviction. C'est ainsi qu'il en a trompé plusieurs et il pouvait te

tromper aussi; mais il n'est pas même le père de ton fils, et aux droits de Molkanoff, comme à ceux de Saroudski, pas une Russe n'a cru jamais.

Marina. Ton esprit s'est alourdi dans ce couvent étroit, tu ne peux pas comprendre l'élévation suprême.

Marpha. Tu es dans l'erreur. Mon esprit ne s'est pas rapetissé; mais c'est l'humilité et le renoncement qui m'inspirent. J'ai longtemps pleuré avant que l'espace d'une cellule ait suffi à mon repos et à mon contentement, mais l'état et la triste destinée de la Russie m'ont convertie. Maintenant à aucun prix je ne voudrais retourner au monde.

Marina. Mais pour ton fils.

Marpha. Encore moins. Sachant que cette couronne est hérissée d'épines, je prie Dieu qu'il l'en garde.

Marina. Et moi je prierais Dieu jour et nuit afin que cette couronne, qu'elle soit de lauriers ou d'épines, ornât le front de mon fils.

Marpha. Ne blasphème pas. Si le fils du brigand Molkanoff montait sur le trône, le sol de la Russie tremblerait de honte.

Marina. J'ai été couronnée par votre patriarche.

Marpha. Oui, par le parjure Isidore.

Marina. On m'a reconnue comme tzarenna. Que vous faut-il encore? Vous avez un exemple dans votre histoire: la veuve de Fédor n'avait pas plus de droit au trône que moi, et pourtant on a laissé ce trône en héritage à son frère Boris Goudonoff. Mon fils est grand-duc héritier, mon héritier. Tu ne comprends pas ce que signifie ce mot: « gouverneur ». C'est peu ce que tu as à pleurer: l'absence d'un époux, la privation de quelques joies chères aux femmes.

Marpha. Quoi! tu dis que c'est peu, de ne jamais voir ni son époux, ni son fils, de ne pouvoir partager ni leurs

adversités et d'ignorer quelle destinée ils parcourent! Tu appelles cela peu souffrir!

Marina. Peu en comparaison de ce que j'ai souffert. Tu ne sais pas comme le diadème brûle les tempes, tu ne connais pas l'ivresse du pouvoir, ni ces mille réseaux qui attachent nos cœurs à la majesté et à la splendeur future ? —

Mais voilà qu'arrivent les partisans de Marina. Saroudski entre ivre d'eau de vie. Il y a une scène ignoble entre Marina et son mari, qui dans sa déraison, la force à le servir comme une souillon d'auberge et la menace de la cravache. Il se fait présenter la supérieure et lui annonce qu'il a envoyé des hommes pour s'emparer du fils de l'abbesse, de Michel, qui est amené en effet à ce moment même.

«Ah», s'écrie la supérieure, quand elle l'aperçoit, «mon fils, Dieu de bonté, ayez pitié de lui.» Marina le reconnaissant, dit: «Mon sauveur, mais aussi l'ennemi naturel et le rival de mon fils!» (La situation est un coup de théâtre.) Saroudski demande le nom de Michel qui lui réplique avec dignité que son nom est connu. Saroudski le menace, ne lui épargne pas la grossièreté; et ordonne de le bâtonner, de le cravacher et de lui infliger d'autres tortures. Michel se dégage des gens qui veulent le lier, tire l'épée, présente la mort à qui l'approche et somme Saroudski de se défendre. Marina exhorte Saroudski à tuer ce jeune homme. Michel rappelle à cette femme perverse qu'elle lui doit la vie, mais elle lui répond qu'elle ne connaît que la cause de son fils. A la fois intrigué et piqué par la provocation de Michel, Saroudski accepte le duel et succombe, en entendant cette exclamation du Romanoff: «J'ai vaincu le Goliath.»

On perçoit, à quelque distance, un cliquetis d'armes. Minine et Pojarski entrent. Minine, en voyant le cadavre: «Qui a fait cette bonne œuvre?» demande-t-il. Michel répond: «C'est moi», et Minine remercie Dieu.

Marina inquiète s'élance vers la porte et réclame son fils. «Ton fils est sous bonne garde», lui dit Pojarski; «lui et toi, vous êtes prisonniers de guerre». Sur quoi les soldats prennent Marina sous leur surveillance, en écoutant la recommandation qu'il leur fait d'être doux, «car la douceur orne le front du vainqueur. Pojarski sort avec les siens qu'il anime à poursuivre la victoire: «En avant! au combat!»

Le quatrième acte transporte le spectateur dans un appartement aux environs de Moscou. Quand Minine s'entretient avec Afanasieff des succès de l'insurrection, cet ami dit au héros: «Chacun a sa part, oui, mais tu as été l'âme de cette entreprise, comme le cœur qui pousse le sang aux extrémités du corps (je ne sache pas qu'alors la circulation fût un fait populaire en Russie, pas même en occident), tu as été la tête, qui conçoit et propage les idées, la volonté qui meut les membres: je te proclame sauveur de la Russie.» Minine qui dédaigne les éloges et refuse toute récompense, reporte le mérite de l'œuvre sur Pojarski. «Chacun a fait son devoir», observe-t-il, «et ne doit prétendre à rien au delà. Comme les rivières perdent leur nom après avoir marié leurs eaux à celles d'une fleuve, qui lui-même cesse d'être distinct après avoir versé ses flots dans la mer: ainsi devons-nous renoncer à notre personnalité pour la gloire et la grandeur de la patrie; et pareils au laboureur, qui retourne à la maison et tranquille, attend les moissons pour prix de ses fatigues, nous devons attendre les fruits de notre travail, retirés dans nos demeures, ne nous occupant que des objets de notre condition.»

Pojarski survient, et Minine tout en se réjouissant de l'excellente tournure des affaires regrette le meurtre du fils de Marina. «Il fallait une victime au peuple», repart Pojarski; «mieux vaut pour l'enfant d'être mort innocent, que s'il avait commis les crimes et les horreurs pour les-

quelles il était élevé. C'est un fléau d'épargné à la Russie dans l'avenir. Sa destinée d'ailleurs était de périr par les mains du bourreau, le temps n'y change rien.» Et quand Minine plaint la mère, Pojarski ne reconnaît pas à Marina un cœur de femme; et la sachant dans la chambre voisine, s'en va pour préparer le combat suprême: «Vaincre ou mourir!»

Natalie rejoint à l'improviste son père. Minine apprend qu'elle a quitté la maison et fait le voyage en compagnie du fou. Elle déclare à brûle-pourpoint qu'elle est la fiancée de Michel. — (L'entretien est touchant.) — La passion de l'enfant éclate; en vain le père veut détourner l'incendie. Natalie déclare qu'elle lui désobéira et résistera à ses ordres, plutôt que de renoncer à cet amour et de rompre son serment. — «Ce ne sont pas mes ordres qui rompront ton serment et briseront ton amour», dit Minine, «mais ta propre volonté, ta conviction, mon honneur et le tien, le salut de Michel.» — «Mais», reprend Natalie, «Michel ne deviendra pas tzar, il me l'a promis, et ne vivra que pour notre amour». — «Il le croit maintenant, s'il est honnête», répond Minine; «mais il se trompe lui-même. Quand il a tué son ennemi, n'a-t-il pas dit: *J'ai terrassé Goliath!* Ma pauvre enfant, il a pensé alors au trône de Russie et non à toi!»

Natalie croit que Michel l'a oublié; et quand le père lui dit: «C'est ainsi, tu ne peux être la femme du tzar, tu n'as d'autre chemin, que de passer sur mon corps pour arriver au trône, et si tu veux porter la pourpre, tu la teindras dans mon sang», la pauvre enfant est brisée.

Sur ces entrefaites Marina, qui est aux écoutes à la porte, s'avance; «Ton père a raison», s'écrie-t-elle. «Les tourments d'une souveraine ne sont pas faits pour ta frêle nature.» — «Personne ne m'avait parlé de cette sorte; on m'a dit au contraire, que je serais le joyau de la couronne» . . . Natalie demande ingénument: «Père, quelle

est cette femme ? » — Marina étonnée que quelqu'un ne la connaisse pas, raconte son histoire, énumère ses anxiétés et prie à genoux Minine de lui rendre son fils : « Cet enfant mort qu'on m'a montré n'est pas le mien », s'écrie-t-elle ; « il est livide, pâle, souillé de poussière ; non, mon enfant était frais et rose et plein de vie, et respirait de sa poitrine libre et sans blessure ! Il était vivant ! » Puis par un retour au sentiment de la réalité qui ressemble tant au rêve qu'on n'y croit pas d'abord, elle se redresse, ajoutant : « Maintenant il m'est certain que vous avez tué mon enfant. » — Comment ce forfait ? Les Cosaques, ses partisans, ayant appris qu'elle et son fils étaient prisonniers, ont tenté de les enlever. Une mêlée s'engage, l'enfant est l'enjeu du combat ; en voulant se l'arracher mutuellement, ces troupes féroces et sauvages l'étouffent et le mutilent. Qui sait si le meurtre n'était pas sorti de la main de quelque soldat de Marina ?

Marina est interrogée sur le sort qu'elle aurait réservé à Michel, s'il eût été en son pouvoir ; elle ne hésite pas à répondre : « La mort. » — Voyant Natalie scandalisée et effrayée, Marina déclare qu'elle serait restée belle et sans péché, si elle n'était pas sortie de sa condition, si elle n'avait jamais touché au diadême : « J'aimais un jeune Polonais pauvre ; mes sœurs, mariées à des magnats, se moquèrent de moi ; ce sont elles qui ont allumé mon ambition. En ce temps-là un colporteur juif me vendit une bague : dès que je l'eus choisie entre trois, il s'écria : *Cette bague est plus précieuse que tous mes joyaux ; je te la cède gratis et je t'en réclamerai le prix quand tu seras tzarewna.* Elle contenait une goutte de poison. . . . « Oh ! bon juif, homme de sagesse, vénérable mage, tu as été mon seul ami ! » —

Marina en prenant congé de Natalie, voudrait pouvoir lui offrir une seconde bague semblable ; et en jetant le présage d'une fin sinistre à Minine, qui affranchit la

Russie, elle approche de ses lèvres la bague du juif et tombe inanimée.

Contrarié par la passion de sa fille, Minine envierait cette mort soudaine, s'il n'était chrétien. — « Père », reprend Natalie, « je veux t'obéir, prends mon bonheur! » . . .

Le cinquième acte nous montre le peuple agité, discutant, délibérant devant le Kremlin sur l'élection d'un tzar, pendant que les boïards passent sur la place pour se rendre à la salle du conseil. Minine paraît; il est accueilli par des ovations et sommé de désigner un candidat au trône; il soutient en lui-même un combat; le choix de Michel sera le coup de grâce pour sa fille. Mais l'amour de la patrie est victorieux de l'amour paternel, il n'hésite plus à proposer Michel d'une naissance illustre, élevé par le vénérable patriarche, et il écarte l'objection de la jeunesse de ce rejeton royal en rappelant les qualités, le courage de Michel dans sa rencontre avec Saroudski: l'adolescent n'a-t-il pas profité de l'expérience et de la sagesse de ses parents et de son précepteur? Minine est chargé de porter le nom de l'élu du peuple à l'assemblée. La multitude s'agenouille pour implorer la bénédiction divine. En vain un ami, Afanasieff, vient-il réveiller dans Minine le sentiment paternel! Minine ne s'interposera pas entre le peuple et Dieu, son cœur en est brisé, mais il sacrifiera sa fille à la patrie! Il se dirige vers la salle du conseil, accompagné de quelques bourgeois.

La scène change, et nous nous trouvons transportés au couvent, dont Marpha, la mère de Michel, est supérieure, dans une salle partagée en deux par un rideau.

Marpha reçoit le messager qui lui annonce l'avénement de Michel au trône. Loin de s'en réjouir, cette mère est pleine de crainte. Cependant poussée par un brin de curiosité, elle se fait raconter comment le peuple a procédé à l'élection du tzar, comment les boïards divisés étaient

prêts à en venir aux mains, quand Minine est entré dans la salle avec une députation, à laquelle se joignirent plusieurs nobles et Pojarski entre autres; comment Minine les a mis d'accord, en leur représentant que la Russie attendait le tzar comme la promise son fiancé; enfin comment le nom de Michel étant prononcé, a retenti comme un nom magique, a été répété de mille voix et acclamé de hourrahs!

Michel qui est à côté, se précipite dans la chambre à l'ouïe de ces paroles; il n'en croit pas ses oreilles, et quand sa mère lui certifie son élection, il éprouve un conflit intérieur, un choc d'idées; il consulte sa mère et soudain il renonce à la couronne, parce qu'il est trop jeune. Taxé de folie par les uns, de fausse modestie par les autres, il répond qu'il veut avoir une maison et non un palais, une femme et des enfants pour lui et non une reine et des fils à élever pour le trône.

Pojarski veut triompher de ces pensées égoïstes en disant: «Comme fils de la patrie, tu dois remplir les devoirs les plus durs envers la patrie et même porter la couronne de tzar.» Michel s'excuse sur son inexpérience, son isolement qui motivent un refus. Il n'estime pas que cette offre soit de peu d'honneur; mais il est un enfant, et la Russie, n'a-t-elle pas des hommes, et des hommes dignes?

Quand il entend répéter qu'il a les qualités nécessaires: «Eh bien», dit-il, «puisque vous parlez sincèrement, je veux accepter, Pojarski est mon garant, et toi, Minine, écoute: je demande la main de ta fille; j'apprécie trop la couronne pour l'acheter au prix d'un parjure.» — Minine sans s'expliquer, s'éloigne en disant qu'il amènera la promise. Les boïards s'opposent à ce mariage, le peuple y applaudit; et Pojarski calme les nobles en se faisant caution de l'honneur de Minine, qui, en effet, revient avec Natalie en habits de religieuse et avec le patriarche Hermogène.

Mich el veut que son mariage avec Natalie soit béni sur-le-champ par le patriarche, qui s'y refuse. Natalie est désormais la promise du ciel.

Michel bouillonne, quand elle dit qu'elle n'a renoncé au monde que pour lui. « J'accepte la couronne», dit-il, « je me considère comme tzar dès cette heure, et comme tel je casse tes vœux ! » (Ici les assistants se retirent sur l'invitation du patriarche). . . . Oui, je te délie de tes vœux... Tu n'es pas encore majeure, on ne t'a pas donné le temps de réfléchir mûrement . . . On a dû être dur envers toi, pour te forcer à prendre le voile.»

Natalie. Mes vœux sont très-valides, je les ai faits sans y être contrainte. Je ne suis pas majeure, dis-tu: devant la justice de Dieu, les heures de douleur que j'ai passées compteront certes pour des années. Quoique peu âgés, nous ne sommes ni l'un ni l'autre des enfants . . . Les peines ont hâté notre maturité; c'est pourquoi mon sacrifice n'est point nul. Et ce dur devoir, ne me le rends pas plus difficile à accomplir.

Michel. Je vois que tu ne m'as jamais aimé!

Natalie. Pourquoi, pour qui suis-je dans cet habit de deuil? Pourquoi ai-je enseveli dans les plis de cette robe lugubre les joies qui se promettaient de fleurir ma jeunesse ?

Michel. C'est là ce que je demande.

Natalie. Pourquoi? Parce que tu as été pour moi plus que ma vie, parce que j'ai deviné les désirs de ton âme et que je les ai pénétrés avant toi-même; parce que mon cœur fidèle que tu nommes vide d'amour, m'a répété sans cesse des paroles en m'enseignant comment les interpréter; parce qu'il m'a été clair que tu es né pour le trône, que la bénédiction de Dieu repose sur l'adolescent . . . Quand vainqueur du Goliath, tu vins à Moscou consoler le peuple et en partager les misères, j'ai compris ta mission. Et dois-je moi, fleur délicate, biche timide comme tu m'appelles,

te détourner du sentier où tu marches? Non . . . mieux vaut-il mourir, et je suis morte. Car ce que tu vois devant tes yeux c'est mon cadavre, ô Michel, mon premier, mon dernier et seul amour! Laisse-moi te supplier à genoux: ne dédaigne pas le sacrifice que je te fais. Permets que mon cœur épris ne batte que pour toi, pour ta prospérité et ta gloire, et que, mon regard noyé dans ton regard, je m'écrie: *Vive le tzar de la Russie!*

Michel. Tu m'as vaincu, agneau immolé.

Natalie (à Minine). Maintenant, ô mon père, remène-moi, j'ai accompli le dur devoir; j'ai apporté mon offrande à l'autel de la patrie.

Marpha (s'avançant vers Natalie). Viens dans mes bras, ô!

Natalie (au patriarche). Père, dois-je lui rendre, à Michel, sa croix de baptême? O saint patriarche, permets que je la porte sur ce cœur brisé. De tous mes biens, espérance, bonheur, jeunesse, il ne me reste que cette croix.

Michel. Et à moi la couronne, qui brûle le front et presse les tempes pour me rappeler aux soucis qu'elle cache. Toi seule, Natalie, tu l'aurais parée de roses. Mais c'est fini . . . vous avez vaincu . . . je suis à vous . . .

Courant vers sa mère qui tient dans ses bras Natalie: «Mère», dit Michel à genoux, «donne-moi ta bénédiction et pleure sur ton fils.»

Puis baisant le voile de Natalie: «Sois mon ange gardien», s'écrie Michel avec effusion, «apparais-moi dans ta splendeur et ta pureté; que ta pieuse image m'entoure; que j'entende ta douce voix toujours. Garde mon cœur des tentations, la fierté, l'orgueil, la colère et le désir de vengeance, et lui enseigne une placide humilité. Sois l'étoile claire qui me montre le chemin de la paix, dans ce royaume où les pleurs ne coulent pas, où personne ne pourra séparer nos cœurs.

Natalie. O mère, parle pour moi, mon cœur ne bat plus.

Michel s'arrache de ce lieu par un effort sur lui-même, et sort, suivi d'une partie des boïards et du peuple.

Marpha qui garde Natalie avec elle, dit à Minine qu'il sera toujours le bienvenu au couvent.

Minine et Pojarski se résignent à l'oubli après leur dévoûment désintéressé.

Des acclamations retentissent au dehors: «Salut à Michel Romanoff, le premier de sa race.»

Natalie (se dressant dans une extase majestueuse). «Et moi aussi, je m'écrierai: *Vive Michel, le premier de sa race!* Dieu de miséricorde, fermez mon oreille à tout son terrestre, ne me laissez plus sentir aucun attrait pour ce monde! Que je ne désire, ni ne craigne rien de plus! mais à lui, ce bien-aimé, donnez toutes les joies et les honneurs de cette vie.... N'accorde à ton enfant que le repos, le repos éternel dans ton sein, ô Dieu de miséricorde!» —

Natalie s'évanouit dans les bras de son père.

Telle est la fin. Où croyez-vous que Mme Bagréeff ait pris ce type de Natalie, en qui brillent la pureté, la candeur, la fidélité, le dévoûment? Dans l'histoire? Minine n'avait pas de fille que nous sachions ... Celle que le drame lui attribue, est une délicieuse création de l'auteur qui a épanché sa belle âme dans ces sentiments sublimes. Le tzar des Cosaques nous offre aussi une douce et harmonieuse figure, vraiment animée de l'amour conjugal, s'associant aux joies et partageant les cruelles vicissitudes de Pougatcheff. *Sophie* et *Natalie* sont des sœurs dans des conditions différentes, mais toutes les deux brisées également par l'issue de la destinée des hommes qu'elles préfèrent: Pougatcheff conduit à l'échaffaud comme rebelle, Romanoff élevé sur le trône par une conspiration. La violente rupture des liens intimes est analogue dans les deux cas.

Je n'approuve pas, au point de vue de l'impression dra-

matique, les paroles finales de Minine qui se drape dans son désintéressement et exhale une plainte anticipée sur l'oubli présent déjà de ses concitoyens et sur l'ingratitude de la postérité. Devant la joie du peuple, il s'écrie : « Ma joie à moi est changée en deuil ! O patrie ! tes enfants te font des sacrifices pour fonder ta prospérité et ta gloire, pour intrôniser une digne race sur le trône; sacrifices ignorés de la plupart et cachés, semblables à ces semences qui enfouies dans la terre, ne poussent que lentement et tardives, pour l'orner elle-même d'une fraîche verdure. » C'est juste, mais se louer ne sied pas, et moins à un héros qu'à personne. Pourquoi Minine ne s'offre-t-il pas pour remplir des fonctions auprès du tzar, qui le connaît assez pour en utiliser les capacités? Il y a donc là plus de poésie que de vraisemblance. Ensuite il me paraît que Michel fait trop de manières pour accepter la couronne. Cette récusation insistante impatiente à bon droit.

Minine, le conseil et l'âme du complot, Pojarski, le bras droit du parti de l'action, et Michel sont les personnages en relief. Natalie emprunte son importance à son fiancé Michel. Cette angélique figure a pour repoussoir Marina. L'abbesse est une bonne mère-supérieure, mais elle ne se lie au drame que par accident. Michel qui s'est retiré dans le couvent après plusieurs exploits, c'est peut-être ici une combinaison théâtrale plutôt qu'une probabilité historique. Les autres personnages flottent plus ou moins dans la pénombre, excepté le peuple russe, être collectif qui ne joue pas un rôle secondaire.

Cette tragédie est nationale pour la Russie, et c'est, pourrait-on ajouter, une leçon pour la Pologne, alors oppressive et maintenant opprimée, dans les rapports constants qui ont existé entre ces deux peuples de race slave. La dissimulation du patriarche, l'insurrection organisée, la libre élection d'un tzar par le peuple, voilà les moyens mis en action pour secouer le joug étranger. C'est un

hourrah final, qui couvre le tout, mensonge, réticence, luttes, défaites, douleurs particulières, triomphes et crimes, et l'avénement au trône d'un souverain de la nation. L'art théâtral tire autant de ressources d'une semblable donnée que d'un sujet plébéien, sans compter que le dénoûment a des tendances au fond assez libérales, si l'on en veut retourner l'application à cette heure.

XIX. IRÈNE OU LES INFLUENCES DE L'ÉDUCATION.

1857.

Roman publié par A. Schnée. Bruxelles et Leipzig, 1858.

Irène est la peinture d'une fille pleine de moyens, mais fort difficile à élever; elle est d'un caractère impérieux, brusque, et veut maîtriser sa mère et tout son entourage, ce qui est la source de froissements, de heurts qui ne cessent à la maison. Par malheur, c'est sa faible mère qui l'a gâtée. Mais Irène habituée à la domination domestique, ne peut réussir à gouverner le monde à son gré. Elle est rembarrée de vive force et désappointée, elle maugrée, elle maudit. De dépit, elle se sauve du foyer paternel et se réfugie dans un château de l'Ukraine. Là, elle s'éprend d'un jeune homme qui à son tour la dompte, quoiqu'elle veuille résister et se cabrer. Alors Irène devient une héroïne accomplie, et quitte ses allures sauvages pour rentrer douce et affable dans le monde. Son caractère d'airain s'est amolli sous l'amour, c'est comme un baptême de feu qui la régénère et en fait une tendre épouse et une fille respectueuse.

XX. VIE DE CHÂTEAU EN UKRAINE.

Roman publié par A. Schnée. Bruxelles et Leipzig, 1857. Un fort vol. in-12 de 489 pages. Contrefaçon chez Bohné. Bruxelles, 1861.

Cet ouvrage a aussi la forme épistolaire, et se compose d'une correspondance entre une comtesse russe maîtresse d'un domaine, une baronne allemande, un professeur et d'autres personnages.

Une plume de Paris devait faire la révision radicale de ce roman, qui n'était pas à la guise d'un libraire friand de nouveautés et ne trouvant pas à celle-ci des allures assez dégagées et des aventures assez lestes. Mais quand un lettré de céans en vogue, porte les ciseaux dans une œuvre étrangère, il l'étrique singulièrement; notre tailleur a-t-il un caftan? Il en rabat les amples draperies qui dépassent la mesure d'un frac. Il est étroit et il rétrécit ce qu'il touche.

Ces exigences et ces prétentions retardèrent heureusement l'entente de Mme Bagréeff avec un de ces chevaliers de la littérature courante et commerciale, un de ces redresseurs du style des autres comme des torts du tzar et du pape.

Pour couper court à ces vissicitudes du manuscrit, aux hésitations des libraires, le légataire littéraire de Mme Bagréeff publia cet ouvrage à Bruxelles; et il en respecta la forme intégrale, les développements et le cachet primitif, ne croyant pouvoir mieux remplir les vœux de la défunte. Cet ouvrage fut réimprimé en Belgique en 1861.

Disons toutefois que la composition est certainement prolixe pour le goût français et rappelle ces romans anglais, qui abordent de détails, de minuties intérieures, foisonnent d'analyses et se perdent un peu dans une infinité de nu-

ances, au préjudice réel des grandes lignes et de l'harmonie de l'ensemble.

Mme Bagréeff, au moyen d'une correspondance en partie double et même en partie carrée, met en scène son entourage de l'Ukraine; elle mène une intrigue romanesque à travers ses méditations historiques, elle expose l'état de son domaine, tout en suivant le développement d'une passion sincère et d'une rusée coquetterie. Le dénouement dû à sa fantaisie inventive, est très-moral et très-dramatique, quoiqu'il se dégage un peu confusément de cet amas de lettres antérieures fort bigarrées.

Une coquette, du nom de Constance — quel euphémisme! — proche parente de cette Véra, que nous avons vue dans le *Moine du mont Athos*, fuyant le toit conjugal, triomphant avec son séducteur, un cousin, périt d'une chute en traîneau sur une *montagne russe* formée avec les glaces épaisses de Saint-Pétersbourg, pour les plaisirs d'une fête. Elle meurt d'une commotion cérébrale, d'un ébranlement général qui n'a laissé aucune trace de lésion sur son visage. Son amant, un vrai Lovelace, l'abandonne à cette extrémité; et laissant le cadavre encore chaud, il court danser avec une grosse héritière dont il convoite la dot et recherche la main. Anastasie forme un contraste. C'est la sœur adoptive de ce mari quitté; elle finit par contracter avec lui un mariage heureux.

Quel est l'aspect des villages russes dans le midi de l'empire, région riche en céréales? La cabane ukrainienne est construite en branches entrelacées de haut en bas à un cadre de piquets plantés en terre, et recouverte d'une terre glaise pétrie par les pieds des villageoises. Les parois sont enduites chaque année d'une nouvelle couche de cette espèce de mortier, et non de pisé, et forment à la longue un mur épais et compact, qui défie le feu, le froid et la chaleur. Les toits qui s'achèvent les premiers, sont de chaume et de roseaux. Ces maisonnettes, placées d'ordinaire aux

bords des étangs ou de quelque filet d'eau, sont nichées chacune dans un verger où pruniers, poiriers, cerisiers étalent au printemps des couronnes de fleurs et balancent à l'arrière-saison comme des corbeilles de fruits.

Parfois une petite rivière coule dans un lit échancré, semblable à un ravin, couvert de buissons de coudrier, d'arbousiers entrelacés, de houblons sauvages ou de liserons aux campanules vivement nuancées. Pas de grands arbres: ils y meurent jeunes. Souvent des chaussées, plantées de saules, ou des digues formées de fumier enferment ces humbles cours d'eau qui plus loin fournissent la masse dormante d'un bassin limpide. Enfants et troupeaux viennent s'y baigner, prendre le frais et jouir de l'ombre. Là gambadent les agneaux et grognent les cochons; là les vaches et les bœufs rumînent en paix, s'ils peuvent se soustraire au poids du joug. Sur les monticules environnantes, les moulins à vent agitent leurs grands bras au moindre souffle de l'air. Parfois un drapeau blanc flotte sur une éminence: c'est le signe que là repose un jeune célibataire, reste de la coutume qui honorait ainsi autrefois la mémoire du guerrier tombé dans les combats.

Le Cosaque ne se mariait jamais avant d'avoir rempli le devoir militaire, et la même distinction marquait sa tombe. Autour de ces humbles bourgades se déploient des plaines fertiles où ondoient les moissons, où prospèrent l'orge blond, le froment doré, l'avoine aux épis déchiquetés, le blé noir, qui tapisse le sol de sa floraison blanche, cette providence du pauvre. Le lin aux corolles d'un bleu si tendre, et sur le déclin de l'été, le maïs aux panaches gonflés de grains et le millet aux larges feuilles qui abritent comme d'un manteau cette graine précieuse à la médecine et à l'alimentation, et enfin le tourne-sol aux puissants disques jaunes qui rayonnent d'un centre opaque. Plus loin, d'immenses troupeaux de mérinos, ces moutons voyageurs, tondent l'herbe fine jusqu'au bord de l'étroit sentier; ils

regardent fixement l'équipage ou les cavaliers; les brebis appellent en bêlant leurs agneaux, et les béliers frappent du pied la terre, prêts à défendre avec leurs cornes la mère et les petits.

Le berger à demi-couché sur des tertres verts, monuments tumulaires, peut-être signaux de vigie; ou bien adossé à quelque croix solitaire ornée de crêpes blancs qui désignent la sépulture d'un célibataire, le berger pétri d'indifférence voit passer l'étranger sans interrompre les sons mélancoliques de son chalumeau, pendant que le chien aboie à l'équipage rapide.

Si vous faites une halte, des troupes de chevaux à demi sauvages arrivent d'un trot rapide pour saluer par de joyeux hennissements leurs frères captifs sous le harnais. Ils les entourent curieux et étonnés, semblant leur demander pourquoi ils ne brisent pas le timon et les brides pour s'élancer avec eux vers l'espace et la liberté. Leurs camarades baissent la tête sans répondre. Alors les coursiers indépendants renâclent impatiemment de leurs naseaux; et adressant quelques ruades de mépris à leurs compagnons dégénérés, ils ébranlent de leurs sabots retentissants le sol et partent au galop par la steppe spacieuse. Les riches plaines de la culture sont une conquête de l'homme sur la steppe; la voici enfin. Salut à la vaste steppe. Que les étalons s'élancent et courent à lasser les vents: ils ont belle carrière pour atteindre à l'horizon qui recule sans cesse devant la marche sans trève, toujours c'est la plaine immense, monotone et d'un vert pâle sous un ciel d'un pâle azur. L'uniformité continuelle! Nulle colline accentuée, aucun objet, pas une maison, pas une ferme ne fixe le regard! L'œil se promène dans le vague de l'indéfini, et la constance du même spectacle communique une sorte d'assoupissement et de lassitude. L'esprit erre à son aise dans ces lointains incommensurables comme l'océan et le désert. L'âme s'élève à la contem-

plation, mais pour moi j'aime mieux la cime ardue de la montagne ou la face troublée de la mer pour nourrir les hautes aspirations. Les roues du char broient les stipes plumeuses, les graminées arborescentes fières sous leurs aigrettes mobiles, les herbes amères et aromatiques de ces vastes prairies qui sous leur verdure dérobent parfois des marécages dangereux. Vous y lancez-vous sans expérience? malheur! vous pouvez rester enfoncé bien des heures....

La Petite Russie abonde d'oiseaux qui réjouissent et animent la steppe solitaire. Ici la perdrix niche dans l'herbe du ravin, la bécasse et les bandes d'outardes se cachent dans les roseaux de l'étang; les gélinottes et les cailles dans les bruyères; les merles sifflent dans les haies, les pigeons sauvages et leurs tourterelles roucoulent dans les massifs d'arbres; des geais brillants sillonnent l'air pendant le jour; les pies jacassent, les moineaux, les roitelets et les piverts piaillent, sautillent, se querellent sur les pelouses, dans les buissons et dans l'espace; les rossignols attendent le silence de la nuit pour enchanter le désert de leurs voix harmonieuses.

On sent la saveur de la steppe jusqu'à travers les parfums et l'éclat des plantes exotiques et officinales; la fine herbe de ces plaines exhale de salubres émanations qui semblent monter jusqu'aux nuages blancs et nacrés du ciel voilé. L'alouette, l'hirondelle gazouillent à l'aube; et les grues amies dévorent les lézards luisant dans le gazon et les serpents qui se cachent dans les monticules tumulaires. Des milliers d'insectes verts et bleus bourdonnent, formant une musique aérienne, saccadée, se poursuivent et voltigent dans les graminées. L'abeille butine dans cette végétation opulente. Parfois un épervier fauve tournoie dans l'air en guettant l'oiselet, sa proie; parfois l'aigle plane au dessus de quelqu'une de ces pyramides de gazon, où dort un héros ignoré, et regarde le soleil témoin des innombrables combats qui ont ensanglanté et

engraissé de dépouilles humaines cette terre des solitudes.

C'est en hiver surtout, lorsque la neige épaisse et durcie égalise les plaines, que le froid intense cristallise les rivières, c'est alors que la course du traîneau emporté par des étalons fumants, a quelque chose de vertigineux. Que de werstes franchies en une heure par les chevaux farouches que presse leur maître enveloppé de fourrures. Bêtes et gens ont un aspect sauvage dans ce désert glacial. Jamais de halte avant une station confortable. Parfois un ravin profond s'allonge en travers de la route non frayée, rictus âpre de la terre engourdie. Excités par la voix et le fouet, les chevaux s'élancent à toutes brides, enlevant l'équipage; l'œil en feu, les crins épars, les muscles saillants, les jarrets repliés dans l'espace, ils franchissent d'un saut étourdissant la première berge, touchent l'autre, la remontent avec une agilité qui atteste une vigueur et une audace étranges; et après un instant de tumulte et de secousse, vous rattrapez la plaine avant d'être revenu de la frayeur de vous rompre le cou et de l'étonnement d'avoir la tête entière. Vous pouvez de rechef vous renfoncer dans votre double pelisse, et sommeiller au crissement monotone des patins de la voiture glissant sur les frimas affermis. Cet air qui vous cingle le visage comme des battements d'ailes de vautour, rafraîchit vos tempes et semble emporter votre douleur.

Les Ukrainiens, avons-nous déjà remarqué, furent d'abord une tribu tartare, cosaque ou tcherkesse, établie dans les îles de Dnièper; à quoi se seraient melangées une multitude de peuplades slaves chassées, repoussées ou en migration. Belliqueux et laboureurs à la fois, revenant aux champs paternels après une carrière de combats, ils bâtissaient une hutte, devenaient sédentaires, prêts cependant à remonter en selle sur leurs chevaux de guerre, la lance au poing, dès le premier appel de leur chef, de

l'hetman. Ils seraient devenus lents, casaniers, mélancoliques, depuis qu'ils furent attachés à la glèbe et menèrent cette vie stable qui leur a été imposée successivement par la Russie, par la Pologne et enfin par la Russie encore. Ils rêvent à leur passé d'aventures chevaleresqnes, en pressant de l'aiguillon leurs bœufs tardifs. C'est possible, car personne ne peut déterminer ces mélanges de races.

Le Slave mêlé de sang tartare, reproduit parfois dans les familles le type mongol, comme l'Arlésienne nous donne la Romaine ou la fille du Péloponnèse, au milieu de la race celtique des Gaulois, et de celle des Francs issus de Germanie; comme l'Irlandaise, par la finesse de ses traits, décèle l'origine de ses ancêtres grecs de Milet.

Des sectes juives habitent aussi l'Ukraine, comme je l'ai mentionné dans un travail à part. Notre siècle verra l'avénement des Juifs dans la société européenne. Une aversion instinctive dans les masses existe seule contre eux. Mais qu'on ôte la foi positive à tous les peuples, comme c'est la tendance révolutionnaire, les préjugés seront abolis, et je ne vois pas ce qui empêchera les uns et les autres de fraterniser. Mais comme l'élément religieux est nécessaire à la société qui réagit toujours contre l'incrédulité, par besoin de croyance et de sécurité, et que d'autre part les Israélites sont tenaces dans leur formalisme, je ne vois pas non plus pourquoi une partie des peuples déchristianisés, ne passeraient pas au judaïsme malgré sa forme usée. Le Talmud comptera peut-être des disciples parmi les baptisés, et les rabbins en missionnaires actifs convertiront l'Europe. C'est une hypothèse qui fait sourire, il est permis de la faire et nous en pourrions pleurer. N'oublions pas que l'Europe est loin du Dieu pauvre de Bethléem et qu'elle penche à adorer le veau d'or.

XXI. LE LIVRE D'UNE FEMME. 1845—1858.

Ouvrage inédit jusqu'à sa présente publication qui est renfermée dans ce volume.

Cet ouvrage a été apprécié dans la biographie de Mme Bagréeff: il n'en pouvait être autrement; elle a souvent enregistré dans ces pages les battements de sa vie. Ce sont des fils qui rentrent dans le tissu de notre récit; l'analyse de ces pensées était du ressort de l'étude de ce caractère. A propos des croyances de Mme Bagréeff, j'eusse désiré intercaler dans ce catalogue l'examen que M. Jules Simon fait de la métempsycose dans son bel ouvrage de la *Religion naturelle* qui m'est tombé entre les mains au fond de l'Allemagne; mais la seule analyse substantielle de la destinée de l'âme après la mort, à ce point de vue, aurait trop de longueur.

Mme Bagréeff vous entraîne à la lecture par la largeur du style et la largeur du développement de la passion. Cette marche soutenue et cet emploi naturel du sentiment rappellent parfois George Sand, avec qui du reste elle n'a aucune analogie. Je parle ici de la forme, de la manière; mais pour le fond, Mme Bagréeff avait un esprit trop juste et trop pondéré pour tomber jamais dans les écarts d'idées et de morale de notre célèbre romancier.

Mme Bagréeff n'a jamais songé à sanctionner, comme dans *Jacques* l'adultère de la femme par le consentement du mari; elle n'aurait jamais justifié l'infidélité si résolue de *Valentine*. A plus forte raison Mme Bagréeff n'aurait pas donné dans les utopies sociales à la façon de Pierre Leroux, lancé des manifestes incendiaires comme le second Lamennais, deux illustres publicistes qui ont déteint sur une femme illustre douée de la force d'assimilation et d'appropriation des idées, acceptant des philosophies bi-

zarres sans être elle-même philosophe et faussant par des théories d'emprunt les aspirations de son cœur révolté.

Nouvelle preuve que les tempéraments passionnés ne sont pas faits pour la spéculation, surtout pour celle qui prétend régénérer la pratique sociale: Sans doute on a besoin de réformes, mais comment et par où commencer? par se corriger et non par démolir même ce qui est bien, sous prétexte de mieux imaginer. Mme Bagréeff, par exemple, sentait trop les devoirs et la faiblesse native de la femme pour prêcher et proclamer son émancipation avec l'école politique des novateurs modernes. Elle aurait bien au contraire foulé aux pieds des motifs personnels pour adopter cette théorie de la soumission domestique et de la subordination sociale de la femme. Elle accepte les épreuves de la famille et de la vie, les charges du monde et les persécutions du gouvernement comme des expiations de ses fautes; car suivant l'Évangile à la lettre, elle était fort sévère à elle-même et très-indulgente à autrui; des traits de caractère que nous avons omis, le témoigneraient plus fortement encore que ceux que nous avons donnés.

J'ai tenté de faire l'ordre dans *le Livre d'une femme*, réflexions écrites à l'intervalles divers, et jetées par l'auteur pêle-mêle sur les feuillets d'un cahier, tantôt en guise de journal intime, tantôt comme pierres d'attente d'un ouvrage dont le titre seul était arrêté, mais dont la révision était nécessaire. J'ai toutefois respecté le style souvent négligé et diffus, et j'ai dû effacer seulement des fautes trop saillantes pour ne pas choquer le goût, et corriger des constructions équivoques que la clarté de la langue française ne tolère point; par contre, l'ébauche informe de la description du harem insérée dans la biographie, n'était pas dans un état présentable, et j'en ai, avec un labeur ingrat, remanié et complété le texte, joint et articulé la phrase sans m'écarter de la stricte fidélité à la vérité matérielle dans ses plus petits détails.

Dans *le Livre d'une femme*, j'ai établi trois parties en me déterminant d'après la couleur dominante, soit morale, soit philosophique ou religieuse d'un ensemble préconçu; et dans chacune de ces larges divisions, j'ai rapproché les morceaux et formé des groupes en me guidant par l'affinité des pensées et des sujets: la table analytique dressée à la fin du volume montrera ce travail méthodique qui coûte assez de temps et de peine sans rapporter grand honneur, et qui n'est apprécié que de peu d'esprits.

Quant au fond même, j'ajouterai un mot qui m'est suggéré par des passages obscurs du manuscrit. Mme Bagréeff fut si mal partagée, si malheureuse et persécutée, qu'un tel destin la réduisit à faire un vœu dont la cause est étrange, celui d'un pèlerinage qu'elle promettait au ciel d'accomplir le jour de son veuvage, considéré comme le jour de sa délivrance: sentiment qui perce à travers ses confidences sourdes et voilées, et derrière je ne sais quelles réticences plaintives. Tant les intentions les plus pures ont besoin d'une intelligence éclairée pour ne pas égarer la piété ardente; tant la conscience est facile à fausser, et tant des actes réputés méritoires peuvent ressembler à cette charité d'un saint personnage qui volait le cuir afin de faire des souliers aux pauvres, ou à ces bûchers de l'inquisition allumés par des mains fanatiques pour dilater la gloire de Dieu: *Ad majorem Dei gloriam!* . . .

Terminons par une remarque importante. Dans ses différents ouvrages, Mme Bagréeff attribue l'agrandissement de la Russie au besoin de se fortifier au dedans et de se défendre à l'extérieur. C'est ainsi qu'elle montre cet empire engloutissant tour à tour la Petite Russie, la Finlande, les provinces de la Baltique et s'incorporant la Sibérie, pour établir sa propre sécurité contre des voisins jaloux et dangereux, Suédois et Lithuaniens, et traitant de même en ennemie née la Pologne expirante. Théorie commode qui par sa largeur légitime les crimes de lèse-

nation, la conquête du Turkestan et de la Bouckarie par les compagnies disciplinaires de l'Oural, la conquête du Caucase par l'expulsion des familles circassiennes sans foyer et décimées, et la conquête éventuelle de tout l'Occident par les Cosaques.

La Russie est une puissance militaire, comme l'Angleterre est une puissance maritime. Il faut les détruire l'une par l'autre pour le double intérêt du commerce et de la liberté, pour le bien de l'Europe et du monde.

Un recueil périodique attribue ces mêmes faits au besoin d'expansion, à l'esprit de propagande et d'agrandissement inhérents à la race slave, mobile, ayant soif de mouvement, inassouvie, parce qu'elle est jeune et gonflée d'une sève barbare, et aimant encore la guerre pour la guerre; elle ne conçoit pas l'état de paix comme le centre générateur de la civilisation où toute activité se porte sur le perfectionnement intellectuel et moral, se déverse sur l'industrie et travaille à la soumission de la nature à l'homme. L'humeur pacifique ne fut jamais celle des peuples arriérés. C'est là qu'est le péril de l'Europe du côté de la Russie qui peut évoquer des armées farouches du fond de ses déserts et les jeter sur Constantinople, sur Berlin, sur Vienne tremblante, si l'Autriche ne pouvait y opposer les montagnards du Tyrol. Avec l'explication simplement admise de l'auteur russe, on arrivera vite au système politique du panslavisme, monstre immense dont la Russie serait la tête et qui développant ses affinités, étendrait ses cent bras sur la Bohême, l'Illyrie, la Dalmatie, la Servie, la Bulgarie, et par la Sibérie sur l'Amérique septentrionale et les plateaux de l'Asie pour embrasser la famille slave de quatre vingt millions, pour constituer une unité qui serait la monarchie universelle, et ne souffrirait pas d'ombrage autour d'elle. Le panslavisme est un gouffre béant prêt à dévorer toutes les nationalités. Quant à la régénération des peuples abâtardis de l'Occident, s'il y

faut du sang neuf, c'est-à-dire du sang barbare, les hordes russes ne manqueront pas, et le tzar pourra les appeler du fond déserts tartares et des régions polaires. Quel duel pourtant, si les races latines élevaient les mêmes prétentions, si la race germanique s'ébranlait à son tour!

C'est là le rôle qu'on rêve pour la race slave, et l'on sait qu'il y eut en 1848 une assemblée où furent députés des hommes de ces pays divers; tous se comprirent. Ce n'est donc pas une chimère irréalisable. Voici comment s'exprime la revue des races latines dans une étude sur le génie de la langue russe. Il faut savoir que, dans le point de vue de l'auteur, l'idée latine, par exemple, force représentée par la France ou une autre nation de même souche par la race ou la langue, doit préférer l'alliance russe à l'alliance anglo-saxonne:

« La langue des anciens Slaves est parlée depuis un temps immémorial sur les confins des deux mondes. Une des branches de cette langue s'étend des frontières de Venise et du Tyrol, tout le long du littoral, à l'est de l'Adriatique jusqu'au cœur de l'Albanie. Une autre branche se déploie vers le nord jusqu'à la mer Baltique, et se rejetant de l'autre côté de la Vistule, y va rejoindre une troisième, la branche dite orientale qui ne s'arrête qu'aux bords de la mer Glaciale. Cette dernière branche franchissant les Aléoutes, commence à pénétrer dans le septentrion de l'Amérique du nord: elle côtoie à l'orient la Chine et au sud la mer Noire. C'est elle qui forme un dialecte remarquable par la richesse, la force et l'harmonie, le dialecte russe, héritier le plus direct de l'ancien slavon et qui a droit de prendre place au premier rang parmi les langues modernes.

Comme toutes les langues slaves, le russe appartient aux langues indo-européennes.... Il est parlé actuellement par plus de quatre-vingt millions d'individus. Il s'est brisé en plusieurs dialectes qui ont tous une nuance locale,

Quelques-uns de ces dialectes ont gardé entre eux une affinité qui dénote leur origine commune, d'autres ont perdu cette ressemblance et se sont éloignés de la forme primitive de la langue mère.

La langue russe a suivi pas à pas la marche politique et sociale du peuple russe. A l'époque où s'introduisait le christianisme, l'ancien slave y dominait sans exclure la langue vulgaire. Chaque secousse comme chaque progrès y laissa des traces ineffaçables.

L'élément fondamental de la langue russe est et restera toujours le slave de l'Église. Il est formé principalement de la traduction primitive des Saintes Écritures, des œuvres des Pères grecs de l'Église d'orient et des livres religieux et canoniques de l'époque. Cyrille et Méthode y en ont les premiers arrêté la forme grammaticale élémentaire; elle a prévalu jusqu'à nos jours....

Ainsi encore, dit l'auteur en continuant son analyse, *le russe moderne* s'est définitivement formé de *l'ancien slavon d'Église*, de *l'ancien russe vulgaire* et *du slave russe*. Tels furent donc l'origine des éléments et le développement du *russe moderne*, langue parlée par plus de quarante millions d'individus. L'autre moitié de la même race parle divers dialectes et idiômes qui se sont plus ou moins ressentis des dominations étrangères à leurs langues, à leurs mœurs, à leurs usages, à leurs idées, à leurs croyances religieuses....

Voici la conclusion de cette étude. En littérature comme en histoire, chaque peuple a compris ses destinées; son génie particulier l'y entraîne par une force invincible mais constante. Les influences étrangères sont les forces motivées qui l'aident à arriver au but marqué par la Providence divine. Ces influences sont parfois un mal momentané, mais elles sont toujours un bienfait pour l'avenir. Il est donné à chaque peuple comme à chaque individu de découvrir un des côtés de la vérité. Les diverses époques

de la littérature chez un peuple, sont la réalisation sous une certaine forme, des idées qu'il est appelé à développer; et vienne le jour voulu, elles iront se confondre à la somme totale des idées indestructibles et progressives de l'humanité.

L'accomplissement de ces grands problèmes en littérature comme en histoire, se révèle principalement dans *le génie des langues. La langue russe a puisé le sien dans les idées du christianisme au VIIIe siècle.* Elle n'a pris que beaucoup plus tard tout ce qui a rapport aux sciences et aux arts, chez d'autres peuples qui l'avaient devancée dans cette carrière de plusieurs siècles. Aussi cette langue se perfectionne avec une rapidité inouïe, se fourvoyant souvent, se redressant toujours, mais rien ne pourra lui faire perdre sa poésie si vierge, si pleine de vigueur et de vie. Arrivée au point où nous la trouvons, cette langue réfléchit fidèlement le caractère actuel du peuple qui la parle. De toutes parts on y voit une activité fébrile, une soif dévorante d'action, une ardeur sans pareille qui la pousse toujours, toujours en avant, malgré les nombreux obstacles qui s'élèvent de différents côtés pour l'entraver dans sa marche. On y remarque surtout une mobilité qui étonne, qui frappe et épouvante. Il y avait naguère une espèce de rage dans l'imitation. On imitait le bien comme le mal, sans pouvoir se rendre compte du pourquoi.

Maintenant, depuis tantôt un quart de siècle, cette imitation se calme peu à peu. On s'est mis à la recherche des antiquités nationales. Une idée prédomine: la reconstitution de la vraie nationalité russe qui un moment avait failli périr. Disons-le haut, cette nouvelle direction a été donnée à la Russie par l'empereur Nicolas. Quels avaient été ses motifs, quel a été son but? Nous ne discuterons pas là-dessus, nous ne faisons que constater un fait.

C'est par l'introduction illégale du servage que le Tartare Ghodonove avait commencé l'œuvre inique de la dénationalisation. *C'est par l'abolition de l'esclavage que l'em-*

porteur actuel commence la grande œuvre de justice qui va rendre à la nationalité russe sa vie, son existence, son indépendance. Le peuple russe vient d'entrer dans une nouvelle phase de la vie politique et sociale; sa langue, sans aucun doute, suivra ses progrès.»

Ainsi donc, suivant l'impartiale critique, le génie de la langue russe est un génie chrétien qui réfléchit le caractère du peuple qui la parle. Les Slaves sont une race religieuse. De nos temps, Mme Swetchine et Mme Bagréeff ont personnifié le type dans leur vie et dans leurs écrits. Eh bien, comment concilier les procédés barbares des armées russes avec le génie chrétien de la race? Il y a là une anomalie.

Est-ce qu'à partir du temps où leur grand-duc mettait pied à terre à l'approche d'une députation tartare, offrait une jatte de lait à l'ambassadeur en selle du khan de la horde d'or et en léchait les gouttes tombées par hasard sur la crinière du cheval, le conduisait au palais, et parlait debout et nu-tête à cet ambassadeur assis; donnait à manger du foin dans son bonnet princier au cheval du grand khan paraissant en personne; est-ce qu'à partir de ce temps dur, les Moscovites se sont transformés au contact des Mongols leurs maîtres, et leur ont emprunté leur propre ruse et leur férocité pour les refouler vers l'Asie et les vaincre à leur tour? Est-ce que cette influence leur est restée comme un trait de leur caractère actuel? Cette tradition de la souplesse devant la force, de l'arrogance envers le faible, de la feinte dans la promesse, et de la dissimulation dans les plus diverses circonstances, expliquerait la prétendue supériorité des diplomates russes qui sont subtils, ne se soucient pas, dans les affaires publiques, d'être honnêtes, de se modérer, de se contenir au nom de l'équité et de la raison. Ce n'est que la finesse et la rouerie du barbare: témoin l'Arabe dans la Judée

de nos jours, le Parthe inculte qui trompa jadis le général romain Crassus à jamais anéanti avec sa grande armée.

Si le Russe est religieux, serait-ce la raison d'État qui opprime la conscience? Alors les gouvernements de ce monde sont parfois le plus grand obstacle à l'accomplissement du plus grand devoir, la fraternité universelle, et la plus grande violation du droit des âmes.

Quant à nous, partisans de la dignité humaine et de la liberté des enfants de Dieu, de peur que la civilisation pâlissante ne s'éclipse du monde, tenons pour les causes vaincues, jusqu'à ce que la justice politique et l'Évangile social soient une cause victorieuse!

LE

LIVRE D'UNE FEMME.

DÉDIÉ AUX FEMMES

PAR

Mme BAGRÉEFF-SPÉRANSKI.

LE

LIVRE D'UNE FEMME.

PREMIÈRE PARTIE.

APHORISMES ET PENSÉES DÉTACHÉES.

Dieu aura-t-il égard à notre faiblesse, et sera-t-il plus indulgent pour nous que pour nos maîtres? Nous tiendra-t-il compte de la multitude de nos croix, de nos piqûres d'épingles, des petites vanités, des susceptibilités délicates qui tiennent à l'essence même de notre nature? Au besoin nous demandera-t-il la même force, le même courage, la même résolution qu'à l'homme? Hélas! Seigneur, nous sommes humbles dans notre faiblesse; nous reconnaissons nos vanités, nous pleurons nos susceptibilités, nous expions nos amours terrestres auxquelles nos âmes avides d'affections se livrent ici-bas; nous les expions par les amères douleurs des mécomptes et des déceptions! Soyez-nous miséricordieux, Seigneur, soyez indulgent! Nous n'osons pas élever nos regards jusqu'à votre face. Prosternées devant vous, nous baisons vos pieds, nous les arrosons de larmes, nous les essuyons de nos cheveux, de ces cheveux que la nature a accordés à la femme pour voiler ses imperfections et vêtir sa pudeur. Seigneur! par les

douleurs de notre maternité, par la brillante auréole sitôt évanouie de notre beauté et de notre jeunesse, par les décevantes espérances qui ont accompagné notre maturité, par la désolation et l'abandon si souvent le partage de notre vieillesse, prenez pitié de nous!

* * *

La nature de la femme est faible, vacillante et pleine de contradictions; facile à exalter, elle est aussi facile à abattre. Prompte à saisir le bien, elle est plus prompte encore à se laisser entraîner au mal. Pleine d'abnégation, elle est aussi pleine d'égoïsme; prête à tout sacrifier à ses affections, elle est prête à exiger des autres les mêmes sacrifices dans des cas pareils. Sans suite et sans persévérance, elle ne procède même à la perfection que par bonds irréguliers. Quel est donc le frein qui peut guider et réconcilier tant de contradictions? Les principes? sur quelle base les poser quand rien n'est stable? Quant à l'amour même, ce grand et unique moteur du cœur féminin, il se trompe souvent et prend les feux follets de la vanité pour le phare placé par le ciel, afin de la guider à travers les mille écueils de la vie. Toute spontanée, toute composée d'extrêmes, passant de l'amour à la haine, de la tendresse à l'aversion, dévouant son existence et se disputant sur une puérilité, quel peut être l'appui de cette nature à laquelle sont dévolus de si grands et de si pénibles devoirs? La religion. — Elle seule est en état de sanctifier jusqu'aux défauts de ces êtres aimants, si humbles et en même temps si fiers, si patients et en même temps

si agités; elle seule peut les retenir dans les justes bornes, les empêcher de devenir tyrans ou esclaves. Pour elles son frein est plus indispensable qu'aux hommes. Ceux-là au besoin peuvent se créer de grandes qualités, comme la force d'âme, l'honneur et le courage. L'homme peut les déifier et s'en faire un semblant de bouclier. Semblant faux et précaire, sans doute, mais qui peut au moins, pendant la durée de cette courte existence, le soutenir au-dessus de l'abîme, le garder du vertige qui menace à toute heure d'engloutir sa compagne. Pour elle point de salut s'il ne vient d'en haut, pas d'autre appui possible que celui de la croix.

* * *

Mon Dieu, l'esprit de la femme est faible et plein d'inquiétude. Raffermissez le mien, Seigneur, et inspirez-moi. Daignez me donner votre paix, la paix de l'âme et la sûreté dans votre voie, car je m'inquiète à chaque pas, je crains de tomber, je crains de voir s'éteindre cette étincelle de votre lumière qui luit en moi, et je crains cette crainte même; mon Dieu, soyez mon appui et ma sécurité.

* * *

« L'esprit est fort et fervent, mais la chair est faible et lâche. » Elle souffre, elle a pitié d'elle-même et des autres, elle chancelle, elle tombe et entraîne l'esprit avec elle. Souvent elle tombe par les sentiments qui devraient l'épurer; dévouement, abnégation de sa

volonté, tendresse et confiance, tout est pierre d'achoppement pour une pauvre femme, livrée sans défense à ses imaginations, aux entraînements contraires de son cœur et de son devoir. Seigneur, retirez-nous de ce monde de tentations, avant que la dernière semence du bon grain ne soit étouffée par l'ivraie. Retirez-nous; ou bien donnez-nous la force de combattre l'ennui caché dans les replis de notre propre cœur.

* * *

Les expériences de l'histoire sont inutiles aux souverains et aux peuples. C'est une vérité malheureusement reconnue. Elle tient également bon pour les individus, et les femmes, plus encore que les hommes, s'émancipent des lois de l'exemple. Que voulez-vous en effet que leur nature mobile et spontanée fasse des enseignements d'autrui? La beauté *bien portée* est une couronne bien plus enivrante que celle de la royauté. Or, nous qui de nos jours avons vu tant de rois détrônés, avons-nous jamais aperçu un trône qui manquât de prétendants? Dites donc à cette jeune fille couronnée de la splendeur de sa jeunesse, des rayonnements de son empire, dites-lui que son règne est aussi éphémère que celui de la vieille femme ridée et à béquilles qui passe auprès d'elle. Le croira-t-elle? Eh bien oui! vous dira-t-elle, je serai vieille et laide un jour! mais d'abord je me conserverai longtemps, et jamais je ne serai hideuse comme celle-là; et puis que d'années entre mes vingt ans et les quatre-vingts de cette pauvre octogénaire. Non, l'expérience des autres est encore moins

utile aux femmes qu'aux hommes, peut-être parce que leur vie se passe en désirs et en sentiments, rarement comme celle des hommes, en actions et en réalités.

* * *

La femme émancipée! mots aussi creux que les cerveaux qui les ont inventés. Emancipée par qui et émancipée de quoi? Emancipée par l'orgueil, émancipée du devoir. En êtes-vous plus libres pour cela? Eh non, mes sœurs! au lieu des grâcieuses faiblesses, des douces vertus, des modestes qualités qui vous attachaient à la vie sociale, par des chaînes de fleurs, vous voilà rivées comme des forçats à votre banquette, forcées de manier de vos bras délicats la lourde rame d'une civilisation mensongère, exposées aux lumières d'un soleil trop ardent pour votre peau délicate, à de froids raisonnements, à des analyses glacées, trop rigoureuses pour vos frêles organes. Oh! que le charme de la modestie et de l'humilité sied mieux à votre beauté, et que votre baguette séduisante de fée produisait plus de prodiges que le sceptre d'airain dont l'usage vous sera toujours étranger! Croyez-moi! c'est quelque mauvais génie masculin qui vous a inspiré la triste envie d'imiter vos maîtres, de vous soustraire à leur domination légitime, pour y succomber cependant, non plus avec la bonne grâce de la concession, mais avec toute la honte d'une défaite.

* * *

Il y a des jours de l'année où toutes les tristesses

semblent s'amonceler autour de vous, où tous les souvenirs de joie et de douleur se donnent rendez-vous dans votre âme comme pour la déchirer par leurs contrastes. Que faire alors et que devenir? La prière même ne peut percer à travers cet ouragan d'angoisses; dans ce tumulte et ce désordre, dans cette tempête de passions et de désespoir, le cœur ne peut s'élever, aucune parole sensée ne s'échappe de vos lèvres, aucune pensée consolante ne naît dans votre cerveau. Que faire, mon Dieu, que faire! Jetons un cri de détresse, mes sœurs. Disons avec les disciples de N. S.: «Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.» Et alors il s'élèvera dans nos âmes, ce bon maître, il dira aux vents de se taire, aux flots de se calmer, et nous retournerons de nouveau à la paix et au silence de notre vie ordinaire.

* * *

Frailty, thy name is woman. Et c'est ta grâce, cette fragilité, oh femme! Et Dieu te tiendra compte de toutes les douleurs qu'elle te cause, de toutes les faiblesses de ton cœur aimant jusqu'à la tombe, confiant malgré toutes les trahisons, passionné malgré des épreuves faites pour glacer la passion jusque dans ses racines. Ne crains pas ta faiblesse, réfugie-toi en elle comme dans un manteau. Elle est ta sauvegarde et ton bouclier, elle sera ta meilleure médiatrice devant le trône de Celui qui se laissait baigner les pieds par la pécheresse Madeleine; ne te défie que de ta force, femme, car celle-là ne t'appartient pas. C'est l'orgueil, qui te l'inspire; en t'appuyant sur elle, c'est sur un roseau brisé

que tu t'appuies. Ta main en sera cruellement blessée. Celui qui n'est venu que pour prendre sur lui le fardeau de nos faiblesses ne viendra pas t'aider, à toi qui te dis forte.

* * *

« C'est par l'enfantement que les femmes seront sauvées », dit l'Apôtre. Sont-ce quelques heures de souffrance, suivies d'une si grande joie qui suffiront à l'œuvre du salut? Certes non. C'est l'enfantement de cet amour immense, comparable seulement à l'amour de Dieu pour les hommes, qui les élève au-dessus de toutes les vanités, de toutes les faiblesses, de toutes les puérilités de leur nature. C'est par cet amour qui ne peut naître que dans le sein d'une femme et qui par elle se répand sur l'espèce humaine entière, que la nature de la femme s'est épurée, qu'elle est devenue sainte et digne des hommages de l'humanité entière. Voilà pourquoi toute nation susceptible de perfectionnement, toute nation qui a de l'avenir, a de tout temps voué un culte de respect et de protection à la femme. C'est par la courtoisie pour les femmes, que la chevalerie, cette grande institution du moyen-âge, se distinguait de tout ce qui l'entourait. Le mépris, la grossièreté, le dédain envers les femmes sont toujours un signe de barbarie. Les nations qui y persistent ne peuvent se soutenir; celles qui y retombent sont bien près de leur chute.

* * *

Femmes! femmes! pourquoi-êtes vous nées? Pour aimer, pour souffrir et pour expier!

La devise de sainte Thérèse était: « Souffrir et mourir ». Il faut sous-entendre le mot « Dieu ». Souffrir pour Dieu ou mourir pour Dieu. Souffrir pour ce qu'on aime ou mourir pour ce qu'on aime. C'est bien la devise d'une âme passionnée. Car qui dit aimer, dit souffrir; qui dit cesser d'aimer, dit mourir.

* * *

Il y a des êtres pour lesquels tout est amertume dans ce monde. Honneurs, succès, richesses, tout tourne à mal pour eux, tout fruit devient cendres, toute saveur absinthe, toute fleur épine. Des étourderies de jeunesse, des fautes si légères, qu'elles ne sillonneraient même pas de la plus faible ride, le courant de toute autre existence, ont pour la leur des résultats si inattendus, si funestes, si tragiques, que leur destinée intime en est bouleversée. Pour ces privilégiés du malheur, les affections les plus naturelles se détériorent, les sentiments les plus simples et les plus humains s'altèrent; tout est catastrophe, tout est fatalité.

Jusqu'à quand, jusqu'à quand, mon Dieu! s'écrient-ils, quand leur dernier espoir se brise, leur dernière affection tombe morte ou pétrifiée à leurs pieds. C'est le moment critique, pauvres âmes délaissées. Tenez votre cœur à deux mains pour le garder de tout murmure. Sondez votre cœur et vos reins, selon l'expression du psalmiste; pénétrez jusqu'au fond de votre intérieur. Remontez à la source et au commencement

de vos maux, et voyez si vous ne trouvez pas dans cette ténébreuse caverne de pensées et de désirs le motif ou la consolation de vos infortunes. Le motif dans quelque erreur secrète de votre jugement, dans quelque exagération de votre sensibilité, dans quelques-unes de ces nombreuses idolâtries de l'imagination devant lesquelles l'image du vrai Dieu a dû s'effacer. La consolation sera la conviction qui naîtra de cet examen impartial de votre passé. Elle vous assurera que la faculté de souffrir intensivement n'est pas accordée en vain, que cette faculté n'est dévolue qu'aux natures assez puissantes pour comprendre les souffrances du génie ou du matyre. Bénissez-les donc, ces peines qui sanctifient une existence qui sans elles se serait écoulée frivole et factice, comme les minces jets d'eau faits pour briller devant quelques oisifs et rafraîchir quelques vases de fleurs écloses le matin et fanées le soir. Bénissez-les, mes sœurs; car, comme le nilomètre de l'ancienne Égypte, elles témoignent de la hauteur à laquelle vous êtes parvenues, et font preuve de la susceptibilité de votre conscience, et de la délicatesse de votre sens moral. Bénissez-les, mais gardez-vous de vous y complaire. Prenez à tâche, à mesure que vous avancez dans la vie, de raffermir vos nerfs et de retremper votre courage. Combattez l'abattement de la lassitude qui s'empare de nous après ces luttes inégales contre l'existence et ses fatalités; surtout ne tombez pas dans le travers de ces plaintes et de ces lamentations qui ne servent qu'à vous énerver vous-mêmes et lasser la pitié des autres. Sachez renfermer vos douleurs dans le sanctuaire le plus secret de votre âme. Parez-en le péristyle de fleurs,

transformez vos gémissements en encens de la prière, et que vos larmes servent d'eau lustrale pour arroser le sacrifice, que vous apporterez ainsi à ce miséricordieux Seigneur qui ne demande qu'un esprit humble et un cœur contrit.

* * *

Seigneur et Sauveur ! nous vous offrons nos douleurs, nos afflictions et les mille souffrances auxquelles il vous a plu d'assujettir notre fragilité. Sanctifiez toutes ces peines provenant autant de la délibilité de nos corps que des passions et de la susceptibilité de notre cœur, autant de la délicatesse de nos organes physiques que de l'irritabilité de nos sens intellectuels. Vous qui appelez à vous tous ceux qui souffrent, ne nous rejetez pas, nous faibles créatures sur le front desquelles vous avez imprimé le grand sceau de la maternité. Sur nos lits de douleurs, dans les angoisses de nos enfantements, dans les tribulations de notre vie domestique, dans toutes ces mille déceptions, ces mille humiliations par lesquelles nous expions les erreurs de notre vanité et de notre crédule confiance, venez à notre secours, Dieu miséricordieux, conservez intacte en nous la foi en votre présence, l'espoir en votre amour.

* * *

L'amour appartient à tous les âges. La jeunesse le veut brillant de joie ou trmepé de larmes, passionné et pourtant volage; heureux ou malheureux, il est toujours

fêté, toujours accueilli. L'âge mûr le voudrait sensé, rassis, content des miettes qu'on lui accorde, n'entravant aucune des graves occupations, et n'usant jamais des ailes qu'on lui laisse comme ornement pour s'élever plus haut que le toit domestique qui doit l'abriter. La vieillesse aussi se cramponne à lui. Elle voudrait de sa force pour suppléer à la faiblesse, elle voudrait de son sourire pour dorer ses rides, et du doux son de sa voix pour endormir les douleurs de ses infirmités. En vain! il leur échappe à tous, enlevant à la jeunesse ses illusions, à l'age mûr sa confiance, à la vieillesse sa dernière consolation. Il leur échappe à tous, parce qu'aucun n'a connu la formule magique qui seule peut le retenir.

* * *

L'amour n'est pas un sentiment, c'est une force, une vertu.

* * *

L'amour terrestre n'est qu'une émanation de l'amour céleste. Pour le rendre invulnérable aux atteintes de la faiblesse humaine, il faut le replonger dans les eaux de sa source. Ce n'est qu'après ce baptême qu'il est durable et éternel.

* * *

Le cœur de la femme ne peut cesser d'aimer que quand il a cessé de battre. Ceux auxquels la mort enlève prématurément les objets de leur affection terrestre, savent rarement leur conserver un amour sans partage.

A leur souvenir se mêle ordinairement quelque réalité qui en altère la pureté; et la fidélité est une vertu qui se pratique plus rarement même qu'on ne le suppose.

* * *

L'amour est unique dans son essence comme dans son caractère. Il n'y a que ses expressions qui sont multipliées et variées.

* * *

L'amour terrestre est passager parce qu'il est égoïste. Otez-lui son égoïsme et il devient inébranlable comme la foi.

* * *

L'homme, peut-il se dépouiller de son égoïsme ici bas? Sans doute, il n'a qu'à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit. Le moi n'a plus de place dans un tel être rempli d'un tel amour. Aimer Dieu et son prochain comme soi-même, c'est remplir la loi et les prophètes, nous a dit notre législateur et notre prophète. Tout le christianisme est contenu dans ce précepte.

* * *

Une femme, pour être vraie, devrait rester dans les attributions de son sexe. Ce sont celles des devoirs de la famille. Leur étendue est assez vaste pour rem-

plir son temps et satisfaire à toutes les aspirations de son âme. Les malheureuses seules, auxquelles le sort a refusé ces occupations naturelles, ont le droit de s'en créer d'autres. Elles seules peuvent le faire sans remords. Mais tout en se livrant au travail de la pensée, qu'elles se gardent de renier leur sexe et leur véritable vocation. Qu'elles ne permettent jamais aux illusions détruites, aux espérances déçues, à ce vide désolant, à ce sentiment déchirant d'isolement, qui rendent les pensées si tristes et les larmes si amères, qu'elles ne permettent jamais à leur jeunesse sans joie et à leur vieillesse sans consolation, de pervertir leurs principes, de tremper leur plume dans le fiel et la rancune. Qu'elles aient le courage de se dire qu'elles ne sont que des exceptions dont la douloureuse existence ne fait que prouver la règle, et qu'elles se gardent de séduire celles qui marchent dans la vie ordinaire par le faux semblant d'une indépendance dont aucune femme n'est capable de jouir, par des aspirations de gloire et de renommée qui ne peuvent jamais remplacer l'humble bonheur de la famille.

* * *

La place de la femme est dans le gynécée, au foyer de famille, dans le sein des affections domestiques. Son influence doit se borner au cœur des siens, au conseil intime de la famille. Là elle peut régner absolue si elle en a le pouvoir et la volonté, à condition pourtant que sa puissance demeure occulte et ne soit basée que sur l'amour, la douceur et un esprit d'ordre et de justice.

Toute gloire et toute renommée extérieure doivent lui rester étrangères. Ce n'est qu'en restant ignorée du monde extérieur qu'elle peut conserver le repos de sa conscience, et cette auréole de pureté et de sérénité qui est son charme le plus séduisant et le plus durable. Ce n'est que sous l'ombre du toit domestique qu'elle peut remplir la mission de sa maternité, l'œuvre de paix et d'amour, qui lui a été confiée.

* * *

En daignant s'incarner dans le sein d'une femme, N. S. a enseigné aux femmes leur véritable vocation et leur vraie valeur. C'est celle de concilier les principes hétérogènes de la nature humaine, de réunir l'élément terrestre à l'élément divin, de savoir élever l'amour de la créature jusqu'à celui du Créateur. Je vous salue Marie, pleine de grâce, dont la pureté, l'humilité et la ferveur sont parvenues à amalgamer dans votre sein les deux substances les plus contraires: celle de l'homme et celle de Dieu.

Faites que nous puissions imiter votre chaste exemple. Mère du Seigneur, souveraine de nos âmes, enseignez-nous les leçons de votre humilité, de votre obéissance et de votre amour. *Mater dolorosa!* élevez nos cœurs vers la croix de votre divin Fils, apparaissez à nos yeux, non dans la gloire de votre assomption, mais torturée par les instruments de son supplice, transpercée par la lance qui l'avait percé, et pourtant humblement résignée à lui survivre, puisque telle était sa volonté. O Marie, servante et mère du Seigneur! versez dans nos cœurs

ulcérés une goutte de votre foi, un seul rayon de cette abnégation de vous-même qui vous a rendue digne d'être appelée la reine des anges et le modèle des saints.

* * *

Est-ce à moi, pécheresse, de reculer devant une expiation quelconque, moi sur laquelle la main de Dieu s'est appesantie dans sa colère, ne serai-je pas trop heureuse s'il m'est permis d'expier dans cette vie par les plus affreux tourments ce qui nécessiterait des existences d'expiation au delà de la mort? Mon Dieu, ne m'épargnez pas et que mes souffrances comptent plus pour le salut de mon pauvre enfant que pour le mien.

* * *

L'inconvénient de la solitude est de nous occuper trop exclusivement de nous-mêmes. Quand même cette occupation n'aurait pour but que notre perfectionnement, elle est dangereuse en tant qu'elle n'a pour but que notre propre individu. Ne penser qu'à soi, passer sa vie à se scruter et à s'écouter, quand ce ne serait que pour se trouver des défauts, me paraît un mauvais moyen de parvenir à ce détachement de nous-mêmes, qu'il nous est enjoint de pratiquer. Une seule heure, vouée franchement et sans réticence au service de son prochain, vaut mieux à mon avis que des journées passées à s'observer sous le microscope.

* * *

Combien le temps perdu nous laisse d'amers et irrémédiables regrets! Combien nous nous rappelons quand il est trop tard, tout ce que ce temps aurait pu nous fournir d'utiles expériences, de graves et sévères leçons, de profondes et hautes connaissances des hommes et des choses, si nous avions voulu seulement le mettre à profit! Et à quelles futilités, dans quelles conversations oiseuses, à quels riens, et souvent bien pires que des riens, n'avons-nous pas gaspillé cette parcelle d'éternité que Notre Père, dans sa sollicitude, nous avait accordée comme préparation à notre retour vers lui. Et si à ces regrets déjà si poignants, se mêle le souvenir des hautes intelligences, des sages vertueux que nous avions le bonheur de compter parmi nos amis et nos proches, et dont nous avons négligé le commerce, peut-être les avis et les exemples, combien nos regrets s'augmentent de tout le désespoir du remords. Quand, fatiguées de notre course désordonnée à travers la vie, à la recherche de cette ombre d'un rêve: le plaisir, nous nous arrêtons enfin et nous nous avouons que nos recherches ont été aussi vaines que leur objet; alors un vague murmure comme d'eaux profondes et de sombres forêts, s'élève autour de nous, — ce sont les voix de notre passé, — et alors seulement nous voyons clairement les difficultés, les dangers, les angoisses qui hérissent la route qui nous reste à parcourir. Nous nous retournons vers ceux qui auraient pu, d'un enseignement de leur expérience, d'un mot de leur amour, d'un conseil de leur sagesse nous les aplanir! Le temps a fui et les a emportés sur ses ailes. Leur bouche est muette et nos questions restent sans réponses. Heureux si leur esprit

plane encore sur nous; heureux si le souvenir de leurs vertus trouve de l'écho dans nos âmes.

* * *

Monotonie de la solitude, emportez-moi dans le courant imperceptible de vos eaux stagnantes. Seigneur! calmez l'effervescence de mon imagination et de mes affections comme vous avez daigné calmer celle de mes sens.

* * *

Seigneur, mon Dieu, est-ce bien, est-ce mal ce désir de solitude qui augmente avec les années? Et n'est-ce pas pécher contre le prochain que de souffrir si mal les ennuis qu'il cause?

* * *

Mal parler du prochain: Satan calomnia ses compagnons devant le Seigneur même. Dans cette solitude, combien il est difficile de se défaire des mauvaises habitudes du monde. Et cependant voilà une femme qui y appartient, dont la patrie est le pays de toutes les frivolités de l'esprit, et celle-là a su se préserver, se garder pure de ce péché. Seigneur en toute humilité, je me prosterne devant vous et vous demande de purifier mon cœur de cette goutte de fiel.

* * *

16 Avril 1845. Hier fête de la résurrection, la plus

belle, la plus consolante de toutes, passée dans la dissipation et l'oisiveté. Sans doute les gens du monde appelleront cette dissipation de la solitude; non pas; l'esprit était dissipé et distrait, et cela revient au même.

Mon Dieu, si cette faiblesse et cet anéantissement que je sens souvent, est un avant-coureur du jour de ma délivrance, faites qu'avant de quitter ce monde de fatigue, je voie le sort de ceux que j'aime assuré.

* * *

Mon Dieu, que l'isolement de la pensée est triste! et qu'il est fatigant ce travail incessant de l'imagination sans but et sans partage, où les idées se refoulent sur elles-mêmes, se heurtent, se contredisent, et n'ont aucun arbitre pour les mettre d'accord. Que celles qui sont condamnées à l'isolement d'esprit, prient le Seigneur de l'accepter comme un sacrifice, ou plutôt comme une légère expiation de toutes les dissipations et des vanités dont leur jeunesse a été remplie; qu'elles prient d'éloigner le murmure de leur cœur et l'orgueil de leur esprit. Et pourquoi ne pouvons-nous nous contenter de n'être que de simples femmes, et à quoi bon vouloir pénétrer plus avant dans les secrets de la science et de la philosophie, que les compagnes qui nous entourent? Celles-là se contentent et sont à l'aise dans l'étroite sphère de leurs devoirs domestiques. Pourquoi ne le serions-nous pas comme elles? Seigneur! inspirez-nous l'humilité et la simplicité qui conviennent à des servantes de votre maison. Que nous soyons trop heureuses d'être employées sans salaire aux rudes

travaux de l'abnégation et de la pénitence! Ne devons-nous pas compter l'honneur d'être seulement souffertes dans cette maison, nous qui ne sommes pas dignes d'en approcher, souillées que nous sommes par les passions et les égarements de ce monde qui nous disputent encore à votre service? — Seigneur, ayez compassion de moi, n'écoutez pas les murmures de ma chair; car c'est la chair qui se plaint de ce que, manquant d'aliments extérieurs, l'esprit la dévore en se dévorant lui-même. Père éternel, mon père à moi, parlez-moi, enseignez-moi, remplissez le vide de mon cœur et remplacez par votre présence tout ce qu'il vous a plu de m'ôter.

* * *

17. Le soir, *discussion trop animée.* Que le calme est encore loin, et que de passions terrestres encore dans le cœur! Seigneur, anéantissez tout ce qui n'est pas vous dans mon âme, que j'aime en vous et par vous, et que toutes les vanités de ce monde se taisent et que vous soyez seul écouté.

* * *

18. Calme plat. Que c'est bon ce pain quotidien que me donne mon père. J'ai lu un traité de morale tellement beau et tellement consolant que c'est comme s'il avait pensé à moi en l'écrivant. Et puis le commentaire sur le mal, où il déduit que les vertus des pères expient les péchés des enfants. Seigneur! comptez les vertus de ce saint à son petit-fils; qu'elles effacent les

erreurs de sa fougueuse jeunesse et que j'expie seule les fautes de ma vie et de ma race.

* * *

D'être arraché de ses occupations ordinaires par la visite et le bavardage de personnes nulles ou ennuyeuses, est un des plus grands tourments de la vie du monde. Et pourtant il faudrait s'y résigner avec plus de bonne grâce qu'on ne le fait en général. Il faudrait que l'exercice de patience et d'abnégation, que les tribulations nécessitent, suffît de reste pour racheter leur ennui. Si l'amour du prochain se mêlait, comme il devrait le faire, à toutes les actions de notre existence, ces visites importunes cesseraient de nous donner de l'humeur et nous profiteraient davantage.

* * *

Une journée de distractions et de cartes. Mieux vaut jouer que de médire. Mon Dieu, sanctifiez même les moyens frivoles, qui empêchent des fautes graves.

* * *

Demandons à Dieu de sanctifier jusqu'aux croix que les bienséances nous imposent. Demandons-lui de les accepter comme si elles étaient volontaires et rendons-les telles en accomplissant de bonne grâce toutes ces

minuties qui paraissent puériles, mais qui scandaliseraient le prochain si on les omettait.

* * *

Je suis calme et c'est votre grâce qui me donne ces moments de paix, ou bien n'est-ce qu'une tentation, qu'une fausse sécurité pour endormir ma vigilance. Mon Dieu, enseignez-moi à reconnaître le vrai du faux et à me défier de mes propres forces.

Achevé la traduction de la *Liturgie*, celle du *Monde primordial* et de la chute. Mon Dieu, combien mon père m'est présent, et comme tout l'amour qu'il explique avec tant de conviction me rappelle l'immense tendresse qu'il avait pour moi! Et comme je la lui rendais mal et peu.

* * *

Les jours se suivent dans la solitude et se ressemblent comme les gouttes d'eau qui tombent de la voûte d'une caverne. Et cependant en analysant ces gouttes, chacune d'elles renferme son insecte microscopique, particulier à ses parcelles chimiques qui n'appartiennent qu'à elle. De même ces journées en apparence si monotones, ont des portions de fiel, des ingrédients de chagrin et des couleurs de deuil qui leur sont propres. Comme les gouttes d'eau tombent une à une sur la pierre de la roche, la creusent lentement et se forment leur lit, ainsi les jours passant sans relâche minent

doucement la trame épaisse de cette matière terrestre et nous préparent à l'Eternité.

* * *

Quand on a beaucoup souffert moralement, les souffrances physiques deviennent presque insensibles. Il ne m'entre plus dans la tête de me plaindre et la santé me paraît être un état impossible. Seigneur, faites que je sois aussi résignée aux douleurs de l'âme que je le suis à celles du corps. — Toujours le même péché d'irritation contre celui qui me persécute. Mon Dieu, faites que je puisse pardonner sans réticence et que les nouvelles offenses passent inaperçues sur moi. Mon Dieu, faites que j'oublie ce *moi* misérable et que je ne songe qu'à vous et aux autres. Seigneur, remplacez ma volonté par la vôtre, et que je n'aie d'autre désir, d'autre souhait que ceux de votre service et de votre gloire.

* * *

Beaucoup de visites et d'honneurs selon le monde, beaucoup de peines et de tribulations dans mon intérieur.

* * *

Apprenez-nous le silence, Seigneur! Non pas le silence des lèvres, mais celui de l'imagination. Nos pensées sont souvent comme les cordes d'une harpe éolienne. Ce sont tantôt les vents du ciel, tantôt les brises du monde qui les ébranlent. Tantôt c'est une harmonie

vague et suave, tantôt ce sont des accords disjoints et sans harmonie. A côté du son grave de la prière, le cri aigu de la douleur, cri des illusions perdues, des affections terrestres, des vaines espérances et des terreurs plus vaines encore. Seigneur! que tout se taise devant vous et que vous seul nous parliez.

* * *

La gaîté qu'on ne partage pas augmente la tristesse qu'on éprouve. Elle l'inspire même parfois; comme deux accords parfaits en eux-mêmes qui, en s'entrechoquant sans préparation, produisent une dissonance pénible.

* * *

La grande difficulté du salut dans la sphère du monde, c'est qu'il doit se faire en cachette, en dépit et à part de la vie ordinaire qu'on mène. On doit y travailler en secret mystérieusement, comme à quelque œuvre honteuse et réprouvée. Toutes les conversations, même les plus innocentes, vous éloignent de ce sujet qui pourtant est le seul vraiment intéressant, le seul dont le but soit digne des efforts et des désirs de l'âme. Pour vous recueillir, vous devez feindre quelque occupation mondaine ou domestique, sous peine d'entrer dans des controverses éternelles, ou de voir les sentiments les plus intimes de votre cœur, les principes les plus inaltérables de votre vie livrés à des plaisanteries profanes et bafoués par ceux-là mêmes qui portent le nom de chrétiens.

* * *

Les maladies du corps, les peines de l'âme, les regrets du passé, les craintes de l'avenir, voilà ce qui remplit d'ordinaire l'existence des femmes, une fois l'effervescence de la jeunesse passée. Qu'elles s'y résignent. Qu'elles se couronnent d'épines et embrassent la voie austère de la croix sans murmure. Pourvu qu'elles ne perdent pas de vue le phare de leur salut, tous ces orages ne les éloignent pas du port.

* * *

Quand j'étais jeune, je voulais convertir tout ce que j'aimais à mes opinions et à ma foi. Maintenant que cette foi s'est raffermie par le temps et l'expérience, la manie du prosélytisme m'est tout-à-fait passé, et je ne parle plus des saints mystères qui m'occupent qu'avec ceux qui les comprennent et partagent au moins le fond de ma pensée. Dieu saura fructifier sa semence sans mes vains efforts, efforts qui n'aboutissaient qu'à m'irriter, et ne faisaient que donner des armes à mes adversaires. Le véritable prosélytisme, c'est l'exemple.

Gardons-nous de rendre notre cause ridicule ou désagréable en la prêchant à tort et à travers. Rappelons-nous que le Souverain que nous servons, est tellement grand, tellement omniscient, qu'il sait tout.

* * *

Il n'y a pas deux individus, auxquels le joug de la vie pèse également. Cette inégalité provient des qualités et des défauts que les hommes apportent avec eux

en naissant. Cette inégalité se fait doublement sentir dans la destinée des femmes, car outre le caractère plus ou moins rétif ou pliant qui leur est propre, elles sont encore assujetties à celui des êtres auxquels la nature, la société ou leurs affections les soumettent. Qu'elles prennent leur mal en patience pourtant; jamais la nature n'est marâtre, jamais la Providence n'est injuste. Dans tous les maux et tous les biens, il y a des compensations occultes qui échappent à notre pauvre jugement; mais qui n'en sont pas moins réelles, et qui nous font supporter ce qui, sans elles serait insupportable. Aussi les plus heureuses d'entre nous ne sont pas celles que le monde honore de son envie, ni les plus malheureuses celles à qui il prodigue sa pitié.

* * *

Le joug du monde est pesant, dites-vous, mes sœurs. Il est plein d'épines cachées, de chagrins secrets et de mystères douloureux. Eh mon Dieu! oui, il est pesant, qui le sait mieux que celle qu'il a tenue si longtemps courbée sous son poids? Rejetez-le donc puisqu'il ensanglante sans miséricorde votre peau délicate, qu'il abaisse jusqu'à la terre vos fronts qui devaient, dans leur candide pureté, s'élever vers le ciel. Il y a un autre joug, qui vous blessera moins, qui humiliera moins les délicates susceptibilités de votre nature. C'est le joug que la miséricorde divine impose à vos frêles et imparfaites natures.

* * *

Les steppes de l'Ukraine sont arrosées de loin en loin par de petites rivières, encaissées d'ordinaire dans des ravins plus ou moins profonds, dont les bords, appelés dans le pays « stenka » (des murs) sont plus ou moins fleuris et boisés d'arbustes ou de buissons que l'aridité des steppes relègue dans ces enfoncements riants et humides. Quand ces filets d'eau arrivent à quelques endroits où le ravin, élargi par un accident de terrain, leur présente un bassin convenable, ils s'étendent, et les habitants, profitant de cet avantage naturel, construisent d'abord une digue assez forte pour les y retenir. Ainsi se forment ces étangs, une des physionomies particulières du pays. Ces étangs tranquilles dans les eaux calmes desquels se mirent toute cette masse de fraîche verdure, toute cette mer de fleurs parfumées, et se réfléchit le ciel doux et pâle; autour desquels se groupent les cabanes des paysans avec leurs enclos et leurs jardinets; sur la digue desquels le constant moulin tourne sa roue monotone, et où les commères de l'endroit viennent puiser leur eau, laver leurs hardes et se raconter le soir, en rappelant leurs enfants s'ébattant dans l'onde, tous les caquets de l'endroit. Que par quelque accident cependant, soit fonte trop subite des neiges ou manque de réparation nécessaire, la digue se rompe subitement, alors quelle calamité et quelle désolation! Voilà toute cette masse d'eau accumulée avec tant de soins, qui se précipite en grondant; le paisible étang, devenu tout à coup torrent impétueux, emporte moulins et arbres et cabanes; en peu d'heures voilà ce bassin si frais et si limpide transformé en vase immonde; en peu de mois, au lieu du poisson scintillant

et bondissant au soleil, la grenouille coasse dans l'herbe malsaine du marais, et les petits enfants demandent en pleurant à leurs mères où donc ils pourront baigner leurs membres fatigués et poudreux. — C'est ainsi de la vie.

Elle court bruyante et variée à travers les ravins variés de l'existence. Puis si fatiguée, lasse de mille obstacles, de mille chagrins qu'elle a éprouvés, elle parvient à atteindre quelque rivage, où elle croit pouvoir se reposer, elle s'y arrête; bientôt le sort l'y fixe et l'y emprisonne, moitié de gré, moitié de force. A quoi bon se roidir contre ce qui lui paraît inévitable? N'a-t-elle pas laissé tout ce qu'elle aimait derrière elle? Elle se laisse donc complètement endormir et succombe avec une espèce de bien-être à la léthargie, qui s'empare d'elle. Heureuse si aucun orage, aucun souvenir trop vif et trop poignant ne vient rompre cette digue qui ne la contient que tant que sa volonté acquiesce à ce repos. Heureuse si quelque choc électrique, la tirant subitement du sommeil, ne lui rappelle tout ce que ses belles années lui promettaient, tout ce qu'elle était, tout ce qu'elle devait devenir et tout ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle ne sera jamais; les trésors immenses d'affection, d'amour, d'avenir qu'elle possédait, et qui tous ont disparu, dont elle n'a rien su conserver. Heureuse si alors, désespérée et en démence, elle ne se précipite hors des limites que la miséricorde divine elle-même lui a assignées pour se perdre plus loin dans quelque précipice sans fond ou quelque marécage fangeux. Prions, mes sœurs; demandons de nous mettre en garde contre ces tentations du passé. A un certain âge et dans certaines

circonstances, elles sont plus difficiles à repousser que celles du présent et de l'avenir.

* * *

Que le passage des années laisse de tristes lacunes dans la vie! Quand l'anniversaire de cette naissance qui a tiré notre âme de ces ténèbres que nous appelons néant, faute de pouvoir approfondir les éléments dont elles sont composées; quand les anniversaires de ces naissances reviennent avec leurs souvenirs de joie et de douleur, quel est l'homme, la femme surtout, qui voudrait recommencer cette longue série d'années, même au prix de la beauté, des plaisirs et des passions qu'elles nous ont enlevés?

* * *

Aux approches de la vieillesse, aucune joie ne nous arrive sans un mélange de douleur. Le spectre du passé, comme la momie dans les festins des anciens Égyptiens, vient avec ses lugubres avertissements se placer entre nous et le bonheur, et le sourire de nos lèvres est toujours baigné des larmes de notre cœur. Ce n'est pas de même avec la douleur; celle-là à notre âge ne se couronne plus de roses, et les souvenirs qu'elle évoque, soit de joie, soit de tristesse, ne font qu'augmenter son intensité.

* * *

On croit, on aime, on vit.
On doute, on nie, on meurt.

* * *

Le bonheur de nos plus chers amis est rarement sans une pointe qui nous blesse.

* * *

Les jours et les mois passent sans égard aux passions et aux inquiétudes humaines. Impassible comme la justice du Dieu, le temps traverse le siècle. Et quel est l'être créé qui puisse arrêter son cours!

* * *

Quels tristes jours que ceux qui nous ramènent au passé, qui font revivre malgré nous tous les souvenirs de notre existence, qui nous présentent dans leur magique miroir les faits, non pas tels qu'ils étaient réellement, non pas avec l'aloi du mal qui s'attache à tous les biens du monde, mais entourés du prestige que l'imaginatin prête à tout ce qui a été et n'est plus. Tristes, tristes époques, que ces anniversaires de bonheurs évanouis, d'affections détruites, de saintes amours recouvertes par la tombe.

* * *

Le sang impose des liens; l'adoption les choisit.

* * *

Les femmes de la race slave en général sont douées d'un véritable instinct d'élégance et de distinction. Cet instinct qui chez quelques-unes de nos sœurs dégénère en afféterie et en mignardise, se conserve pur et vrai chez la plupart de mes compatriotes. Indolentes et fières, mélancoliques et tendres malgré la pointe d'ironie qui donne du trait à leur esprit, la dignité et la réserve naturelles à leur caractère les préserve d'ordinaire de coquetteries banales et trop évidentes qui déparent souvent les charmes de leurs voisines. Si elles sont souvent despotes et arbitraires dans l'empire qu'elles exercent sur les hommes, elles sont rarement flatteuses et intrigantes. Caressantes et enjouées entre elles, elles savent se tenir sur la réserve avec leurs adorateurs, et mesurent avec une grande exactitude l'intimité qu'elles accordent sur le degré d'affection qu'on leur témoigne. Je suis loin d'absoudre ces frêles et grâcieuses créatures des défauts de vanité et de coquetterie inhérents à leur sexe. Au contraire, qu'elles en aient plus même que leur part naturelle; je dois même avouer peut-être à ma honte, que pourvu que ces péchés mignons soient subordonnés aux bonnes mœurs et à des principes bien arrêtés, je les trouve un attrait plutôt qu'un travers; je maintiens seulement que peu de mes charmantes compatriotes dépassent dans leur désir de plaire et d'être admirées les limites que leur imposent la décence et le bon goût. Quand l'affectation s'empare d'elles, ce qui n'arrive malheureusement que trop souvent, elles prennent ordinairement un caractère sérieux et languissant; ou elles veulent paraître blasées sur toutes choses ou indifférentes à toute émotion, ou elles se

mettent à jouer le rôle insupportable de victimes de la tyrannie des hommes, et d'infortunées sacrifiées à leur despotisme. Ces prétentions leur vont particulièrement mal ; car certes dans aucune partie du monde les femmes ne jouissent d'autant de droits et de priviléges qu'en Russie. Egales en tout point aux hommes devant la loi, leur étant, généralement parlant, supérieures en esprit et en culture, ce bon sens dont Dieu les a douées, la souplesse de leur carractère et les charmes attrayants de leur extérieure et de leurs manières, leur assurent une influence qui est presque suprême et n'est surpassée nulle part. Le mot *d'uxorious* que les Anglais emploient quelquefois, pourrait servir de devise à la plupart des époux de la Russie.

* * *

Ce n'est pas un fol amour qui doit guider le choix dans le mariage ; mais bien une conformité de goûts, une affection sérieuse et basée sur l'estime. La femme doit craindre pour savoir obéir.

* * *

L'état du mariage est le seul qui convienne à une femme dans notre société. Seigneur, envoyez-lui un guide et un protecteur qui saura affermir le germe de ses vertus et étouffer celui de ses vices. Mon Dieu, par les souffrances de votre fidèle serviteur, par ses longs travaux dans votre service, par la pureté inaltérable de sa vie, par sa confiance en vous, qu'aucune vicissitude,

qu'aucun malheur n'a jamais su ébranler, prenez sa dernière descendante en pitié et en miséricorde. Je ne vous implore pas pour moi; que le reste de mes jours se passe dans les douleurs et les infirmités, mais daignez décider de son sort. Seigneur, je le remets entre vos mains.

* * *

Seigneur, mon Dieu, s'il plaît à votre clémence, ne m'enlevez pas aux douleurs de cette vie avant que je n'aie la possibilité de pourvoir au sort des êtres qui me sont chers. Aidez-moi à supporter mon fardeau, vous qui avez pris nos maux sur vous, qui vous êtes chargé de nos infirmités. La vie est pesante; et cependant si vile que je sois, si imperceptible dans la grandeur de vos œuvres, je suis pourtant la providence d'autres atômes dont, sans moi, l'existence serait malheureuse. Mon Dieu, conservez-moi pour eux et inspirez-moi dans mes affaires temporelles le parti le plus généreux et le plus sage.

* * *

Mon Dieu, fortifiez-moi contre les impatiences de ma nature. Depuis de longues années l'incertitude paraît être la tribulation que vous m'infligez de préférence, sans doute pour corriger l'impatience, ce défaut proéminent de mon caractère. Et ce défaut existe toujours. Quelques misérables intérêts de fortune et de position m'impatientent et m'importunent plus que le grand intérêt de mon salut et de votre faveur. Seigneur,

inspirez-nous l'humanité, la douceur et la patience, les trois vertus cardinales des femmes.

* * *

Où êtes-vous, mon bien aimé, fils de mes entrailles, de mes affections, mon premier-né, mon meilleur ami? Reposez-vous dans quelque lieu à part jusqu'au dernier jour, ou bien êtes-vous rentré dans cette triste vie pour achever votre pèlerinage? Où que vous soyez, vous êtes toujours vivant dans mon cœur, et mes ardentes prières vous poursuivent partout. Mon Dieu, recevez-le dans votre miséricorde. — Depuis quelque temps un pressentiment me dit qu'il est heureux là où il est. Mon Dieu, où qu'il soit, protégez-le. Que mes larmes lui soient une fontaine de délices, que mes gémissements et ma longue douleur tournent pour lui en repos et en bonheur. Il était bon, Seigneur, mais il était faible, et vous, père tendre, vous l'avez repris de crainte que sa faiblesse ne l'entraîne dans la voie de la perdition. Seigneur, ayez pitié de son meurtrier, car il ne savait ce qu'il faisait, que sa punition serve à son expiation, et que cette expiation se termine avec sa vie.

* * *

Seigneur, veillez et consolez ceux que je laisse après moi. Faites que le lien d'affection bien faible et bien précaire soit consolidé par ma perte, et qu'en pensant à moi, l'ange de paix et de charité remplisse leurs cœurs d'affection l'un envers l'autre.

* * *

Seigneur, vous m'avez fait de grandes grâces. Soyez béni, Seigneur. Une fois ces événements accomplis, vous plairait-il d'achever mon pèlerinage dans cette vie? Les forces me manquent, mon Dieu, et je sens que mon âme succombe sous le poids que vous lui avez imposé. Que votre volonté soit faite cependant en toutes choses, et si vous me réservez d'autres épreuves, ainsi soit-il. Vous devez savoir mieux que moi ce qui m'est salutaire. Cependant, Seigneur, je suis bien lasse et voudrais me reposer.

Achevez ma cure, Seigneur, rendez-moi la santé en autant qu'elle est nécessaire aux miens. Conservez-moi mes souffrances en autant qu'elles servent à mortifier mes sens et à me détacher de la terre.

Quel désir ardent de le retrouver, mon pauvre enfant. Quelle *Sehnsucht nach Dir*![1] Seigneur, jusqu'à quand? Seigneur, délivrez-moi de ce corps de mort, et cependant si pour votre plus grande gloire, si pour propager les idées de mon père, ma vie et ma plume sont nécessaires, soutenez-moi. Mais daignez, mon guide et mon Sauveur, m'indiquer avec précision la voie dans laquelle vous voulez que je marche. Je suis prête à tout . . . ; inspirez ceux qui m'entourent du même esprit, inspirez-les de votre sainte volonté et dirigez-nous ensuite comme il vous plaira.

* * *

Il y a des personnes pour qui un bienfait est une raison pour en exiger d'autres, et qui paraissent croire que ce sont les bienfaiteurs et non les obligés qui doivent

[1] Quelle aspiration douloureuse vers lui!

être reconnaissants. J'en connais qui pour me persuader de leur accorder telle ou telle grâce impossible, s'appuyaient avec amertume sur celle que je leur avais déjà faite.

* * *

Il faut de la grandeur pour pouvoir accepter sans humilité ni orgueil des obligations quelconques. Il faut avoir en soi la conscience que dans des circonstances données on serait capable de les imposer.

* * *

Encore une année d'écoulée, Dieu du temps et de l'éternité. Elle est retournée à sa source, sans profit pour moi, pauvre pécheresse? Qui le dira? Qui sait les progrès de l'esprit? Il souffle où il veut, et personne ne sait d'où il vient, ni où il va. Beaucoup de souffrances, mais aussi bien des miséricordes, mon Dieu et mon Sauveur!

* * *

Mon Dieu, quelques heures de contact avec le monde suffisent pour engendrer tant de mauvais sentiments. Seigneur, opposez-y ceux que vous inspirez. Faites que les propos médisants et méchants passent dans mon esprit sans laisser de traces dans mon cœur. Que mon âme reste calme au milieu de ces petits orages humains. Seigneur, remplissez mon cœur de ceux que j'ai perdus; montrez-moi la réunion avec eux et avec vous comme le but de mes épreuves ici-bas. Seigneur,

détachez-moi de cette vie afin que j'aspire avec plus de ferveur à celle que vous me préparez.

* * *

Lentement, difficilement, mais enfin les difficultés s'aplanissent. Seigneur, s'il est dans vos décrets d'aplanir encore ici bas le sentier de ma vie, faites que je n'oublie pas les ronces et les épines du chemin que j'ai parcouru. Conservez-moi un cœur contrit, et que l'humilité du malheur et de l'adversité ne cesse de l'épurer et de le préserver.

* * *

C'est quand les herbes aromatiques du steppe sont broyées par la roue qui les foule, qu'elles exhalent leurs plus suaves parfums. C'est quand une âme se trouve serrée de toutes parts par des épreuves poignantes, qu'elle élève vers le ciel son encens le plus doux.

* * *

Il n'y a que Dieu qui connaisse le point vulnérable du cœur humain. — Souvent des douleurs, des afflictions intolérables en apparence ne sont supportées avec courage, que parce que toutes cruelles et profondes qu'elles paraissent, elles ne sont pas parvenues à toucher ce point sensible; que de fois au contraire nous succombons à des peines qui semblent bien plus légères, rien que parce que cette corde cachée dans les replis de

notre âme a été trop rudement ébranlée. Qui est fort si ce n'est celui auquel Dieu prête sa force, et quelle est la tentation à laquelle l'homme pourrait résister sans le secours de l'esprit du Seigneur.

* * *

Les projets les mieux concertés, les espérances les mieux fondées, même ceux qui n'ont pour but que l'utilité et le bien de nos semblables, échouent souvent contre de misérables et basses intrigues. Dieu permet quelquefois le triomphe des méchants pour châtier l'orgueil et montrer à la sagesse humaine la vanité de son pouvoir et l'impuissance de sa volonté.

* * *

Adieu est une bien belle parole. Elle nous vient d'un temps où l'homme rapportait tout son avenir à Dieu. Elle nous rappelle que ce n'est qu'à Dieu que nous devons remettre le soin de nous réunir; adieu vaut donc mieux qu' « au revoir », car le revoir dans cette vie ou dans l'autre ne dépend que de la volonté de Dieu.

* * *

Prosti, pardon, — c'est l'adieu des Russes. Le peuple quand il veut être très-poli dit: «Nous vous demandons de nous pardonner.» C'est une belle maxime de conciliation chrétienne. On ne veut pas se quitter sans

avoir obtenu la rémission des fautes qu'on a pu commettre quand on était réunis.

* * *

C'est la vieillesse qui maintenant espère et la jeunesse qui craint. Le rose est devenu la couleur des vieillards, tandis que le noir enveloppe de ses voiles l'imagination des jeunes gens. C'est le rebours de ce qui était jadis.

* * *

Les affections humaines quand elles sont vives et pures, préparent l'âme, mieux que toutes les sciences, à la connaissance du Beau, du Vrai et de l'Immuable.

SECONDE PARTIE.

APERÇUS PHILOSOPHIQUES.

Un suicide! Mon Dieu, combien l'âme apparaissant devant vous avant l'heure assignée doit trembler d'épouvante, et quel terrible châtiment doit subir celui qui s'arroge le droit d'anticiper vos décrets! Les anciens honoraient le suicide; à leurs yeux c'était un acte de courage, qu'ils avaient rarement même le courage d'accomplir eux-mêmes. Et c'était en effet un acte de courage; car l'attachement à l'existence est un de ces instincts bruts qui appartiennent à l'homme en tant qu'il est animal. La sensibilité plus exquise de ses organes doit nécessairement l'augmenter en lui et sa puissance d'imagination compléter la sacrifice qu'il apporte. En effet, tant que la vie n'apparaissait que comme une existence matérielle mesurée et calculée pour les nécessités de ce monde, il pouvait y avoir du mérite à la trancher. Ignorant ou doutant de ce qui devait suivre l'heure suprême qu'on accélérait, il fallait peut-être une résolution peu commune pour préférer la mort à la honte ou à quelque infortune, au-dessus des forces qu'on se présumait. Maintenant que nous savons à

quoi nous en tenir là dessus, que nous ne doutons pas de devoir nos existences à un Créateur et non au hasard, que nous croyons que chaque cheveu de notre tête est compté, que cette vie, dont nous souffrons bien plus que nous n'en jouissons est un prêt que nous devons rendre avec intérêt, et non un don gratuit que nous sommes libres d'accepter ou de rejeter: nous en débarrasser avant le terme voulu est une lâcheté, une honte et une faiblesse, une banqueroute frauduleuse que nous payerons par une prison étroite, par des pleurs et des grincements de dents.

* * *

Ordinairement quand il s'agit de constater les raisons d'un suicide, on délivre un jugement de folie spontanée, de délire ou de démence. Et en effet nous voulons espérer que quelque grave maladie cachée ou apparente, que quelqu'une de ces folies qui couvent longtemps inaperçues dans l'intérieur d'un individu en apparence parfaitement bien portant, ont seules pu soulever la main de l'homme contre ce qui lui est le plus proche, contre cette vie qui lui a été confiée comme dépôt et comme sauvegarde, contre lui-même enfin, et l'ont rendu semblable à Caïn, et plus criminel encore que ce premier meurtrier du premier de ses frères.

* * *

La chute et ses conséquences se renouvellent dans chaque individu de l'espèce humaine. Tous nous ne

sentons pas le prix d'un trésor que nous possédons, des saintes affections qui nous avaient été accordées, que quand elles nous sont ravies. Séparés d'elles, livrés à nos propres forces, à notre propre faiblesse, nous nous sentons effrayés de cette responsabilité, de ce désert aride qui se déroule autour de nous. Le vêtement dont leur amour, leur sagesse, leur protection nous recouvraient s'évanouit avec eux; nous voilà nus et tremblants devant le Seigneur.

* * *

28 Mai. Angoisses. D'où vient cette crainte que la nuit et la possibilité du surnaturel inspire? Ne donnerais-je pas plus que ma vie pour revoir une fois mon pauvre enfant? Et cependant quand dans le silence de la nuit, la lune réfléchit sa froide lumière dans une glace ou sur un mur, quand ces mille bruits, inaperçus le jour, bruissement d'insectes, frôlement de la tapisserie mal jointe au mur, un pas perdu dans le corridor, un craquement d'un parquet, font tressaillir mes nerfs, mon cœur bat et mon sang s'arrête, je désire et j'ai peur; mais peur comme je l'avais à sept ans, quand, seule dans une grande chambre, je sentais les murs s'éloigner de moi; je me sentais moi et mon petit lit s'isoler toujours de plus en plus du reste des meubles, ce fantôme de femme danser sur la muraille. Sont-ce ces impressions d'enfance qui me sont restées dans le cerveau; ou bien la chair mortelle tremble-t-elle en effet devant les esprits invisibles qui l'entourent et que le repos de la nuit rend plus sensibles? De la lumière,

de la lumière, mon Dieu. Ne retirez pas votre lumière de mon cœur, ne me plongez pas dans la nuit éternelle, délivrez-moi du mal, Seigneur, et abrégez le temps de mes épreuves.

Ma mère m'a conçue dans le péché et dans le péché je suis venue au monde. Qui me délivrera de ce corps de mort?

* * *

Il me paraît quelquefois en récapitulant ma vie, assister au dénouement de quelque grand drame; de ces drames allemands ou anglais, aux personnages innombrables, et qui disparaissent à mesure que l'auteur n'en a plus besoin. Maintenant que je ne me mets plus qu'au point de vue de spectateur des événements qui m'entourent, je commence à comprendre le sens compliqué des scènes qui, quand elles se jouaient, me paraissaient disparates ou inutiles. A présent je commence à saisir la liaison qu'il y avait entre elles, et comment dans le plan secret de la Providence, les unes devaient nécessairement amener les autres. Ce ne sera qu'après le dénouement encore caché derrière le rideau de la mort, que le tout apparaîtra lumineux et plein de sens à mes yeux.

* * *

Hier, dans cet état de catalepsie, où le corps raidi a l'aspect et le sentiment de la mort, et où l'âme et l'esprit au contraire ont une vie plus active, j'ai songé à cette hypothèse de Schubert. Si en effet l'âme ne quitte

le corps que quand la décomposition rend son séjour impossible dans cette fétide enveloppe, quel terrible tourment! Je me rappelle avoir lu cette hypothèse la veille de la mort de mon père. La science prétend que c'est impossible, et cependant les traditions de l'Église, les prières du troisième jour et celles des quarante, feraient croire que l'union de l'âme et de la matière n'est pas encore entièrement rompue. La vision même de sainte Thérèse sur l'enfer, pourrait indiquer cette étroite et noire prison, privée des organes du dehors, où l'âme renfermée sans lumière et sans communication, souffrirait un tourment que l'imagination a peine à concevoir. Mon Dieu, délivrez-moi de ce corps de mort! Mon Dieu, faites que si en effet je dois passer par cette épreuve épouvantable, votre présence ne m'abandonne pas; que je sente même dans cet horrible trou, votre main secourable, et que je sache, que, malgré les ténèbres, qui m'environnent, votre lumière attend ceux qui persévèrent jusqu'au bout.

* * *

L'amour maternel est l'instinct que la nature implante dans le cœur de chaque femme. C'est une loi de la procréation; sans elle le monde animal cesserait d'exister. Plus les animaux sont élevés sur l'échelle de la création, plus ce sentiment est fort et développé. Les insectes, les reptiles et les poissons en sont-ils entièrement dépourvus? Cependant, même dans les mammifères les plus intelligents, ce sentiment, si intense qu'il soit, ne dure qu'autant que la faiblesse de leurs

petits le leur rend nécessaire. Une fois leurs services devenus inutiles, il s'efface du jour au lendemain et aucun souvenir de tant de peines, de tant de dangers bravés pour les protéger et les nourrir, ne reste ni à la mère, ni aux enfants. Ils deviennent étrangers, ennemis acharnés même. C'est l'amour à son rudiment. Là gît la supériorité de l'homme sur l'animal. Même à l'état le plus sauvage, le sentiment qui attache une mère à l'enfant de ses entrailles, ne cesse jamais.

* * *

L'instinct maternel ne devient amour que dans le cœur de la femme. Placé comme un foyer inextinguible dans ce cœur, cet amour consume tout ce qui est matériel et égoïste pour ne laisser qu'un dévouement, une abnégation de soi, un besoin et une soif de sacrifice qu'aucun autre amour ne peut égaler.

* * *

L'amour maternel participe plus que tout autre amour de l'essence divine dont il est émané. Il est fort comme l'instinct, il est sublime comme la nature, il est simple et pur comme toute source jaillissant spontanément de l'âme avant que l'esprit de l'homme ne se soit avisé de l'adultérer.

* * *

L'amour d'une mère pour ses enfants est le reflet de l'amour de Dieu pour ses créatures. Leur ingratitude

même ne saurait l'altérer. Qui saurait en mesurer les abîmes, puisque tant de millions de fautes, de crimes, de lâchetés et de faiblesses, de prévarications et de trahisons n'ont pu épuiser sa patience, n'ont pu lasser les efforts qu'il fait pour nous attirer et nous sauver? Seigneur, aimez-moi toujours de cet amour de mère, que je le reconnaisse, le sente raviver mes forces à son foyer inépuisable, qu'il me réchauffe le cœur et remplace pour moi toutes les affections que j'ai vues s'évanouir autour de moi!

* * *

Il y a des mères faibles, des mères trop sévères ou trop indulgentes, des mères cruelles même en apparence, quand il leur paraît que la cruauté est un devoir plus puissant que la tendresse. J'en ai connu d'aussi jalouses que des amantes, d'aussi passionnées et d'aussi exigeantes. Mais les mauvaises mères, les mères sans amour, les mères haineuses ou vindicatives sont ou des monstres ou des folles.

* * *

Les enfants sont presque toujours ingrats, et l'amour filial est un sentiment de réflexion et non d'instinct. Voilà pourquoi tous les législateurs, depuis Moïse jusqu'à nos jours, se sont crus obligés de dénoncer et de punir les fautes des enfants contre leurs parents. Personne au contraire, que je sache, n'a cru nécessaire de re-

commander aux parents d'aimer et de protéger leurs enfants.

* * *

Deux langages ont été accordés à l'homme pour exprimer ses désirs et ses aspirations: celui des sons et celui de la parole. Heureux qui sait les réunir dans une même harmonie: les accents des harpes célestes et ceux de l'intelligence humaine. Heureux qui, passant de modulation en modulation, a su résoudre la note navrante de la corde sensible de l'âme dans l'accord parfait et absolu de l'esprit.

* * *

Les véritables principes de toute poésie, de tout talent littéraire sont ceux de l'amour, de la foi et de l'espérance. Qu'on ne suppose pas qu'il soit facile de les établir dans l'âme et dans l'esprit, ces principes immuables. Il faut pour se les identifier, avoir beaucoup étudié, beaucoup lu, mais surtout beaucoup réfléchi, beaucoup senti et infiniment souffert.

* * *

Il est bon, si l'on en a le loisir et le goût, d'étudier les philosophes et leurs différentes théories; non pour les discuter, encore moins pour adopter celle-ci ou celle-là; mais afin de se convaincre que, quelles que soient les beautés que quelques-unes d'elles renferment, quelles que soient même les lueurs de vérité qui éclairent par-

fois leurs ténèbres, elles ne sont au fond que paroles oiseuses et vaines argumentations. Il est bon de les lire et de les méditer pour se convaincre que ce qu'elles ont de vrai, appartient à la source de toute vérité, que ce qu'elles ont de beau, n'est qu'une émanation de la beauté éternelle, et qu'elles n'ont saisi que quelques rayons épars et faiblement reflétés, de la lumière qui éclaire tous ceux qui se donnent la peine de tourner les regards vers elle. Ayant ainsi assouvi l'inquiète curiosité de nos esprits, nous retournerons ensuite avec calme et conviction vers les sévères et simples études de la nature et de la vérité, vers l'immuable philosophie de la création et de son auteur.

* * *

Je déteste les histoires de littérature, celles surtout qui posent des règles et des maximes, et déduisent la poésie et l'inspiration de théorèmes et de propositions philosophiques. La poésie est la fille du ciel; les vapeurs de la terre peuvent l'obscurcir et la voiler, mais elles sont incapables de la soutenir et de l'élever. Celle qui s'appuie sur les règles et mesures des hommes, ne se soutiendra pas longtemps au-dessus des nuages; elle retombera en pluie sur la terre, ou formera des nuées qui obscurciront le soleil.

* * *

Dieu nous a accordé la mémoire pour nous servir de bonne et soigneuse ménagère. Elle conserve tout ce

qu'on lui confie dans ses vastes et nombreux magasins, et au jour où vous avez besoin de telle ou telle idée, de tel ou tel souvenir, vous n'avez qu'à le lui rappeler par le plus léger indice, et elle vous l'apportera, non seulement intact, mais encore mûri et complété par le temps. Car le temps auquel on se plaît à appliquer l'épithète de destructeur, ne détruit que ce qui est destructible de sa nature. Il est au contraire le meilleur et l'unique conservateur de tout ce qui par son essence appartient à l'éternité.

* * *

Les circonstances peuvent refouler ou agrandir certaines idées et certaines aspirations, mais à moins que le cœur d'où elles émanaient ne devienne incapable ou indigne de les comprendre et de les conserver, elles se réveilleront un jour avec plus de vivacité et plus d'ardeur que jamais.

* * *

Chez les individus, comme dans les nations, le cycle des âges est le même. D'abord l'enfance avec ses croyances naïves, ses révélations subites et irréfléchies, sa foi et son amour pour la mère qui l'a nourrie de son lait, et à laquelle elle tient encore par tous les liens de la faiblesse et de l'affection, par toute la force d'une foi vive sans science, comme sans scrupule. — Ensuite la jeunesse en butte aux passions et aux extrêmes, prenant la flamme de ses désirs pour la lumière de la

conviction; déifiant les feux-follets nés de la vanité et de l'exubérance de son âge, et leur offrant souvent le pur encens qui aurait dû être réservé pour la vérité et la lumière auxquelles elle aspire sincèrement sans pouvoir les atteindre. — L'âge mûr survient alors, et l'homme fatigué commence à ralentir sa course. Il s'arrête souvent pour méditer sur l'objet de ses désirs immodérés, et commence à les trouver puérils et indignes de sa raison et de son intelligence. Il se prend alors quelquefois en pitié, et échange volontiers les erreurs de sa présomption passée contre celles bien plus graves de son orgueil présent. Il se demande si les facultés dont il se sent doué, lui ont été données pour le but auquel il les a employées; il tâche de retrouver le sentier dont il a dévié, et il cherche à se rappeler le mot de cette énigme de l'existence qu'il croit avoir entendu échapper aux lèvres de sa mère, quand enfant, il était bercé dans ses bras. — Heureux si la vieillesse lui découvre sa véritable destination, et si au moment, où le sommeil de la mort lui recouvre la paupière, il peut se préparer à passer sans crainte son seuil redoutable.

* * *

Träume sind Schäume, dit l'Allemand, et il a raison. Les rêves ne sont souvent que l'écume de fermentations tantôt intellectuelles, tantôt matérielles de notre esprit ou de nos sens. Pour se faire jour à travers notre cerveau, il est obligé d'emprunter des images qui lui soient compréhensibles. Quand le sang bout dans nos veines et fait battre nos cœurs, malgré que les raisons

en soient compleètment physiques, nos philosophes, qui cherchent de la métaphysique, s'imaginent que c'est la colère ou la peur qui occasionne cette agitation. Là dessus, les voilà qui inventent. Dieu sait quelle offense ou injure, ou Dieu sait quelle incroyable histoire de brigands, de précipices, de périls effroyables, pour expliquer pourquoi nos sommeils sont troublés. Hélas! ce n'était probablement qu'une indigestion ou une suffocation, quelquefois une pose incommode de notre corps. Qu'on se fie ensuite aux imaginations de son cerveau et aux illusions de ses sens. Des rêves et l'ombre d'un rêve!

* * *

Les heureux seuls devraient craindre la mort, et cependant nous voyons des malheureux, des malades rongés de maux inguérissables, préférer les tourments les plus affreux à cet instinct suprême qui doit changer leur sort. Est-ce la prépondérance du matériel sur le spirituel, est-ce la lâcheté ou la déraison qui cause cette terreur que je suis tentée d'appeler panique, tant elle montre peu de foi et de réflexion? Avant l'avénement de Notre Seigneur, quand tout était obscurité et confusion dans les croyances, on conçoit que la généralité des hommes reculât devant cette porte qui s'ouvrait pour vous mener, on ne savait pas où. Mais maintenant qu'on nous a appris dans le royaume de quel Seigneur nous entrerons, que nous savons que ce Seigneur est le Roi de justice, que de plus ce Seigneur est notre père, celui qui pardonne toute offense, qui est prêt à absoudre tout péché, pourvu que nous avouions et que

nous nous repentions de ces offenses et de ces péchés, qu'avons-nous à craindre?

* * *

Dans la solitude, les journées sont si semblables l'une à l'autre que leurs dates s'effacent. Leur monotonie rend la tâche de les compter difficile. C'est pourquoi les jours et les heures sont interminables; mais les semaines et les mois semblent passer vite, parce qu'on ne peut pas s'en rendre compte. Or, le temps ne se mesure que par la mémoire. C'est le fil sur lequel, comme les perles d'un collier, ses instants se joignent les uns aux autres. C'est la mémoire qui leur donne leur signification en les rattachant aux actions, aux sensations et aux sentiments dont elle tient compte.

* * *

Le sommeil abrége la vie, en tant qu'il empêche la mémoire d'enregistrer le passage du temps. Tous les phénomènes de catalepsie, d'épilepsie, de léthargie, etc., pendant lesquels les fonctions de la mémoire sont suspendues, sont autant d'heures ou de moments effacés de l'existence morale. Les chutes ou violentes contusions qui, en ébranlant quelque chose au système célébral, produisent une lacune dans la mémoire, par conséquent dans le sentiment de l'existence, en suspendent la conscience: ainsi un homme de soixante ans qui en aurait passé quinze en proie à des accidents ou phénomènes, n'en aurait vécu en réalité que quarante-cinq. Le corps animal seul appartenant exclu-

sivement au temps pour lequel il a été créé, ne se laisse influencer ni par le souvenir de ce qui a été, ni par l'espoir de ce qui sera. Le temps agit sur lui comme sur toute matière brute; avec ou sans sensation, sentiment ou action, il passe également par les phases qui lui sont réservées, pourvu que ses organes restent intacts, et que ses facultés vitales ne soient pas endommagées.

* * *

Quelqu'un plus sage que moi (Spéranski) disait, que la meilleure forme de religion était celle qui laissait le plus d'espace à la pensée humaine. Malheureusement cette forme est la plus incommode aux gouvernements et aux sociétés de ce monde. Aussi voyons-nous les religions les plus larges dans leurs idées primitives, se rétrécir et se rapetisser selon les besoins qui s'en sont emparés. La nôtre, par exemple, celle qui dans son origine n'avait que des sacrements et pas de rites, qui enjoignait à ses néophytes de payer la dîme aux autorités païennes, de se soumettre aux lois du pays dans lequel ils se trouveraient, qui instruisait dans la synagogue et ne demandait que la foi et les œuvres, sans se soucier de forme et de rites; cette religion, qui devait, selon son divin auteur, n'avoir d'autre culte que celui de l'esprit et de la vérité, d'autre temple qu'un cœur contrit et pur, d'autre préceptes que l'amour de Dieu et du prochain, est devenue arbitraire et hautaine, à mesure que les passions et les intérêts humains se sont infiltrés dans son sein ; rendant persécutions pour persécutions, intolérance pour intolérance, se disputant

pour des riens et soulevant des questions que les disciples de Notre Seigneur auraient regardées comme impies. Tout royaume divisé contre lui-même tombera dans la désolation, et toute maison divisée contre elle-même sera anéantie (Saint Luc. XI, 17). C'est le fondateur même du christianisme qui a prononcé cet arrêt, et cependant les ministres de son Église l'oublient et crient Racca et anathème contre leurs frères au nom de celui-même qui défendait qu'on jugeât pour ne pas être jugé, qui ne voulait que le salut du pécheur, et non sa punition, et qui a bien voulu endurer l'ignominie de la croix pour les Gentils, comme pour les Juifs, pour tous les enfants d'Adam, sans exception aucune.

* * *

Qu'est-ce que le temps? un fragment d'éternité, destiné à servir de cadre à la vie. Le présent n'est pas, le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore et voilà le temps. Aussi ces trois divisions n'existent-elles qu'au point de vue de l'homme. C'est lui qui les a inventées afin de s'aider d'elles dans les époques transitoires de son existence et pouvoir les fixer plus exactement dans sa mémoire. Ce ne sont au fait que des signes conventionnels, nuls devant l'éternité et qui n'ont que la valeur conditionnelle que nous y avons attachée.

* * *

Nous voudrions pouvoir user du temps que nous méprisons pour nous sauver de l'éternité qui nous épouvante.

Nous nous y cramponnons par conséquent avec la force du désespoir et l'aveugle stupidité de l'habitude. Autant vaudrait nous fier à l'eau qui coule et au vent qui passe.

* * *

Le vent souffle où il veut et vous en entendez le son sans pouvoir dire d'où il vient, ni où il va (Saint Jean, III, 3). C'est ainsi du génie.

* * *

Le génie est un élément spirituel tout à fait indépendant de l'intelligence et du talent. Il n'a rien à faire avec la raison, le caractère ou le cœur. Le génie peut être bon comme il peut être mauvais, sans cesser pour cela d'être génie.

* * *

Dépourvu de talent et d'intelligence, le génie ne produit que des lueurs éphémères qui, sans laisser de traces permanentes, suffisent cependant pour indiquer son passage.

* * *

Le génie parle au cœur parce qu'il est spontané comme lui. Le talent au contraire s'adresse presque exclusivement à l'esprit comme à son juge le plus compétent. Le génie a besoin du talent s'il veut se rendre intelligible aux masses. De même le talent doit s'in-

spirer du génie, s'il veut survivre à l'époque qui l'a fait naître. Le génie réuni au talent est à mon avis la perfection de l'intelligence. Les poètes doués de ces deux qualités peuvent seuls défier les époques et leurs vicissitudes; eux seuls peuvent aspirer à l'immortalité.

* * *

Il y a du génie dans la sculpture en bois du montagnard, comme il y en a dans les chefs-d'œuvre de Canova ou de Thorwaldsen. Il y a du génie dans la chanson improvisée au bivouac, dans la ballade naïve qui fait pleurer la villageoise, comme il y en a dans le *Faust* de Gœthe et les plus belles stances de Tennyson, C'est le même génie, le même vent qui souffle où il veut; seulement les instruments sur lesquels ce vent souffle, sont d'une nature plus ou moins parfaite.

* * *

Le génie uni à l'esprit du mal a une portée effroyable. Que l'intelligence et le talent se mêlent à ce monstrueux accouplement, et les astres lumineux de notre sphère auront de la peine à éviter la chute qu'ils leur préparent. Ce sera un éclat de fausse lumière, une hauteur de fausses idées, un foudre de fausse éloquence qui entraîneraient les élus eux-mêmes, s'ils n'avaient pour se défendre le bouclier de leur foi et de leur simplicité. Heureusement que ce génie-là aveugle, et sans prévision par lui-même, sera étouffé par l'orgueil

qu'il fera naître et périra par le feu même des éclairs qu'il aura provoqués.

* * *

Le génie sanctifié par l'esprit de Dieu s'élève jusqu'à la révélation. Car tout génie possède dans son essence même le don de la prophétie et de la divination.

* * *

Quel est l'individu dont la mémoire suffit pour lui rappeler toutes les paroles qu'il a prononcées dans le cours de sa vie, et quel est celui qui peut savoir de quelle portée a été une de ces paroles oiseuses jetées en l'air sans y attacher ni prix, ni importance? Hélas! si nous voulions et si nous pouvions nous rappeler toutes les imprudences, toutes les imprévoyances, tous les mots et les actes inutiles ou hasardés de notre jeunesse — les chagrins, les mécomptes, l'abandon même de notre vieillesse ne nous étonneraient que médiocrement. Nous nous expliquerions mieux jusqu'à nos infirmités et nos maladies anticipées.

* * *

« *The child is the father of the man,* » dit un poète anglais, et avec raison. Les impressions de cet âge ne sont nullement si éphémères qu'on se plaît à les supposer. La mobilité des enfants ne gît que dans leur mémoire. Ils ne savent pas retenir la forme par laquelle telle

idée ou telle passion s'est gravée dans leur âme. Elle s'y est gravée pourtant, et d'une manière si indélébile que toute leur existence ne parvient pas à l'effacer.

* * *

Si nous voulions, si nous pouvions nous rappeler toutes les impressions de notre enfance, nous saurions mieux expliquer les tendances et les passions de notre jeunesse. Si nous nous donnions la peine de scruter toutes les actions et les entraînements de notre jeunesse, nous comprendrions que les infirmités, l'isolement, les misères de notre vieillesse sont notre propre ouvrage et non celui de Dieu que nous en accusons trop souvent.

* * *

Rien n'est tenace comme la mémoire de l'enfance. Tous les événements et les impressions de cet âge, en apparence si mobile, demeurent ineffaçables dans le cerveau de l'homme. La jeunesse dédaigne d'ordinaire ses charmantes puérilités. Entraînée par les flots de ses désirs et de ses passions, elle n'a le temps de ne songer qu'à elle-même, et répudie peut-être le souvenir de tous ces éclairs de joie et de douleur, par la seule crainte qu'on ne puisse supposer qu'elle en est encore à les éprouver. L'âge mûr avec ses soucis et ses préoccupations n'a guère le temps de se rappeler les fantastiques images de ses premières années. Ces images d'ailleurs, malgré la vivacité de leur coloris, ont une

valeur et des dimensions si différentes, que l'homme, dans sa présomptueuse vanité les rejette, et ne veut pas croire qu'il ait pu les éprouver. En effet, ce qui fait pleurer l'enfant fait rire l'homme, et ce qui fait pleurer l'homme fait rire l'enfant. Aussi n'est-ce qu'à la vieillesse que cette mémoire de l'enfance revient dans toute sa plénitude et dans tout son charme. Quand les illusions de la vie se sont dissipées, quand les passions se taisent, quand le calme et le repos de la soirée succèdent aux travaux et aux agitations de la journée, alors ces sons lointains, ces vagues murmures que le bruit du monde au-dehors et les peines de la vie au-dedans de nous avaient amortis, surgissent lentement un à un et viennent caresser nos cœurs. Alors la lampe du souvenir s'allume dans notre intérieur, et nous repassons avec bonheur les joies naïves de notre enfance; nous récapitulons ce que nous avions oublié: les chants si simples, qui les premiers avaient réveillé les sentiments de l'harmonie dans nos âmes, les sites qui les premiers leur avaient révélé l'amour de la nature, si voisin de celui du Dieu. Nous aimons à les suivre, ces images variées et gracieuses comme on aime à contempler les nuages roses que le couchant laisse après lui; et, ce mélancolique plaisir est d'autant plus grand, quand la nuit qui approche va nous les dérober sous ses ombres. Ces souvenirs, tout légers, tout passagers qu'ils nous semblent, ne sont pas sans de graves enseignements. Souvent ces paroles, ces chants, ces sites par la naïve admiration qu'ils nous inspiraient, par la fréquence même des impressions dont ils nous frappaient, ont déterminé la tendance de nos facultés,

ont été la cause de telle ou telle vocation qui, faute de remonter vers sa source, nous paraît être une inspiration ou une fatalité. Il en est de même de nos sympathies et de nos antipathies, des dernières surtout, et les parents devraient éviter avec plus de soins qu'ils ne le font ordinairement, de semer, par des propos imprudents ou des partialités évidentes ou cachées, les germes des passions haineuses qui, croissant à l'ombre, s'élèvent soudain avec une effrayante vigueur. D'où sont-elles venues? qui les a implantées? se demande-t-on ensuite. Est-ce la nature, naturellement perverse de l'homme? est-ce le démon, ennemi du genre humain? Et sans doute c'est tout cela, aidé des impressions de l'enfance nourries de tout ce qu'on est habitué à nommer enfantillages et puérilités. Enfantillages et puérilités qui constituent les véritables éléments de la vie, puisque ce sont les seuls qu'elle puisse comprendre, et dont elle puisse nourrir son imagination avide de sensations et d'idées.

* * *

Telle imprudence, telle étourderie, telle déviation de la ligne tracée par le devoir ou la religion, si légères qu'elles nous paraissent, et dont c'est à peine si nous nous souvenons, et qui, dans le moment que nous les commettons ont l'air trop insignifiantes pour peser d'un grain sur nos consciences, s'élèvent contre nous après de longues années comme le fantôme d'un crime. Nous sommes souvent forcés de nous avouer que cette goutte imperceptible, accrue par le temps, nourrie dans la serre chaude des passions ou des circonstances, dé-

borde enfin et nous inonde d'un torrent d'infortune. Si une imprudence, une étourderie, une simple négligence peut avoir de telles suites, qu'est-ce donc d'une action vraiment répréhensible, d'une œuvre quelconque conçue avec malice et intention ? Heureux, quand les suites de ces erreurs, de ces fautes, de ces crimes de notre jeunesse tombent sur nos propres têtes, heureux quand il nous est permis de les reconnaître et de les expier encore avant que la mort ait clos la porte de notre repentir et de notre pénitence. Malheur, si c'est contre notre prochain que nous avons péché, même involontairement. Malheur si, par notre exemple, par la légèreté de nos propos et de notre conduite, par la hardiesse de nos opinions ou de nos principes, nous l'avons *induit en tentation* et *livré au mal!* Malheur si, ignorants ou insouciants de leurs effets, nous ne les apprenons qu'au grand jour du jugement final, et que ce soit non notre propre conscience, mais la justice de Dieu qui nous l'apprenne! Dans ce cas, sans doute, il faudra payer jusqu'à la dernière obole la dette que nous aurons contractée. Mais observons cependant, que même dans cette extrémité, tout énorme que soit la somme de nos dettes, nous ne sommes pas déclarés insolvables; et, si la justice de Dieu en exige le payement jusqu'à la dernière obole, sa miséricorde nous ouvre une voie pour nous en acquitter. Reconnaissons-nous donc coupables; demandons à Dieu du temps pour nous repentir, et gardons-nous de croire que sa justice puisse faillir ou sa miséricorde nous manquer.

* * *

La justice divine n'est pas celle des hommes. Le jugement des hommes ne peut être basé que sur les apparences; les plus perspicaces de nos juges humains ne peuvent qu'analyser quelques motifs, quelques pensées, quelques passions ou quelques tendances dont ils ne sauraient découvrir ni la source, ni les ressorts. Les causes premières doivent nécessairement échapper à leur vue basse et bornée. Souvent et presque toujours, les plus équitables de ces juges terrestres confondent ces causes avec leurs effets et ne jugent les actions que par leurs résultats. Aussi leur arrive-t-il de punir là où ils devraient récompenser, et de récompenser là où le châtiment ne serait que justice. Il n'y a que celui «qui sonde les cœurs» et les reins qui nous prévoyait, quand encore nous n'existions pas, pour le monde; qui avait dirigé et suivi le monde de notre existence, quand nous appartenions encore aux ténèbres du néant, et que «nous n'étions pas encore façonnés dans le sein de notre mère»; il n'y a que celui pour qui l'abîme n'a pas de secrets et le ciel pas de mystères, qui peut être juge d'actions dont les causes dépassent la mémoire de celui qui les commit, dont les motifs remontent peut-être à des générations qui ne sont plus.

* * *

Combien est mesquine et puérile l'idée que nous nous faisons de cette immuable justice de Dieu, base et fondement de l'équilibre de l'univers; de cette justice dont l'impartialité et la miséricorde dépassent toutes nos idées d'impartialité, toutes nos conceptions de misé-

ricorde; qui par là même est plus grande que tout ce que nous appelons grand, plus profonde que tout ce qui nous paraît profond. Et cependant toujours nous sommes à la mesurer sur notre échelle, à la scruter, à la critiquer et à murmurer contre elle. Pourquoi ceci, pourquoi cela? Pourquoi cet individu vertueux est-il pauvre et persécuté, pourquoi cet autre, tout pétri de défauts et de vices, prospère-t-il et paraît-il heureux? Aveugles que nous sommes! Savons-nous quelles sont les jouissances préparées à l'un, et les châtiments réservés à l'autre? Savons-nous quels germes d'orgueil et de méchanceté ont été réprimés par l'adversité de l'un, et combien la prospérité si peu méritée de l'autre aura empêché de fiel et d'envie? Savons-nous même si, au fond de leurs cœurs, la tranquillité de la conscience de l'un, les triomphes qu'il remporte sur ses passions et leurs effets, ne le rendent pas plus heureux que la fortune de celui dont le cœur, peut-être, est tout hérissé d'épines et l'intérieur tout déchiré de remords.

* * *

Si un de nos souverains terrestres enfreint une des lois de son empire afin de favoriser un de ses sujets, quelque distingué d'ailleurs et quelque vertueux que soit ce sujet, nous sommes tous prêts à crier à l'injustice et à la partialité; nous sommes toujours prêts à dénoncer cet acte, peut-être nécessaire, comme arbitraire et injuste. Et cependant tous les jours nous nous plaignons de ce que l'arbitre souverain de la terre et du ciel ne fasse pas plier au gré de nos caprices ou

de nos besoins les lois immuables qui régissent l'univers, ces lois si justement balancées, dont l'équilibre est si mathématiquement établi que de les faire pencher d'un seul cheveu, serait renverser tout le système moral et physique de l'univers. Et cependant voilà à quoi tendent la plupart de nos désirs; voilà ce que la plupart de nous demandent journellement; voilà à quoi, dans notre ignorance et notre présomption, nous ne cessons pas de travailler et d'aider par conséquent à l'œuvre de destruction entreprise par l'ennemi de Dieu et de nos âmes.

* * *

Craignons la justice de Dieu, « car la crainte est le commencement de toute sagesse »; craignons-là de la crainte obéissante de l'enfant et non de la peur servile de l'esclave. Craignons bien plus sa colère que ses châtiments, son affliction que notre punition, les pleurs que les anges versent sur les péchés des hommes plus que les peines que ces péchés entraînent. Craignons sa justice, mais ayons foi en même temps dans sa miséricorde. Rappelons-nous que le juge qui nous jugera au dernier jour est ce même Dieu, ce même rédempteur, fils de Marie qui, pour nous sauver, a revêtu notre chair, s'est fait homme pour mieux comprendre les douleurs de notre humanité, et qui, supérieur aux péchés et aux faiblesses de notre nature sait y compatir. Rappelons-nous que ce juge est celui qui déclare lui-même qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il soit sauvé et entré avec lui dans sa gloire.

* * *

Craindre Dieu, c'est l'aimer; car la crainte dans un cœur haut placé n'est qu'une des mille expressions de l'amour. Voilà pourquoi la crainte de Dieu est le commencement de toute sagesse.

* * *

Cette crainte de la mort qui empoisonne la vie de tant de personnes vient de l'erreur erronée que l'on se fait de la justice de Dieu; on oublie sa miséricorde; on oublie surtout que, connaissant tous les ressorts secrets de notre âme, toutes les influences physiques, toutes les impulsions étrangères à notre volonté qui nous entraînent et nous font dévier, il nous juge autrement que ne nous jugeraient des juges de notre espèce, fussent-ils aussi impartiaux que les juges de l'enfer, Minos et Rhadamanthe. Notre juge à nous, c'est la justice elle-même. La justice, la vérité et la miséricorde, qu'avons-nous à craindre?

* * *

Ayons confiance en Dieu et ne permettons pas à la peur de ses jugements d'étouffer en nous toute foi dans sa miséricorde. Quel est le fils, tout coupable qu'il soit, qui ne préfère se soumettre à l'arrêt de son père qu'à celui d'un juge étranger? Et n'est-ce pas un père, le plus tendre et le plus intelligent des pères qui nous promet d'être notre juge? C'est lui qui déclare vouloir récompenser jusqu'aux actes involontaires de notre amour, jusqu'aux légers services rendus à notre prochain, jus-

qu'au verre d'eau donné en son nom au plus misérable de nos frères; ne pèse-t-il pas dans la balance de sa miséricorde chaque circonstance atténuante de nos fautes, chaque entraînement instinctif de notre nature? Rassurons-nous donc et ne tremblons pas devant le moment solennel de la mort. Disons-nous que celui qui nous à créés à son image, qui nous a doués d'une âme immortelle, saura bien nous faire franchir ce seuil redoutable qui nous sépare de l'éternité; qu'il saura bien nous délivrer de ce « corps de mort » dont il nous a revêtus comme d'un bouclier contre le néant, et que sa justice ne sera sévère que contre les pécheurs endurcis; pour les faibles et les égarés, elle sera pleine de mansuétude et d'indulgence.

* * *

Quand cette curieuse et vaniteuse Pandore ouvrit sa boîte, et en laissa échapper tous les maux qui depuis lors désolent l'humanité, l'espérance, dit-on, resta seule blottie au fond. Cette espérance même paraît avoir trouvé une fente par laquelle elle a su s'échapper de sa prison. Heureusement que la patience se trouva prête à prendre sa place, la patience qui en langue chrétienne se nomme: « Résignation à la volonté divine ». Pratiquons donc cette humble et difficile vertu; elle nous sera comptée au grand jour des comptes finals, comme équivalent de celles plus brillantes qui pourront nous manquer peut-être.

* * *

C'est un grand mystère que le rythme! Et la musique des sphères dont parle Pythagoras n'est pas une fable. Nous ne le'ntendons pas, parce que nous en faisons partie nous-mêmes, mais elle fait vibrer toutes les fibres de notre planète, et se communique à toutes les actions de notre âme.

* * *

Si le rythme qui règle le système des mondes cessait pour un seul instant, l'univers tomberait dans le chaos.

* * *

Le charme de la danse, de la poésie et de la musique ne provient que du rythme ou de la cadence. L'organisation de l'homme comme la plus parfaite les saisit seule spontanément et en entier; les animaux n'en ont qu'un instinct vague; ils ne le reconnaissent que dans le retour périodique des temps et des saisons; leur langage en est dépourvu, et voilà pourquoi il est imparfait.

* * *

Le rythme matériel de notre monde est le temps. C'est lui qui marque les époques et les saisons. Le rythme moral, c'est l'ordre qui fait que chaque idée trouve sa place dans notre cerveau. Le rythme de l'éternité c'est l'Éternel lui-même duquel tout rythme émane et dans l'essence duquel tout rythme s'absorbe.

* * *

Il y a des natures qui sont de glace et de feu en même temps; dont le cœur est de glace, par exemple, et l'imagination de feu. Celles-là sont les mauvaises. Elles jettent des flammes de paille qui s'éteignent en tourbillons de fumée. D'autres, et ce sont les bonnes, se recouvrent de glace à l'extérieur et conservent le foyer ardent de leur âme comme un réservoir où vient se fondre tout ce qui est impur dans leur tête. Elles se consument quelquefois à leur propre chaleur; elles se consument, mais elles ne se pétrifient pas; encore moins peuvent-elles se putréfier.

* * *

Quand se trouvant hors du monde, on examine sans partialité et sans intérêt propre les causes et les motifs de ses actions et de ses inquiétudes, on se prend de pitié et de dégoût pour toutes ces passions si basses, ces intrigues si mesquines, pour toutes ces hypocrisies mal dissimulées, pour tous ces fils blancs avec lesquels il rafistole son noir et vieux vêtement. Pauvre monde! tu te crois bien adroit et bien spirituel; tu te pavanes dans les oripeaux de ta vanité que tu appelles grandeur. Hélas! tu n'es que le jouet de ton prince et tu ne sais même pas atteindre à la grandeur de son crime. Tout déchu, tout condammé qu'il est, il est ange et traîne à sa suite quelques lambeaux de son ancienne majesté. Toi qui n'es que poussière, c'est dans la poussière que tu te vautres, c'est à la poussière que tu retourneras.

* * *

De la fenêtre où j'écris, je ne vois du ciel qu'un petit coin, comme du présent appelé la vie, on n'aperçoit qu'un coin de l'éternité dont on est banni. Sur ce coin du ciel cependant se reflètent tous les accidents et toutes les phases de la nature. Tantôt calme et bleu, tantôt sombre et menaçant, il m'annonce ce que j'ai à craindre ou à espérer pour la journée. L'aube le teint de ses lueurs blanches, et les légers nuages teints des feux du couchant me disent que le soir approche et que les agitations de la journée touchent à leur terme. Je me dis alors: Voilà le soleil qui plonge maintenant dans l'océan, transformant ses flots dans une mer de pourpre et d'or. Ou bien, le voilà caché derrière quelque alpe gigantesque dont la cime rougit encore sous ses rayons de flammes, tandis que la vallée est déjà plongée dans l'ombre et le silence. Et voilà qu'à l'approche de la nuit toutes les teintes lumineuses de ces légers nuages s'effacent. Les étoiles apparaissent une à une et tapissent de fleurs brillantes ce petit fragment du firmament. J'aime leur scintillante lumière, j'aime à oublier qu'elles ne sont que des mondes sombres et tristes comme le nôtre; j'aime à m'imaginer qu'elles ne sont en effet que des fleurs du ciel, des fleurs mystérieuses comme les bouquets de l'Orient, et que je pourrais, si j'apprenais leur langage, lire ma destinée dans leurs caractères scintillants. O coupole arrondie par la main même du Tout-Puissant! quand pourrai-je, brisant les chaînes de cette prison terrestre, m'élancer dans les espaces et contempler face à face, avec un cœur intelligent, les merveilles que ta voûte bleue nous dérobe.

J'aime ce coin du ciel qui me sourit quand mes yeux

fatigués de travail s'élèvent pour se reposer en lui; j'aime ce contraste de la calme beauté, de ce fragment du marche-pied de Dieu avec le coin bruyant de la terre qu'il recouvre; je l'aime surtout dans les heures solitaires du soir, quand le roulement des voitures cesse pour quelques instants, et que le piéton fatigué a hâte de regagner sa demeure. Quand la lune inonde ce petit espace d'un torrent de blanche lumière, et prête à tous les objets des couleurs vagues et fantastiques, j'aime à rêver à tout ce qu'elle éclaire en dehors de cette ville peuplée et agitée: aux vagues bleues de la Méditerranée, aux saintes eaux du Jourdain, aux collines de Nazareth, aux bords de la mer de Galilée, à tous ces sites étranges que nos yeux ont vus et nos pieds foulés. Mais surtout j'aime à me représenter les steppes verdoyants, les tranquilles étangs, les humbles villages reposant en paix, sillonnés par ses doux rayons.

* * *

Le fatalisme du chrétien est tout autre que celui du musulman. Ce n'est ni un aveuglement stupide, ni une superstitieuse croyance dans la destinée. C'est une foi sans bornes dans la Providence. Cette foi a eu sa première manifestation en Orient: la foi d'Abraham qui lui fut imputée à *justice*. L'Occident a cru pouvoir la remplacer par la conviction. La conviction est autre chose cependant. C'est une faculté de l'esprit. Elle a eu besoin de réflexion et de raisonnement pour se former et s'établir. D'autres réflexions et d'autres raisonnements ont par conséquent une chance de l'ébranler.

La foi est une qualité de l'âme. Pure et simple, elle se maintient malgré et contre tous les efforts qui essaient de l'ébranler. C'est le rocher du psalmiste; c'est le roc sur lequel est bâti l'édifice qu'aucune tempête, aucun ouragan, ni les flots de la mer, ni les eaux du déluge ne peuvent parvenir à démolir. Seigneur, accordez-nous cette foi vive dont la source ne tarit jamais, qui, grande seulement comme un grain de sénevé, sait vaincre tous les obstacles dont notre salut est entouré, et accomplir des œuvres dont aucune force humaine n'est capable.

* * *

Toute vertu forte qui nous élève au dessus de la région du péché nous en délivre. Toute vertu qui nous transporte hors de la sphère étroite de nos intérêts personnels, qui nous fait oublier notre *moi*, qui nous fait perdre de vue jusqu'aux soucis de notre amour-propre, de notre orgueil, jusqu'à ceux de notre gloire même, nous met hors des atteintes du prince de ce monde. Ce fut ainsi que la foi d'Abraham, cette foi ardente et sincère qui ne connaissait ni le doute ni l'hésitation, qui ne recula pas devant le sacrifice de son propre fils, de ce fils unique, de ce fils de la promesse auquel se rattachaient toutes les espérances de sa race; ce fut cette foi, surpassant toute expression, qui lui fut imputée à justice. Et on conçoit que, poussée à un tel point, elle dut absorber toutes les infirmités de sa nature.

* * *

Ce que nous avons dit des vertus, nous le disons de

même des dons de l'esprit. Chaque inspiration assez forte pour nous arracher de la sphère matérielle de notre être, nous rapproche de sa région spirituelle. Voilà pourquoi les lettres et les beaux-arts sont d'une si grande importance dans l'éducation de l'esprit humain. Ils préparent les voies à la contemplation, ils détournent de l'égoïsme, ils épurent le sens moral et l'élèvent au-dessus du physique. Ce sont des serviteurs qui servent la cause de Dieu à leur insu, ceux de qui J. C. disait: «Vous m'avez nourri, vous m'avez vêtu, vous m'avez soigné, venez recueillir le fruit de vos bonnes œuvres.» Pour que ces œuvres soient bonnes, il faut que l'intention en soit pure; il faut que l'inspiration vienne d'en haut et non d'en bas. Il faut que le peintre transforme ses paysannes en madonnes comme Raphaël, et qu'il ne fasse pas comme Rubens, de ses madonnes des paysannes.

* * *

L'idéal est nécessaire à l'homme pour l'élever au-dessus de la matière. L'idéal seul cependant ne lui suffit pas, comme l'air ne suffit pas à la nature du corps, comme l'admiration ne peut suffire à celle de l'esprit.

* * *

L'idéal devrait être le lieu où les facultés de l'homme, fatiguées des travaux matériels de l'existence, trouvent un sanctuaire toujours prêt à les recevoir. Ce lieu de

refuge devrait lui être toujours ouvert, et il le serait aussi, s'il n'en avait lui-même perdu la clef.

* * *

Rien ne se perd ni au moral, ni au physique dans la nature. Les idées germent comme les semences, et l'atôme qui tournoie au soleil n'est pas moins indispensable à sa sphère microscopique, que le soleil autour duquel se meuvent tant de mondes. Seulement nos sens grossiers et nos vacillantes lumières ne savent pas discerner la grandeur de la sagesse immuable qui règle et soutient sa création.

* * *

Les idées dans certaines dispositions de l'âme sont capricieuses, vagues et facilement soulevées. Ce sont des flots emportés par le même courant, vers la même rive à la vérité, mais avec une force et avec une rapidité inégales. Tantôt soulevées par la tempête, elles viennent échouer bruyamment sur le rivage. Tantôt c'est la brise qui les balance mollement, et alors elles viennent paresseusement et en murmurant des plaintes harmonieuses mourir sur la plage. Quelquefois, elles aiment à y séjourner longuement, à déposer leurs traces onduleuses sur le sable; d'autres fois, hautes et superbes, elles menacent de renverser, dans leur cours impétueux, toutes les digues posées pour les retenir. Pauvres et vagabondes idées humaines! pour être dignes de l'esprit dont vous émanez, pour être utiles à

l'humanité dont vous êtes appelées à seconder les progrès, il faut vous élever au-dessus de ces régions de tempêtes inconstantes, et de calmes plus inconstants encore. Ce n'est qu'en vous plongeant dans la source de la sagesse divine que vous pouvez devenir stables et lumineuses.

* * *

Qu'est-ce que le devoir? — C'est la conscience mise en action. — C'est le sentier que la Providence, la société ou les circonstances nous tracent pour nous faire arriver au but qui nous est assigné ici-bas. Qu'est-ce que la foi dans le devoir? C'est la croyance que ce sentier existe, qu'il est le seul praticable à nos pas, et que par lui seul nous pouvons espérer d'arriver là où nous sommes attendus. Pour les uns, ce sentier est une chaussée large et commode qui leur permet de passer sans danger par dessus montagnes et vallées, fleuves et précipices; pour les autres, c'est un sillon à peine percebtible, hérissé de mille obstacles et de mille difficultés. Grande route ou étroit sentier, le devoir et la foi dans son efficacité sont l'ancre la plus sûre de notre salut, le mobile le plus pur de nos actions.

* * *

Les devoirs de la vie peuvent s'élargir ou se restreindre selon les différentes circonstances de la carrière des individus. Le père de famille dont le devoir se bornait à garder le foyer domestique et à veiller au

bien-être des siens, se trouve transformé en conseiller ou législateur de son pays. Le jeune homme modeste, appliqué à ses études ou aux fonctions de quelque emploi subordonné, peut être appelé tout d'un coup au service actif de sa patrie ou de ses semblables. Des individus obscurs peuvent devenir par leur mérite ou la force des circonstances, le point de mire des nations ou les objets de l'envie du monde, ou bien les vicissitudes si fréquentes des choses humaines, peuvent précipiter des hommes du pinacle de la grandeur dans les abîmes de l'adversité. Les devoirs de ces personnes changeront avec leur position. La foi dans leur nécessité, pourvu que leurs âmes soient constantes et bien trempées, restera toujours la même.

* * *

Le devoir du riche n'est pas plus impérieux que celui du pauvre. Celui du pauvre n'est ni plus difficile, ni plus ardu que celui du riche. Comme devant la loi, l'individu le plus orgueilleux comme le plus humble est égal devant le devoir.

* * *

Comme la pluie et le soleil, le devoir verse son influence salutaire sur tous les hommes. Il n'y a que les sauvages et les méchants qui s'en affranchissent.

* * *

Comme toute foi, la foi du devoir ne raisonne pas.

Elle l'accepte tel qu'il est et *quand même*, l'accomplissant sans murmure ni hésitation comme une nécessité de son existence.

* * *

Le fardeau le plus dur s'allége par la manière dont on le porte. Le devoir le plus rude s'adoucit par la bonne grâce qu'on met à l'accomplir.

* * *

Souvent les devoirs qui nous paraissent les plus puérils et les moins importants, sont ceux qui nous sont les plus utiles et les plus salutaires. Semblables à ces petites pluies fines et tièdes, qui pénètrent plus avant dans le sol et le fécondent mieux que les grosses averses, ces devoirs quotidiens, par leur monotonie et leur ennui même, domptent mieux que d'autres plus ambitieux et plus passagers, la volonté rebelle et assouplissent plus sûrement le caractère.

* * *

On porte plus volontiers un seul et grand sacrifice, qu'on ne remplit une série de petits devoirs.

* * *

Les devoirs inspirés par l'affection sont faciles à remplir. Ils portent leur récompense en eux-mêmes, et

c'est à peine si on peut leur appliquer le titre austère de devoirs. C'est le devoir aride et ignoré, pratiqué dans le silence et l'isolement, sans aucun encouragement ni aucune consolation humaine, c'est le devoir accompli sous l'influence de la foi, que j'appellerais dans ce cas *la conscience*, qui taxe les forces et la patience de l'homme. Et cependant, jeunes gens, ne vous rebutez pas. Bouillants et impétueux, pleins de zèle et d'ambition, d'un zèle louable, d'une noble ambition, ces devoirs terre à terre, ces travaux presque manuels qui sont le commencement de toute carrière, doivent vous paraître ignobles et révoltants. Il n'en est pas ainsi cependant. L'aigle qui s'élance si hardiment vers le soleil, qui fixe son éclat avec tant d'assurance, a été aiglon un jour. Son œil ne s'est habitué à cette vive clarté que peu à peu. Ce n'est que peu à peu en suivant les traces de son père, qu'il s'est frayé une route au-dessus des nuages. Repliez donc, vous aussi, pour quelque temps encore vos ailes ambitieuses; acceptez la nourriture qu'on vous offre, jusqu'à ce que vous puissiez poursuivre vous-mêmes votre proie sur la cime des montagnes.

* * *

L'homme supérieur, celui qui se prépare sérieusement à une carrière quelconque, pratique ses devoirs d'initiation avec conscience et conviction, quelque fastidieux d'ailleurs qu'ils lui paraissent. Il devine que l'habitude de l'application, la discipline salutaire qui oblige son esprit à se plier à des travaux qui lui répugnent, sont plus qu'une compensation aux ennuis

qu'il ressent. Il se roidit contre ces ennuis et les dompte par la foi ou la conscience dans l'efficacité du devoir. Cet homma-là fera son chemin, car il a pour lui la persistance et la force de volonté.

* * *

L'ennui est une des choses que la jeunesse supporte avec le plus d'impatience; et cependant s'ennuyer est souvent un devoir qu'il faut pratiquer comme les autres.

* * *

Les natures d'artistes sont celles auxquelles les devoirs ordinaires offrent le plus de difficultés. Ce sont aussi celles dans lesquelles le sentiment ou la foi du devoir est le moins développée. Il faut avoir patience avec ces pauvres oiseaux de l'air et ne pas exiger d'eux plus qu'ils ne peuvent donner. Il faut alléger leur fardeau et leur accorder plns d'espace qu'à des natures moins irascibles et moins erratiques. Et cependant, vous aussi, enfants du génie! vous qui planez au-dessus de notre sphère sur les ailes de l'inspiration et de l'harmonie; vous, poètes, musiciens ou peintres, quelque soit votre nom! ne vous laissez pas entraîner entièrement hors des limites de ce devoir que vous méprisez d'ordinaire. Si vous ne pouvez vous restreindre à ses formes vulgaires, assignez-lui du moins une place dans vos œuvres. Faites-vous un devoir du Vrai, du Beau, du Grand. Bannissez sévèrement, même de vos œuvres les plus légères, le faux, le laid et le mesquin. Soyez

chastes, tout en étant gracieux; soyez décents, tout en étant joyeux, et ne vous permettez jamais de sacrifier les grands principes de votre art, la pureté et la vérité, à de vains éclats de la plume ou du pinceau, à des désirs immodérés, d'une renommée passagère, trop chèrement achetée par le mépris ou la pitié de la postérité.

* * *

Le devoir dans l'art c'est le vrai. Non la vérité des petits accessoires et des petits détails, quoique celle-là ne soit pas non plus à dédaigner; mais le vrai absolu qui ne permet à aucun mensonge, ni à aucun sophisme de souiller la lyre ou la palette de l'artiste. Jeunesse, appliquez-vous avec ardeur et persévérance aux obscurs travaux qui servent d'initiation à toutes les carrières de l'existence. Dites-vous que tout ce qui est grand, et tout ce qui est utile ne s'atteint que par degrés. Tout est gradué dans ce monde comme dans l'autre, depuis les degrés qui mènent à la faveur des peuples et des rois, jusqu'à ceux qui élèvent l'âme fidèle à la contemplation de Dieu. Les fortunes les plus soudaines et les plus inattendues en apparence, ne nous paraissent telles que parce que leurs préparations étaient dérobées à nos yeux. Celles qui ne sont dues qu'à un coup de hasard, disparaissent avec les circonstances qui les ont amenées. Mazaniello est devenu fou du jour au lendemain de sa fortune.

* * *

Dans mon existence assez longue et assez variée, j'ai

eu l'occasion de rencontrer un assez grand nombre d'hommes éminents et de talents distingués. Aucun d'eux n'a été dispensé de cet apprentissage du devoir qui consiste en menus détails et en occupations vulgaires. J'ai vécu dans une communion intime et journalière avec plusieurs d'entre eux, et les ai souvent entendus discuter leurs souvenirs et les causes de leurs différentes carrières. C'était toujours à cette époque laborieuse de leur existence qu'ils attribuaient leurs succès, et qui plus est, c'est toujours d'elle qu'ils parlaient avec le plus de plaisir.

* * *

Le mariage, cette crise de la vie de l'homme, est un événement très-sérieux et en même temps très-prosaïque. Il devrait mettre un terme à toutes les illusions, à toutes les éphémères passions de la première jeunesse. Il devrait mettre fin à toutes ces vagues rêveries, à toutes ces aspirations indéterminées vers l'idéal et l'impossible qui tourmentent et séduisent l'homme à son printemps. Ce n'est qu'une fois entré dans le cercle circonscrit des devoirs que cet acte impose, que l'homme se revêt de la toge virile, qu'il a le droit de conseil et de voix dans les intérêts du grand corps de l'humanité. Les célibataires, quel que soit leur âge ou leur capacité, ne pratiquent les vertus civiques qu'en amateurs. Leur intérêt ne les y attachant que médiocrement, ils peuvent toujours être tentés de négliger, de méconnaître les austères principes et les lois sévères

sur lesquels la sécurité publique et privée doivent être basées ou de transiger avec eux.

* * *

Dans les individus comme dans les peuples, toute vertu a son revers de vice. La dévotion dégénère en bigoterie, qui de son côté engendre l'hypocrisie. La ferveur mal guidée et trop exaltée devient fanatisme, ce fléau des peuples jeunes et généreux, avec ses accompagnements d'intolérance et de persécution. Nous avons cru que le siècle passé, si rationnel et si sceptique, aurait purgé le monde des excès de ce genre. Pas du tout. Voilà que nous entrons dans une ère aussi hypocrite, aussi fanatique, aussi persécutrice que toutes celles qui l'avaient précédée. Les bûchers de l'inquisition, il faut l'espérer, ne s'élèveront plus; les instruments de torture physique ne seront plus mis en usage. Mais les auto-da-fé moraux, les tortures de l'intelligence et du libre arbitre, n'en sont que plus cruels, et les haines de secte et de religion, si horriblement invétérées, dévorent les cœurs avec d'autant plus d'acharnement que les dehors de la civilisation en répriment l'expression. O ! Sauveur du monde, toi qui es venu sauver et non condamner, toi qui es venu proclamer la religion de l'esprit et de la vérité, toi qui tolérais toutes les sectes et toutes les formes, et ne demandais pas avant de rendre la santé aux malades, l'existence aux morts, à quelle confession ils appartenaient ! oh ! Sauveur du monde ! toi qui t'es livré pour le salut de tes frères; toi qui, fils de Dieu, t'es fait fils de l'homme pour le sauver ! paix

et amour incarné! de quelle ingratitude ne payons-nous pas la passion de ton sacrifice et avons encore le front de nous appeler de ton nom!

* * *

Le grand défaut de notre état social est de séparer entièrement la religion de la vie ordinaire du monde. Cela fait que les préceptes de l'Évangile, toutes les sublimes et utiles vérités de la révélation, sont mis à part comme n'appartenant pas à l'usage quotidien de l'homme. Au lieu d'appliquer ces maximes et ces préceptes déjà tout faits et qui devraient, par la sagesse qu'ils renferment, être des lois et des commandements suffisants pour toutes les circonstances de la vie, on s'en crée de nouveaux: de nouveaux qui n'ont de mérite qu'en tant qu'ils se rapprochent de ceux que l'on dédaigne et que l'on craint.

* * *

La société ne pourra jamais atteindre à une perfection morale si elle n'adopte la religion chrétienne pour base de sa conduite et règle de ses institutions. Même maintenant ce qu'elle renferme de vraiment bon n'est que le simulacre des vertus de la religion. L'aménité, la politesse, tout ce que le monde prise si haut comme preuve de sa culture, la charité et l'humilité nous l'enseignent bien mieux que l'éducation du siècle ne peut le faire.

* * *

Le christianisme seul est en état de sauver le monde

de la pente qui l'entraîne. Lui seul est assez fort pour l'arrêter sur l'abîme de démoralisation ouvert pour l'engloutir. Pas le christianisme de telle ou telle église, telle ou telle opinion, pas ce christianisme qui s'appelle oriental ou occidental, luthérien ou calviniste. Le christianisme de l'Évangile, la folie de la croix, la sagesse de l'humanité, le mépris du mensonge, l'amour de la modération et de la charité, la haine des excès et de la vengeance; voilà les seules vertus desquelles nous puissions espérer notre salut. Le christianisme qui croit et qui aime, qui souffre et qui endure; voilà la religion des élus, de ceux dont les prières auront le pouvoir de raccourcir ces jours terribles qui doivent annoncer la fin du monde, et dont il nous paraît déjà ressentir les avant-coureurs.

* * *

Il paraît que nous vivons dans une époque de dénouements. Pour les comprendre, il faut étudier les événements qui les ont préparés et dont ils ne sont que les résultats nécessaires. Ces événements, ce n'est que l'histoire qui peut nous les enseigner. Remontons donc son fleuve. Son passé seul peut nous apprendre ce que nous avons à apprendre de l'avenir.

* * *

Pour comprendre un pays comme la Russie, il faut étudier ses annales. Il faut remonter aux éléments mêmes qui l'ont formé, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui. D'autres peuples ont soin de s'expliquer eux-

mêmes. Le Russe, dans son insouciante indifférence, laisse cette peine aux autres. Il se sait grand et invincible dans son unité et sa force. Il reconnaît que sa grandeur et sa puissance ne lui viennent que de sa confiance dans l'omnipotence de Dieu; de ce Dieu qu'il adore avec toute la naïve et profonde ferveur d'un cœur simple et plein de foi. Pourvu que ce Dieu toujours secoure la Russie, la maintienne sous sa protection, que lui importent les opinions du reste du monde! Il se soucie fort peu de scruter par quels moyens le Seigneur, auquel il se soumet avec une humilité si entière, lui est venu en aide dans ses malheurs et ses nombreuses adversités. Il lui importe fort peu d'examiner les procédés par lesquels il a plu à la Providence de sonder les désirs de cette Russie orthodoxe, qu'il aime d'un amour individuel, comme si elle était de chair et d'os. Il se borne à reconnaître les bienfaits de Dieu, et à l'en remercier nuit et jour, et il accepte sa position actuelle sans songer à pénétrer les mystères de son histoire, qu'il n'ignore pourtant pas entièrement. Il en répète souvent les poétiques traditions, et ses amers enseignements n'ont pas été sans résultats sur son avenir. Ils lui ont appris la prudence, la patience et surtout la méfiance de tout ce qui peut entamer l'intégrité de sa foi et de sa patrie. Que ceux donc qui ont intérêt à le connaître et à l'observer, se donnent la peine de remonter le cours de son passé, qu'ils sondent la source intarissable d'où il puise le volume tranquille de ses flots. Qu'ils se demandent ensuite, si un tel réservoir amassé par les glaces et les torrents de tant de siècles, peut être restreint par des digues factices,

peut avoir d'autres limites que celles que la main du Créateur lui a posées.

* * *

S'il existait un *Walhalla* en Russie, ce serait parmi les premiers grands-ducs que je placerais la statue de l'empereur Nicolas. Sa nature énergique et intrépide appartenait plutôt aux âges héroïques qu'à nos temps de demi-mesures et de demi-idées. Une analyse méticuleuse peut lui contester, et avec raison peut-être, sa parenté avec la race de Rurik; moralement cependant, il est de cette race, et la filiation occulte du génie lui en a imprimé toutes les vertus et tous les défauts. « L'ombre de Rurik l'a adopté du fond de sa tombe, et l'a appelé son descendant. » . Il y avait quelque chose de primitif, d'éclatant, de fabuleux dans la physionomie de son caractère; quelque chose qui ne pouvait s'allier franchement à la civilisation de notre époque, qui ne pouvait se plier aux convenancee hypocrites, et qui entravait la márche de son génie. Ce n'était ni orgueil, ni despotisme proprement dit; c'était la force se sentant supérieure à tout ce qui l'entourait; c'était les énergiques entraînements de cette force qui ne comprenait ni obstacles, ni entraves: c'était un instinct de domination, produit de cette force, et que la faiblesse, la lâcheté et la nullité de tout ce qui l'entourait avaient augmenté jusqu'au point le plus extrême. Si seulement cet homme si extraordinairement doué avait rencontré dans son pays quelques individus assez fermes pour oser lui résister, assez éclairés pour le convaincre,

assez courageux pour le contredire, la grandeur de son âme les aurait compris. Son esprit si lucide se serait pénétré de leurs lumières, et il n'aurait pas dédaigné de suivre leurs conseils. Voilà ce dont ses ancêtres scandinaves n'avaient pas manqué. Ils étaient entourés d'hommes vaillants et de bon conseil; ils avaient leur «дрyсрина», leur garde composée de compagnons dévoués, qui après la bataille siégeaient à côté d'eux, et élevaient leur voix dans toutes les délibérations publiques. Un homme, quelque grand qu'il soit, est pourtant un être pétri du limon de la terre, et quand il voit toute volonté plier devant lui, toute conviction céder à la sienne, toute opinion déférer à son opinion, il doit enfin se croire infaillible. Comme le Dalai-Lama qui, élevé dans l'idée qu'il est l'incarnation de Boudha, prend son rôle au sérieux, et se persuade qu'il est en effet la personnification de la Divinité, ainsi l'Empereur avait fini par croire que, hors lui, nul ne devait avoir le droit, ni de penser, ni d'agir. L'Europe longtemps lui a laissé cette illusion; voulant la paix à tout prix, elle était aux pieds de celui qui seul pouvait la lui conserver. L'Angleterre, la première, sentit toute la portée de cette prépondérance, bien plutôt morale que matérielle; ce ne fut pas ouvertement qu'elle s'y opposa; elle la sentit et trembla pour son empire. Comme le vampire, cette chauve-souris monstrueuse, qui endort d'abord sa victime en l'éventant de ses ailes, l'Angleterre prépara, par une longue série de bons rapports et de procédés, ses machinations. Ce fut en Turquie, là où la Russie pouvait se croire la plus sûre et la mieux assise, qu'elle mina sourdement le sol sous ses pas. Ce fut là qu'elle

prépara son alliance avec la France; et cette dernière, en s'imaginant prendre l'initiative, n'était que l'instrument de cette ennemie, son ennemie de tout temps, dont le surnom de *perfide Albion* a passé en proverbe, jusque dans le dialecte du peuple, sa rivale acharnée dont elle sera toujours la dupe. Dans les individus comme dans les nations, ce sont toujours les plus calmes, les plus persévérants et les plus impassibles qui prennent le dessus sur les irascibles, les bouillants et les impétueux. Ajoutez à cela la présomption et la vanité de la France, toujours prête à suivre celui qui la flatte, usant elle-même largement de toutes les rodomondates et se laissant pourtant prendre à toutes les flagorneries. Imaginez-vous que c'est cette voisine si longtemps abhorrée, qui depuis si longtemps la regardait du haut de ses richesses et de son exclusivisme insulaire, qui maintenant lui prodigue ses flatteries, et voyez si une tête aussi légère, mue par une âme aussi corrompue, pouvait résister à de telles séductions. Maintenant tournez-vous du côté de la Russie: cette Russie indivisible et indivisée, qui après son Dieu ne connaît que son tzar; qui, dans l'instinct de sa conservation et de sa grandeur, le regarde comme son arbitre et son représentant: ce tzar et cette Russie, identifiés l'un à l'autre par des liens que l'Occident ne peut comprendre, tant ils lui sont étrangers et hétérogènes, imaginez-les se réveillant un jour à ce tremblement soudain; imaginez-vous ce lion, roi absolu des animaux jusque là, sentant tout à coup les griffes du léopard dans ses flancs, l'éblouissement du drapeau tricolore dans ses yeux, et voulez-vous qu'il tolère cette attaque?

qu'il ne la repousse pas? Moins adroit et plus légal que son ennemi sournois, il le fit en avertissant le monde entier de ses intentions. Le monde étonné, auquel les approches prudentes du léopard avaient été soigneusement dérobées, cria à l'infraction de toutes les lois et de tous les traités, sans vouloir entendre ni comprendre que ce qu'on appelait attaque n'était dans le fait qu'une défense. Une défense trop modérée peut-être, et qui, si elle avait été poussée avec plus d'énergie et de force, aurait changé les clameurs en actes de grâce et en chants de triomphe.

* * *

C'est une mauvaise engeance que l'engeance humaine. Elle est comme les chiens; s'ils entendent crier leur semblable, ils se jettent sur lui pour le dévorer, au lieu de le secourir

Pour avoir le droit de parler de l'empereur Nicolas, il faudrait une plume immaculée, une plume trempée dans la loyauté, la droiture et la fidélité aux principes de la foi jurée, *quand même.* L'encens prodigué à sa mémoire devrait être pur de tout alliage de ces parjures politiques si fréquents *de notre temps*, et auxquels le monde a donné le nom commode *d'opportunité conventionnelle.* Il faudrait du moins connaître les phases de ce grand règne avant d'en juger les conséquences; mais surtout, et avant tout, il faudrait être de bonne foi, et ne pas avoir de parti pris d'animosité ou de dépréciation. Il faudrait de l'impartialité — mais où la prendre dans la fiévreuse inquiétude qui s'est em-

parée de nous tous? Et quelle est l'impartialité qui peut tenir contre l'esprit de parti, ce souffle du prince de ce monde, qui s'empare si impitoyablement de toutes les imaginations et de toutes les intelligences? Ah! Dieu de justice et de paix! c'est vous seul qui êtes impartial, c'est vous seul qui restez calme parmi les orages déchaînés par vos ennemis et les nôtres. Aussi n'est-ce que vous qui pouvez faire tomber les écailles de nos yeux et nous rendre le bon sens que nous avons perdu.

* * *

Vieille Europe, avec tes inquiétudes fébriles, tes secousses nerveuses, tes accès de craintes paniques, aussi exagérées, aussi dénuées de fondement et de prétextes que les engouements de confiance et d'enthousiasme qui te prennent quelquefois; vieille et tremblante Europe qui, dans tes velléités juvéniles, dans l'exaltation factice, inculquée par tes perfides enfants, rejette le bâton de ta vieillesse, l'appui assuré que te prêterait volontiers une nation jeune et vigoureuse, et dont la sève, malgré toi, doit servir à arrêter ta décadence; vieille et craintive Europe! combien tu ferais mieux de l'adopter franchement et de te servir d'elle pour te débarrasser des éléments de destruction qui te menacent.

* * *

On comprend à l'époque où nous vivons, pendant cette crise si violente et si inexplicable, que des esprits

élevés et lucides, en raison de leur élevation et de leur lucidité même, se détournent avec pitié et dégoût de toutes les absurdités aveugles qui les entourent. On comprend qu'ils s'ensevelissent dans les replis de leur conviction; et dans leur impuissance à la faire partager, ils se refusent à réfléchir et à signaler *l'inévitable;* car, quels que soient les résultats des efforts qu'on fait pour pacifier le monde, à moins d'une régénération, cette pacification ne peut être qu'une trêve, un point d'arrêt, dont la durée dépendra des passions et des calculs de ceux qui dirigent les destinées de l'Occident. Ce n'est pas en vain que la terre tremble sous les pieds des vainqueurs de la Turquie, et que le vieil Olympe redevient volcan pour les avertir.

* * *

Dans les moments d'une importance et d'une gravité générale, l'âme tient peu de compte du temps. Elle s'attache plus par les lois de sympathie et de convictions communes que par celles de l'habitude.

* * *

Quelle honteuse et avilisante comédie que celle qu'on joue dans ce moment, et combien on doit admirer la nation qui sait se distraire par son unité, son courage et sa foi, de ces scènes qui seraient burlesques si elles n'étaient le prologue de sanglantes tragédies. Quand toutes ces coulisses tomberont-elles, mon Dieu? Quand, au lieu de l'éclat enfumé et factice de ce théâtre, vous

plaira-t-il de nous éclairer de la plus pure lumière de votre soleil?

* * *

Il y a certains incidents dans la vie des peuples comme dans celle des individus, qui, malgré leur peu d'importance apparente, arrêtent et saisissent l'attention; comme les pointes saillantes du diamant, ils semblent réfléter à eux seuls tout le prisme du caractère qu'ils indiquent.

* * *

Il n'y a de positif, de réel, de vivace que le peuple en Russie; nous autres, nous sommes comme de pâles fantômes rôdant mécontents sur les bords du Styx. L'obole pour payer notre passage nous manque, et nous n'avons pas le courage de traverser le fleuve à la nage. Lui seul, grâce à la simplicité de son caractère, à la naïveté de sa foi, à la souplesse même de son esprit qui sait se plier sans se briser, ni se dénaturer; grâce aux inconvénients mêmes de son territoire trop vaste, et aux communications difficiles, que personne encore n'a songé à lui aplanir, lui seul à su échapper au morne génie qui étend ses sombres ailes sur la Russie. Pour le peuple, ces ailes ne sont encore que protectrices, l'obscurité qu'elles répandent n'est qu'une ombre qui la protége contre l'éclat trop vif d'une lumière que ses yeux ne sont pas encore habitués à fixer. Il a de plus le consolation et le refuge qui nous manquent; il a la foi; cette foi vive et ardente de laquelle provient la

confiance en Dieu et la certitude d'une existence meilleure, quand la mort, ouvrant les portes de l'éternité, l'aura dérobé aux peines de la vie.

* * *

La Russie, ce vaste et immense pays, n'est déshérité ni de cœurs généreux, ni de têtes capables, ni d'intelligences vives et supérieures auxquelles il ne manque que l'occasion, une sphère d'action plus libre, une arène plus large, pour s'élancer et gagner tous les prix. Aussi, à chaque nouveau règne, nous voyons s'élever de nouvelles espérances, de nouvelles aspirations, de nouveaux désirs. Efforts inutiles, hélas! luttes désespérées, météores brillants, dont la lumière splendide n'a fait que nous mieux montrer nos ténèbres, nous a éclairés un instant sans pouvoir nous réchauffer. Bientôt le brouillard épais et impénétrable de l'impossible, que la brise de l'espoir avait soulevé un instant, retombe plus lourd et plus suffocant que jamais. L'impossible! sait-on ce que ce seul mot renferme d'angoisse et de désespoir! c'est l'enfer sans espoir du Dante; c'est le rocher de Sisyphe, retombant constamment sur le malheureux qui le soulève; ce sont enfin ces ténèbres primordiales dont la parole, voix de Dieu, fit jaillir la lumière. Parole éloquente et miraculeuse, toi seule peux faire rentrer cet Impossible dans le Néant auquel il appartient!

* * *

Et à quoi donc notre jeunesse dépenserait-elle les

facultés dont la nature l'a douée? Est-ce à des parades ou à des exercices? elle a pour cela son corps, ses membres et sa santé qu'elle sacrifie tous les jours à ces jeux inutiles. Dans les chancelleries des différents départements de l'État? excellente école, ces chancelleries peuvent former des individus utiles; rarement elles suffisent pour former de véritables hommes d'État; Leur routine, au contraire, quand elle dure longtemps, comme celle de tous les bureaucrates exclusifs, ne peut que paralyser ou dégoûter les intelligences d'élite forcées de s'y assujettir. La littérature, me dira-t-on? Nous voilà de nouveau dans les domaines de l'impossible, car quelle branche de littérature peut fleurir sous l'atmosphère d'une censure aussi inepte que méticuleuse! quelle est l'intelligence qui puisse se mouvoir dans de telles entraves, et se sentir à l'aise dans des chaînes pareilles? Aussi tous ces cœurs généreux, ces intelligences d'élite soupirent et se taisent sous les poids de l'impossible. Ce ne sont pas eux qui colportent de salon en salon leurs petites rancunes, leurs mesquines ambitions et toutes les petites blessures de leur amour-propre individuel. Ceux dont je parle sont trop fiers pour se plaindre; ils sont trop sages et trop élevés pour faire une opposition inutile. Ce n'est pas d'ailleurs leur propre gloire et leur propre succès qu'ils regrettent. Leur talent, leur esprit, leur génie, c'est à la patrie qu'ils auraient voulu les consacrer; c'est elle qu'ils pleurent, et ils n'osent exhaler leurs plaintes, de crainte d'augmenter ses maux et ses douleurs. Aussi renferment-ils dans un silence profond tout cet ardent patriotisme, toutes ces dévorantes aspirations; ils de-

viennent sombres, taciturnes et moins utiles et moins capables que toutes les médiocrités qui les environnent. Nulle part il n'y a autant d'amères déceptions, de talents froissés et incompris qu'en Russie. Quel sera le résultat de ce triste état de choses? Qui peut le savoir?

* * *

Le respect et l'estime de la femme ne se traduisent pas toujours en politesse extérieure. Dans les basses classes, les femmes mêmes se passent volontiers des dehors de la déférence. Mais la mère veut être le conseil de ses enfants; l'épouse veut être la confidente et l'amie de son mari, les sœurs veulent être protégées par leurs frères. Elles veulent avoir leur part des affaires graves de la vie, et renoncent volontiers à ses joies, pourvu qu'on leur permette d'en partager les douleurs. C'est le sort des femmes en Russie. Les lois mêmes leur assurent l'indépendance de leur fortune, et le droit de la gérer à volonté. Ces prérogatives sont de toutes les classes. Les femmes dans les classes inférieures se tiennent à l'écart dans la vie journalière, comme les femmes de l'Ancien Testament; elles reconnaissent la supériorité des hommes et y acquiescent parfaitement; elles souffrent même leur tyrannie, parce qu'elles veulent, et non parce qu'elles doivent la souffrir. „Bats ta femme comme ta pelisse, mais aime-la comme ton âme" est un proverbe russe, qui n'est que trop souvent mis en action; les femmes en acceptent la première partie sans murmure, pourvu qu'elles soient convaincues de la seconde.

* * *

Il y a de par ce monde un hanneton dont je ne me rappelle plus le nom savant, qui procède d'une manière singulière à la procréation de son espèce. D'abord il s'en va à la recherche d'un autre scarabée qui lui paraît avoir toutes les conditions voulues à cet effet. Après l'avoir trouvé, il l'attire dans quelque trou, et là il insinue dans son corps tous les œufs dont le sien est rempli; il le nourrit grassement et ne le laisse manquer que de l'espace et de la liberté nécessaire pour s'échapper. En attendant, cette pauvre mère improvisée couve dans son intérieur toute cette progéniture étrangère. Les vermisseaux se forment, naissent et dévorent peu à peu leur débonnaire nourrice. Quand toute sa substance a passé dans leurs estomacs avides, et qu'il n'en reste plus qu'une écaille sèche et creuse, les petits ingrats s'élancent dans le monde; et le corps du scarabée, désormais inutile, tombe bientôt en poussière. Mes lecteurs ont-ils reconnu le personnage de mon apologue? J'espère qu'il est assez clair.

TROISIÈME PARTIE.

MÉDITATIONS RELIGIEUSES.

«Marie a choisi la meilleure part et elle ne lui sera point ôtée.» Et nous aussi, Sauveur, nous voudrions la part de Marie. Nous voudrions les lumières de la contemplation, la paix de l'extase. Nous aussi, nous voudrions, laissant là toutes les inquiétudes de l'esprit, toutes les agitations de la chair, ne nous occuper que de votre divine présence. Hélas! nous ne le pouvons pas, retenues dans les liens du devoir actif comme Marthe, nous avons de plus qu'elle, la mobilité de notre imagination, les mille préoccupations d'une société factice, les mille besoins d'une existence appartenant autant aux autres qu'à nous-mêmes. Mille images, mille fantômes passent devant notre cerveau pour nous distraire et nous agiter. Et cependant le désir est là. Nous voudrions chasser cette multitude d'intrus, comme vous-même vous chassiez les vendeurs et les changeurs de votre temple! Venez à notre secours, Seigneur! Faites-nous entendre votre voix, rendez-nous sensibles à votre présence; donnez-nous le courage et la résolution de renier toutes ces pensées frivoles, mondaines

et pécheresses. Aidez-nous, Seigneur! Faites taire toutes ces voix importunes; brisez toutes ces images idolâtres; secourez-nous, mon Dieu, et accordez-nous votre paix.

* * *

Seigneur, je suis indigne de jouir de la douceur de votre grâce. A moi la voie des épines et de la croix, les maladies et les peines de la vie, les regrets du passé et la terreur de l'avenir. La voie de Marthe et non celle de Marie. Pourvu que tout orage ne m'éloigne pas du port.

* * *

Ep. Rom., VIII, 35. Les afflictions, les tribulations, les persécutions, la famine etc.

Dans le présent Satan emploie d'autres armes. C'est la prospérité qui est à craindre, la mollesse, l'énervement, la paresse, le désir des richesses, le luxe et les jouissances matérielles qu'elles procurent. Il est bien plus facile de confesser Dieu hardiment devant la mort, que de suivre l'esprit de l'Évangile, entouré des affections et des liens de la vie. Seigneur, détachez-moi de cette terre; faites que tout le luxe qui m'entoure, soit pour moi comme s'il n'existait pas. Donnez-moi un cœur simple et contrit; envoyez-moi, Seigneur, je vous en conjure, l'esprit de pauvreté dans le sein même de l'aisance. Seigneur, préservez-moi de la vanité. Que l'estime que l'on a pour moi ne me fasse pas croire à mon mérite. Seigneur, pécheresse indigne que je suis,

redoublez en moi le sentiment de cette indignité; que je n'oublie jamais que ce don de captiver la bienveillance que vous m'avez donné, est un don gratuit de votre bonté, sans aucun mérite de ma part, sans que j'aie le moindre droit. Seigneur, accordez-moi l'humilité entière et parfaite, et l'abnégation de moi-même, qui convient à la servante d'un Dieu crucifié.

* * *

« Dans le monde vous aurez bien des tribulations à souffrir, mais ayez bon courage, car j'ai vaincu le monde.» *Saint Jean,* XVI, 33.

Comme fils de l'homme, N. S. a vaincu le prince de ce monde, Satan. Il est cette semence de la femme qui devait écraser la tête du serpent. En lui et avec lui tous les élus comme membres de son corps, participent dans le passé et dans l'avenir à son triomphe. Chacun en particulier doit faire ses efforts pour combattre le monde et le vaincre dans la mesure des forces qui lui sont accordées. Demandons donc instamment à notre grand capitaine de nous munir des armes nécessaires à ces combats à outrance. Ces armes sont la patience, la persévérance et l'humilité. Gardons-nous, nous autres femmes surtout, d'en chercher d'autres. Celles de l'éloquence, de l'inspiration, de la vaillance éclatante ne manqueront pas à ceux que le Dieu des armées a choisis comme chefs de ses forces spirituelles. Mais à ces chefs il faut des soldats disciplinés et fidèles qui se laissent percer en souriant de mille dards, qui montent à la

brèche sans crainte et sans hésitation, et qui savent mourir pour la bonne cause en silence, n'attendant pas de récompense pour leur humble et modeste dévouement. Cette troupe obéissante jusqu'à la mort, c'est nous; et soyons fières d'avoir été dignes de marcher sous une telle bannière.

* * *

Vous que nous avons perdus, vous que nous aimons plus encore maintenant que nous sommes privées de votre douce présence, que quand vous étiez là pour nous entendre et répondre à notre amour! ces soupirs et les gémissements que nous poussons vers vous, parviennent-ils à la région inconnue où vous attendez le moment de notre réunion? Cette réunion, la désirez-vous comme nous la désirons, ou bien, impassibles dans votre sommeil, n'avez-vous que de doux rêves et des anticipations bien heureuses de cet avenir? Dormez-vous, veillez-vous dans ces lieux où toutes larmes sont essuyées, où aucune passion humaine n'a le pouvoir de vous troubler? Nous avons foi en vous, vous qui avez dépassé les limites du temps, vous qui avez franchi la grande épreuve de la mort, et qui nous attendez dans une de ces demeures de notre père commun, promises à notre foi par notre Frère et notre Sauveur. Nous prions pour vous, priez aussi pour nous. Intercédez devant le siége suprême, afin que le moment solennel qui doit rompre nos liens terrestres soit pour notre âme un moment de joie et de liberté, et non d'épou-

vante et d'esclavage dont les chaînes sont des flammes et la prison un lieu d'éternelles ténèbres.

* * *

D'où vient que les prières sont rarement exaucées, quand pourtant l'objet que nous demandons nous paraît juste? Parce que nous demandons *un objet*, et qu'en l'obtenant, qui nous dit que nous n'aurions lésé d'autres droits aussi légitimes que les nôtres? En demandant la pluie pour notre petit coin, qui nous dit que le coin voisin n'a pas besoin du beau fixe? En demandant même la prospérité de nos proches, qui sait si cette prospérité ne serait pas l'adversité d'un autre, ou qu'elle ne soit une pierre d'achoppement, un obstacle à la perfection de celui pour lequel nous la demandons? Peu d'hommes savent supporter la prospérité; il y en a peu qui ne profitent de l'adversité. Prions donc, mais bornons-nous à l'abstrait. Remettons nos besoins et ceux de nos proches à la miséricorde divine, sans les préciser autrement que par cette prière céleste où nous invoquons par le nom de Père notre Dieu et notre Souverain.

* * *

Conversion de Saint Paul.

L'excès de la lumière aveugle, et produit par conséquent le même effet que les ténèbres. Voilà pourquoi la lumière éternelle est obligée de se voiler pour s'adapter à la faiblesse de nos organes: témoin la Transfiguration, ce passage de la gloire de Dieu devant Moïse, la cécité

de saint Paul, et tant d'autres exemples. La vérité absolue est à l'esprit borné de l'homme ce que cette lumière est à ses yeux; aussi est-elle obligée de se recouvrir du voile des symboles, et de ne se manifester que par signes et paraboles, pour se faire comprendre aux intelligences obtuses de la multitude. Ces symboles et ces paraboles frappent différemment l'entendement des individus dans le degré de leur savoir ou de leur pureté. C'est toujours pourtant la même vérité, comme c'est la même lumière, qu'elle nous parvienne adoucie par le rideau vert des forêts ou qu'elle nous inonde de ses flots radieux sans ombre ni intermédiaire. La source en est toujours cette gloire de Dieu qui n'emprunte son éclat que d'elle-même, et qui n'a besoin, pour se manifester, ni du soleil, ni de la lune, de rien de ce qu'elle a créé, de rien qui ne soit immuable comme elle-même.

* * *

Heureux ceux à qui la foi tient lieu de science et de démonstration, car si la plupart croient sans comprendre, beaucoup comprennent sans croire. Or, la science sans la foi, c'est un corps sans vie, un vêtement inutile trop orné pour l'usage journalier, et qui, après avoir paré un instant celui qui l'a chèrement acquis, est relégué dans quelque armoire et rongé ensuite par la moisissure.

* * *

L'excès de la lumière aveugle et produit par consé-

quent le même effet que les ténèbres. Voilà pourquoi la lumière éternelle est obligée de se voiler de nuages pour s'adapter à la faiblesse de nos organes. Voyez la Transfiguration, et le passage de Dieu devant Moïse. — La vérité immuable est à l'esprit ce que la lumière éternelle est aux yeux. Elle est obligée de se recouvrir de symboles et de ne parler qu'en paraboles pour être comprise de la multitude. Ces symboles et ces paraboles frappent différemment l'entendement des individus selon le degré de leur intelligence. C'est pourtant toujours la même vérité, comme c'est la même lumière qui nous parvient adoucie par le vert feuillage de la forêt ou qui découle immédiatement radieuse du soleil à son méridien. Le temps éclaircit ces vérités; il prépare les esprits à les découvrir sous les emblêmes et les allégories qui les recouvrent, et ce qui n'était qu'hypothèse et idéal chez les païens, est devenu fait incontestable et vérité absolue pour les chrétiens véritables.

* * *

Le plus beau privilége du temps est de préparer les voies à la vérité. Ses procédés à cet effet sont lents, à notre point de vue du moins les germes semés dans une époque apparaissent d'abord en faibles arbrisseaux; des siècles s'écoulent avant que ces tiges débiles deviennent des arbres. D'autres passent avant que leurs fleurs s'épanouissent et que leurs fruits ne se forment. Que de siècles encore avant que ces fruits ne mûrissent et ne deviennent propres à servir d'aliments sains et nutritifs! Que de périls, l'arbre, sa fleur et son fruit

n'ont-ils pas à braver! Tantôt une chaleur hâtive qui le fait pousser, pour le dessécher ensuite avant qu'il n'ait gagné assez de sève pour se soutenir; tantôt une tempête qui fait plier jusqu'à terre ses branches flexibles, sous peine de ne plus jamais se relever. Et quand le tronc bien assuré paraît défier tous les dangers, qui nous dit que quelque gelée délétère ou quelque vent brûlant ne viendra pas joncher le sol des pétales de ses fleurs; qui nous garantit que quelque ver rongeur ne se sera pas blotti dans le cœur même de ce fruit qui paraît tout près de sa maturité; qui nous dit que sous ces dehors brillants et savoureux ne se cache pas le poison de la pourriture? Il a fallu plus de six mille ans à l'humanité déchue pour faire germer et accepter la vérité du Christ. Et après six mille ans de lente germination, d'hypothèses, d'étincelles éteintes avant qu'elles aient pu produire la lumière, de fausse science, de faux raisonnements, de fausse philosophie, renfermant chacun un grain de froment dans un tas d'herbes inutiles ou nuisibles; après tant de recherches, de si sublimes théories de si vagues espérances; après tant de miracles; après de si éclatantes manifestations; combien y en a-t-il, oh! Rédempteur des hommes, lumière et vérité du monde! combien y en a-t-il de ceux que vous êtes venu sauver, qui croient véritablement et qui, ne se contentant pas du vain nom de chrétien, le sont effectivement en esprit et en vérité?

* * *

Heureux ceux à qui la foi pure et simple tient lieu

de science et de démonstration. Mille fois mieux vaut-il de croire sans comprendre que de comprendre sans croire.

* * *

La science sans la foi est une chose plus pernicieuse qu'on ne le pense; car là où manque la foi, l'orgueil prend sa place, et où l'orgueil est le maître, les vertus sont esclaves. La science même est forcée de descendre de son trône, et se voit réduite à prodiguer ses trésors comme offrandes aux passions de ce tyran insatiable.

* * *

La vaine science, celle qui ne cherche que l'approbation des hommes et la renommée éphémère du monde, ne peut que nuire au bonheur. Trop orné pour l'usage journalier, c'est un de ces magnifiques vêtements qui, l'occasion de briller une fois passée, sont relégués dans une armoire pour être fanés par le temps et rongés par les vers.

* * *

«C'est pourquoi je travaille constamment à conserver ma conscience exempte de toute offense envers Dieu et devant les hommes», disait saint Paul dans sa défense devant Félix. C'est en effet à quoi tout chrétien devrait s'exercer pendant toute la durée de sa vie, car la conscience doit être cultivée comme toute autre faculté du cœur et de l'esprit. Elle tient de tous les deux, et

si on ne l'exerce, elle peut s'engourdir comme la mémoire ou l'imagination, s'émousser comme la sensibilité, la compassion ou toute autre vertu du cœur.

La conscience est une plante exotique qu'on doit cultiver avec soin et persévérance. Sa patrie se trouve dans les hautes régions de l'âme; transplantée dans la vie usuelle, elle dégénère souvent et périt quelquefois faute d'une atmosphère homogène.

La conscience est une faculté exclusivement humaine. C'est le secret tribunal devant lequel nous nous faisons comparaître nous-mêmes pour nous juger, nous condamner ou nous absoudre. Différente selon les différents degrés de civilisation, de vertu, de faiblesse et de force, elle ne manque dans aucun État, ni à aucune race. C'est l'instinct du jugement et de la justice, perverti, abâtardi à l'état de germe et de rudiment; sujette quelquefois aux plus singulières aberrations, comme chez le sauvage à l'état de nature ou dans quelques-unes de ces sectes religieuses dont la triste exaltation s'est fait un devoir d'anéantir jusqu'aux affections les plus saintes de famille; et cependant ces aberrations mêmes ne font que prouver l'existence de ce sentiment, qu'on ne saurait définir.

Qu'est-ce donc que la conscience et comment faut-il la cultiver; comment peut-on la rendre assez délicate et assez forte en même temps, pour en faire la règle de notre conduite et le juge le plus impartial de nos actions, de nos pensées, etc.? En la basant sur la connaissance de Dieu, du Dieu juste, sévère, équitable et cependant miséricordieux. Au christianisme appartient la gloire d'acclimater cette plante du ciel dans le cœur de l'homme.

Lui seul a pu la soumettre à des règles positives, en lui appliquant la sévère discipline d'une loi uniforme et sans exception pour tous. Travaillons donc, nous tous qui nous appelons chrétiens, sans cesse et sans relâche, sans exception et sans différence de rang ou d'état, de richesse ou de misère, *à conserver notre conscience exempte de toute offense envers Dieu et les hommes.*

* * *

L'opinion générale est que l'univers n'a été créé que pour l'homme, pour le plaisir de ses yeux, les besoins de son corps, la récréation de son intelligence. Cette opinion adoptée par lui, parce qu'elle flatte son orgueil, nous paraît parfaitement erronée. L'homme est le dernier né du Créateur, son plus parfait ouvrage sans doute, puisque lui seul a été jugé capable de contenir le souffle divin de son auteur. Il est en même temps le point culminant, et le résumé en quelque sorte de la grandeur de la création, et lui seul a été doué de la faculté de l'envisager dans son ensemble et de la comprendre. «Le Seigneur Dieu ayant formé du limon tous les animaux de la terre et tous les oiseaux de l'air, il les amena devant Adam afin qu'il vît comment il les appellerait. Et le nom qu'Adam leur donna fut leur nom véritable.» Quoique moins parfaits, ils existaient cependant avant lui, et la nature trônait sur la terre dans toute sa puissance et sa splendeur bien avant sa naissance. Si donc la création n'avait pu atteindre son but final sans l'homme dont la naissance fut son dernier effort; lui-même n'aurait pu accomplir sa destinée sans

les époques qui la précédèrent. Respecte donc, homme faible et mortel, tes devanciers animés et inanimés. Que la roche te soit un enseignement, et la montagne un symbole du temps où ta race n'existait pas encore. Répète-toi souvent que les semences de l'herbe que foulent tes pieds existaient bien avant que tu ne fusses créé de cette terre de laquelle tu es sorti, et dans laquelle tes éléments mortels se résoudront un jour. Pour ces êtres qui, inférieurs à toi, sont pourtant tes frères et qui gémissent comme toi et par toi sous le poids de la chute, sois surtout miséricordieux! Dis-toi, que si l'essence de ton âme immortelle s'élève au niveau des anges, ton organisation terrestre t'abaisse au rang des animaux; dis-toi, que ces corps lumineux auxquels Dieu a assigné la tâche « de présider au jour et à la nuit, et de servir de signes aux temps et aux années» (*Genèse* I, 14) resplendissaient sur la coupole du ciel bien avant ta formation. Admire ces grandes œuvres de la puissance de Dieu sous toutes leurs formes, use de celles qui sont mises à ta disposition avec mesure et sagesse! Dis-toi, que le souffle divin qui t'anime est le pur don de la grâce de ton Créateur, et que, pour le conserver, pour ne pas redevenir la poussière dont tu as été tiré, il te faut gagner ton pain à la sueur de ton front, arrêt auquel le reste de la création n'a pas été assujetti.

* * *

Hélas! tout en détestant mes péchés, je n'ai pas de larmes pour pleurer. Ce don m'est refusé comme tous ceux qui amollissent et consolent l'âme. La mienne en

est probablement indigne. Seigneur, je n'en murmure pas! Faites de moi ce qui vous semblera bon pour mon salut. En vous toute sagesse et tout amour.

* * *

«Une paille dans l'œil d'autrui, une poutre dans son œil à soi.» L'indulgence est comme un de ces filets d'eau imperceptibles qui se font remarquer par le sillon d'herbe plus verte qu'ils tracent dans la prairie qu'ils parcourent. Et pourtant c'est elle qui arrose toutes ces petites vertus qui font le charme de l'existence; la modestie, l'humilité, la patience et cette douceur évangélique à laquelle la possession de la terre est promise.

* * *

Mon Dieu, bannissez la haine de mon cœur. Faites que je puisse pardonner au seul ennemi que j'aie. Seigneur, j'ai pardonné au meurtrier de mon fils unique; faites que je puisse pardonner complètement, sans réticence et sans rancune, à celui qui a tué toute mon existence, qui a flétri ma jeunesse; qui, depuis vingt-trois ans empoisonne tous les jours de ma vie; qui, d'une femme née pour la vertu, pleine du sentiment de son devoir et de sa mission ici-bas, a fait l'être misérable, plein de péchés et de fiel que je suis devenue. Faites effacer de ma mémoire tout ce passé, pour que je puisse oublier cette longue série d'offenses et de douleurs. Seigneur, prenez pitié de moi, épurez mon cœur, soutenez-moi dans cette œuvre difficile, d'oubli et de par-

don. Mon Dieu, encore une humble supplication. Prenez pitié de cette pauvre enfant. Faites qu'elle trouve un appui dans ce monde où je ne puis lui servir. Seigneur, Seigneur! pitié et miséricorde pour elle comme pour moi. Que je souffre, mon Dieu! je l'ai mérité, mais qu'elle soit heureuse, car elle n'a ni la force du courage, ni celle de la résignation.

* * *

Selon mon père, appuyé par les saintes Écritures et les apôtres, l'âme ne sait pas quel progrès fait l'esprit en elle. Et c'est pour son bien, dit-il: Satan ne pouvant pénétrer la région de l'esprit, a moins de prise sur elle; il connaît moins le côté faible ou vulnérable de son être. Elle même ne peut prendre de l'orgueil d'une perfection qu'elle ignore, et son humilité n'est pas tentée. Seigneur, cachez-moi le peu que je vaux et faites-moi voir mes iniquités. Non, mon Dieu et mon père, je ne désespère pas, vous me sauverez à la fin.

Seigneur, je suis faible, je suis malade, et les souffrances de la chair commencent à lasser ma patience. Voilà longtemps que je souffre. Mon Dieu, n'écoutez pas mes plaintes, redoublez mes maux, si à force de souffrances je puis gagner un des degrés qui mènent au ciel!

* * *

Seigneur, mon Dieu, je vous offre mes infirmités, mes douleurs et ma vieillesse prématurée. C'est vous,

mon divin Sauveur, qui souffrez dans votre indigne créature. Sanctifiez ces souffrances et joignez-les à toutes celles qui sont inscrites sur les tables de votre nouvelle loi. *Venez à moi, vous tous qui souffrez,* avez-vous dit, et nous venons à vous, Seigneur, depuis le commencement du monde. C'est vous qui nous portez; *pour que nos pieds ne heurtent pas contre une pierre.* Sur mon lit de douleur, consolez-moi, mon Dieu et mon Seigneur, et que jamais le doute ou l'incertitude de votre personne ne viennent m'ôter mon unique force, ma seule espérance.

* * *

Prov. 7, v. 5. L'étrangère — l'amour du monde — le péché. v. 9. Les gradations des ténèbres de l'âme, v. 10, 11, 12. Description de ce faux amour. Son entêtement et sa violence, son agitation inquiète. v. 12—18. Ses tentations, ses voluptés et ses mollesses. v. 19, 12. La sécurité dans l'absence de J. C. et son oubli. 21—27. la fin de cet amour adultère.

Prov. 9, v. 13. La même allégorie. v. 17—18. Le fruit défendu et sa conséquence, la mort. Continuation du péché originel.

Prov. 8, v. 22. La sagesse de Dieu assistant à la création. La même que cette femme de l'Apocalypse, couronnée du soleil avec la lune sous ses pieds.

Ps. 6, 4. La fille de Tyr. Les mystères des Phéniciens.

Ps. 51, v. 10. La régénération par la grâce seule capable d'effacer le péché originel indiqué dans le v. 5.

Ce n'est que régénéré par le sacrifice de votre Fils que je puis dignement proclamer votre parole. Car votre parole, c'est votre Verbe, et pour le proclamer, il faut le posséder. v. 14. Délivrez-moi du sang, de la chair, de ses voluptés et du meurtre de mon âme, que la chair ne cesse de désirer, c'est-à-dire, délivrez-moi de Satan, le meurtrier par excellence. v. 17. Un cœur brisé et contrit est seul digne de vous être offert. Recevez-en le sacrifice, Seigneur, et daignez m'enseigner le moyen de vous l'offrir. *Israël*, de même qu'Abraham, père de tous les croyans, sans exception. *Jacob* père du peuple juif proprement dit. *Étrangers*, les anges des ténèbres, étrangers à la lumière et au royaume de Dieu. La mer et ses vagues, le monde ou la création envahie par Satan et ses anges, et que l'homme doit reconquérir et sauver par la grâce et les secours de Dieu.

Ps. 102, v. 24, 25. Il me paraît, d'après les versets précédents et suivants, qu'ici les fondements de la terre et des cieux sont différentes formes de cultes qui passeront les uns après les autres, sans que la foi dans le Seigneur ou le salut de ses élus en souffrent.

Ps. 114, 4, 16. Les cieux appartiennent au Seigneur. Dieu ayant précipité Lucifer et ses anges, y a établi son trône et ses anges de lumière. Sa terre a été donnée à l'homme pour y accomplir la même œuvre à l'aide de J. C. Cette œuvre une fois accomplie, il remettra son royaume (la création) au Père, et tout rentrera dans le sein de Dieu, tout sera ciel ou paradis. v. 17. Les morts ne louent pas le Seigneur. Ceux qui se joignent corps et âme à Satan, ne sont plus capables de le comprendre. Les vivants, les enfants de la foi chanteront ses louanges

éternellement (ne mourront pas), mais renaîtront incessamment.

P. S. 114 (116), v. 8, 9. La résurrection. Retour de l'âme à la paix éternelle *(im Lande der Lebendigen).* La vie éternelle. *Dieu m'a délivré de la mort*; de la mort sans rédemption, de la communauté avec Satan, le père de la mort. CXV, 13, la coupe du salut, le mystère du sang de notre Seigneur. 15. La mort des saints — c'est l'accomplissement de leur œuvre ici-bas, et la récompense dans la vie éternelle. Elle est précieuse par elle-même et en tant qu'elle profite au salut de tous, en augmentant le corps spirituel qui nous est destiné et auquel chacun de nous doit travailler.

Ps. 127, v. 5, 6. Les larmes de cette vie seraient la joie de l'autre. Chaque semence produira son fruit. La renaissance et la résurrection sont les semences que nous avons en nous. Le chemin de la croix est le plus sûr et le plus efficace.

Seigneur! pour un seul jour passé dans le monde, que de péchés! D'abord la négligence des exercices de piété; ensuite que de paroles inutiles, que de médisances entendues sans répugnance, et rendues par d'autres propos sur le prochain, que de vaines phrases et d'odieuses et mauvaises pensées! Mon Dieu, conservez-moi et séparez-moi du monde dont les habitudes se reprennent si facilement et sont si funestes à votre esprit. *Nul ne peut servir Dieu et Mammon.*

Saint Marc, VI, 5. «Et il ne put faire là aucune œuvre puissante.» La puissance des miracles cesse quand la foi n'est pas là pour les recevoir. «Nul ne peut être sauvé malgré soi. — La force du libre arbitre.» On

dira: Qu'étaient donc les miracles de Moïse devant Pharaon? les Égyptiens y croyaient, leurs croyances, quoique fausses, étaient vives; témoin les miracles de leurs prêtres. C'est l'incrédulité sur laquelle ce genre de don n'a pas de puissance. Pour vaincre cette incrédulité, il fallait s'adresser à l'entendement. Notre Seigneur s'est borné à prêcher.

Ps. 143, v. 10, 11. Le matin — l'aurore — l'avenir, l'espérance du salut, la nouvelle Jérusalem? ou bien le passé, la miséricorde divine de la création. — Jésus-Christ comme l'aube et la clarté première?

Saint Marc, XI, v. 2. Un culte, etc. Une nouvelle doctrine appuyée sur un nouveau peuple de fidèles (les gentils). v. 4. L'Ancien et le Nouveau Testament réunis.

Ps. 88. Le désespoir du pécheur sans la grâce, sans la connaissance du Sauveur. v. 5—7. Ceux qui meurent dans l'impénitence et que réunit l'esprit du mal, ne comptent plus parmi les hommes. — *Les profondeurs de la mer; l'ancien océan*, l'élément le plus prochain du chaos et duquel le reste de la création provient. L'homme qui revient à cet état, recommence toute sa carrière spirituelle. v. 7. La colère de Dieu comme sa miséricorde se manifeste par l'expiation (vague). Les différentes existences par lesquelles l'esprit humain doit passer, et qui, selon ses mérites ou la grâce, sont plus ou moins longues, amères et troublées. v. 8. La prison du péché dont N. S. seul à la clef. v. 8—10. La lumière peut-elle luire dans les ténèbres? ceux qui sont morts à la grâce peuvent-ils comprendre l'amour de Dieu, sa justice et la fidélité de ses promesses? Le

néant peut-il être et les miracles avoir lieu sans la foi? Dans ce terrible état, la prière seule reste, c'est la planche du salut. Prions pour que la grâce du Seigneur nous soit rendue; pour que les terreurs de la mort (15), cette affreuse nécessité infligée à notre jeunesse, cette expiation du péché des premiers temps de l'homme, ne se présente à nous désormais que comme récompense et consolation.

Ps. 89. Contre-partie du précédent. Espoir et joie des fidèles. v. 2. Le royaume de Dieu, v. 3. La venue du Christ, son règne et la communauté des saints, v. 9. La continuation de la création et son ordre, v. 10. La chute de Satan et de ses anges, v. 11. Le ciel et la terre font un même royaume, et tu établiras ta justice dans tout l'univers. Tu le régénéreras et le sauveras, v. 12. A toi appartiennent les deux extrémités: *Tabor* et *Hermon*. Les montagnes ou la région de la prière ou de la contemplation seront peuplées de tes élus, v. 15. Le peuple, les fidèles, les élus. Le cor d'Israël *(Horn)*, J. C. v. 20—30. La venue du Christ, sa mission et ses attributs. *II. Corinth. V*, 2, 35. La nécessité du corps spirituel. Adam eut honte de sa nudité devant Dieu. Son corps était le Christ séparé de lui par le démon, il se trouve nu. Sa tâche et la nôtre étaient de se préparer un corps spirituel dans lequel nous puissions paraître au jugement dernier. C'est la robe nuptiale sans laquelle nous ne pouvons être admis; c'est l'huile des lampes des vierges sages et folles. Seigneur, n'écoutez pas ma prière si elle n'est pas selon votre cœur; vous savez mieux que nous ce qu'il nous faut, que votre volonté soit faite.

Ps. 126, v. 6. Celui qui sort de ce monde dans la contrition et la douleur, portant avec lui les germes de la perfection par la voie de la croix, renaîtra dans la joie et recueillera ses germes fructifiés par l'Esprit Saint et la grâce de N. S.

Ps. 127, v. 1—2. Si la grâce de N. S. ne sanctifie pas vos œuvres, elles sont inutiles. Si Dieu ne vous garde pas, vos propres efforts ne peuvent rien contre l'ennemi. C'est Dieu seul qui peut donner le repos, et tous les travaux humains sans Lui n'aboutissent qu'à l'inquiétude. Vos douleurs mêmes, si elles ne sont pas sanctifiées par la Croix, ne servent à rien. v. 3—5. Les enfants sont les bonnes œuvres, les dons spirituels (voyez Isaac, Jacob, etc.). Ses dons et ses œuvres sont en effet les flèches de l'homme contre le Prince de ce monde. Celui qui en est rempli peut traiter avec lui aux portes mêmes de la citadelle.

Ps. 2, v. 16—19. L'Étrangère, la fille du péché; l'Église antichriste, celle qui a perdu les traditions de sa jeunesse, celle qui, précipitée du ciel, en a oublié les lois. Sa maison est voisine de l'enfer et ses sentiers mènent à la mort sans rémission, sans expiation, sans renaissance, sans la possibilité de reconnaissance, ni de pardon. v. 20—22. Les justes habiteront la terre, c'est-à-dire seront aptes par leurs épreuves sur la terre à gagner le ciel. Les méchants seront arrachés et déracinés, livrés à l'ange des ténèbres et incorporés à lui.

Ps. 3, v. 9, 10. Honorez le Seigneur avec tous les dons spirituels que vous tenez de lui. Offrez-lui les prémices de tout ce que vous pouvez acquérir par ses dons (parabole des talents), il vous les rendra au centuple et

votre âme sera pleine de fruits qu'il vous accordera. v. 11, 12. Le chemin de la croix. Seigneur, faites que j'y marche sans murmure et avec foi!

Ps. 19, v. 13. Préservez votre serviteur des péchés de présomption, de l'orgueil qui précipita l'archange et ses anges du séjour de la lumière et qui causa la chute de l'homme, destiné à les sauver. L'humilité seule peut préserver chaque individu de cette chute qui se renouvelle dans chacun — l'humilité et la médiation des œuvres et de la justice de Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur.

Ps. 20. Le Roi. *Jésus comme le Roi de la race humaine.* Fils de l'homme.

Ps. 21, v. 4. La vie éternelle de l'homme Dieu.

Ps. 22, v. 9. De la création. La Passion est la mission du Fils de l'homme.

Ps. 23, v. 5. La manne du désert. L'Eucharistie, le corps même du Christ.

Ps. 34. Adressé à N. S. Jésus Christ. La présence continuelle de Jésus Christ et l'avantage de se tenir continuellement dans cette présence et dans un état de prière et de louange perpétuel. v. 8. La sainte Cène ou le sacrifice non sanglant. v. 18. La nécessité de la pénitence du péché originel et de l'humilité en songeant à tout ce que cette chute a eu de funeste pour l'esprit de l'homme. v. 19. Ce n'est que par la voie de la croix, par les souffrances du cœur et de la chair que l'homme peut être réhabilité, et le juste prêt à rentrer dans sa patrie, le ciel, a une plus grande part à ces souffrances que celui dont la carrière du salut ne fait que commencer. La sensibilité est plus délicate, et sa conscience

plus développée. v. 20. Les os du juste sont les membres de cette communauté du Christ. J. C. est le rédempteur des âmes de ceux qui le reconnaissent et leur désolation ne durera que la courte durée de cette vie.

Ps. 27, v. 10. Quant toutes les consolations humaines m'auront délaissé, c'est alors que le Seigneur m'accueillera. Ce même sens que ces mots de N. S., quand, reniant toute relation humaine il disait en parlant des fidèles: «Ceux-là sont ma mère et mes frères.»

Ps. 27, v. 20. Le secret de Dieu, c'est la prière intime que lui seul connaît et inspire, que l'ennemi de l'homme ne peut deviner, car l'homme même s'en doute à peine. La mer, l'existence charnelle. Cette vie dans laquelle se trouvent les éléments du corps spirituel, que l'esprit doit révéler avant de se réunir en définitive, et ne former qu'un avec le Christ. Comme la mer qui, en déposant ses grains de sable, forme la terre, ainsi l'âme recueillera brin à brin dans les flots de cette existence, les éléments de son immortalité. La grâce de Dieu l'aide dans ce pénible travail, et de l'abondance de cette grâce, de sa persévérance dans cette tâche laborieuse, dépend le plus ou moins de temps qu'il lui faudra pour l'achever. La mort l'interrompt, mais ne l'anéantit pas; car ce qui est une fois acquis peut se détériorer, mais ne se perd plus. Il est même probable que l'heure de la séparation de l'âme avec le corps doit, si elle y est dûment préparée, donner dans un instant une récolte plus abondante que les années de tiédeur et d'indifférence.

Ps. 41, v. 9. Quel est l'ami, le familier de l'homme? Ce corps qui fait un avec lui; cette chair qui se nourrit du pain de l'Esprit et qui se soulève si continuellement

contre l'Esprit, à qui elle devra un jour son salut. Et la grande grâce que Dieu nous fait, c'est de la combattre avec nous et de ne pas permettre que nous succombions aux embûches qu'elle nous tend, inspirée elle-même par l'ennemi du genre humain. C'est vous, Seigneur, qui me soutenez, et qui me placez, moi fils de l'homme devant votre face, devant votre présence, dans les rayons de votre gloire à tout jamais.

Les quatre rivières sorties de l'Éden. Les différentes espèces de chair ou de gloire dont parle saint Paul. Les éléments des corps par lesquels l'esprit doit passer pour se purifier. En Éden une seule source, le corps spirituel; — au sortir de l'Éden ou région de la contemplation, le corps humain, animal, végétal et minéral. La première source la plus précieuse comme la plus directe, contenant l'or ou les pierres précieuses, ou les matériaux dont devait se construire la nouvelle Jérusalem.

Ps. 32, v. 7, 8, 24—25. *(Man did eat Angels food.)* Le corps de N. S., la participation à son être, la connaissance de son essence et la nécessité d'en faire partie. v. 26—31. Les désirs de la chair, la part de Satan et ses conséquences. Ils meurent à J. C. et ne vivent qu'en Satan, prince de ce monde. v. 41 *(and limited the holy one of Israël).* Ils firent une part à Dieu, au lieu de lui livrer sans réserve tout leur être. v. 70—71. David était de l'école de Bethléem fondée par son père Jessé. Cette école gardait les mystères du Christ et voilà pourquoi il était *le pasteur des brebis qu'il paissait.* C'est le même sens du bon pasteur de N. S. Ces brebis étaient pleines de grâce et de l'anticipation de la venue

du Christ. Ils attendaient, comme Joseph d'Arimathie, l'arrivée du royaume du ciel.

2e *Comm.* «Vous ne vous ferez pas d'idole»; aucune affection terrestre ne doit remplir exclusivement votre âme. Vous ne ferez pas une divinité de vos passions, ni même de vos vertus, vous n'aimerez qu'en moi. Car moi seul je suis l'Essence même de l'amour, et mon amour est jaloux, il ne souffre pas de partage; aimez donc en moi, par moi et pour moi, c'est-à-dire aimez purement, sans égoïsme, sans intérêt; que l'amour élève votre âme et ne la rabaisse pas, et sachez vous sacrifier pour votre amour, comme Dieu a su se sacrifier pour le sien. Tout autre amour est un faux amour, dont les fruits amers sont recueillis par vos enfants dans les œuvres et les exemples que vous leur laissez; car les bons arbres seuls portent de bons fruits, a dit notre Seigneur. Et vos enfants même selon la chair recueilleront vos mauvais fruits; car le péché laisse son empreinte dans la chair comme dans l'esprit, et les empreintes de la chair s'héritent par les descendants de la chair; comme celles de l'esprit par les descendants de l'esprit. La colère de Dieu s'étend jusqu'à la quatrième ou cinquième génération; sa miséricorde sur la millième.

* * *

Saint Marc, 14. Seigneur, que de fois nous vous renions par nos actions, sinon par nos paroles et les larmes de la pénitence, ne suivent pas notre crime. Mon Dieu, accordez-moi ces précieuses larmes, atten-

drissez ma conscience, rendez-la scrupuleuse, placez votre sceau sur ma bouche et gardez-moi des paroles oiseuses et mauvaises.

Saint Luc., 9. La Transfiguration, la communauté du corps de N. S. avec celui des saints. v. 26. Dans la gloire du père et des anges. Gloire, corps spirituel; un corps et un esprit. Seigneur, délivrez-moi de ce corps de mort.

Saint Luc., 11, v. 24, L'esprit des ténèbres cherche la lumière même fausse et imparfaite. L'esprit de l'homme cherche de même la lumière. Son habitation (le corps) se détruit, s'il n'a pas su s'en préparer une autre plus analogue à sa nature et se trouve dans les ténèbres, dans les endroits arides, inquiet et sans repos. Alors le désir de retour le prend de nouveau, il *s'incorpore* pour recommencer ensuite la même purification, si la grâce de Dieu ne l'aide pas à se construire une habitation que ni les ouragans ni les pluies ne puissent renverser. Seigneur, aidez-moi dans cette œuvre immense, et faites que j'entre *dans votre repos* après la mort terrestre qui m'attend.

Saint Jean, 16, v. 33. *I have over come the world.* Comme fils de l'homme, Il a vaincu Satan, Il a écrasé la tête du serpent. *Gen.* 3, v. 15. En lui tous les saints, tous les élus, comme membres de son corps, dans le passé comme dans le futur ont été vainqueurs avec Lui. Seigneur, qu'il me soit donné aussi de vaincre le démon, qui est en moi. Seigneur, accordez-moi une parcelle de votre patience, de votre humilité et de votre paix intérieure.

Saint Jean, 17, v. 5. Glorification du Fils par le Père.

Saint Jean, 21, v. 25. Les œuvres du Seigneur depuis la création du monde.

Saint Matth., 15, v. 19. *The heart.* Le système animal ou nerveux. Le *plexus solaire* en contradiction avec le système cérébral ou l'intelligence: celui qui a le plus contribué à la chute, et d'où parviennent par conséquent tous les mauvais instincts de l'homme naturel. David demande au Seigneur, c'est-à-dire au Christ, d'épurer ce système et de rendre à l'homme naturel les instincts de perfection qu'il possédait avant la chute, quand son corps était celui de J. C. et ne faisait qu'un avec Lui.

Saint Matth., 19. «Les riches ne peuvent entrer dans le royaume du ciel — tout est possible à Dieu.» — Dieu sait convertir les richesses, sans les ôter, en véritable pauvreté; il sait tellement multiplier les croix, les épreuves, les chagrins et les douleurs par les richesses mêmes, qu'elles deviennent plus profitables même que la misère. Les privations que le riche est obligé de s'imposer, en dépit du monde et de ses opinions, sont plus sensibles que celles qne la misère nécessite. Souvent le riche n'est qu'un pauvre honteux.

* * *

«Alors Jésus a dit à ses disciples: Il est bien difficile qu'un homme riche entre dans le royaume du ciel.» *Saint Matth.*, 19, 23. «Les disciples furent fort étonnés d'entendre ces paroles et se disaient: qui pourra donc être sauvé?» *Saint Matth.*, 10, 25. «Jésus les re-

gardant leur dit: Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu.»

Ce ne sont pas les richesses elles-mêmes, mais les soucis et l'orgueil qu'elles inspirent qui rendent le salut si difficile aux riches. Et quand nous disons riches, nous entendons non seulement la fortune matérielle, mais la grandeur, le pouvoir, jusqu'aux talents et à la supériorité de l'intelligence, quand elle n'a pas pour base l'humilité et le bon sens. Aussi Dieu, dans sa miséricorde, réserve à *ces riches* des épreuves à part: des mécomptes, des désappointements, l'ingratitude de leurs bienfaits, l'envie de leur puissance, le dénigrement de leurs œuvres, sans parler de la flatterie qui les corrompt, de la mollesse qui les énerve, de l'orgueil qui gonfle leur cœur et finit par le rendre insensible. Voilà pourquoi le salut des riches est si difficile.

Il n'est pourtant pas impossible à Dieu, parce que Dieu tient entre ses mains les épreuves propres à les châtier et à leur faire expier les vices et les faiblesses que la richesse fait naître. Sans leur ôter une parcelle de leur avoir, il sait rendre la fortune matérielle ou intellectuelle, dont ils ne savent pas faire un bon usage, inutile à leur bonheur, une source de tourments, plus grands même que ceux d'une véritable misère, et souvent ces riches si enviés ne sont dans le fait que de pauvres honteux. Béni soit donc le Seigneur auquel tout est possible, et qui sait accomplir le salut des hommes par des voies tellement simples qu'elles échappent à la curiosité de ceux qui auraient intérêt à les empêcher.

* * *

«La science gonfle, la charité édifie.» *Saint Paul*, 2. *Corinth*, 3, v. 1. La science est-elle nécessaire au salut? Je ne le crois pas. Pour certains esprits curieux et inquiets, scruter et approfondir est un besoin. Qu'ils le fassent donc et qu'ils choisissent de préférence pour leur étude tout ce qui peut les mener plus directement à la connaissance de Dieu et à la voie de leur salut. Qu'ils se nourrissent donc des Écritures et ne se lassent jamais de les approfondir. Aux intelligences avides d'aliments, les vérités immuables, contenues dans ces livres sacrés, offrent une nourriture aussi saine qu'abondante et variée. Elles touchent à toutes les questions, à tous les intérêts, à toutes les sciences du passé et de l'avenir, et réveillent l'attention sur des sujets de tout genre; des sujets dont la multiplicité demanderait bien plus que la vie d'un homme pour les approfondir. Que ces intelligences cependant, quels que soient leur portée et leur progrès, se gardent de croire que leur salut est attaché à ces études. Le savoir est une belle et grande chose sans doute, et tant qu'il n'engendre point l'orgueil, non seulement il ne nuit pas au salut, mais il y concontribue en éclairant l'esprit et l'élevant au dessus des petites misères et intrigues de la vie. Cependant la droiture du cœur et la pureté de l'âme avancent l'homme plus que toutes les sciences de ce monde. Au moment où le trépas nous aura «délivrés de ce corps de mort», notre âme, à moins qu'elle ne soit trop infectée de vices et de péchés, saura dans un clin d'œil, plus qu'elle n'aurait pu apprendre dans la vie la plus longue et les études les plus ardentes. «Bienheureux les pauvres

d'esprit, car ils verront Dieu.» Or, voir Dieu, n'est-ce pas tout voir, tout comprendre, tout savoir?

* * *

«Après cela je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.» (Apocalypse, 21, v. 1.)

L'océan était le premier élément dans la cosmogonie du monde, il disparaît dès que la création est achevée. Sans océan cependant, pas de pluie, pas de fleuves, pas de sources. Et pourtant, dans le chapitre suivant, un fleuve découle de la Nouvelle Jérusalem, un fleuve qui rappelle par ses bords l'Éden de nos premiers parents. C'est que l'alpha et l'oméga sont réunis. Le passé a embrassé l'avenir et le présent n'existe plus.

* * *

«*And God shall wipe away the tears from all their eyes*», etc, Apocalypse 21, «*which is the second death.*» Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, etc., ce qui est la seconde mort (ch. 20, v. 14). Donc il y a deux morts; l'une qui a pour but la vie éternelle; c'est celle à laquelle Adam ou le *genre humain* à été condamné; elle est la purification, les régénérations. La seconde est finale; c'est l'absorption du péché dans le principe des ténèbres, dans Satan. De cette mort-là, plus d'appel. Ce qui n'existe plus ne peut plus revenir.

* * *

«La science gonfle, la charité édifie.» *Saint Paul*, 2. *Corinth*, 3, v. 1. La science est-elle nécessaire au salut? Je ne le crois pas. Pour certains esprits curieux et inquiets, scruter et approfondir est un besoin. Qu'ils le fassent donc et qu'ils choisissent de préférence pour leur étude tout ce qui peut les mener plus directement à la connaissance de Dieu et à la voie de leur salut. Qu'ils se nourrissent donc des Écritures et ne se lassent jamais de les approfondir. Aux intelligences avides d'aliments, les vérités immuables, contenues dans ces livres sacrés, offrent une nourriture aussi saine qu'abondante et variée. Elles touchent à toutes les questions, à tous les intérêts, à toutes les sciences du passé et de l'avenir, et réveillent l'attention sur des sujets de tout genre; des sujets dont la multiplicité demanderait bien plus que la vie d'un homme pour les approfondir. Que ces intelligences cependant, quels que soient leur portée et leur progrès, se gardent de croire que leur salut est attaché à ces études. Le savoir est une belle et grande chose sans doute, et tant qu'il n'engendre point l'orgueil, non seulement il ne nuit pas au salut, mais il y concontribue en éclairant l'esprit et l'élevant au dessus des petites misères et intrigues de la vie. Cependant la droiture du cœur et la pureté de l'âme avancent l'homme plus que toutes les sciences de ce monde. Au moment où le trépas nous aura «délivrés de ce corps de mort», notre âme, à moins qu'elle ne soit trop infectée de vices et de péchés, saura dans un clin d'œil, plus qu'elle n'aurait pu apprendre dans la vie la plus longue et les études les plus ardentes. «Bienheureux les pauvres

d'esprit, car ils verront Dieu.» Or, voir Dieu, n'est-ce pas tout voir, tout comprendre, tout savoir?

* * *

«Après cela je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.» (Apocalypse, 21, v. 1.)

L'océan était le premier élément dans la cosmogonie du monde, il disparaît dès que la création est achevée. Sans océan cependant, pas de pluie, pas de fleuves, pas de sources. Et pourtant, dans le chapitre suivant, un fleuve découle de la Nouvelle Jérusalem, un fleuve qui rappelle par ses bords l'Éden de nos premiers parents. C'est que l'alpha et l'oméga sont réunis. Le passé a embrassé l'avenir et le présent n'existe plus.

* * *

«*And God shall wipe away the tears from all their eyes*», etc, Apocalypse 21, «*which is the second death.*» Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, etc., ce qui est la seconde mort (ch. 20, v. 14). Donc il y a deux morts; l'une qui a pour but la vie éternelle; c'est celle à laquelle Adam ou le *genre humain* à été condamné; elle est la purification, les régénérations. La seconde est finale; c'est l'absorption du péché dans le principe des ténèbres, dans Satan. De cette mort-là, plus d'appel. Ce qui n'existe plus ne peut plus revenir.

* * *

«Voyez l'homme parfait et observez ce qui est juste, car la récompense de celui-là sera la paix.» *Ps.* 37, v. 37. La paix qui nous est promise comme récompense de tous nos efforts et de toutes nos luttes; et cette même paix surpassera la paix du monde que N. S. léguait à ceux qu'il avait aimés sur la terre; c'est la paix des pacifiques qui, une fois qu'ils seront vainqueurs dans la guerre du monde, les fera appeler enfants de Dieu dans le royaume des cieux. C'est cette même paix que les anges annonçaient à la naissance du Roi de la paix aux hommes de bonne volonté qui l'attendaient. Sommes-nous donc toujours en guerre ici-bas? Eh oui! sans doute nous le sommes, les plus paisibles, les plus calmes, les plus paresseux, les plus indolents d'entre nous ne cessent de guerroyer contre leur prochain et contre eux-mêmes. Or, c'est un terrible état que cet état de guerre perpétuelle, dans lequel l'univers entier se trouve engagé; c'est un état de transition et de terreur, auquel l'habitude seule a pu nos réconcilier, comme les habitants d'une ville longtemps assiégée se font enfin aux bombes qui éclatent parmi eux, à la famine qui les menace et aux fléaux de tout genre qui les accablent. Pauvreté humaine qui, née dans cette étroite citadelle que tu appelles le monde, ne comprends pas les dangers qui t'environnent; tu prends le son du clairon et de la trompette t'appelant au combat, pour les accents de fête et de réjouissance, et la marche funèbre, accompagnant tes morts à leur dernière demeure, te paraît la douce harmonie de l'amour et de ses rêves. Pauvre humanité, réveille-toi! Regarde! Au delà des murailles et des fossés de ta prison, le ciel bleu et la plaine verte

s'étendent au loin. Vois le soleil reluire, et les hautes montagnes avec leurs eaux et leurs forêts, t'inviter à t'élever vers leurs sommets. Baigne-toi, ne fût-ce qu'en idée, dans la rosée bienfaisante de la nature, et tu comprendras par les aspirations qui naîtront en toi, que ce n'est qu'au delà de ce monde qui te tient sous l'assaut, que tu peux espérer la paix, cette paix du Seigneur, source toujours vive de joies et de délices; et pour la conquérir, il faut sortir de tes murs et enfoncer les rangs de tes assaillants.

* * *

«Car mon joug est doux et mon fardeau est léger.» *Matth.* 11, v. 30. Votre joug à vous, Seigneur, est doux et votre fardeau est léger. Celui du monde cependant est dur, et le fardeau qu'il impose est bien lourd; si lourd que les forces d'une pauvre femme peuvent à peine y suffire. Et pourquoi ne pas nous débarrasser de ce joug et de ce fardeau si lourd et si intolérable. N'est-ce pas pour nous en enseigner les moyens que vous êtes descendu des cieux sur la terre, que vous vous êtes fait un de nous, et que vous vous l'êtes imposé ce joug à vous-même? N'est-ce pas pour nous montrer le chemin qui conduit au ciel que vous avez daigné marcher sur les sentiers épineux de la terre?

* * *

«Rassurez-vous, c'est moi; n'ayez aucune peur.» *Matth.* 14, v. 27. Voilà les paroles qui se font entendre à nous quand les tempêtes de nos propres passions et celles des autres soulèvent les eaux de notre existence. C'est moi,

nous dit alors la foi, qui, cachée au fond de nos âmes et soigneusement nourrie au temps de notre prospérité, nous apparaît aux termes de nos épreuves, foulant les vagues de son pied assuré, et nous tendant l'appui de sa main. «N'ayez aucune peur, nous dit-elle et rassurez-vous», car le port est proche et l'orage passager. Le monde et ses puissances passeront, les cieux et leurs splendeurs visibles seront effacés: moi seule, la foi vive et pure du chrétien, la sœur aînée de l'espérance et de la charité, je resterai inébranlable. Moi seule, je n'abandonnerai jamais ceux qui m'ont donné asile et ont mis leur confiance en moi. — Oh Seigneur! vous au nom duquel cette foi a pénétré mon âme, quelle peur pourrai-je avoir, si seulement je peux me convaincre que c'est en effet vous, et non un fantôme de mon imagination décevante, qui me prêtez la main pour me soutenir sur les eaux.

* * *

«Soyez parfait comme mon Père est parfait», disait notre Seigneur à ses disciples. Cette recommandation n'est-elle pas une impossibilité, me demandera-t-on, et quel est l'homme qui pourra jamais atteindre à la perfection de l'Être parfait par excellence. Aucun, sans doute, mais il n'y en a non plus aucun qui ne puisse se poser cette perfection pour modèle, qui ne puisse faire ses efforts pour l'imiter, du moins dans ses moindres degrés. Par exemple: Dien est bon. Certes, nous ne pouvons être bons comme lui; mais tâchons de l'être selon la mesure de nos forces, efforçons-nous d'être bons dans le genre de sa bonté. Soyons charitables,

aimants, prêts à excuser les défauts de nos semblables, lents à les condamner, prompts à leur accorder le pardon. Rappelons-nous leurs qualités et non leurs défauts; pardonnons-leur les injustices et les persécutions dont ils nous poursuivent, et ne songeons à nous venger qu'en oubliant leurs iniquités à notre égard, en rendant le bien pour le mal et en bénissant ceux qui nous maudissent. Si notre mémoire, plus tenace que notre volonté, nous défend d'oublier les injures de nos ennemis, tâchons au moins d'en détourner nos pensées, et pardonnons-leur, si nous ne pouvons les oublier.

Dieu est juste, soyons juste dans le sens de sa justice. N'accusons jamais sans preuves, et abstenons-nous de tout jugement si ces preuves sont incertaines. Jugeons les actions de notre prochain par leurs motifs et non par leur apparence ou leur résultat. Si ces motifs se dérobent à notre perspicacité, tâchons de les supposer bons, et gardons-nous d'arrêter notre opinion avant de les connaître. Jugeons comme nous espérons être jugés, et si notre conscience ne nous permet pas d'absoudre, au moins gardons-nous de punir.

* * *

Dieu est omniscient. Qui pourrait atteindre à sa science? Mais nous pouvons, selon nos capacités et notre intelligence, acquérir quelque peu de cette science, pour en repaître notre âme, l'élever et l'éclairer. Gardons-nous seulement de la vaine science, de celle qui fait naître l'orgueil et dont le but n'est que de briller aux yeux des hommes. Cette science-là n'est pas celle

de l'Omniscient, elle n'est pas la lumière, et son éclat n'est que celui du phosphore qui se détache des corps putrifiés. Tout en cherchant avec soin quelques rayons de la vraie lumière, ne cessons pas de nous répéter que tout savoir humain, quelle que soit sa portée, n'est, en comparaison de la science divine, qu'une des gouttes qui composent l'océan.

Dieu est tout puissant. Empruntons-lui quelques uns des attributs de sa toute-puissance, la miséricorde, la douceur, la mansuétude envers ceux qui, par leur esprit ou leur position sociale, se trouvent être nos inférieurs ou dépendants de notre influence.

Voilà quelques exemples de ce que nous pouvons faire, non pour égaler ou approcher la perfection de Dieu, mais pour prouver que nous la comprenons et que nous faisons nos efforts pour ne pas nous en éloigner entièrement.

* * *

Les perfections de Dieu sont innombrables comme les grains de sable du désert. Qui saurait jamais les énumérer? Et cependant il y a une vertu que, dans sa miséricorde infinie, il a exclusivement réservée à la race humaine: cette vertu, c'est l'humilité. La mythologie prétendait que quand Pandore, cette personnification de l'Éve antique, eut, à l'instigation perfide de je ne sais quel Titan, ouvert sa boîte mystérieuse, toutes les vertus et tous les vices, renfermés sous le couvercle se précipitèrent soudain, les unes pour retourner au ciel, les autres pour envahir la terre.

L'espérance seule resta au fond de la boîte. Ce fut ainsi au temps de la chute. La honte et sa compagne, l'humilité, accompagnèrent seules nos premiers parents chassés de leur jardin de délices; ils durent manger leur pain à la sueur de leurs fronts. Depuis ce temps l'humilité a été la compagne et la confidente de l'homme; elle l'a soutenu et l'a fidèlement aidé dans le long travail de sa régénération. Elle seule a pu le faire; car il n'appartient qu'à elle de lui inspirer la contrition et la pénitence: elle seule sait les paroles propres à vaincre l'orgueil, à le subjuguer, à ramener l'âme vers sa patrie et à lui rendre l'héritage qu'elle avait perdu; il n'appartient qu'à elle par conséquent, d'introduire l'exilé dans la demeure de son Père.

* * *

«Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant?» *Saint Luc.* 24, v. 5. Pourquoi chercher dans la lettre morte Celui que la parole vivante doit proclamer? Pourquoi s'imaginer que la pierre froide du sépulcre puisse recouvrir Celui que la création entière ne peut contenir? Ne le cherchons donc pas dans les choses inanimées; il y est aussi sans doute, car sans Lui nulle chose qui est, ne peut exister. Mais il importe bien plus à notre salut et à notre repos de le découvrir en nous, de sentir sa présence vivante dans nos âmes, d'entendre sa voix nous appeler, de pouvoir la reconnaître cette voix entre mille autres, et de s'écrier en la reconnaissant: «Mon Seigneur et mon Dieu.»

* * *

On a quelquefois un désir si ardent de quitter la vie que le cœur tressaille et paraît vouloir se fendre à l'espoir d'une fin prochaine. Et cependant l'éternité est là, à la porte de cette fin qui n'est qu'un nouveau commencement; et qui de nous ose dire qu'il est mûr pour ce qui l'attend au delà de cet horizon que nul œil mortel n'a jamais percé?

* * *

Faut-il craindre, faut-il désirer la mort? Ni l'un ni l'autre, je crois, si l'on était sage. Mais qui peut se vanter d'être sage et quel mortel, quelle femme surtout peut se défendre de craindre ou d'espérer? Craindre la mort me paraît déraisonnable. On ne doit pas se permettre de craindre un événement aussi inévitable. Celui qui en a fait une nécessité de la vie, ne peut avoir eu pour but d'empoisonner cette vie par son attente. Elle clôt l'existence comme la nuit clôt le jour. Quand c'est la vieillesse qui la produit, elle descend sur la paupière fatiguée de l'homme sans douleur ni menaces comme un bienfaisant sommeil, le sourire à la bouche, la sérénité sur le front. C'était ainsi qu'elle devait s'approcher de tous; nos péchés et nos passions, nos remords et nos dérèglements, ont seuls donné à ce génie, frère du sommeil, les traits hideux et menaçants du squelette. Mais après! C'est cet après qui fait trembler et reculer jusqu'à la lâcheté devant ce qu'il nous cache. Et cependant que cache-t-il? Un Père, un Père juste, il est vrai, mais clément et miséricordieux; un Père qui fait fête à l'enfant prodigue, qui accueille les publicains et

les Madeleines et ne demande qu'une larme de pénitence, qu'un soupir de contrition, que quelques actions de charité si simples, que peu de vies en sont dépourvues, pour nous recevoir dans une de ses demeures. *Dans une de ses demeures*, remarquez bien ceci. «Car il y a plusieurs demeures dans le royaume de mon père; si ce n'était pas ainsi, je vous l'aurais dit.» Il y a des degrés de sainteté, des degrés de béatitude, des degrés de simple perfection! Pourquoi donc cette terreur d'esclaves, «vous chrétiens à qui il est donné de devenir les enfants de Dieu?»

* * *

La seule manière de vaincre cette terreur de la mort que je vois à tant de monde, c'est de se familiariser de bonne heure avec son idée. De même que je conseillerais à toute femme de se préparer à quitter la jeunesse, avant qu'elle ne la quitte, ainsi j'engagerais toute chrétienne à méditer et à réfléchir souvent sur la mort, cette fin inévitable de la vie. Pour celles qui ont des trésors déposés dans le sein de leur Père céleste ces réflexions peuvent être graves, mais ne sauraient être pénibles; puisque ces êtres bien-aimés ont passé par cet étroit sentier, pourquoi craindrions-nous de le franchir? Puisqu'ils sont là à nous attendre, hésiterions-nous à les joindre? D'ailleurs que servent nos hésitations et nos terreurs? Le pas doit être franchi un jour, que ce soit demain ou dans vingt ans, qu'importe? Quand le plus long terme qui pourra nous être accordé tirera vers sa fin, serons-nous plus préparés que nous

ne le sommes aujourd'hui? La vieillesse avec toutes ses privations, ses décrépitudes et ses humiliations, est-elle un état si désirable qu'on veuille la prolonger jusqu'à l'ossification de sa dernière veine, jusqu'à la dernière pulsation de son cœur? Et qui sait si les tentations, les piéges et les séductions du monde, ne nous auront pas ôté le peu de qualités que nous avons, le peu de mérite dont nous pouvons nous parer; qui sait si, en nous cramponnant avec tant de passion à cette misérable existence, nous ne nous rendons pas incapables de goûter les joies de celle qui nous attend? Résignons-nous donc à la vie, mais ne nous y attachons pas comme si jamais nous ne devions la quitter; prenons d'elle ce qu'elle nous donne, ne refusons pas le peu d'instants de répit ou d'agrément qu'elle nous offre; mais n'oublions jamais comme elle est passagère. Bâtissons nos nids dans les roseaux du rivage (c'est notre instinct), mais rappelons-nous que nous ne sommes que des oiseaux voyageurs, et qu'une fois notre couvée envolée, notre tâche remplie, nous devons quitter nids et roseaux pour retrouver un ciel plus serein et des climats plus doux.

* * *

On ne devrait ni craindre, ni désirer la mort; car confiants dans la justice et la miséricorde de Dieu, on devrait être assuré qu'il connaît et sait choisir le moment où le fil qui lie nos âmes au corps peut être coupé avec le plus d'avantage et le moins de péril.

* * *

Dans la vie factice que nous menons, nous autres gens du monde, il est si difficile de faire son salut, que bien des personnes y renoncent en désespoir de cause. On s'abandonne à la pente qui nous entraîne, en fermant les yeux pour ne pas voir le gouffre béant qui nous attend, et sans même faire une tentative pour s'accrocher aux pierres et aux arbres placés sur notre route, afin de servir d'obstacles à notre chute. Hélas! Seigneur, arrêtez-nous de votre main puissante. Saisissez-nous par notre chevelure, au risque de l'arracher. Mettez votre frein dans notre bouche, au risque de la déchirer; étreignez-nous jusqu'à nous étouffer; broyez nos membres entre vos doitgs, brisez-les, ne faites de notre corps qu'une plaie; mais empêchez-nous de nous précipiter dans l'abîme, où nous entraînent nos passions, nos désirs et notre stupide aveuglement.

* * *

« Heureux l'homme à qui le Seigneur n'impute pas de péché et dont l'esprit est exempt de tromperie.» *(Ps.)* La dernière phrase de ce verset est son meilleur commentaire; on pourrait la paraphraser ainsi: Heureux celui dont l'esprit est exempt de tromperie, car aucun péché ne lui sera imputé. Ce sont les *simples* auxquels, comme aux petits enfants, le royaume du ciel est promis. Ce sont les *vrais* qui n'ont qu'un *oui* et un *non* pour tout serment. Ce sont les hommes sans fiel qui, comme Nathaniel, sont seuls dignes de devenir les disciples de celui qui était «doux et humble de cœur», et qui ne

trouvait que des paroles de pardon et des prières pour ses ennemis et ses bourreaux.

* * *

La confession est un sacrement solennel et austère, et non le besoin de confidence et de direction, comme l'assurent quelques-uns[1] de ses apologistes. C'est la préparation à l'Eucharistie, à ce sacrifice non sanglant apporté par le Sauveur des hommes comme propitiation et purification de nos péchés. L'âme devrait être à jeûn de toute chose terrestre au moment de s'unir aussi intimement au corps et au sang même de son Créateur. Voilà pourquoi la confession précède la communion. C'est une pénitence et une contrition; c'est non seulement mettre son cœur à nu devant Dieu; mais c'est encore s'humilier devant un homme qui, quelle que soit la sainteté de son ministère, n'est qu'un pécheur comme nous, qu'en certains cas nous connaissons comme tel, qui quelquefois nous répugne et dans le jugement duquel, comme notre semblable, nous aurions peu de foi. Ce n'est donc pas le mouvement spontané « d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser son secret».[2] C'est le plus souvent la castigation d'une conscience forcée à découvrir ses replis à un homme auquel elle voudrait à tout prix les dérober. Se confier à ses amis, serait chose trop facile et trop agréable. C'est souvent devant votre ennemi qu'il faut vous prosterner; c'est

[1] *Vie du Cardinal Cheverus*, ouvrage cité par Nicolas: ***Philosophie du Christianisme***, un fort et salutaire livre.

[2] Bossuet.

permettre à une main maladroite, indifférente, malveillante quelquefois, de fouiller dans votre cœur et d'y trouver matière à vous reprendre et à vous châtier. Saintes confessions! vous êtes loin des confidences de l'esprit et du cœur; vous êtes la sonde «qui pénètre le cœur et les reins!» Vous êtes la verge qui châtie l'âme rebelle; vous êtes le cilice qui déchire l'amour-propre, et met à nu les plaies de l'orgueil.

* * *

Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit, et son semblable comme soi-même, «c'est la loi et les prophètes», nous a dit notre Seigneur et notre Sauveur. Et en effet pourrait-on commettre des péchés contre l'objet d'un amour aussi parfait, et pourrait-on haïr, opprimer ou être injuste envers celui qu'on aimerait comme soi-même!

* * *

Quel est l'homme vivant dans ce monde, dans cette agglomération de passions mesquines, de petites haines, de minces perfidies, de secrets parjurés, de frivolités, de faussetés, d'immoralités ouvertes et déclarées; quel est l'homme habitué à passer sans indignation et sans horreur à travers tous ces crimes et ces péchés, à peine recouverts de quelques fleurs passagères, de quelques voiles transparents; quel est cet homme qui puisse se nommer chrétien et digne d'enfant de Dieu et de frère de Jésus Christ? Et pourtant sans ce titre, pas de salut

possible, pas de refuge et pas d'avenir. Seigneur, Seigneur, tout vous est possible, jusqu'à arrêter la putréfaction de la matière, et à faire sortir les morts de leurs caveaux. Venez donc à notre secours, à nous qui malgré les ténèbres dont nous sommes entourés, attendons la lumière de votre avènement; qui malgré le bruit des flots qui passent en vagues effroyables par dessus nos têtes, entendons votre voix dans nos cœurs et sentons votre bras nous soutenir contre le courant qui nous entraîne. Venez, venez, Seigneur! Raffermissez notre foi, et ne permettez pas que ceux que vous avez rachetés par votre sang et votre martyre, périssent engloutis par les sables du désert.

* * *

«Et Pierre lui dit: Quand tous seraient scandalisés à cause de vous, moi je ne le serai pas.» ***Saint Marc***, **14**, v. **29**.

Seigneur, que de fois nous vous renions par nos actions, sinon par nos paroles, et combien rarement les larmes de la pénitence suivent et expient notre péché. Seigneur! accordez-nous ces larmes précieuses, attendrissez nos consciences, rendez-les scrupuleuses, placez votre sceau sur nos lèvres et gardez-nous des paroles oiseuses qui vous offensent et vous renient par conséquent.

* * *

L'institution du sacrement est le point culminant de

l'Ancien Testament. Une fois le grand mystère du sacrifice non sanglant, enseigné par Melchisédech, prêtre du Très-Haut, à Abraham — mystère que David, ce grand réformateur, avait reconnu et cherché à propager — que les Esséniens, la plus pure et la plus mystique des sectes judaïques, pratiquaient par anticipation; une fois ce grand et consolant mystère devenu pain quotidien, la mission de l'Ancien Testament était achevée. Une nouvelle loi, la loi de la grâce, une fois établie, tout était dit et accompli. Le *vin nouveau* demandait nécessairement de nouveaux vases, de nouvelles formes plus larges et plus propres à le contenir. L'homme mis en communauté directe avec son Père et son Dieu, reconnu par ce Père comme son fils et l'héritier de son royaume, devait avoir d'autres aspirations, d'autres désirs et un autre langage que l'esclave se tenant à la porte de son maître sans oser y heurter.

* * *

«Nul n'est prophète dans son pays.» *Saint Marc* 6, v. 4.

Cette sentence est passée en proverbe, si bien que la plupart de ceux qui la répètent ne savent même pas d'où elle est tirée. Le vulgaire veut de l'éclat et du mystère, du vague et de l'inattendu. Aussi l'homme simple et laborieux, soumis à ses parents, pratiquant en silence les vertus de son état, humble entre les humbles, modeste entre les modestes, et dont la mère seule «recueillait les paroles dans son cœur», n'avait pas de quoi frapper les esprits de ses concitoyens. Aucun d'eux n'avait été

le confident de ses secrètes méditations, des longs combats de son âme divine, de la lutte qui s'était sans doute livrée entre ses instincts humains et les inspirations divines, lutte qu'il nous est permis de supposer, puisque lui-même nous l'indique par les angoisses de sa passion, par cette sueur de sang qui découlait de son corps mortel, par ces mots terribles de douleur: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?» et ce cri final: «*Consummatum est*». Aucun d'eux n'avait vu en lui le verbe de Dieu, relégué volontairement sur la terre, n'avait été admis à alléger le fardeau de nos péchés et de nos misères, que seul il s'était imposé. Tout ce que ces esprits matériels et vulgaires pouvaient comprendre, était un Messie glorieux et resplendissant comme leur roi Salomon, un vengeur de leurs maux comme Samson, un guerrier qui ferait couler le sang de leurs ennemis, comme l'avait fait Josué, et qui planterait leur bannière triomphale sur les murs de l'ancienne cité de leurs pères. La mission toute mystique, toute spirituelle, toute morale du Christ, fils de Dieu, devait être un mystère et une abomination à ces êtres qui ne comprenaient que la vengeance (œil pour œil et dent pour dent), et l'extermination ou l'esclavage de tout ce qui n'était pas de la descendance charnelle d'Abraham. Comment le fils du pauvre charpentier Joseph aurait-il pu persuader leurs cœurs abrutis par les soucis matériels de l'existence, et trouver grâce devant leurs yeux fermés ou obscurcis par les ténèbres de l'obstination et de l'ignorance?

* * *

«Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses. Si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde entier puisse contenir ce qu'on en écrirait.» *Saint Jean*, 21, v. 25.

Sans doute elles sont innombrables ses œuvres, car avant la création du monde, elles l'étaient déjà, et depuis cette création, faite par son entremise, elles n'ont jamais cessé. Qui saurait les compter? Qui saurait seulement les imaginer? Et comme chacune de ces œuvres est un acte de miséricorde et d'amour, comment évaluer la reconnaissance dont nos cœurs devraient être remplis envers lui!

* * *

La grande difficulté pour nous autres, malheureux, est de nous persuader que la vie est courte. Elle nous paraît si longue, si triste, les heures et les jours s'écoulent si lentement, dans une si mortelle désolation que la fin semble reculer devant nous, comme la halte qu'on attend après un long jour de marche dans le désert. «A quand, Seigneur, à quand?» nous écrions-nous avec le Psalmiste tous les jours, et l'attente et l'angoisse ne font qu'allonger le temps si long de notre pèlerinage.

* * *

«Il a pris sur lui nos infirmités et a porté nos afflictions», *Isaïe*, 53, 4.

Depuis la chute des anges jusqu'à nos jours, c'est toujours Lui qui souffre pour tous. Incarné en nous, c'est Lui qui porte notre croix et souffre de nos passions et de nos faiblesses. Ce n'est que son identification avec nous qui rend cette croix efficace et propre à nous sauver. Lui-même, impeccable, Il participe aux peines de notre pénitence. Agneau sans tache, Il s'immole sans cesse pour le rachat de nos âmes. Immaculé lui-même, Il ne cesse de subir avec nous la purification de nos crimes. Voilà son véritable matyre dont la mort ignominieuse infligée par son peuple et subie dans un coin de son royaume, n'est que le résumé et le symbole; martyre immense, abîme de souffrances et de tourments qui dure la durée de l'univers et ne cessera qu'avec sa fin, que l'amour incommensurable d'un Dieu peut seul supporter, et que notre intelligence bornée ne saurait comprendre. Et cette mort ignominieuse qui, éprouvée par l'amour de Lui une seule fois, suffit pour gagner la palme du martyre et l'auréole du saint, se reproduit pour Lui dans la mort de chacune des millions de ses créatures qui meurent tous les jours. Toutes les angoisses, toutes les terreurs, tous les désespoirs des derniers instants de l'homme, depuis le tyran sur son trône jusqu'au galérien enchaîné à son camarade de crime, cet Homme-Dieu, ce divin Sauveur, ce Maître et ce Frère, en ressent le contre-coup. Il souffre partout et avec tous, sans que nous ayons conscience ou pitié de ses tourments. Tous, nous regardons, sans nous émouvoir Celui que nous avons percé, et ne faisons que rendre un muet témoignage

du sang et de l'eau sortant de la plaie que nous lui infligeons.

* * *

«Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?» *Matth.* 27, v. 46.

Voilà ce que nous nous écrions tous dans l'angoisse de nos peines et de nos souffrances. Et cependant si nous voulions rentrer en nous-mêmes et scruter notre conscience, nous trouverions que ce n'est pas nous qui avons été abandonnés de Dieu. Revenons donc à Lui, abandonnons nos désirs, nos passions, nos espérances, et même et surtout nos volontés à sa puissance et à sa discrétion. Ne nous raidissons pas contre ses décrets, acceptons les chagrins, les ennuis, les humiliations et les déceptions du monde, comme autant d'épreuves qu'il permet pour mieux nous épurer, comme des châtiments et des expiations de nos nombreux péchés, de nos déviations sans nombre. Disons-nous que, quelle que soit la main qui nous les inflige, nous les avons grandement mérités. Soyons convaincus que notre Père éternel dans sa grande grâce et son infinie miséricorde, ne nous inflige que ce qui nous est bon, et mesure le joug qui convient à nos forces et à notre faiblesse.

* * *

«J'ai détourné de vous ma face dans le courroux d'un moment; c'est avec une affection sans bornes que j'aurai pitié de vous», dit le Seigneur, notre Rédempteur. *Isaïe*, 54, v. 8.

Ayons donc bon courage, nous affligés, troublés, persécutés et trahis. La vie est courte, l'éternité est immortelle. Le courroux du Seigneur est de peu de durée, sa miséricorde est aussi infinie que son pouvoir et sa justice.

VARIANTES ET NOTES.

Les manuscrits laissés par Mme Bagréeff-Spéranski portent plusieurs rédactions de la même pensée. Quelques variantes m'ont paru devoir être reproduites, afin que le lecteur puisse les comparer avec le texte choisi dans le volume, et juge en même temps si en quelques endroits elles n'offrent pas un tour préférable qui montre mieux le premier jet de la pensée.

L'AMOUR MATERNEL.

L'instinct maternel est le sentiment que la nature implante dans le cœur de chaque femelle pour l'être qu'elle porte dans son sein. C'est une loi de la procréation; sans elle le monde ne pourrait exister. C'est l'amour à l'état de rudiment. Dans les animaux, ce sentiment extrêmement intense ne dure qu'autant qu'il est nécessaire à leurs besoins; une fois indépendant, il s'efface comme s'il n'avait jamais existé. Là git la su-

périorité des hommes sur les animaux. Ses instincts deviennent des affections. Ils croissent avec l'habitude, ou plutôt tout ce qui est matériel en eux s'épure dans le foyer d'amour que le Seigneur a allumé dans le cœur de l'homme; tout ce qui ne tenait qu'à l'instinct disparaît pour faire place au sentiment, au dévouement, à l'inaltérable affection, que ni le temps, ni même l'ingratitude ne peuvent vaincre. L'amour d'une mère pour son enfant est le reflet de l'amour de Dieu. Qui saurait en mesurer les abîmes, puisque tant de milliers de faiblesses, de fautes, de crimes, d'ingratitudes, de lâchetés, d'horreurs et d'infamies n'ont pu les combler. Seigneur, aimez-moi de cet amour de mère; que je le sente cet amour, et qu'il remplace pour moi tous ceux que j'ai perdus. Seigneur, je suis ingrate, je le sais; je recherche encore les consolations du monde, les affections de la terre. Seigneur, souvent les enfants sont aveugles et volontaires, sans que pour cela la mère se lasse jamais de les aimer. Aimez-moi donc, oh! mon Dieu, vous m'avez repris l'amour de celui qui vous remplaçait ici-bas pour moi, et rien n'a jamais remplacé cet amour suprême. Tous les autres ne sont que déception, vanité et égoïsme.

LA SCIENCE ET LA FOI.

Actes des Apôtres, 24, v. 16.

« Pourquoi je travaille incessamment à conserver ma conscience exempte de toute offense envers Dieu et devant les hommes. »

C'est à quoi tout chrétien devrait s'exercer sa vie durant. La conscience doit être exercée comme toute faculté du cœur et de l'esprit. Elle tient de tous les deux, et si on ne l'exerce, elle s'engourdit comme la mémoire et perd sa susceptibilité comme la compassion, la consomption ou toute autre vertu du cœur. La conscience doit être cultivée avec soin et amour. C'est une plante exotique; sa patrie, ce sont les hautes régions de l'âme, et nous voyons combien elle peut dégénérer dans las basses religions de la matérialité. Le sauvage a aussi sa conscience; mais combien elle est différente de celle de l'homme policé. Chaque race d'hommes, dans son état naturel, l'a différente. Pour l'un le vol est un crime, pour l'autre une vertu, ou du moins un acte indifférent. L'un assassine de sang-froid son semblable, et craint de tuer une mouche. Pour les uns, pourvoir aux besoins de leurs parents dans leur vieillesse est un devoir sacré; pour les autres leur ôter la vie ou les exposer dans leur grand âge au bord de quelque fleuve sacré, pour être emportés par son courant ou dévorés par les crocodiles, est le comble de la vertu. Les uns n'ont pas d'amour, pas assez de sollicitude, assez de soins pour leurs enfants; les autres, à la première nécessité, les exposent à la charité des passants ou à l'appétit des animaux féroces, sans un remords. Qu'est-ce donc que la conscience, et où faut-il la chercher? Dans la connaissance du Dieu des chrétiens et dans la pratique de ses préceptes. Au christianisme seul appartient d'acclimater cette plante du ciel dans le cœur de l'homme. Lui seul peut lui fournir des règles générales et la soumettre à une discipline juste; car

lui seul est pourvu d'une seule loi, d'une seule justice et d'une seule vérité pour tous. Pauvre ou riche, puissant ou humble, petit ou grand, chaque chrétien a l'obligation de travailler à conserver sa conscience exempte de toute offense envers Dieu et les hommes.

DIFFÉRENCE ENTRE LA JUSTICE DIVINE ET LA JUSTICE HUMAINE.

Comme la bonté et la miséricorde de Dieu dépassent celles des hommes, ainsi sa justice ne peut se comparer à leur justice. Le jugement des hommes n'est nécessairement basé que sur des apparences. Les plus perspicaces, les plus profonds, n'ont que des données et non des faits; les idées ou les actions des hommes ne sont que le résultat d'autres idées et d'autres actions qui nous échappent. Avec les intentions les plus pures, le juge mortel ne peut remonter au delà de son intelligence; il ne peut juger que d'après sa propre expérience, ne peut analyser que ce qu'il comprend. Celui seul «qui sonde les cœurs et les reins», qui nous connaissait quand nous n'existions pas encore pour le monde, qui nous a tirés du néant où nous étions ensevelis, qui a sauvé le germe que lui-même a créé dans toutes les phases du genre et de l'individu, Celui-là seul peut apprécier quelle est la punition due aux péchés commis par notre volonté, quelle indulgence réclament ceux qui sont inhérents à notre espèce.

LOIS GÉNÉRALES DE LA JUSTICE DIVINE A L'ÉGARD DE L'HUMANITÉ.

Nous sommes toujours à scruter la justice divine et à murmurer contre elle: pourquoi ceci, et pourquoi cela? Toujours nous oublions que les lois de cette justice sont faites pour l'espèce humaine, pour le genre humain, et non pour tel et tel individu en particulier. Si un souverain, pour favoriser ou pour punir un de ses sujets, enfreignait les lois fondamentales de son royaume, on crierait et avec cause à l'arbitraire et à l'injustice; et tous les jours on se plaint que le Seigneur, Souverain des cieux et de la terre, refuse d'enfreindre les lois immuables de son empire, en faveur de tel ou tel de ses sujets qui se croit le droit de fronder ces lois. Attendez donc, mortels impatients! Cette vie n'est qu'un acte du grand drame qui se joue depuis que l'homme est entré sur la scène du temps. Attendez le dénouement de ce drame et vous verrez qu'à chacun il sera réparti selon ses œuvres, que chacun recueillera et avec abondance ce qu'il aura semé. Attendez, et vous nommerez la justice immuable de Dieu du monde miséricorde.

DANGER DE LA SOLIDUTE ET REGRET DU TEMPS PERDU.

L'inconvénient de la solitude est de s'occuper trop de soi, et quand même cette occupation serait bonne en elle-même, se rapportant toujours à son propre individu,

elle nourrit l'égoïsme, si nécessaire à combattre, et l'amour-propre.

Quels amers regrets du temps perdu sans remède. Si dans les quarante années passées avec mon père, je l'avais interrogé davantage sur ces questions vitales qui m'occupent maintenant, combien je serais plus avancée, et que de peines, que de recherches, que d'inquiétudes je me serais épargnées. Prince du monde et des ténèbres! combien a été puissant ton empire, et qu'il a fallu de malheur, de martyre, d'angoisses et de pertes, pour m'arracher à ta puissance. Seigneur, vous qui tenez le cœur des hommes dans votre main, changez, domptez, convertissez, et ayez pitié de ma faiblesse.

Dans cette dernière variante qui débute par une courte analyse des sentiments égoïstes dérivés de l'état de solitude, d'où Mme Bagréeff est amenée par l'effet de l'esprit replié sur lui-même, à regretter le temps perdu, on prend la pensée au vif, on la voit jaillir sous une forme intime et personnelle, et l'auteur en venir jusqu'à l'évocation de son père, le comte Spéranski, nom heureux à placer à la fin d'un livre qui a été fait sous l'inspiration de cet homme éminent: il a toujours eu des sentiments généreux de chrétien, à côté de ses vagues rêveries de théosophe. Ses principaux ouvrages inédits, un *traité de morale, le monde primordial et la chute, la Liturgie* sont déposés aux archives impériales de Saint Pétersbourg, et doivent être signalés à l'attention des amateurs de philosophie. Des liasses de lettres

envoyées par lui de Sibérie, à sa fille sont entre les mains de sa petite-fille.

Mme Bagréeff n'était pas moins spéculative que son père, et si nous avons laissé subsister dans ce volume ses commentaires sur l'Apocalypse, les Psaumes, sur quelques versets des Épîtres et des Évangiles, c'est moins à cause de leur valeur problématique qu'à titre de témoignage de la pente de l'esprit religieux du Slave.

UN PROVERBE RUSSE.

Un petit Elzévir de 1630 renferme des détails curieux sur la condition des femmes, sur le gouvernement et les mœurs de la Russie et de la Tartarie à cette époque. J'en donne l'extrait suivant qui concerne le proverbe: «Bats ta femme comme ta pelisse et aime-la comme ton âme.» La condition des femmes est très-misérable; on ne croit pas qu'aucune soit honnête et pudique, si elle ne vit retirée au point de ne jamais sortir. En restant à la maison, elles filent, elles tissent de la toile, et ne prennent jamais nulle autorité sous le toit de famille. Bien battues par leurs maris, elles se plaignent rarement; au contraire, elles appellent cela une preuve d'amour. (P. 66.)

« Les femmes, sévèrement retenues à la maison et vouées à une longue captivité sont dignes encore de plus grands maux: on les dit si abaissées dans la servilité que c'est à n'y pas croire. Elles mesurent la bienveillance de leur mari envers elles sur le nombre des

coups qu'elles en reçoivent: à leur avis, elles ne sont jamais mieux traitées que lorsqu'elles sont tombées sur des caractères cruels. Un homme du peuple de la race germaine, était passé en Moscovie, et si le nom peut intéresser dans une si petite chose, il s'appelait Jordanès. Il se fixa dans ce pays; et, comme le séjour lui plaisait, il s'y maria aussi. Il aimait sa femme, et par toutes sortes d'égards, il lui témoignait une affection sincère. Pour elle, triste, les yeux baissés, elle s'échappait fréquemment en sanglots, et donnait les autres marques d'un cœur affligé. Enfin son mari lui ayant demandé la cause de son chagrin, protestant qu'il ne savait pas en quoi il avait manqué aux devoirs de l'amitié: «Pourquoi, répondit la femme, ah! pourquoi feindre si bien l'amour? Penses-tu me cacher combien je suis vile à tes yeux?» et en même temps elle se mit à pousser de grands gémissements. L'homme étonné, embrassa sa femme en pleurs, persistant à lui demander s'il l'avait offensée, l'assurant que si par hasard il avait eu des torts, il les réparerait. Elle s'écria alors: «Mais où sont les coups par lesquels tu m'as appris à t'aimer? C'est surtout de cette manière-là chez nous que les maris montrent leur attachement et leur sollicitude pour leurs épouses!» Entendant ces paroles, Jordanès fut si stupéfait qu'il ne put d'abord rire; mais bientôt l'hilarité et l'étonnement s'évanouirent; il pensa que c'était de son devoir de traiter sa femme comme elle le lui avait prescrit, et bientôt après, il saisit le prétexte de l'assommer. Cette femme apaisée par le fouet se mit à aimer sincèrement et à respecter son mari. Celui-ci ne garda pas de mesure; mais déjà plus féroce que sa

malheureuse épouse ne l'eût désiré, il lui asséna enfin un double coup mortel sur les jambes et la tête.»[1]

LE MARIAGE RUSSE.

Les mariages en Russie se célébraient autrefois avec des cérémonies qui se rencontrent encore dans quelques provinces, comme dans les villages reculés du gouvernement de Tamboff, petite ville d'une dizaine de mille âmes au sud de Moscou.

Les mariages se font chez eux d'une manière assez différente de celle des autres nations. Les jeunes gens n'ont pas l'habitude de voir ou d'entretenir des jeunes filles qu'ils recherchent; ils peuvent les faire voir seulement et les demande en mariage par leur mère ou par quelque vieille femme de leur connaissance. Dès qu'il y a accord entre les deux pères ou entre ceux qui en tiennent lieu (car on estime illégitimes les unions formées sans le consentement des parents), ils délibèrent d'abord entre eux, quelle somme la fille doit porter à son époux. Cette somme est quelquefois très-grande, selon la fortune des parents, car il n'est pas dans les mœurs qu'un mari constitue un douaire en récompense de la dot. Ainsi on voit ce qu'ils appellent un *homme du marché* donner 1000 roubles et plus à sa fille.

Quand le mari meurt, s'il n'y a pas d'enfants issus

[1] *Russia* sen *Moscovia* itemque *Tartaria*, Lugd. Batavorum, ex officinâ Elzevirianâ. Anno cIↃIↃcXXX. P. 77 à 78.

de l'alliance, la veuve reçoit autant qu'elle a apporté, si le mari toutefois laisse autant dans ses biens. Si elle a eu des enfants de lui, elle prend le tiers des biens ou plus, suivant la volonté du mourant.

Dès qu'ils ont arrêté le chiffre de la dot, ils dressent un contrat de mariage, dans lequel les parents ou les consanguins garantissent que la fille est intacte; de ce contrat ont coutume de naître d'innombrables discussions et procès, si dans la suite le mari conçoit le plus léger soupçon que sa femme n'ait pas toujours été honnête auparavant.

Ces choses finies, la fiancée envoie d'abord un présent à son futur, et le futur à la fiancée. Et cependant il ne leur est pas encore permis de se voir, ni de se parler. La veille des noces la fiancée est conduite par sa mère et d'autres matrones, en chariot, ou en traîneau si c'est en hiver, à la maison de l'époux, avec ses habits de mariée, et le lit conjugal élégamment paré, car c'est toujours la fiancée qui fournit le lit d'ordinaire beau, mais cher; les mêmes personnes, c'est-à-dire sa mère et d'autres femmes la gardent durant la nuit, en sorte que l'époux ne peut même la voir.

Dès que le jour nuptial a brillé, l'épouse ayant la coiffe travaillée à l'aiguille soit un voile de lin, qui lui couvre la tête et la taille jusqu'aux reins, est conduite au temple par ses parents et ses amis, et l'époux l'est de même par les siens. Ils vont tous à cheval, encore que le temple soit très-proche et que leur fortune soit fort mince, étant gens de la dernière classe.

Les cérémonies et les paroles sacramentelles que le prêtre emploie, ne diffèrent presque en rien de l'usage

des autres chrétiens. La foi jurée est confirmée par un anneau, dès que l'épouse a mis l'anneau donné, sa main est placée dans la main de l'époux, qui tout le temps est resté d'un côté de l'autel, les femmes se tenant de l'autre côté. Dès lors le lien étant consacré et parfait par la religion, l'épouse s'avance, se met aux pieds de l'époux, et baisse la tête jusqu'à toucher ses souliers, en signe de sujétion et d'obéissance; et l'époux à son tour la couvre d'un pan de sa tunique, pour témoigner qu'il la prend sous sa protection et doit l'aimer. Alors les parents et les amis des deux côtés, à commencer par ceux de la femme, s'inclinent, saluent jusqu'à terre les mariés, se tenant ensemble et debout à l'une des extrémités de la table, pour leur faire des félicitations, leur souhaiter une mutuelle complaisance et une amitié réciproque: le tout, en signe d'alliance et d'amitié éternelle entre les deux familles.

Enfin le père du marié offre un pain au prêtre qui le remet aussitôt au père de la mariée, l'adjurant par Dieu et les images de compter au jour fixé à l'époux la dot promise, et ensuite de garder une amitié inviolable à lui et à ses amis. Pour le père de l'épouse, il partage le pain et en donne un morceau à chacun des parents présents, afin que, dans la suite, ils ne fassent tous qu'un corps comme faisait le pain.

Ces cérémonies achevées, l'époux conduit par la main l'épousée sous le porche de l'église, et boit à sa santé une petite coupe pleine de liqueur (soit hydromel, soit vin russe); elle reçoit la coupe et la vide sous son capuchon relevé, à la santé de son mari, et en lui montrant son visage. Ils sont tous ensuite ramenés

chacun avec sesamis, vers la demeure de leurs parents, c'est-à-dire le marié chez son père, la mariée chez le sien, chacun d'eux traitant à part ses amis; sous l'entrée de leur maison, on jette sur eux des poignées de blé par les fenêtres, ils sont saupoudrés de farine, en présage de fécondité et d'abondance.

Sur le soir, l'épousée, voilée comme devant, est de nouveau conduite à la maison de l'époux ou de son beau-père; de là sa mère ainsi que les matrones, l'instruit à ne pas proférer une parole pendant la nuit, de peur que l'époux ne l'entende ou ne la voie avant le lendemain. Pendant les trois jours suivants, consacrés au festin nuptial, l'épouse parle peu; elle dit à table quelques mots seulement à son mari, selon la formule, et encore avec le plus grand respect; se comporter autrement, pâsse chez eux pour très-indécent, et nuit à la réputation de la femme; mais le quatrième jour les nouveaux mariés se retirent chez eux et donnent un repas aux deux familles réunies et à tous leurs amis.

Pendant tout le temps des noces, c'est-à-dire le jour du mariage et dans les fêtes qui suivent, on appelle le fiancé *moloday knecz* (jeune prince), et la fiancée *moloday knezay* (jeune princesse).[1]

[1] Ibidem, p. 72, 73, 74, 75.

LES FUNÉRAILLES.

Dans la sépulture des morts, ils font beaucoup de cérémonies presque superstitieuses et même profanes: c'est ainsi qu'ils mettent dans le cercueil des lettres de recommandation pour saint Nicolas, qu'ils croient être le portier du ciel, comme les romains pensent que c'est saint Pierre. Mais lorsque, l'hiver, la terre est si endurcie par la gelée qu'ils ne peuvent creuser des fosses, ils cachent les cadavres dans une maison publique appelée *boshedom*, où ces dépouilles sont raidies par le froid; au retour du printemps et à la fonte des glaces, chacun reprend ses morts qui sont mis en terre avec leurs vêtements. Outre les prières pour les défunts après qu'ils sont inhumés, ils emploient des femmes qui font des pleurs et des hurlements païens, et demandent aux morts avec de grands cris, comme les parents pourquoi, ils ont trépassé et autres choses semblables, de sorte qu'il est moins permis de s'étonner que les Brésiliens et autres barbares se livrent à de tels gémissements. [1]

LE WALHALLA.

Dans *le Livre d'une femme* il s'agit du Walhalla. En France tout le monde ne sait pas le sens précis de ce mot. C'est le Panthéon allemand. Ce monument est dû au roi Louis de Bavière, toujours vivant, l'aïeul du prince régnant, le protecteur des arts et des lettres, de

[1] Ibidem, p. 75.

la poésie et de la science. Ce souverain libéral, qui avait vu les vicissitudes et les luttes de sa patrie, voulut consacrer un temple aux gloires nationales de la Germanie.

Le Walhalla, bâti sous la direction de l'architecte Léon de Klenze, tient le sommet du Blaunberg, élevé d'environ 84 mètres au dessus du Danube, non loin de Ratisbonne, et repose sur des constructions colossales. Six escaliers de marbre, d'un aspect cyclopéen, mènent à de larges terrasses, d'où la vue est grandiose.

Au nord-ouest une chênaie abrite l'édifice contre les vents. Au couchant se dressent dans le lointain les ruines majestueuses du château de Staaf, dont les tours féodales sont huit fois séculaires; et vers le septentrion, le regard suit des collines boisées qui se développent sans trève, se perdent à l'horizon et se prolongent jusqu'aux vastes forêts de la Bohême.

Le Walhalla appartient au style dorique, parmi les ordres de l'architecture grecque. Dans sa magnificence extérieure qui semble vous préparer aux merveilles du dedans, il offre une longueur de 147 mètres, une largeur de 79 et une hauteur de près de 70. Le temple supérieur est long de 77 mètres, large de 37 et haut de 21. A chacune de ses extrémités est un portique de 14 colonnes doriques, de 12 mètres de hauteur et de 2 de diamètre, pesant chacune 5000 kilogrammes. Les blocs employés à l'architecture ont un poids de près de 13000 kilogrammes.

Le bas-relief principal du portique porte un groupe de 25 figures allégoriques, représentant *l'Allemagne délivrée* après la retraite de Russie, désastreuse à la France. Au centre est une énorme statue assise, l'épée

sur les genoux et environnée de ses enfants guerriers. Les différents États de la Confédération germanique sont rangés autour, selon leur importance, sous les traits que leur prête la sculpture; les fleuves du Rhin et de la Moselle, et les forteresses fédérales: Mayence, Landau, Luxembourg et Cologne, sont personnifiés.

Le groupe placé sur le portique du côté de bise, figure Arminius environné de chefs et des druidesses Welléda et Thusnella versant de l'hydromel à un soldat mourant. Le général romain Varus ne voulant pas survivre à sa défaite et à la victoire des Chérusques, se frappe de son épée auprès d'un porte-enseigne expirant.

Cet aspect du monument agit sur les esprits, et leur sert d'introduction aux beautés de l'intérieur.

La grande galerie de forme oblongue est destinée à toutes les illustrations de la vieille Germanie et de la jeune Allemagne: hommes et femmes, gens de cape et d'épée, de sciences et de lettres; le roi, le poète, le prélat, l'artiste sont sur le même rang; le seul ordre des dates est prédominant. Les bustes sont disposés de telle sorte que l'œil puisse toujours en apercevoir le plus grand nombre, et chaque buste de même grosseur occupe un espace égal.

Les personnages célèbres dont on ne possède pas de ressemblance authentique, ont leurs noms seuls, écrits en lettres de bronze doré, sur des tablettes de marbre blanc. Alfred-le-Grand et le vénérable Bède, le moine le plus savant du VIIIme siècle, auteur d'une histoire ecclésiastique que ce roi traduisit le siècle suivant, sont représentés dans cette galerie. Pourquoi, puisque ce sont deux Anglais? C'est que les Anglais

etaenit à l'origine ces Saxons qui envahirent les îles briniques; or la Saxe est allemande; et c'est par le même principe que Clovis et Charlemagne, issus des tribus franques du Rhin (ce nom de France est une livrée de de la conquête, imposée aux Gaulois), sont admis sous les voûtes gardiennes des grandes mémoires. Et pour le dire en passant, ces remaniements de race et ce perpétuel croisement de populations, démontrent à quoi en reviennent toutes les prétentions exclusises et intolérantes de nationalité.

En 1830, le 18 octobre, fut posée la première pierre du Walhalla, construit uniquement de matériaux durables, tels que le marbre, le bronze, le fer: il fut inauguré douze ans plus tard à pareil jour.

Le roi et la reine de Bavière furent reçus au pied de la montagne, sur laquelle est debout ce Panthéon, par les représentants des princes de la Confédération germanique, ayant à leur tête les envoyés d'Autriche et de Prusse. Entourée de 32 jeunes filles portant les armes des États allemands, la Germanie vêtue d'une superbe robe blanche, recouverte d'un manteau pourpre broché d'or, et sur sa tête la couronne murale, s'avança au devant du roi jusqu'au milieu de l'escalier, lui présenta une pièce de vers, ensuite lui remit une couronne de laurier vert. Le roi, ému et ravi, s'écria plusieurs fois: «C'est une belle idée». Lorsqu'il eut répondu au discours du président de la régence par une ardente exhortation à l'amour de la patrie commune et de la gloire allemande, les portes du Panthéon s'ouvrirent.

PIÈCE JUSTIFICATIVE.

SUPPLIQUE DE Mme BAGRÉEFF-SPÉRANSKI A L'EMPEREUR NICOLAS.

Sire!

L'ordre que l'ambassade de V. M. I. vient de me transmettre, et qui a pour but de me faire signer une déclaration qui m'obligerait à ne faire aucune dette ni lettre de change, me donne enfin la solution des mesures que le gouvernement de V. M. I. croit devoir employer envers moi.

Prodigalité et dissipation! Voilà donc les prétextes dont la calomnie s'est servie pour faire mettre un interdit sur mon bien; interdit dont je ne pouvais deviner le motif.

Le compte-rendu de ma fortune, que j'ose joindre à cette supplique, est l'unique réponse que je puisse faire à cette dénonciation aussi fausse que perfide.

Dans une lettre adressée à M. le comte Orloff sur une affaire qui ne m'était pas encore personnelle, dans un mémoire présenté à M. le chancellier de l'empire, quand déjà je devins le but de ces attaques, j'ai dévoilé toutes

les trames ourdies contre moi. Et mes prévisions sur les phases de cette intrigue, dont du reste mon gendre me menaçait ouvertement déjà l'année 1848, se sont vérifiées une à une et à la lettre.

Au risque de mettre le comble aux mesures rigoureuses dont le gouvernement de V. M. I. m'accable, je vous conjure, Sire, de vouloir bien ordonner qu'on ne me force pas à signer une déclaration qui serait de ma part un suicide moral; cas ce serait me déclarer coupable d'une conduite directement opposée à celle que j'ai tenue depuis que j'existe. De plus, ce serait faire une promesse solennelle qu'il me faudrait tenir à tout prix; et sais-je à quelle extrémité les persécutions qui me poursuivent peuvent me réduire, et à quels moyens elles me forceront d'avoir recours au moins momentanément? L'interdit placé sur mon bien le garantit de reste de tout emprunt considérable.

Prosternée devant le trône de V. M. I., je la supplie au nom de tout ce qu'elle a de cher et de sacré, de vouloir faire cesser enfin ces persécutions auxquelles je succombe. Que V. M. I., dans sa bonté infinie, me permette de passer le reste de mes tristes jours ici, dans cet endroit où, sans cela, ma maladie me retient captive. Que ferais-je dans ma patrie, où le seul lien qui me reste, ma fille unique, appartient par les nœuds indissolubles du mariage à mon plus cruel ennemi? Mon retour ne pourrait être qu'un malheur de plus pour toutes deux.

Si ma pauvre fortune est un obstacle à l'accomplissement de ce désir, que V. M. I. veuille me faire la grâce de me délivrer de ce fardeau; qu'elle veuille bien mettre ma fille en possession de ce bien dont elle hé-

riterait également un peu plus tard. Mais en même temps qu'elle daigne lui faire signifier l'ordre positif de m'assigner une rente viagère payée exactement en quelque lieu que je me trouve, et assurée par un acte légal qui, dans tous les cas possibles, me la garantisse. Je laisse le chiffre de cette rente à l'impartiale justice de V. M. I.; quel qu'il soit, je l'accepterai sans plainte ni murmure. Si j'avais quelque autre moyen de subsistance, je n'aurais jamais eu la hardiesse d'importuner ainsi V. M. I. Mais si malgré la fortune que mon père a mis tant de soins à m'assurer encore de son vivant, je tombe dans la misère, ce n'est pas à moi, Sire, que cette misère sera imputée. L'existence modeste et retirée que je mène ici, et que j'y ai toujours menée depuis mon arrivée, prouvera suffisamment à tout le monde que les accusations de prodigalité et de dissipation ne sont que de faux prétextes pour me priver de ma fortune.

Malheureusement mon nom est de ceux qui appartiennent à l'histoire; et dans ses annales véridiques, ma triste destinée complèterait les malheurs de la vie glorieuse de mon père; de ce père qu'il a plu à V. M. I. elle-même d'illustrer par les témoignages d'estime et les honneurs dont elle l'a comblé.

Que V. M. I. daigne juger avec indulgence le caractère de cette supplique, qui m'est dicté par la situation désespérée qu'on m'a faite, et n'y voir que le plus profond hommage rendu à la magnanimité de sa justice, en lui demandant protection, et réparation du tort qu'on veut me faire.

J'implore le Dieu devant les jugements duquel le plus grand des souverains et la plus humble et infortunée

des femmes sont égaux, d'inspirer à V. M. I. quelque compassion pour moi. Que ce Dieu devant lequel nous devons tous comparaître un jour, fasse accueillir à V. M. I. ma demande, et accéder à mon humble prière.

Je suis de V. M. I.

la plus humble et obéissante sujette

(Signé) *É. Bagréeff, née Spéranski.*

TABLE DES MATIÈRES.

UN PORTRAIT RUSSE.

CHAPITRE PREMIER.

Pag.

Influence des biographies. — Parents de Mlle Élisabeth Troloff Spéranski, née à Pétersbourg (1799). — Son enfance à Kieff. — Son retour triomphal auprès de son père qui fait son éducation. — Elle le suit dans son internement à Nijni-Nowgorod. — Motifs de l'exil injuste de M. Spéranski à Perme. — Elle obtient la grâce de son père, nommé gouverneur de Pensa: état de maison qu'il tient avec sa fille. — Il devient gouverneur général de Sibérie (1818). — La rentrée de Mlle Spéranski à Saint-Pétersbourg. — Une liaison malheureuse. — Sa présentation à la cour. — Son mariage avec M. Bagréeff, gouverneur de Tchernigoff. — Naissance de son fils Michel (1824). — M. Bagréeff, directeur de la banque de Saint-Pétersbourg. — Société de Mme Bagréeff dans cette capitale: Pouchkine, Mickiewicz, Poutourline, Bruloff, Karamsine. — Incurie financière de M. Bagréeff. — La conspiration de 1825 à Saint-Pétersbourg et l'empereur Nicolas. — Un ami de Mme Bagréeff y est compromis et déporté en Sibérie. — Naissance d'une fille de Mme Bagréeff qui s'occupe d'instruire ses enfants. — Essais littéraires qui se rattachent à sa vie mondaine. — Le chagrin motive sa retraite. — Le tzar intrigué à un bal. — Mme Bagréeff à Skeveningen sur la mer du Nord. — Achat du bien de Bouromka avec deux mille serfs, dans le gouvernement de Poltawa. — Gestion de ce domaine par M. Bagréeff. — Honneurs du comte Spéranski; ses travaux; entretien de sa fille avec le tzar. — Mort du comte et confiscation de ses papiers. — Disgrâce de Mme Bagréeff à la cour. — Son voyage à Kissingen et à Gastein (1839). — Son séjour à Francfort, son excursion en Angleterre, et ses visites au grand-duc héritier à Darmstadt. — Sa guérison en Autriche. — Son tour de Suisse et sa rentrée à Vienne. — Société littéraire de cette ville: Grillparzer 1

CHAPITRE DEUXIÈME.

Voyage de Mme Bagréeff de Vienne à Kieff. — Un intendant germanique. — Détresse et abrutissement des serfs. — Améliorations matérielles. Crèches, ambulances. — Fêtes pour la cessation d'une épidémie. — Misère du servage russe. — Tournée de Mme Bagréeff à Kharkoff, aux propriétés de son mari. — Sa rentrée à Saint-Pétersbourg par Moscou (1842). — Sa séparation de biens. — Son retour à Bouromka (1843). — Construction d'un manoir, de bergeries et de dépendances. — Les corps d'ouvriers: ateliers de menuiserie, de serrurerie, de charpenterie; scierie, maçonnerie. — Usine à machines, salpêtrerie, briqueterie, moulin, filature, distillerie. — Visite de son fils Michel. — Moraliser et instruire les paysans avant de

Pag.

les émanciper, principe et conduite de Mme Bagréeff. — Apprentissage des jeunes paysans dans les ateliers. — L'école du village. — Les salles d'asile. — Les ouvroirs. — Les fermes modèles. — Tenue de l'hôpital. — Améliorations morales: disparition des vices invétérés. — Le tribunal des douze anciens, les verges et la bastonnade légale. — Économie rurale. — Le comptoir. — Le servage: le droit du seigneur et le droit de vivre du paysan. — Les corvées. — Les coups sont reçus dans les mœurs. — Responsabilité du maître pour l'impôt et le service militaire. — Greniers publics de prévoyance. — Le Swod ou code russe de Spéranski et l'affranchissement graduel. — Vénalité de l'administration, de la magistrature et des fonctionnaires, dégénérescence du clergé et cupidité des intendants. — Les avilissements de la servitude. — Actes de dévoûment des paysans pour leurs maîtres. — Établissement des communes en France; phase analogue dans cet état de transition de la Russie. — L'émancipation actuelle est nécessaire. — La résistance de la noblesse est intempestive et inutile. — Danger d'une insurrection éventuelle des serfs. — Exemples historiques. — Qualités de la race slave. — Rôle de l'aristocratie. — L'aristocratie russe recrutée dans la race mongole a un vernis de civilisation. — Justice de l'ukase d'émancipation 27

CHAPITRE TROISIÈME.

Isolement de Mme Bagréeff en Ukraine. — Elle y traduit les ouvrages de son père. — Visite de son fils (1844), transféré en Petite Russie et mort dans le Caucase. — La chapelle commémorative de ce deuil à Bouromka. — Séjour de Mme Bagréeff à Odessa avec sa fille. — Mort de M. Bagréeff (1845). — Mariage de sa fille. — Voyage à Paris, à Bruxelles, à Genève et en Italie (1846). — Voyage en Orient (1847). — L'Égypte sous Méhémet-Ali. — Les harems des filles du vice-roi. — Esclavage des femmes. — Vie du harem. — Émancipation des femmes par une révolution éventuelle. — L'influence de l'Europe dans le Levant et le percement de l'isthme de Suez. — Intérieur et organisation du harem. Les eunuques. — Difficulté de l'émancipation des musulmanes. — Mariage d'Achmet pacha. — Fêtes, concerts, représentation théâtrale. — La mère d'Abbas pacha 53

CHAPITRE QUATRIÈME.

Mme Bagréeff à Jérusalem. — Scandales de la semaine sainte. — Rivalité des Grecs et des Latins, et leurs rixes dans l'église du Saint-Sépulcre. — L'humanité, sinon la religion est intéressée dans ce point de la question d'Orient. — Mme Bagréeff de nouveau à Bouromka. — Elle quitte définitivement ce domaine (1850). — Interdiction prononcée contre son homme d'affaires. — Difficultés qu'elle éprouve de la part de sa famille et de son pays. — Commencement de sa vie littéraire. — Ses œuvres. — *Les Méditations chrétiennes*, à Vienne (1852). — En Hongrie, *les Pèlerins russes à Jérusalem*, *la Nuit au Golgotha* et *le Moine du mont Athos*, *la Couronne de Hongrie*, *Lettres sur Kieff* (1854). — *Un Tzar des Cosaques* (1855). — *Les Exaltés*, *le Vieillard amoureux*, *les Tables tournantes*, comédies écrites de 1855 à 1856 à Vienne de rechef. — *Méditation sur les dernières heures de l'empereur Nicolas* (1855). — L'opposition de la noblesse au tzar actuel dans l'émancipation servile. — En Russie le peuple aime le monarque et l'aristocratie lui porte envie. — Billet du prince Gortschakoff 87

CHAPITRE CINQUIÈME.

Suite des œuvres de Mme Bagréeff. — *La Fille du starower*. — *La Vieille et son corbeau* (1855). — *Xénia ou les deux rêves*, *les Iles de la Néwa* (1856). — Voyage de Mme Bagréeff à Paris (1856). — Sa

Pag.

correspondance et son amitié avec Mme Soldan. — *Une Famille toungouse* (1856). — *Le premier Romanoff* (1856/57). — *Irène* (1857). — *La Vie de château en Ukraine* et *le Livre d'une femme*. — L'émancipation prétendue de la femme est une révolte de son cœur et de son orgueil, contre l'infirmité de sa nature et contre le devoir. — Le salon et les samedis de Mme Bagréeff à Vienne. — Son amour de ses serviteurs, de la nature et des bêtes. — Sa maladie. — Son adhésion à l'hypothèse de Schubert sur le séjour de l'âme dans le corps jusqu'à ce qu'il soit dissous. — Analogie de cette hypothèse avec le purgatoire russe. — Sa crainte de l'embaumement. — Sa croyance illogique au système châtoyant de la métempsycose et aussi à l'efficacité de la prière pour les morts. — Réfutation de cette erreur doctrinale et son incompatibilité ou sa contradiction avec le dogme chrétien. — Sa mort (1857). — Appréciation générale de son caractère, de son esprit et de sa vie 113

CATALOGUE RAISONNÉ

DES ŒUVRES TANT PUBLIÉES QU'INÉDITES

DE Mme BAGRÉEFF-SPÉRANSKI.

I. Le Livre des petits 141
II. Un Mariage pendant un cotillon 142
III. Méditations chrétiennes 144
IV. Les Pèlerins russes a Jérusalem. Spéranski homme d'État 146
V. Souvenirs d'un voyage en Orient. L'Égypte contemporaine 154
VI. La Couronne de Hongrie. Étude polygraphique et constitution agraire et politique de ce royaume. 191
VII. Lettres sur Kieff. La filiation des races et la Pologne martyre 236
VIII. Un Tzar des cosaques 280
IX. Les dernières Heures de l'empereur Nicolas 286
X. La Fille du starower 288
XI. La Vieille et son corbeau 291
XII. Les Exaltés. — XIII. Le Vieillard amoureux. — XIV. Les Tables tournantes 293
XV. Xénia ou les deux rêves . . . . . —
XVI. Les Iles de la Néwa 294
XVII. Une Famille tongouse. Esquisse de la Sibérie et du monde fossile 298
XVIII. Le premier Romanoff 310
XIX. Irène ou les influences de l'éducation 332
XXI. Vie de chateau en Ukraine. Le paysage de la steppe . . 333
XX. Le Livre d'une femme. La question du panslavisme . . . 340

LE LIVRE D'UNE FEMME.

PREMIÈRE PARTIE.

APHORISMES ET PENSÉES DÉTACHÉES.

Invocation 351
Faiblesse de la femme 352
Infirmité spirituelle de la femme 353
Les qualités mêmes de la femme leur sont des sujets de chute . . —
L'expérience est inutile aux femmes 354

Pag.
L'émancipation de la femme 355
La femme doit prier dans l'angoisse . . . . . —
Fragilité de la femme 356
La femme née pour souffrir et le respect qu'elle inspire 357
Devise de sainte Thérèse 358
Les femmes privilégiées de la douleur . . . . . —
Offrande expiatoire à Dieu des souffrances de la femme 360
L'amour est de tous les âges . . . . . —
L'amour est une force 361
L'amour terrestre est émané du ciel . . . . . —
Le cœur de la femme aime un objet réel et oublie les morts . . . —
L'amour est unique 362
L'amour terrestre est passager . . . . . —
L'amour peut dépouiller l'égoïsme par la charité . . . . . —
Les attributions de la femme sont dans la famille . . . . . —
La place de la femme est à la maison 363
Par son incarnation, le Christ a fondé la dignité de la femme . . . 364
Acceptation des épreuves en expiation 365
Danger de la solitude . . . . . —
Regret du temps perdu 366
Aspiration de la solitude 367
Désir de la solitude . . . . . —
Eviter la médisance facile dans la solitude . . . . . —
Dissipation d'esprit . . . . . —
De l'isolement d'esprit 368
Désir de la paix intérieure 369
Pensée sur les écrits de son père . . . . . —
Remplir les convenances en esprit de mortification 370
Utilité des distractions qui empêchent des fautes . . . . . —
Prendre l'ennui des convenances en mortification . . . . . —
Rapporter à Dieu la paix intérieure pour la conserver 371
Sur son père . . . . . —
Les jours semblables amollissent la trame de la vie . . . . . —
Les douleurs de l'âme font oublier celles du corps 372
L'honneur du monde est le trouble de l'âme . . . . . —
Prière pour obtenir le silence intérieur . . . . . —
La tristesse s'accroît de la gaîté des autres 373
La peur du ridicule est l'obstacle du salut dans le monde . . . . —
Les souffrances du corps et de l'âme rapprochent de Dieu 374
Le vrai prosélytisme est dans l'exemple . . . . . —
La vie est différemment pesante à chacun . . . . . —
Préférer le joug de Dieu au joug du monde 375
La vie semblable aux steppes de l'Ukraine 376
Le temps passe en ravageant la vie 378
La vieillesse n'a point de plaisir sans mélange . . . . . —
La foi est la vie 379
Le bonheur de nos amis nous blesse souvent par un côté . . . . . —
La fuite du temps . . . . . —
Tristesse des aniversaires . . . . . —
Le sang impose le lien que l'adoption choisit . . . . . —
Caractère des femmes russes 380
Conformité de goût et réciprocité d'affection, c'est ce qui doit nous guider dans le mariage 381
L'état de mariage convient à la femme dans la société . . . . . —
Prière d'une femme, qui demande à vivre encore pour l'utilité des siens 382
Prière pour obtenir la patience et l'humilité . . . . . —
Désir d'une mère de revoir son fils mort 383
Prière d'une mère mourante pour les mourants . . . . . —
Actions de grâces d'une mère exaucée de Dieu et désireuse de revoir son fils mort 384
Un bienfait accordé est un prétexte pour en réclamer d'autres . . . —
Il faut avoir la conscience de sa propre valeur pour accepter des services 385
Le temps fuit sans que l'esprit avance en Dieu . . . . . —
Le contact du monde est une occasion de péché . . . . . —
Dieu aplanit le sentier de la vie 386
L'âme blessée élève vers le ciel son parfum le plus doux . . . . . —

Pag.
Dieu connait le point sensible du cœur 386
Le triomphe des méchants humilie la volonté des bons 387
Le mot «adieu» . . . . . —
L'adieu, pardon des serfs russes . . . . . —
La vieillesse espère et la jeunesse est en deuil 388
Le sentiment du cœur dispose à connaître le beau et le vrai . . . —

DEUXIÈME PARTIE.

APERÇUS PHILOSOPHIQUES.

Sur le suicide 389
Mobiles secrets du suicide 390
Conséquences de le chute . . . . . —
La peur du surnaturel pendant la nuit 391
La fin de la vie en donne la clé 392
Hypothèse de l'âme attachée au cadavre jusqu'à la dissolution du corps —
L'instinct ou l'amour maternel 393
L'instinct maternel ne devient amour que dans la femme 394
L'amour maternel participe de Dieu . . . . . —
L'amour maternel est le reflet d'amour divin . . . . . —
Les mères qui haïssent leurs enfants sont des anomalies 395
Ingratitude des enfants . . . . . —
La parole et la musique 396
Les trois vertus cardinales sont le principe de la poésie . . . . . —
Vanité des théories des philosophes . . . . . —
Aridité et stérilité des principes de littérature 397
La mémoire est la gardienne des choses précieuses du temps . . . —
Réveil assuré des nobles sentiments 398
Le cycle des âges chez les nations est le même que chez les hommes —
Les rêves sont de l'écume (proverbe allemand) 399
Les malheureux sont attachés à la vie quand même 400
Les jours de la solitude sont monotones 401
Le sommeil abrége la vie réelle . . . . . —
Les religions se retrécissent pour s'accommoder aux gouvernements . 402
Le temps atome de l'éternité 403
L'homme voudrait user du temps pour fuir l'éternité . . . . . —
Le génie est spontané 404
Le génie distinct du talent . . . . . —
Le génie périssable sans le talent . . . . . —
Différence du génie et du talent . . . . . —
Le génie dans les grandes et les humbles choses de l'art 405
Danger du mauvais génie . . . . . —
Le génie élevé par la religion 406
Insuffisance de la mémoire . . . . . —
L'enfant est le père de l'homme . . . . . —
Les impressions de l'enfance forment les tendances de la jeunesse . 407
Ténacité de la mémoire de l'enfance . . . . . —
Suites ultérieures des moindres manquements de la jeunesse 409
Différence de la justice divine et de la justice humaine 411
La justice divine au-dessus de l'intelligence humaine. . . . . —
La justice divine est faite pour l'humanité en général 412
Crainte de la justice de Dieu 413
La crainte de Dieu est une forme de l'amour 414
La crainte de la mort vient parfois d'une fausse conception de la justice divine . . . . . —
Confiance en Dieu . . . . . —
La boîte de Pandore 415
Le rhythme ou l'harmonie des sphères 416
Le rhythme maintient les mondes . . . . . —
Les animaux en ont l'instinct . . . . . —
Le rhythme de la terre est le temps . . . . . —
Hommes au cœur froid et à l'imagination ardente 417
Bassesse même des motifs des petites actions du monde . . . . . —
Aspiration à l'éternité bienheureuse dès la vie présente 418
La résignation chrétienne et le fatalisme musulman 419

Pag.
Les vertus fortes 420
Les dons de l'esprit . . . . . —
Nécessité de l'idéal pour relever l'homme 421
L'idéal est un asile de l'esprit . . . . . —
Rien ne se perd dans la nature visible et dans la nature morale . . 422
Mobilité et obscurité des idées qui ne sortent pas de la sagesse de Dieu —
Le devoir:
Aspect du devoir 423
Transformation du devoir . . . . . —
Devoir du riche et devoir du pauvre 424
Influence générale du devoir . . . . . —
La foi aveugle au devoir . . . . . —
Le devoir s'adoucit quand il est accepté 425
Importance du devoir censée puérile 425
Le sacrifice plus facile que les menus devoirs . . . . . —
Le devoir qui contraint et non le devoir d'affection, mesure de la force humaine . . . . . —
Les devoirs pénibles préparent l'homme à un rôle dans l'existence
L'ennui est souvent un devoir 426
Le devoir est difficile aux natures poétiques 427
Le devoir dans l'art est le vrai: les obscurs devoirs disciplinent la jeunesse pour des carrières supérieures 428
L'apprentissage du devoir est obligatoire à qui veut réussir . . . —
Le mariage est une carrière de devoir 429
Les vertus du peuple ont leurs fâcheux revers 430
La société sépare à tort la religion de la vie du monde 431
La société ne se perfectionnera que par le christianisme . . . . . —
Le christianisme peut sauver le monde . . . . . —
Nous vivons dans une époque de dénouements 432
La Russie se comprend par son histoire . . . . . —
Portrait et supériorité de l'empereur Nicolas 434
Jugement sur l'empereur Nicolas 437
Que l'Europe caduque se régénère par l'élément russe 438
État de crise et de trouble permanent de l'Europe . . . . . —
L'âme alors s'attache plus par les lois de sympathies et de croyances que par l'habitude 439
La comédie en Europe . . . . . —
Incidents caractéristiques de la vie des peuples 440
Le peuple russe . . . . . —
Le pays russe 441
La jeunesse russe dans la bureaucratie . . . . . —
Le respect de la femme ne se traduit pas toujours en déférence dans le peuple 443
Certain hanneton image de l'intrigant 444

TROISIÈME PARTIE.

MÉDITATIONS RELIGIEUSES.

La part de Marie; la part de Marthe est celle de la généralité des femmes 445
Du bon usage des richesses 446
Triomphe chrétien des femmes dans le monde 447
Désir de rejoindre des morts chéris 448
Dieu sait les demandes à accorder à la prière maternelle 449
Conversion de saint Paul . . . . . —
La science sans la foi 450
La vérité voilée sous des symboles . . . . . —
Le temps découvre la vérité 451
La foi simple est meilleure que la science incrédule 452
La science et la foi 453
La vaine science pâture de l'amour propre . . . . . —
Nature et culture de la conscience . . . . . —
L'univers n'est pas fait pour l'homme seul 455
Contrition sans larmes 456
Une paille dans l'œil d'autrui 457

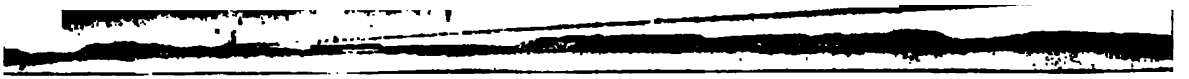
Pag.
Pardon et amour des ennemis 457
Heureuse ignorance de l'âme touchant les progrès de l'esprit . . . 458
Offrande à Dieu de ses infirmités . . . . . —
Réflexions diverses et commentaires sur les psaumes, proverbes, évangiles, épîtres, etc. 459
Difficulté du salut pour les riches 470
La science n'est pas nécessaire au salut 472
L'Océan, l'élément cosmogénique 473
Les deux morts . . . . . —
Béatitude et victoire des pacifiques 474
Douceur du joug divin 475
Assurance que donne la foi . . . . . —
L'homme doit tâcher d'imiter les perfections de Dieu 476
L'Omniscience et la Toute-Puissance 477
Infinité des perfections divines et efficacité de l'humilité 478
Ne pas chercher le Christ parmi les morts 479
Le désir de mourir 480
Ni craindre ni désirer la mort . . . . . —
Se familiariser avec l'idée de la mort pour en vaincre la peur . . . 481
S'en remettre à Dieu pour l'heure de la mort et ne pas la craindre . 482
Difficulté du salut dans le monde 483
Béatitude des simples d'esprit . . . . . —
La confession sacramentelle 484
L'amour de Dieu et du prochain 485
Combien peu sont de vrais chrétiens . . . . . —
Rien ne doit nous séparer de l'amour de J. C. (scandale) 486
L'Eucharistie . . . . . —
Nul n'est prophète en son pays: la mission de J. C. méconnue par les juifs 487
Jésus fit d'autres œuvres 489
Le temps est long aux malheureux . . . . . —
J. C. a pris nos infirmités et nos afflictions . . . . . —
Délaissement à J. C. à Gethsémani 491
Dieu console les affligés . . . . . —
Variantes et notes 493
Pièce justificative 509

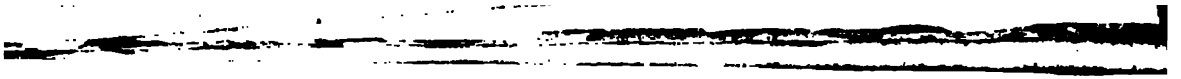
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Au lieu de :	lisez :
P. 30 lig. 9: *économie c'était somme*	*économies: c'était la somme*
— lig. 12: *entre parenthèse*	*par parenthèse*
p. 24 lig. 6: *sa cousine*	*la cousine Marie*
p. 32 lig. 18: *Karkoff*	*Kharkoff*
p. 34 lig. 9 d'en bas: *briquetteries*	*briqueteries*
p. 40 lig. 8 d'en bas: *par chappées*	*par échappées*
p. 54 lig. 7: *intempatif*	*intempestif*
p. 68 lig. 6 d'en bas: *cérémoniel*	*cérémonial*
p. 84 lig. 7 d'en bas: *Ghawansixes*	*Ghawansiex*
p. 88 lig. 9 du sommaire: *Gidyatha*	*Golgotha*
p. 93 lig. 8 d'en bas: *dépendant*	*descendant*
p. 100 lig. 13: *n'en peuvent, mais:*	*n'en peuvent mais:*
p. 101 lig. 16: *de fratricide*	*du fratricide*
p. 130 lig. 14: *du Nil pour*	*du Nil ann de*
p. 137 lig. 5 d'en bas: *de plein-pied*	*de plain-pied*
p. 144 lig. 15: *l'imagination! Ce parfum*	*l'imagination, le parfum*
p. 154 lig. 16: *ce qui est Turc*	*ce qui est turc*
p. 155 lig. 9 d'en bas: *l'objection*	*l'abjection*
p. 157 lig. 10 d'en bas: *l'esprit*	*l'aspect*
p. 160 lig. 1 et 2 d'en bas: *n'en trouvent qu'une*	*n'en trouvent qu'une, n'en peuvent nourrir qu'une.*
p. 168 lig. 5 d'en bas: *Alexandrie, vie du port,*	*« Alexandrie, vue du port, dit un témoin oculaire,*
p. 174 lig. 23: *elle est friable*	*elle est, à la vérité friable,*
p. 192 lig. 20: *Des chaînettes triples, etc.*	*quatre lemniques terminées par des émaux cloisonnés, pendent à droite et à gauche, devant et derrière, du bord de la couronne ouverte.*
— lig. 11 d'en bas: *portrait de Saint Etienne*	*l'image de J. C. bénissant de la main droite levée selon le rite grec; et de la gauche tenant fermé le livre de vie; il est désigné par l'hiérogramme grec.*
— lig. 8 d'en bas: *sourent*	*courent*
— lig. 6 d'en bas: *Le cercle renferme, etc.*	*La couronne ouverte, porte sur son pourtour des miniatures avec les noms grecs des saints Côme, Damien, Démétrius, George; puis les noms de Constantin Porphyrogenète, roi des Romains; Orobitz, seigneur fidèle, roi de Turquie, et Michel, fidèle dans le Christ, roi des Romains, Ducas.*
p. 244 lig. 20: *laitage aigri le vin qui provient du midi*	*laitage aigri: le vin qui provient du midi,*
p. 264 lig. 1 d'en bas: *et celles des nonces*	*et celle des nonces*
p. 276 lig. 20: *était*	*étant*
p. 277 lig. 4 d'en bas: *le relever*	*te relever*
p. 306 lig. 22: *les pâtes feu*	*les pâles feux*
p. 321 lig. 11 d'en bas: *tzarenna*	*tzarewna*

UNIVERSITY OF MICHIGAN
15 931





UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03015 93

UN

PORTRAIT RUSSE

L'ŒUVRE ET « LE LIVRE D'UNE FEMME »

DE

Mme BAGRÉEFF-SPÉRANSKI

PAR

VICTOR DURET

LEIPZIG
F. A. BROCKHAUS
—
1867